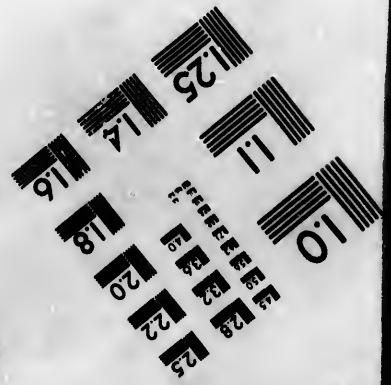
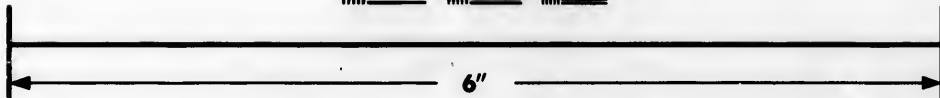
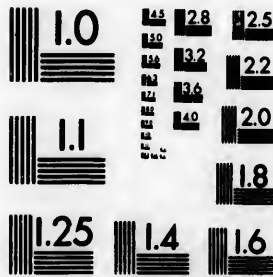


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

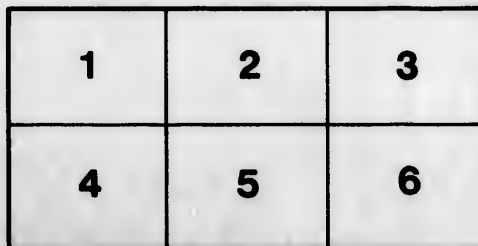
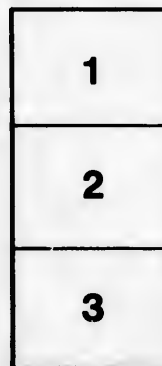
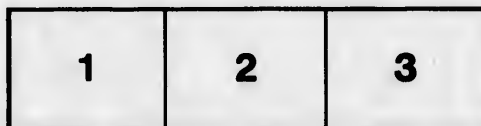
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re
détails
es du
modifier
er une
filmage

es

e

y errata
d to

at
ne pelure,
çon à



32X

F

V

Co

Ch

RECUEIL
DE
VOYAGES

AU NORD.

*Contenant divers Mémoires très
utiles au Commerce & à la
Navigation.*

TOME SIXIEME.

Troisième Edition.



A AMSTERDAM,

Chez JEAN FREDERIC BERNARD.

M. D C C. XXIX.

R E C H E I L

V O Y A G E S

A U T O U R

DE LA MER DU SUD

ET DE LA MER DU NORD

PAR M. DE LA PERE

ET M. DE LA CHARTRE

TOUS DEUX



A PARIS

chez M. DE LA PERE

M. DE LA CHARTRE

&
m
pa
D
na
en
&
E
P
P
fo
T



R E L A T I O N
D E
L' A R M E N I E ,

Par le Pere
M O N I E R .

C H A P I T R E P R E M I E R .

Etat ancien de l'Armenie.

ST R A B O N & P t o l e m e e donnent d'etenduë à l'Armenie depuis le mont Taurus, qui la separe de la Mesopotamie vers le Midy, jusqu'à l'Iberie; & depuis la Medie à son Orient jusqu'aux monts Pariades & à l'Euphrate, qui la separent de la petite Armenie à son Occident. Dans cette étenduë de pays, dit Strabon, naissent plusieurs rivieres, qui se partagent entre trois differentes mers; savoir le Lycus & le Phase, qui se jettent dans le Pont Euxin, l'Araxe, dans la mer Caspienne, l'Euphrate & le Tigre, dans le Golfe Persique.

L'Euphrate & l'Araxe sortent assez proche l'un de l'autre de la montagne appellée autrefois Abos, au 41 ou 42 degré de latitude; le Tigre sort du mont Niphates, vers le 39 degré.

Toutes ces montagnes sont des parties du
Tom. VI. A Tau-

2 R E L A T I O N D E

Taurus, qui dans sa longueur prend divers noms.

Les anciens Geographes, & les Historiens Grecs & Latins font mention de quelques villes principales de l'Armenie, dont voici les noms.

Artaxata étoit sur l'Araxe. Strabon & Plutarque disent qu'Antiochus le Grand Roi de Syrie, aiant été obligé de faire sortir de ses États Annibal l'ennemi capital des Romains, ce General Cartaginois persecuté par sa mauvaise fortune, vint se réfugier auprès du Roi Artaxes ou Arsaces; & qu'étant auprès de ce Prince, il lui donna le dessein de bâtir cette Ville d'Artaxata, qui fut ainsi nommée en l'honneur du Roi Artaxes son maître & son fondateur.

Tigranocerta étoit située sur une montagne au-delà des sources du Tigre. Carcathiocerta étoit entre l'Euphrate & le Tigre, mais plus proche de ce dernier fleuve. Armosata, ou Arsamosata étoit placée au pied du mont Taurus, & peu éloignée de l'Euphrate. Spanheim & Holstenius rapportent une médaille * de cette Ville, ΑΡΜΟΚΑΙΤΤΗΝΩΝ, frappée à l'honneur de Marc Aurele; ce qui marque qu'elle est une Colonie Grecque.

Quant à la terminaison *Certa*, ΚΕΡΤΑ, Hesychius dit qu'elle signifie Ville; & Tigranocerta, d'Estienne le Geographe, est la Ville de Tigranopolis, en Grec, ou Tigrane, en François.

Les

* Du Cabinet de M. le Grand Duc.

Les Armeniens peuvent avec plus de raison que les Chaldéens, & que les Egyptiens, vanter leur antiquité; car il est constant que la terre qu'ils habitent est la première, sur laquelle marcherent les hommes après le déluge en descendant de l'Arche. L'Écriture rend témoignage en effet que l'Arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie; mais il faut aussi convenir que Noé & sa famille n'y firent point alors d'établissement, & qu'ils passèrent en la terre de Sannaar, soit pour chercher un climat plus doux, soit pour y aller revoir leur chère patrie. On ne fait lequel des descendans de Noé y ramena une Colonie; selon l'opinion commune, ce fut ou Hus, ou Gether, l'un & l'autre fils d'Aram, & petit-fils de Sem.

Au reste, les Armeniens ont, comme les Chaldéens & les Egyptiens, leurs antiquitez fabuleuses, mais ils ne les font point remonter au-delà du déluge, ainsi qu'ont fait ces deux Peuples. Ils ont même conservé mieux qu'eux la tradition de ce rigoureux châtiment de la corruption générale des hommes.

Un de leurs Historiens, nommé Moïse de Choren, & qui a écrit, dit-on, dans le quatrième siècle, raconte qu'Arfaces, qui fonda le Royaume des Parthes, aiant donné l'Arménie à Valarsaces son frere, ce Prince voulut s'instruire de ce qui concernoit son nouveau Royaume, & envoya un nommé Mariba consulter les Archives de Ninive. Mariba y fit l'heureuse découverte d'un vieux livre avec cette inscription : *Ce volume tra-*

4 R E L A T I O N D E

duit du Chaldéen en Grec par l'ordre d'Alexandre, contient l'histoire originale des premiers hommes, Sictuvan, Titan, Apetultes, & la suite de leurs descendants pendant plusieurs années.

Or selon cette ancienne histoire *Haik* fut le premier Roi d'Arménie; il étoit fils de Targon, petit-fils de Thiras, arrière petit-fils de Gomer né de Japhet. Il vainquit & tua Belus, qui prétendoit le soumettre à son Empire; & c'est de lui que la Nation a été nommée *Haikave*.

Les Historiens Arméniens ajoutent qu'ils ont eu cinquante-trois Rois de la postérité de *Haik*, & que le dernier, nommé *Vahé*, fut défait & tué dans un combat contre *Alexandre*; ils comptent ensuite vingt-sept Rois de la race des *Arfacides*, à commencer par *Varfacés*.

Ce qui paroît certain, c'est que l'Arménie ne fut point sujette aux Rois d'Assirie, puisque les deux fils de *Sennacherib* s'y réfugièrent après l'exécrable parricide, qu'ils commirent en la personne de leur père & de leur Roi. Cette longue suite de Rois est contredite par des Historiens très croiables; & l'on ne peut pas douter que l'Arménie n'ait été une Province de l'Empire des *Medes* & des *Perses*, gouvernée par un Satrape: car *Strabon*, pour prouver qu'elle est très propre à élever des chevaux, dit que le Satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au Roi de Perse; & *Xenophon* raconte que les dix mille Grecs, qui firent
cette

cette fameuse retraite après la défaite du jeune *Cyrus*, prirent leur route au dessus des sources de l'Euphrate, pour éviter d'être arrêtez par les Perses au passage des rivieres. Arrien faisant le dénombrement des troupes de Darius à la bataille d'Arbele, y nomme les Armeniens, & leur donne deux Chefs, *Orontes* & *Misbraustes*.

On ne croit pas non plus qu'Alexandre soit entré en Arménie; puisque de la Mesopotamie traversant l'Euphrate, il passa en Assyrie, & combattit Darius proche d'Arbele, au dessous du mont Taurus; & si Quinte-Curce fait voir ce Conquerant sur les bords de l'Araxe, ce n'est point l'Araxe, qui coule dans l'Arménie: il donne ce nom à deux autres rivieres; l'une qui est dans la Perse, & qui tombe dans le Golfe Persique, l'autre, qui arrose l'*Hyrcanie*.

L'Arménie néanmoins subit le sort commun de l'Orient; car Alexandre la met au nombre de ses autres conquêtes, dans la belle harangue que Quinte Curce, au livre 6 de son Histoire, lui fait faire à son Armée, pour l'animer à suivre le cours de ses victoires. Peut-être que la crainte seule de ses armes la lui assujettit, ou qu'il y envoya un de ses Generaux.

Justin compte aussi l'Arménie entre les Gouvernemens; qui après la mort d'Alexandre, furent ou distribuez, ou laissez aux principaux Chefs de son armée, & il dit qu'elle échut à Frataphernes.

Frataphernes avoit commandé les Parthes,

6 R E L A T I O N D E

les Hyrcaniens, & les Tapiriens à la bataille d'Arbele, & il ne s'étoit soumis à Alexandre, qu'après l'avoir vû s'avancer jusques dans l'Hyrcanie, ainsi que nous l'apprenons d'Arrien & de Quinte-Curce.

Comme la plupart de ces Gouverneurs devinrent bien-tôt autant de Rois, & qu'on voit depuis le tems de Frataphernes une suite de Rois en Armenie se succeder de pere en fils pendant plus d'un siecle; on ne peut pas douter que Frataphernes n'ait pris le titre de Roi, & qu'il ne l'ait transmis à sa posterité. Orontes fut le dernier qui porta ce titre. Il étoit issu, dit Strabon, d'Hydarnes un des sept Seigneurs Perses qui après s'être défait du Mage Smerdis, aspirerent à la Royauté. Par conséquent Frataphernes venoit d'Hydarnes.

Après la mort d'Orontes l'Armenie fut partagée entre Artaxes & Zadriades, qui avoient servi dans les armées d'Antiochus le Grand, & qui apparemment étoient de la famille d'Orontes.

Artaxes fut aussi nommé Arsaces, ou plutôt c'est le même nom; il fut la tige des Rois Arsacides Rois d'Armenie, comme une autre Arsaces le fut des Rois Arsacides Rois Parthes. Ce fut ce Prince qui 50. ou 60. ans auparavant s'étoit soulevé contre Antiochus surnommé le Dieu, Roi de Syrie. Les Historiens Armeniens, qu'on estime moins dignes de créance que les Grecs, décrivent autrement la genealogie de leurs Rois Arsacides. Ils disent, qu'Arsace, qui fit revolter
les.

les Parthes coi.... Antiochus le Dieu, fut pere d'Artaxes, qui le fut d'Arfaces II. & que celui ci donna l'Armenie à Valarsaces son frere.

Tigranes fils d'Artaxes se rendit maître de l'autre partie de l'Armenie, & la posseda toute entiere: profitant ensuite des divisions qui affoiblissoient la Syrie, il la conquit, & conquit aussi la Cappadoce, la Galatie, la Mesopotamie, & battit souvent les Parthes.

Tigranes victorieux & redoutable dans l'Orient se faisoit appeller le Roi des Rois; mais il lui fallut plier sous les Romains. Il vit dans son propre Pais son armée composée de cent cinquante mille hommes d'Infanterie & de cinquante mille de Cavalerie, sans compter dans ce nombre vingt mille autres Soldats armez de frondes & de fleches, se laisser battre & fuir devant Luculle, qui l'attaqua avec dix mille hommes d'Infanterie, moins de trois mille de Cavalerie, & environ mille autres armez de fleches. Il vit la Ville de Tigranocerta prise & détruite; il perdit une seconde bataille, & eut sujet de craindre que sa chere Artaxarta, où il avoit renfermé ses tresors, n'eût un sort pareil à celui de Tigranocerta.

Cette disgrâce lui arriva pour avoir reçu chez lui & favorisé Mitridate, dont il avoit épousé la fille; mais il comprit alors qu'il lui en couteroit trop cher pour continuer à demeurer uni avec son beau pere.

Il alla donc au devant de Pompée aussitôt qu'il le fut arrivé en Armenie: l'ayant

8 R E L A T I O N D E

joint, il se prosterna en sa presence; & s'ôtant le diadème de dessus la tête, il le mit aux pieds du Vainqueur; protestant qu'il ne vouloit le reprendre & ne le tenir que de la grace du peuple Romain. Pompée reçut ses soumissions avec civilité, lui remit le bandeau Roïal, le déclara Roi d'Armenie, Allié & Amy du Peuple Romain. Une preuve des richesses immenses de Tigranes, c'est que Pompée lui ayant demandé six mille talens, il poussa sa generosité plus loin, faisant donner sur le champ cent cinquante drachmes d'argent à chaque Soldat, mille aux Centurions, & un talent aux Tribuns. C'est à dire, qu'en rapportant la livre ou la mine Grecque à notre marc fixé à trente livres, il distribua environ 75. livres à chaque soldat, 468. livres 10. sols aux Centurions, 2812. livres 10. sols aux Tribuns. Ce fut ainsi que cet ambitieux Conquerant fut dépouillé de ses conquêtes; il ne laissa pas cependant de finir paisiblement ses jours dans l'Armenie.

Artavasde son fils & son successeur, eut une fin plus malheureuse; car s'étant rendu suspect à Marc Antoine qui faisoit la guerre aux Parthes, il fut arrêté, & mené à Alexandrie, ou après avoir été traîné en triomphe, on lui fit perdre la vie dans la prison.

Depuis ce tems-là l'Armenie fait une partie assez considerable de l'Histoire Romaine, sur tout à l'occasion des guerres entre les Romains & les Parthes, puis entre les Grecs & les Perses.

Elle eut d'ailleurs beaucoup à souffrir des
in-

invasions des Sarasins & des Tartares. Enfin les Turcs & les Persans, après s'être fait long tems des guerres, se sont accordez à la partager entr'eux.

L'Histoire d'Armenie nous fait remarquer, que ce Royaume a eu des Rois de la maison des *Arsacides* jusqu'à *Ardesciras*, qui fut le dernier, & qui regna du tems de l'Empereur Arcadius.

Les continuelles revolutions, qui agiterent l'Armenie pendant plusieurs années, ont été funestes à la Religion; car elles ont abouti à y introduire le Mahometisme qui y domine, & qui n'a pas peu contribué à faire perir jusqu'aux noms des plus anciennes & celebres Villes, dont les Histoires de Grece & d'Armenie font l'éloge.

En Grece, des Villes de Theodosiopolis, Leontopolis, & Justinianopolis, en l'honneur des Empereurs Theodose le Grand, Leon & Justinien. Dans l'Armenie, des Villes de Vagarciabat, Thevin, Charno ou Charny, Monaschier, Ani, Jocmuds. Vincent de Beauvais parle d'une Ville qu'il nomme *Ara*, proche du mont Ararat, & où il y avoit, dit-il, mille Eglises & cinquante mille familles.

Ce qui reste de ces Villes a changé de nom, & ce sont aujourd'hui les Villes d'Erzeron, Torzon, Assankala, Beazit, Bayhour, Erivan, Naschivan, Zulpha d'Armenie; en sorte qu'on ne peut comparer que sur des conjectures legeres l'état present de l'Armenie, avec celui, où elle étoit autrefois.

Les ouvrages de la nature y subsistent encore ; mais ceux des hommes y ont été détruits par le tems , ou ont été tellement défigurés , qu'après de longues & curieuses recherches on ne peut s'assurer d'avoir découvert quelque chose de certain. On ne voit quelques restes d'Antiquité , qui soient considérables , que dans un village nommé *Ardachat* , entre Erivan & le mont *Ararat*. L'on croit que ces restes ont été tirez de la Ville d'*Artaxarta*.

Si les anciennes Villes d'Armenie ont été bâties comme le sont les nouvelles , il n'est pas étonnant qu'il n'en soit demeuré aucun vestige ; car elles ne sont construites que de terre soutenüe par quelques morceaux de bois , qui y est très rare & très-cher.

Les murs des Villes & les forts sont d'une espece de brique séchée au soleil , & liée ensemble par le moyen d'un mortier , qui n'est qu'une terre détrempee. Tous ces ouvrages sont bien-tôt détruits par les pluies , & plus encore parce qu'on néglige de les réparer.

L'Armenie est presque toute environnée du mont Taurus , des monts Pariades & Caspiens , de l'Antitaurus , de Niphates , des monts Gordiens ou d'Ararat. Ces montagnes toujours couvertes de neige & de glace y entretiennent un froid continuel. La nature du terroir , qui est impregné de sel , contribue à l'augmenter : ainsi ce n'est pas chose rare d'y voir neiger & geler au mois de Juin : par malheur pour ses Habitans le bois y est rare. Pour éviter la dépense d'en aller chercher

cher bien loin, & pour avoir plutôt fait, ils n'allument que du chaume & de la bouze de vache, qu'ils ramassent & font sécher au soleil. Mais pendant que d'un côté ils tâchent à se défendre du froid avec ces matieres combustibles, ils ont à souffrir de l'autre une odeur très désagréable, qui infecte tout ce qu'on cuit. Toutes ces incommoditez n'empêchent pas que le País ne soit assez bien peuplé, son terroir étant très-fertile. Le nombre des villages y est grand, mais les Villes y sont peu considerables.

Les Laboureurs n'ouvrent la terre qu'au printems, pour faire la recolte vers le commencement de Septembre. Leur usage est de faire les sillons très profonds; ce qui les oblige d'atteler jusqu'à douze paires de bœufs à leurs charruës. Les vignes sont couvertes de terre pendant l'hyver. Le vin, qu'elles donnent, mériteroit qu'on les laissât toujours enterrées, tant il est mauvais. L'eaude-vie, qu'on en tire, ne vaut pas mieux.

Au reste l'Armenie ne se ressembloit pas en toutes ses parties. Pendant que les unes sont exposées au grand froid, les autres souffrent une chaleur excessive. Elle est si grande à Erivan, que ses Habitans sont obligez de quitter la Ville, pour aller chercher le frais sur les montagnes voisines. L'Armenie étant située entre le 37 & le 41 degré de latitude, la chaleur y seroit universelle, si elle n'étoit extrêmement temperée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent.

C H A P I T R E I I .

Division de l'Armenie.

L'ARMENIE est inégalement partagée entre les Turcs & les Persans, qui se la sont disputée par de longues & sanglantes guerres. Les Turcs en possèdent une grande partie, dont *Erzerom* est la Ville capitale. Les Persans sont maîtres de l'autre partie, dont la Capitale est *Erivan*.

On croit communément qu'*Erzerom* est l'ancienne *Theodosiopolis*. *Procopé* prétend que *Theodose le Grand* se contenta de l'honorer de son nom, en la laissant ouverte comme un village; mais que dans la suite l'Empereur *Anastase* la ferma de murailles, & la mit en état de défense contre les Perses. Cette opinion, qu'*Erzerom* soit l'ancienne *Theodosiopolis*, ne peut s'accorder avec la situation que *Procopé* lui donne: car cet Auteur ajoûte que *Theodosiopolis* étoit à 43 stades, c'est-à-dire, à deux lieues environ de la source de l'*Euphrate*. Or il est certain qu'*Erzerom* en est beaucoup plus éloigné, car il est situé entre deux rivières, qui vont se joindre à trois journées au dessous de cette Ville, & qui forment l'*Euphrate* de leur conflans. L'une de ces rivières coule à une journée d'*Erzerom*, & l'autre à une journée & demie. Quelques-uns prétendent que cette Ville est l'ancienne
Charno,

Charno, que d'autres appellent Charni, où Heraclius revenant de sa glorieuse expedition contre les Perses, assemblea un Concile des Evêques d'Armenie : mais peut-être que Charno fut le premier & l'ancien nom, qui fut ensuite changé en celui de Theodosiopolis.

Quoiqu'il en soit, Erzerom est au pied de la montagne, qui donne naissance aux deux rivieres dont on vient de parler, & à quantité de ruisseaux qui viennent l'arroser. La Ville a devant elle une belle & fertile plaine qui s'étend entre les deux premiers bras de l'Euphrate. Elle est fermée d'une double enceinte de murailles assez mauvaises, qui ont des tours d'espace en espace. Son château bâti sur une hauteur n'est guères en meilleur état : il est commandé par une espece de donjon plus élevé, où l'Aga des Janissaires loge, & commande indépendamment du Bacha.

On tient qu'il y a à Erzerom dix huit mille Turcs, sept à huit mille Armeniens, & environ cinq cens Grecs. Ces derniers, ramassez ensemble dans un Fauxbourg, travaillent à faire de la vaisselle & des ustenciles de cuivre. Ils y ont une petite Eglise.

Les Armeniens en ont deux dans la Ville : ils y exercent toutes sortes de métiers, & font commerce de marchandises. Il n'est pas permis aux Chrétiens d'avoir des maisons dans le château, & s'ils y vont pour leurs affaires, ou pour y travailler, ils sont obligez d'en sortir avant la nuit.

Cette Ville paroît d'autant plus peuplée, qu'il y arrive continuellement des caravanes. Comme c'est le passage connu pour le plus sûr entre la Turquie & la Perse, il est aussi le plus fréquenté : ainsi Erzerom est toujours rempli d'un grand nombre d'Etrangers.

On dit que le Grand-Seigneur tire chaque année d'Erzerom & de ses dépendances, plus de six cens bourses, & que le Bacha en a trois cens pour son compte. Chaque bourse est de cinq cens écus. Erzerom est environ au 40 degré de latitude; & néanmoins l'hiver y est rude & long : à peine y est on délivré du froid au mois de Juin, & il revient dès le mois de Septembre ; de sorte qu'on peut prendre à la lettre ce que dit Horace :

*Usque nec Armenis in oris
Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes.*

A deux lieuës d'Erzerom ou environ, & près d'un village nommé Elijà, il y a un bain d'eau chaude, qui se renouvelle continuellement par deux sources, qui jettent deux bouillons aussi gros chacun, que le corps d'un homme. Le bassin est octogone, environné d'un bâtiment de la même figure, dont la voute est ouverte au milieu. Ces bains sont très-frequentez, sur tout dans un pays, où les bains sont si fort à la mode.

D'Erzerom à Erivan il y a quatorze ou quinze journées de caravanes, les unes plus grandes, les autres plus petites, suivant la

com-

commodité des gîtes. On a le choix de deux différentes routes; l'une par Cars, qui est la dernière place des Turcs en Arménie; l'autre par Teflis Capitale de la Georgie.

Erivan est la seule place importante que le Roi de Perse possède en Arménie: elle est la conquête de Cha Sephi, fils de Cha Abas, qui l'an 1635. l'emporta d'assaut, & fit main-basse sur la garnison Turque, qui étoit, dit-on, de vingt deux mille hommes.

Erivan n'étoit pas alors où il est aujourd'hui, mais à huit ou neuf cens pas plus loin.

Les Persans ont jugé que cette nouvelle situation seroit plus avantageuse. Son château est sur un roc escarpé & inaccessible vers le couchant: le reste est défendu par une triple enceinte de murailles de briques séchées au soleil. C'est la demeure du Kan ou du Gouverneur, & des autres Officiers de la garnison. La Ville est au dessus enfermée d'une double muraille, plus remplie de jardins & de vignes que de maisons. On y compte environ quatre mille ames. Les Arméniens n'en font que la quatrième partie, & ont cependant quatre Eglises.

Au pied du roc sur lequel est bâti le château on voit une rivière, ou pour mieux dire, un torrent nommé Zengui, qui descend d'un grand lac de ving cinq lieues de tour, à deux journées & demie de la Ville vers le nord: c'est le lac d'Agtamar. Dans une des Isles qu'il forme, il y a un Monastere où réside un Prelat, qui se donne le titre de Patriarche d'Ar-

d'Armenie, quoique sa juridiction soit bornée dans son Isle. On dira en son lieu à quelle occasion fut fondé ce Patriarchat imaginaire. Le Zengui va se jeter dans l'Araxe, à trois lieuës au dessous d'Erivan; on le passe en cette Ville sur un beau pont de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué des chambres, pour y aller prendre le frais. Il y a encore de l'autre côté une petite riviere nommée *Queurboulac*. La Ville est de plus arrosée de plusieurs ruisseaux & de fontaines. Cette abondance d'eau n'en donne que de mauvaise à boire, au lieu que celles d'Erzerom sont excellentes: mais en récompense le vin d'Erivan est aussi excellent, que celui d'Erzerom est détestable.

En sortant d'Erivan on entre dans une charmante plaine, fertile en toutes sortes de fruits & de grains, abondante en ris & coton, avec de beaux vignobles & de gras pâturages. Grand nombre de villages & de jolies maisons de plaisance agréablement situées, donnent à cette Ville une vûë délicateuse.

On met Erivan entre le 28 & le 29 degré d'élevation du pôle. Les glaces & les neiges n'y manquent pas pendant l'hyver; mais en été l'air s'enflamme si vivement, & devient si mal sain, que le Kan & la plûpart des Habitans sont contraints d'abandonner la Ville, pour aller respirer un meilleur air sur les montagnes. Elles sont alors couvertes d'un peuple très-nombreux. Il se loge sous des tentes, & l'on dit qu'on y en dresse plus de vingt mille; car non-seulement les Cur-

des

des qui n'en sont pas éloignez, mais encore d'autres peuples qui viennent du fond de la Chaldée, y conduisent leurs troupeaux, pour y consumer les herbages, & pour y éviter les chaleurs.

Erivan est de même qu'Erzerom le chemin le plus ordinaire des caravannes, qui vont de Turquie en Perse, & de Perse en Turquie, parce qu'elles y trouvent plus abondamment, & à bon marché les rafraîchissemens si agréables aux Voyageurs, & toutes les commoditez de la vie.

Cette Province remplit les coffres du Roi de Perse de grosses sommes d'argent. L'opinion commune est qu'elle vaut au Kan plus de vingt mille tomans, qui valent de notre monnoye environ neuf cens mille livres. L'abassis fait un peu plus de dix-huit sous six deniers, & le toman contient cinquante abassis, c'est-à-dire, environ cinquante livres monnoyé de France.

A trois lieuës d'Erivan, du côté d'Erzerom, est le celebre Monastere d'Ichmiadzin ou d'Echmiadzin, qu'on nomme aussi le Monastere des Trois Eglises, lieu de la résidence ordinaire du Patriarche d'Armenie. Il est composé de quatre grands corps de logis, qui forment une vaste cour plus longue que large, dans laquelle l'Eglise Patriarchale est bâtie d'une ancienne & solide structure de pierres de taille. Cette disposition des bâtimens, & celle de l'Eglise est conforme à l'Antiquité. Eusebe, qui nous fait la description de l'Eglise que S. Paulin fit bâtir à Tyr, la

la place dans une grande cour environnée de bâtimens, pour loger l'Evêque, le Clergé, & leurs Officiers.

Echmiadzin dans son étymologie signifie *Descente du Fils unique*; parce que, selon une ancienne tradition, Jesus Christ apparut en ce lieu là à S. Gregoire l'Illuminateur, Apôtre d'Armenie, à qui l'Eglise est dédiée. On tient encore pour constant dans le Pays, que Tiridat premier Roi Chrétien d'Armenie, avoit son palais en cet endroit, & qu'il le ceda à S. Gregoire; que ce palais étoit au centre d'une grande Ville Capitale du Royaume, & nommée Vagarsciabat, dont néanmoins il ne reste aucun vestige. L'Eglise de ce Monastere est obscure, mais riche en vases sacrez, & en ornemens. Comme elle est l'objet principal de la veneration des Armeniens, le peuple naturellement dévot fournit libéralement à sa décoration.

Il y a toujours à Echmiadzin, un bon nombre de Prélats & de Vertabets, c'est le nom de leurs Docteurs ou Prédicateurs, qui y vivent comme les Moines, c'est à-dire, très-frugalement. Les Moines cultivent de grands & beaux jardins, & toutes les terres d'alentour.

Les deux autres Eglises de ce Monastere sont hors de son enclos; l'une est dédiée à Sainte Caiena, & l'autre à Ste Ripsine. La tradition est que ces deux saintes étoient nobles Vierges Romaines, & que pour se soustraire à la cruauté de Diocletien, elles se réfugièrent avec vingt-trois autres Compagnes.

en.

environnée de
le Clergé,

signifie
que, selon
il apparut
uminateur,
est dédiée.

le Pays,
l'Armenie,
& qu'il le
s étoit au
du Royau-
ont néan-
l'Eglise de
he en va-
me elle est
des Arme-
ot fournit

bon nom-
est le nom
qui y vi-
re, très-
ivent de
les terres

Monastere
dédiée à
ine. La
oient no-
r se sou-
lles se re-
mpagnes.
en.

en Armenie, où elles ne purent éviter celle de Tiridate, autre persecuteur des Chrétiens: mais qui fut ensuite Chrétien lui même, par la misericorde de Dieu: ainsi cette même misericorde toujours attentive à nos veritables interêts, conduisit à la palme du Martyre ces Vierges, qui paroissoient la vouloir fuir.

Le Mont Ararat est trop celebre, pour n'en pas dire un mot. C'est, dit-on, où l'Arche de Noé s'arrêta, quand les eaux du Deluge commencerent à baisser. Les Armeniens l'ont en grande veneration, sitôt qu'ils l'apperçoivent, ils se prosternent en terre & la baisent; ils appellent cette montagne *Mesefousat*, c'est-à-dire, montagne de l'Arche. On croit sur l'autorité de Joseph, & de S. Epiphane, que cette montagne est dans l'ancienne Geographie le Mont Gordien, *Mons Gordiaeus*. Son sommet est divisé en deux pointes, toujours couvertes de neige; & presque toujours environnées de nuées & de brouillards, qui en dérobent la vûë. Au bas de la montagne, ce sont des sables mouvans, entrecoupez de quelques pelouses maigres, où de pauvres Bergers conduisent des troupeaux, qui se sentent de la mauvaise pâture: plus haut, ce sont d'affreux rochers noirs, & entassez les uns sur les autres, où néanmoins des Tigres & des Corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut parvenir, qu'avec d'extremes difficultés, à cause de la roideur de
la

20 RELATION DE

la montagne, de l'abondance des sables, & du manque d'eau.

Le Mont Ararat est à dix ou douze lieues d'Erivan, tirant entre le Midy & l'Orient.

CHAPITRE III.

Etat présent des Armeniens.

JE ne m'arrêterai pas à décrire les qualités, qu'on attribue communément aux Armeniens.

On louë en eux un sens droit, leur prudence, leur habileté dans le Commerce, leur application continuelle & infatigable au travail, qu'ils aiment d'inclination, un fond de bonté naturelle, qui les lie aisément avec les Etrangers, qui exclut d'entr'eux toute querelle, pourvu que l'interêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche, sont ceux de presque toutes les Nations, d'aimer le gain & le vin, & par dessus toutes choses leur interêt; mais il faut dire à leur louange, qu'il n'est peut-être pas au monde un Peuple plus susceptible des sentimens de Religion, & plus constant à les suivre: ils aiment les discours & les Livres de pieté; ils n'épargnent rien pour la décoration de leurs Eglises, qui sont les mieux ornées de tout l'Orient.

Le Christianisme qu'ils professent, a pour eux de grandes rigueurs, il les oblige à

des

des jeûnes longs & austeres, qu'ils observent avec une regularité si scrupuleuse, qu'ils ne s'en dispensent, ni pour cause des longs & penibles voyages, où leur Commerce les engage, ni même pour cause de maladie. Leur fidelité à s'acquitter de la Priere, n'est pas moins édifiante.

On fait que Cha Abas I. surnommé le Grand, desespérant de garder l'Armenie contre les Turcs, & ne voulant leur laisser qu'un Pays desert, enleva plus de vingt deux mille familles Armeniennes, & les divisa en plusieurs Colonies, qu'il dispersa dans les diverses Provinces de ses Etats. Mais la plus grande partie de ces Colonies aiant été confonduës avec les Mahometans dans les régions éloignées, ont eû le malheur avec le tems d'oublier leur origine, & la Religion de leurs Peres.

Il n'en a pas été ainsi de la Colonie, que Cha Abas établit à une lieuë, & comme dans le Fauxbourg d'Ispham. Ce Prince, qui avoit de grandes vûës, aiant reconnu que ses Etats pouvoient fournir à un riche Commerce; mais que les Persans portez naturellement à l'oïiveté & à la profusion, étoient incapables de l'entreprendre & de l'entretenir, résolut de se servir des Armeniens, Peuple d'un naturel tout contraire, pour mettre à profit dans ses Etats les richesses qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs, que les Armeniens, étant Chrétiens, seroient mieux venus dans l'Europe que toute autre Nation, qui ne létoit pas. Il réüssit dans ses desseins;

les

les Armeniens prirent goût au Commerce, & depuis ce tems là, ils ont porté par tout le monde le Commerce de la Perse.

Un des premiers fruits qu'ils en retirerent, fut de se bâtir une Ville près d'Ispaham, Capitale de la Perse; ils la nommerent Sulfa, ou Julfa, du nom d'une Ville de leur premiere Patrie, & cette Ville est aujourd'hui considerable. Elle a son Kalanther de leur Nation; cet Officier est comme qui diroit parmi nous, un Maire ou un Juge de la Police.

Le Commerce aiant fait sortir les Armeniens de leur Pays, ils se sont établis par des Colonies volontaires, dans presque tous les endroits, où ils l'ont exercé; dans la Georgie & les Provinces voisines, dans la Turquie, dans la petite Tartarie, jusqu'en Pologne & dans les autres lieux, où les guerres, qui ravageoient leur Patrie, les ont contraint de se refugier. De sorte que les Armeniens, qui dispersez, comme ils le sont, paroissent un peuple infini; réunis ensemble, ne feroient peut-être pas deux, ou trois Provinces de France.

Les Infideles, qui sont leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire. Ils les chargent d'impôts & les exigent avec violence; ce qui entretient dans les esprits de toute la Nation une timidité, qui passe des peres aux enfans. Mais, qui plus est, ils aggravent eux-mêmes leur propre servitude, faisant éclater au dehors des dissensions & des jalousies mutuelles, qui servent de prétexte à leurs maîtres
pour

pour leur faire des avanies, & pour en tirer de grosses sommes.

Il n'y a point de noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables, ne leur laisse pour toute distinction que celle d'avoir plus ou moins de biens. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, & cessent de l'exercer quand ils se mettent au Commerce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi faire subsister leur famille.

Une grande partie de la Nation est occupée des travaux de la Campagne, à labourer les terres, & à cultiver les vignes.

Pour ce qui est des femmes, il en est d'elles comme de toutes celles, qui sont dans l'Orient. L'on peut dire qu'elles sont condamnées, pour ainsi parler, à une prison perpétuelle. Si elles sont obligées de sortir du Logis, c'est toujours sous l'enveloppe d'un long manteau, & d'un grand voile blanc, qui les couvrent de telle manière, qu'ils ne leur laissent de libre que les yeux, pour se conduire, & le nez, pour respirer. Cependant, afin qu'elles puissent se visiter & s'entretenir, on leur fait des portes de communication avec les maisons voisines; mais ces portes, bien différentes de celles du Temple de Janus, s'ouvrent quand les Dames sont en paix; & se ferment, quand elles sont en guerre. Les filles & les jeunes femmes ne paroissent à l'Eglise, qu'une ou deux fois l'année, quoi qu'elles aillent bien plus souvent aux Bains. Voilà à peu près l'état où se trouvent à présent les Armeniens. CHA-

CHAPITRE IV.

Gouvernement Ecclesiastique.

LE Patriarche qui fait sa résidence à Echmiadzin, & dont nous avons déjà parlé, est reconnu & honoré par tous les Armeniens, non seulement de la grande Arménie, mais encore par ceux qui commercent dans la Perse, la Romilie, & la petite Tartarie, comme le Chef de leur Eglise, & de leur Gouvernement Ecclesiastique. Ce Prélat prend lui-même le nom, & la qualité de Pasteur Catholique & universel de toute la Nation, quoi qu'elle se soit laissée malheureusement diviser entre elle par un ancien schisme, dont nous dirons l'origine ailleurs.

Outre ce grand & celebre Patriarcat, trois autres Prélats ont encore le titre de Patriarche; mais ils sont bien moins considerez & moins considerables. Le premier de ces trois Prélats reside à Sis, ou en Cilicie, & étend sa juridiction sur la petite Arménie & les Provinces voisines, sur la Napolie, & sur la Syrie. Les deux autres sont à peine connus; leur pouvoir est borné dans l'espace d'un Diocèse, l'un est en Albanie, & l'autre à Agtamar.

Les Armeniens Catholiques de la Province de Naschivan, ont un Archevêque, qui relève immediatement du S. Siège: ce Prélat & tout son Clergé, sont de l'Ordre de

S. De.

S. Dominique, mais du rit Armenien. Les Armeniens établis en Pologne, & unis à l'Eglise Romaine, ont aussi un Archevêque à Leopold.

Le Grand Patriarche est élu à la pluralité des voix des Evêques, qui se trouvent à Echmiadzin. L'acte de son élection est envoyé à la Cour de Perse, pour en avoir l'agrément du Roi. Cet agrément s'achète sous le nom specieux d'un present pour Sa Majesté & pour ses Ministres. Mais si l'ambition & la partialité viennent à partager les suffrages, & à causer une double élection, alors le Patriarcat est mis à l'enchere, & adjugé au plus offrant & dernier encherisseur. Le Roi n'attend pas toujours que l'élection soit faite, il la prévient quand il veut; & même, sans y avoir égard, il nomme pour Patriarche qui il lui plaît.

Le Patriarche ainsi nommé, ou agréé par le Roi, prend possession de sa dignité, dont il est rare qu'il soit déposé avant sa mort. Lorsqu'il est une fois monté sur son Siege, il s'attribue un pouvoir absolu sur les autres Prélats, Archevêques & Evêques, avec le droit non seulement de les nommer & de les consacrer, mais même de les destituer.

Ce droit cependant est bien resserré par le fait, & réduit uniquement à confirmer les élections qui se font par les Eglises particulieres, ou les nominations, qui viennent de la part du Grand Seigneur, ou du Roi de Perse. Le Patriarche consacre la plupart de ces Prélats à Echmiadzin; il en consacre

même plusieurs autres, sans leur assigner d'Eglise propre, & qui sont à peu près comme nos Evêques *in partibus*. C'est pourquoi il a toujours dans son Monastere, & auprès de sa personne, plusieurs de ces Evêques, & quelques autres, forcez par des persecutions d'abandonner leurs Sièges.

Les revenus du Patriarche sont très considerables, & montent tout au moins à deux cens mille écus, sans que, pour être si riche, il en soit plus magnifique. Car il est vêtu simplement, & porte, comme les Moines, une cuculle & un manteau noir; sa nourriture est frugale, vivant en Communauté, & comme la Communauté; c'est-à-dire qu'il ne mange jamais de viande, qu'on ne lui sert que des legumes, qu'il ne boit point de vin, & qu'on ne lui voit ni train ni équipage. Son grand revenu vient en partie des terres appartenantes à son Monastere, & en partie des contributions de tout son peuple: mais ce revenu est presque tout consumé à acheter de la protection à la Cour, à entretenir le Monastere, à réparer & à orner des Eglises, à contribuer aux frais de la Nation, & à payer le tribut pour quantité de pauvres, dont l'indigence seroit une occasion prochaine d'abandonner le Christianisme.

Tous les trois ans le Patriarche benit le saint Chresme, & députe quelques uns des Evêques, qui sont auprès de lui, & sans territoire, pour le porter aux Prélats, qui ont des Dioceses; & ceux-ci le distribuent
aux

aux Curez. Cette distribution est très fructueuse au Patriarche; car chaque Armenien se fait honneur & gloire dans cette occasion, de faire un present au Patriarche, selon l'étendue de ses moyens.

Outre un Procureur ou Receveur établi en chaque Eglise par le Patriarche, pour recevoir les gratifications qui lui sont faites, il met continuellement en campagne, soit des Evêques, soit des Vertabjets, pour lever ses droits, & pour porter ses ordres: Ces courses ne sont jamais steriles à ceux qui les font, ils sont très-bien reçus par tout, & le present ne leur manque jamais.

Chaque Eglise particuliere a son Conseil, composé des anciens les plus considerables; ils élisent leur Evêque, & l'élû va se faire sacrer à Echmiadzin.

Ils prétendent avoir droit de le destituer, s'ils n'en sont pas contens; ce qui retient leur Evêque dans la crainte continuelle ou de sa deposition de la part du Conseil, ou de l'excommunication de son Patriarche, laquelle leur est très-sensible.

Les Evêques font leur residence ordinaire dans les Monasteres, & y vivent en Communauté avec les Moines. Leur revenu consiste dans les aumônes, & dans les revenans bons qu'ils exigent pour les Ordinations, & pour les secondes Noces. Ils ne portent point la Croix sur la poitrine, comme nos Evêques; mais ils ont la Mitre, l'Anneau, & la Crosse.

Les Vertabjets, ou Docteurs, tiennent

un grand rang dans l'Eglise d'Armenie. Ils ne font point de difficulté de prendre le pas sur les Evêques, qui n'ont pas le degré de Docteur. Ils portent la Croisse, & ont une Mission generale, pour prêcher par tout où il leur plaît. Plusieurs sont Superieurs de Monasteres, & les autres courent le monde, débitans leurs Sermons, que les peuples écoutent avec respect.

Pour avoir & porter ce titre honorable de Vertabjets; il ne leur en coûte que d'avoir été disciple d'un Vertabjet : Celui qui l'a une fois acquis, le communique à autant d'autres de ses disciples, qu'il le juge à propos. Lors qu'ils ont appris le nom des Saints Peres, quelques traits de l'Histoire Ecclesiastique, sur tout de ceux qui ont rapport à leurs opinions erronées, c'en est assez; les voilà des Docteurs consommés.

Au reste ces Vertabjets se font rendre un grand respect: ils reçoivent étant assis, les personnes qui les vont voir, sans en excepter même les Prêtres: On s'avance modestement vers eux, pour leur baiser la main, & après s'être retiré à trois ou quatre pas d'eux, on se met à genoux pour recevoir leurs avis. Les beaux endroits des Sermons qu'ils font au peuple, sont des histoires fabuleuses, souvent mêlées d'invectives contre les Latins, leur morale tend ordinairement à entretenir des pratiques superstitieuses, telle qu'est celle de sacrifier des animaux.

Tous les Prêtres seculiers sont Curez; si plusieurs desservent une même Eglise, la

Pa-

Paroisse se partage entr'eux. Ils sont mariés avant que de recevoir l'Ordination.

Pour ce qui est de leur science, comme ils sortent ordinairement de la lie du peuple, elle ne va guere plus loin qu'à savoir lire couramment le Missel, qui est en Armenien *litteral*, & à entendre les Rubriques.

Toute leur préparation pour recevoir l'Ordre de la Prêtrise, se termine à demeurer quarante jours dans l'Eglise; le quarantième jour ils disent la Messe; elle est toujours suivie d'un grand festin, pendant lequel la Papadie, c'est à dire la femme du nouveau Prêtre, demeure assise sur un escabeau, les yeux bandez, les oreilles bouchées, & la bouche fermée, pour marquer la retenue, qu'elle doit avoir à l'égard des saintes fonctions, où son mari va être employé. Chaque fois qu'un Prêtre doit dire la Messe, il passe la nuit précédente dans l'Eglise; si l'Eglise a plusieurs Prêtres, l'Hebdomadaire y passe toutes les nuits de sa semaine.

Les Prêtres ne se croient point obligez au Breviaire hors du Chœur; les plus reguliers se contentent de reciter tous les jours quelque partie du Pseautier. Le Pseautier, l'Antiphonaire, le Lestionnaire, les Hymnes & les Profes, sont autant de livres separez, & notez pour le chant par des points sur les voyelles. Dans le cours de l'année, les Prêtres ne vont à l'Eglise que le matin pour les Matines, & le soir pour les Vespres.

Pendant le Carême ils y vont encore à midy: bien que les Matines se disent à une

ou à deux heures devant le jour, il ne laisse pas de s'y trouver un assez grand nombre de seculiers.

Tout le peuple chante; les enfans qui apprennent à chanter dès leur enfance, mêlent leurs voix avec celles de leurs peres & meres; mais ce qui est infiniment édifiant, c'est de voir la modestie que tous observent dans leurs exercices de Religion, & dans les lieux saints.

Lors que les enfans ont appris à lire, leurs Maîtres d'Ecole les présentent à l'Evêque; l'Evêque les ordonne dès l'âge de dix ou douze ans; & après l'Ordination ils demeurent deux ou trois jours à l'Eglise, sans en sortir. On les y fait lire, ils y jouent, on leur y porte à manger, & ils y couchent: ils ont toujours leur petit surplis sur le corps, & ils ne le quittent que lorsque les Prêtres les reconduisent chez leurs parens; les parens & les amis du nouvel Ordonné, ne manquent pas de regaler l'Evêque avec ses Prêtres. L'Evêque ne reçoit que 12 s. de chaque Ordonné.

CHAPITRE V.

L'Etablissement du Christianisme dans l'Armenie.

L'Ancienne tradition est, que les Apôtres aiant partagé entr'eux tout l'univers, pour porter les lumieres de l'Evangile jusques

ques aux extremités les plus reculées & les moins connus, Saint Barthelemy & Saint Thadée furent envoyez aux Indes, & ensuite en Arménie, pour annoncer le Royaume de Dieu à *Abgare*, Roi d'Edesse; & que ce Prince, touché de leurs paroles, embrassa la Foi Chrétienne, & la fit embrasser à ses Peuples.

C'est par la même tradition, que nous savons qu'*Abgare*, qui vécut saintement, & constamment dans la Foi, eut pour successeur *Ananus* son Fils, lequel bien différent de son Pere, fut un Roi impie, & ennemi des Chrétiens. *Sanatragus* fils de la Sœur d'*Abgare*, regna après *Ananus*, & apostasia.

C'est à ce Prince Apostat, & à son frere *Polimius*, & à un autre petit Roi de Babylone, que l'on attribue la mort des deux saints Apôtres, Saint Barthelemy & S. Thadée. Le dernier ordonna S. Athée Evêque d'Edesse, qui fut couronné du Martyre sous *Ananus* fils d'*Abgare*, & qui en alla recevoir la palme dans le Ciel, pendant que saint Thadée son maître, combattoit encore sur terre pour la meriter.

Saint Athée eut pour successeur, Theophile dans la même Eglise; mais depuis Theophile, jusqu'au temps de Constantin, qu'environ, la tradition & l'histoire ne font mention d'aucun Roi d'Arménie, qui ait fait profession de la Foi Chrétienne. & même ne nous font appercevoir aucun vestige du Christianisme dans cette Nation. Mais le Seigneur qui se ressouvent toujours de sa misericorde,

32 RELATION DE

voulut donner un nouvel Apôtre aux Armeniens, & cet Apôtre fut Saint Gregoire, surnommé l'Illuminateur. Il étoit, disent les Historiens, issu de leurs Rois Arsacides. Son Pere nommé Anac, fut un traître, qui assassina Chosroës son Roi & son parent, dans le temps que les armes à la main il remportoit de continuelles victoires sur Artasiras Roi de Perse, & qu'il conqueroit l'Assirie. L'auteur de ce crime énorme, fut à l'instant jetté du haut d'un pont dans un fleuve très rapide, où il fut noyé, & ses enfans furent mis à mort. Gregoire dont nous parlons, fils d'un tel pere, mais destiné de Dieu, pour être l'Apôtre des Armeniens, fut préservé du sort de ses freres. Il se refugia à Cezarée de Cappadoce, où il fut reçu chez une Dame vertueuse, qui prit grand soin de le faire bien instruire de tous les principes, & des saintes pratiques de la Religion Chrétienne.

A peine fut il en état de les enseigner à ses compatriotes, qu'il commença parmi-eux son Apostolat. Il annonçoit l'Évangile de Jesus Christ, & en particulier & en public. Les Armeniens, charmés d'entendre un de leurs freres, qui les instruisoit avec tant de science & de zele, accouroient de toutes parts pour suivre ses instructions.

Tiridate fils de Chosroës, qui regnoit alors, fut bientôt informé que le fils d'Anac, l'assassin de son pere, prêchoit le Christianisme dans ses Etats avec un succès surprenant. La haine de ce Prince contre le Christianisme, & son vif ressentiment du meurtre du Roi son
pere,

aux Arme-
goire, sur-
disent les
icides. Son
, qui assas-
nt, dans le
remportoit
ras Roi de
ic. L'au-
stant jetté
e très rapi-
furent mis
rlons, fils
Dieu, pour
t préservé
à Cezarée
une Dame
e faire bien
des saintes
e.
nseigner à
parmi-eux
vangile de
en public.
adre un de
ec tant de
outes parts

ui regnoit
ls d'Anac,
Christianit-
surprenant.
ristianisme,
du Roi son
pere,

pere, l'irriterent à l'excez contre Gregoire. Il le fit arrêter, & tourmenter de toute maniere, jusqu'à le faire cruellement jeter dans un puits infecté, où le Saint vécut quatorze ans d'un peu de pain, qu'une bonne & charitable veuve Chrétienne lui apportoit en secret. Sa fureur contre Gregoire s'étendit jusque sur tous les Chrétiens de l'un & l'autre sexe, qu'il persécutoit à toute outrance.

Les Saintes Vierges Ripsine & Gaienne, sorties de Rome pour éviter la persécution de Diocletien, & plusieurs autres de leurs compagnes réfugiées en Arménie avec elles, furent les innocentes victimes de sa cruauté. Mais la main de Dieu, qui avoit sa vûe sur ce Prince, le punit dans sa miséricorde; il fut changé en bête, comme un autre Nabuchodonosor, & demeura sous cette humiliante figure, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu que Sainte Ripsine avertît en songe la sœur de Tiridate, nommée *Cesaroduite*, que ce seroit Gregoire, dont le Roi son frere avoit été le cruel persécuteur, qui obtiendrait par ses prieres la delivrance de son triste état, & sa conversion. Ce double miracle de la bonté divine arriva comme il avoit été prédit.

Tiridate rétabli dans son premier état, & touché vivement de la grace divine, fit à l'instant sortir Gregoire du puits, où il l'avoit fait précipiter. Il se jetta humblement à ses pieds, lui demanda pardon de sa cruauté, le conjura de prier Dieu pour lui, & de l'instruire pour embrasser la Religion Chrétienne.

Gregoire l'instruisit. Le Roi instruit, ne se contenta pas de faire une profession publique de la Religion des Chrétiens ; mais il fit de plus un Edit pour exciter ses sujets à imiter son exemple, & promit à Gregoire toute sa protection, pour l'établissement de la Foi Catholique dans son Roiaume.

Gregoire commença par consulter Dieu, sur ce qu'il avoit à faire pour le salut des Armeniens, alla à Cezarée de Capadoce pour se faire ordonner Evêque, par Leon Archevêque de cette Ville. A son retour, il établit son Siege Episcopal à Vagarsciabat Capitale d'Armenie, & située au lieu, où est aujourd'hui le Monastere d'Echmiadzin.

Ses premieres prédications sur le bord de l'Euphrate, produisirent chaque jour des effets surprenans, & presque incroyables. L'on voyoit, dit on, une colombe avec une Croix de lumiere sur la tête des Baptez. Le progres de l'Evangile fut si grand, que l'Histoire de ce temps assure, que dans l'année 310. il y eut au moins quatre millions d'ames regenerées dans les eaux salutaires du Bapteme.

L'année suivante 311. Tiridate voulant donner au Successeur de Saint Pierre des preuves sinceres de sa conversion, fit le voyage de Rome, accompagné de Gregoire, & des principaux de sa Cour. Saint Silvestre occupoit alors le Saint Siege, & Constantin tenoit l'Empire. Ils reçurent l'un & l'autre le Roi Tiridate & Gregoire, avec tous les honneurs possibles, & les plus grandes de-
mon-

monstrations d'amitié. Gregoire en présence du Pape & de l'Empereur, fit la profession de Foi au nom du Roi & de ses Sujets, reconnut la primauté du Pape, & supplia Sa Sainteté, de recevoir à sa Communion son Eglise & sa Nation. Le saint Pape reçût l'un & l'autre avec toute la joye d'un pere, qui voit revenir à soi ses enfans. Il fit plus; car pour donner à ses nouveaux enfans, des marques de sa tendresse, & pour mettre leur Evêque plus en état de leur être utile, il le sacra premier Patriarche des Armeniens, & lui donna le pouvoir d'établir des Patriarches chez les Iberiens, & chez les Albanois.

Le nouveau Patriarche revint de Rome en Arménie, revêtu de cette respectable dignité. Il la regarda comme une obligation, qui lui étoit imposée plus grande que jamais, de s'appliquer totalement au Gouvernement de son Eglise. Il la gouverna pendant plus de trente ans, & toujours avec le même zele, & la même application. Dieu de son côté, versoit ses benedictions en si grande abondance sur les travaux continuels, & infatigables de son serviteur, qu'il eut la consolation pendant son Gouvernement de faire 430 bons Evêques, de bâtir plusieurs Eglises, d'ordonner de vertueux Prêtres pour les desservir, de détruire le culte des Idoles, d'élever la Croix de Jesus-Christ sur leurs débris, & de voir avant sa mort, sa chère patrie soumise à la Loi du Messie.

Lorsqu'il se vit avancé en âge, & qu'il sentit approcher la fin de sa vie, il ordon-

36 RELATION DE

na son petit Fils Gregoire, Prêtre, & Patriarche de l'Albanie, sur les confins de la Georgie, & établit son fils Aristarces sur son Siege Patriarchal d'Armenie.

Enfin après avoir gouverné seul l'Eglise Armenienne pendant trente-trois ans, & sept autres années suivantes avec son fils Aristarces & son successeur, il se retira dans une solitude, sur le haut d'une montagne nommée Sepuh, pour vacquer uniquement à la contemplation des choses celestes, & finit sa vie dans cette sainte occupation. Ses Reliques demeurèrent long-temps cachées : elles ne furent trouvées, que sous l'Empereur Zenon ; elles furent portées à Tuertan, & transportées ensuite à Constantinople. La main droite du Saint fut demandée par le Monastere d'Echmiadzin, où elle est encore aujourd'hui conservée & honorée. La main gauche fut portée à Nerito ; son Chef & ses autres ossemens sont à Naples, dans une Eglise de Religieuses, de l'Ordre de Saint Benoît. Toute la Nation Armenienne conserve une veneration singuliere pour ce grand Saint, qu'elle honore comme son Pere & son Apôtre envoyé de Dieu, pour lui reporter le flambeau de la Foi Chrétienne, & rétablir parmi elle le Christianisme, qu'elle avoit laissé perdre.

Aristarces ou Aristarque, Fils & successeur de Saint Gregoire, tint le Siege Patriarchal pendant sept ans. Il assista du vivant de St. Gregoire son pere, au Concile de Nicée. A son retour, il fut massacré en haine de la Foi.

Foi, par les ordres du Prince Archelaüs, qui ne pût souffrir les continuels reproches, que ce zelé Patriarche lui faisoit de ses desordres scandaleux.

Les Armeniens fertiles en Histoires-fabuleuses, en ont fait une dans leur Martyrologe, toute des plus extravagantes à son sujet. Ils disent que ce Patriarche Aristarces, qui avoit l'exterieur un peu disgracié, parut sans merite au Concile de Nicée, & que se voiant méprisé des Peres du Concile, il attela des bœufs à une charüe, & en laboura les eaux de la Mer sur ses bords, & y sema du bled à la vûe de tout le monde; mais que ce bled ayant crû & meuri sur les eaux en moins de rien, & au grand étonnement des Peres de ce Concile, ils reconnurent la sainteté de celui qu'ils méprisoient, & rendirent tous les honneurs qui étoient dûs à l'Auteur d'un si grand prodige.

Après la mort, ou plutôt le Martyre du Patriarche Aristarces, Vertanes son frere aîné monta sur son Siege, & le tint pendant quinze ans. Il avoit eu deux fils, avant son Ordination, Hefichius & Gregoire

Hefichius lui succeda, & ne fut assis sur le Siege que six ans. Il finit glorieusement sa vie par le Martyre. Son Martyre fut causé par le refus qu'il fit au Roi Tiranus, fils de Chosroës II. & petit-fils de Tiridates, de placer des Idoles dans son Eglise, contre lesquelles il ne cessoit point de prêcher. Ce Prince, qui trempa ses mains dans le sang du saint Martyre, fut frappé d'un subit aveugle.

glement, qui le jetta dans un si grand defespoir, qu'il se tua lui-même; son fils Arsaces regna après lui, & Panierses gouverna l'Eglise des Armeniens pendant cinq ans.

Nierses le Grand, fils d'Ahenogener & petit fils d'Hefichius, lui succeda. Il fut reconnu de toute sa Nation pour un Saint Patriarche, rempli de l'esprit de Prophetie. Il lui prédit tous les malheurs, qui lui sont arrivez, & dont elle seroit un jour délivrée par le zele des Disciples de l'Eglise Romaine, qui passeroient les mers, pour venir à son secours.

Vers ce temps, l'Histoire de cette Nation rapporte, que l'Empereur Valentinien envoya une armée contre Sapor Roi de Perse, & qu'il invita Arsaces Roi d'Armenie à prendre les Armes avec lui; mais qu'Arfaces aiant refusé de le faire, l'Empereur en fut tellement irrité, qu'il fit entrer son Armée en Armenie, y causa de grands desordres, & fit mourir Tiridate, frere du Roi Arsaces. Arfaces en fut si consterné, qu'il envoya le Patriarche Nierses, pour demander la paix à l'Empereur.

L'Empereur l'accorda en sa consideration; ensuite de quoi Arsaces épousa Olympiade, sœur de l'Empereur.

Il faut remarquer ici que le nom d'Arfaces étoit apparamment commun à tous les Rois d'Armenie; ce qui fait qu'on ne les distingue pas aisément.

Celui dont nous parlons étoit Chrétien; & c'est, selon toutes les apparences, celui à qui

qui Julien l'Apostat écrivit une Lettre menaçante, parce qu'il faisoit profession de Christianisme; ses mœurs n'en étoient pas cependant meilleures: Dieu, ce semble, l'en punit; car il permit qu'il tombât entre les mains de Sapor Roi de Perse, son vainqueur, qui lui fit souffrir une dure prison, dans laquelle il se tua lui même.

Les Historiens Grecs & Latins font de grands éloges de ce Roi, mais les Armeniens en parlent très mal, & comme d'un persecuteur de leur grand Patriarche Nierfes; parce que ce saint Prélat lui reprochoit sa vie licentieuse.

Après la mort d'Arfaces, le Patriarche Nierfes obtint de l'Empereur Theodose, la Couronne d'Armenie pour *Pabas*, fils du dernier Arfaces; mais le déreglement de ses mœurs lui ayant justement attiré les reproches de Nierfes, il conçut l'exécrable dessein d'ôter la vie à celui, à qui il devoit la Couronne. Il le fit empoisonner la quatrième année de son Patriarcat, sur la fin du quatrième siècle: Dieu, ce semble, voulut vanger la mort de son serviteur; car *Pabas*, s'étant revolté contre Theodose, fut vaincu, & mené captif à Constantinople. où il fut massacré. On comptoit en ce temps 2040. Monasteres en Armenie.

Les Rois Successeurs de *Pabas*, tributaires des Persans & des Romains, n'ont rien fait qui soit digne de l'histoire.

Le dernier des Rois Arfacides fut *Arda-*
ches, ou *Ardachirus*. Après son Regne,
l'Ar-

E
and defef-
ls Arfaces
verna l'E-
ans.
ogener &
Il fut re-
Saint Pa-
phetic. Il
ni sont ar-
élevée par
Romaine,
r à son fe-
te Nation
ien envoya
Perse, &
e à prendre
faces aiant
fut telle-
Armée en
dres, & fit
faces. Ar-
envoya le
r la paix à
nsideration;
Olympiade,
d'Arfaces
s les Rois
es distingue
Chrétien;
es, celui à
qui

l'Armenie fut soumise tantot aux Persans, tantot aux Grecs, & ensuite aux Sarrazins, & aux Tartares: elle voulut de temps à autre se relever de son esclavage; mais il ne lui fut pas possible de rompre absolument le joug des Maîtres, qui l'avoient subjuguée.

La Foi s'y conserva encore dans sa pureté sous le Patriarcat d'Isaac, de Zaven, & d'Asbarakes, & jusqu'au temps du St. Patriarche Isaac Second, Fils de Nierfes le Grand. Ce dernier Patriarche, & le Roi Ardachirus étant toujours demeurez attachez aux Romains, les Grands du Royaume formerent un parti contre eux en faveur des Perses, & vinrent à bout de les chasser tous deux du Royaume.

Cette revolution funeste à l'Armenie, arriva sous l'Empire d'Arcadius. Cinq ans après, Isaac fut rétabli sur son Siege, & le tint onze ans. Il prédit souvent aux Arméniens leurs malheurs, en punition de ce qu'ils abandonnoient leur Foi: De son temps vivoit un savant, & celebre Moine, nommé *Mesrob*, ou *Miesrobe*, qui voyant que les Caracteres Grecs ne repondoient pas aux diverses inflexions de la Langue Armenienne, inventa ceux, qui y sont aujourd'hui en usage; & on dit que Saint Jean Chrysostome les approuva:

Isaac, voufant laisser de bons disciples à son Eglise, fit choix avec le Moine *Mesrob*, de ceux qui leur parurent les plus capables, d'être perfectionnez dans les Sciences, & dans la Langue Grecque.

Il

Ils les envoyèrent à Athenes. Trois d'entr'eux s'y distinguèrent, Moÿse le Grammairien, David le Philosophe, & Mamprée. A leur retour de cette Ville, ils s'appliquerent sous sa direction, & celle de Mesrob, à la traduction des meilleurs Livres Grecs, & on leur attribue celle de l'Ancien & du Nouveau Testament en Armenien; ce qui la rend respectable par son antiquité.

Après la mort du saint Patriarche Isaac, 10. & dernier Patriarche de la race de Saint Gregoire l'Illuminateur, le Patriarcat passa dans des familles étrangères. Les deux premières, qui succederent l'une après l'autre au Patriarche Isaac, & qu'on doit compter pour 11. & 12. Patriarches, furent Suormach & Joseph. L'Histoire Armenienne les nomme ainsi, & place dans ces temps, c'est-à-dire, 4. ans après le Concile d'Ephese, la Synode des Armeniens, où Theodore de Mopsueste, & Diodore de Tarse furent condamnés. Elle nous apprend aussi la sanglante persécution qu'Isdegerdes, Roi de Perse, & son fils Verramus, exercerent contre les Chrétiens; plusieurs souffrirent le Martyre avec un courage invincible; le Patriarche Joseph fut du nombre. On vit alors le commencement des maux; que les saints Patriarches Gregoire & Nierses; avoient prédits aux Armeniens. *Kint*, 13. Patriarche, craignant que la Relique de Saint Gregoire ne lui fût enlevée, transféra le Siege Patriarcal à Thevin, pour se mettre hors de la domination des Rois de Perse. Jean Mantacourt qui lui

suc-

Ils

succeda, mit en ordre les Prieres, & la Liturgie de l'Eglise Armenienne; il composa plusieurs Sermons, Prieres, & Cantiques; il reçut le Concile de Calcedoine, selon le témoignage de Nierfes de Lampron. Les six Patriarches qui lui succederent, furent Pappen, Samuël, Mufce, Isaac III., Christophe I. & Leonce II. Ils persisterent tous dans l'union avec l'Eglise Romaine. Ainsi depuis S. Gregoire, premier Patriarche des Armeniens, on compte vingt Patriarches, qui ont conservé pendant 200. ans la Foi Chrétienne dans toute son integrité.

Les malheureux changemens, qui arriverent ensuite à l'Eglise d'Armenie, nous donnent juste sujet de croire que la Ville de Thevin, où le Siège Patriarcal avoit été transféré, étoit déjà tombée sous la domination des Rois de Perse; car le Patriarche Nierfes, surnommé Achdaraghensis, qui fut le 21. tint à Thevin, vers l'an 520, un Concilia-bule de dix Evêques, dans lequel il se déclara pour l'Herésie des Monophysites, soit qu'il eût de l'affection pour cette Herésie, soit plutôt qu'il voulût faire sa cour aux Persans, qui cherchoient à mettre de la division entre les Grecs, & les Armeniens, unis ensemble par leur commune opposition à l'Idolatrie des Persans. Il ordonna de plus dans ce Concilia-bule, que les Fêtes de Noël & de l'Epiphanie se celebrent toutes deux ensemble le 6 Janvier; qu'on ajouteroit au Trisagion, que Jesus Christ avoit été crucifié pour nous; qu'on rejetteroit le Concile de Calcedoine,

&

es, & la Li-
il compoſa
Antiques; il
ſelon le té-
on. Les ſix
furent Pap-
II., Chriſto-
iſtèrent tous
aine. Ainſi
Patriarche des
Patriarches,
ans la Foi
ité.

, qui arrive-
, nous don-
ille de The-
it été trans-
domination
che Nierſes,
i fut le 21.
n Concilia-
il ſe déclara
, ſoit qu'il
ſie, ſoit plû-
ux Perſans,
viſion entre
is enſemble
dolatrie des
s ce Conci-
& de l'Epi-
x enſemble
Trifagion,
pour nous;
Calcedoine,
&

& qu'on ne reconnoiſtroit qu'une Nature en Jeſus Chriſt : ce Patriarche heretique, qui donna naiſſance au ſchiſme dans ſa Nation, eut pour ſucceſſeurs ſept autres Patriarches, qui y maintinrent le même ſchiſme pendant 112. ans; ſavoir, Jean II., Moyſe I., Abraham, & Jean III., Gomidas, & Chriſtophore II. L'aire Armenienne commença ſous le Patriarcat de Moyſe I. l'an de Jeſus Chriſt 551. Il faut convenir ici que l'hiſtoire de ces temps eſt fort obſcure, & par conſequent peu certaine dans toutes ſes circonſtances. J'en rapporterai ſeulement ce que la tradition lui donne de plus vraiſemblable.

Il eſt certain que les Armeniens pendant ce premier ſchiſme, ſouffrirent beaucoup des Perſans. L'Empereur Heraclius tra-verſant l'Armenie, après avoir fait la guerre au Roi de Perſe, & l'avoir vaincu, eut pitié de ce peuple affligé: aiant reconnu que le ſchiſme étoit la principale ſource de ſes maux, il entreprit de le détruire. Il aſſembla à cet effet en 622. un Concile à Carny, qu'on appelle aujourd'hui Erzerom. Dans ce Concile le Patriarche Jeſer, & pluſieurs Evêques Grecs & Armeniens, après un mois de conférences, rejetterent le Conciliabule de Thevin, caſſerent ſes Decrets, reçurent une ſeconde fois le Concile de Calcedoine, retrancherent l'addition du Trifagion, ordonnerent qu'on célébreroit à l'ordinaire la Fête de Noël le 25. Decembre, & celle de l'Epiphanie, le 6. Janvier; qu'on meſſeroit l'eau avec le vin, dans les ſacrez Myſteres; & enfin les Peres

de

44 R E L A T I O N D E

de ce Concile se réunirent aux sentimens de l'Eglise Romaine. Cette réunion dura 105. ans, sous les Patriarcats de Nierses III., d'Anastase, d'Israël, d'Isaac IV. & d'Elie. Nierses III. bâtit le Palais Patriarchal à Echmiadzin, & une Eglise à Thevin.

L'an 727. Jean Otzniensis leur successeur, renouvela le schisme; il assembla à Manaskierd, par ordre d'Homar chef des Sarrazins, & avec le secours du Calife de Babylone, un Conciliabule de peu d'Evêques Armeniens, & de six Evêques Assiriens, où il fit définir qu'il n'y avoit qu'une seule Nature en Jesus-Christ, une volonté, & une operation, & qu'on retrancheroit à l'avenir l'eau des sacrez Mysteres, pour ne point marquer deux Natures en Jesus Christ, par le mélange de l'eau avec le vin. Comme ce Patriarche étoit aussi hypocrite qu'artificieux, il trouva le moyen de se faire la reputation d'un Saint; mais il ne lui en coûta que la peine d'affecter exterieurement un air mortifié, & de faire des Ordonnances severes, dont l'une défendit dans les jours de jeûne l'usage du poisson, de l'huile d'olive, & du vin, aussi étroitement que la viande & les œufs y étoient deffendus. Quoique les Armeniens n'aient pas jugé à propos de s'assujétir à toutes ces dures pratiques, leur auteur ne laissa pas de passer parmi eux, comme un autre Illuminateur.

Le schisme renouvelé par ce Patriarche Heretique, dura jusqu'en l'an 862. sous ses successeurs, David I., Tiridale I., Tiridale II., Syon, Isaye, Estienne I., Joab, Salomon, Geor-

George, Joseph II., David II. & Jean V.

Le Patriarche Zacharie, qui succeda au dernier en 862. s'efforça de réunir son Eglise à celle de Rome. Il assembla un Concile à Chiraghuan, où l'on rétablit tout ce qui avoit été détruit dans les Conciliabules de Thevin, & de Manaskierd. On y dressa de plus plusieurs Canons sur différentes matieres, & un entre autres, qui anathematise ceux, qui soutiennent que le Saint Esprit ne procede pas du Fils. L'Histoire ne donne point à connoître que cette réunion ait été constante.

George II. succeda à Zacharie, & à George succeda Machdoneft. Ce dernier dressa le Rituel qui porte son nom. Il eut pour successeur Theodore I. & à celui ci succeda Jean VI. qui écrivit une admirable Lettre, pour prouver les deux Natures en Jesus Christ. Elifée I., Ananie & Vahan, furent les successeurs de Jean VI. Vahan de concert avec Gregoire Nariechath, travaillerent à rétablir la Foi Catholique, & à abolir la memoire des deux derniers Conciliabules heretiques; mais leur attachement à l'Eglise Romaine, fit chasser Vahan de son Siège par les schismatiques.

On a bien de la peine à démeler dans l'Histoire, si les Patriarches suivans demurerent dans le schisme, ou non. Il est cependant plus croiable qu'ils furent tous schismatiques; car au rapport de Saint Nicon, la Nation Armenienne étoit alors plus infectée d'erreurs, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les successeurs de Vahan, furent Estienne II.,

Kacik

D E
ntimens de
n dura 105.
s III., d'A-
Elie. Nier-
à Echmiad.

successeur,
a à Manas-
s Sarrazins,
bylone, un
Armeniens,
l fit définie
e en Jesus-
eration, &
u des sacrez
deux Na-
nge de l'eau
e étoit aussi
a le moyen
nt; mais il
Fester exte-
aire des Or-
ffendit dans
poisson, de
étroitement
deffendus.
pas jugé à
dures prati-
passer par-
ateur.

Patriarche
e. sous ses
iridale II.,
Salomon,
Geor-

46 R E L A T I O N D E

Kacik I. & Serge I. Mais comme dans tous les temps, Dieu se réserve des serviteurs, qui ne fléchissent point le genouïl devant l'Idole, sa Providence fit voir alors trois hommes d'une éminente vertu, que l'Eglise Romaine reconnoît pour Saints. Le premier fut Saint Nicon, qui après avoir travaillé inutilement à rendre sa Nation Catholique, secoua la poussiere de ses souliers, & passa en Europe, pour y prêcher la verité : il la confirma par plusieurs Miracles, & mourut dans l'Isle de Crete. Le second fut Saint Macaire, Patriarche d'Antioche ; il renonça à sa dignité, visita les Eglises d'Occident, & mourut en Flandre l'an 1012. Le troisième fut Saint Simon, qui vint à Rome, où il fut comblé d'honneurs par le Pape Benoist VIII. & mourut à Mantouë l'an 1016. après s'être rendu celebre par la sainteté de sa vie, & par ses mirales.

Après la mort du Patriarche Serge I. que nous venons de nommer, Pierre frere de Kacik, monta sur le Siège Patriarchal. Les schismatiques l'en chasserent, pour mettre Dioscore en sa place, & chasserent bientôt après celui-ci, pour rétablir Pierre.

Kacik II. successeur de Pierre, voyant le ravage que les Turcs faisoient sans cesse en Armenie, transporta son Siège à Sebaste en Cappadoce, l'an 1060, ou environ, pour se mettre sous la protection des Empereurs Grecs. Après sa mort, l'Empereur Constantin Doucas ; prétendit avoir droit de nommer au Patriarcat vacant ; mais aiant été
qua-

quatre
se co
vacan
Princ
nien
manu
Greg
ghistr
Ce
car G
bles
de to
étant
un é
qu'il
mond

Aia
triar
aïn
pouvo
la C
pour
de D
suppl
l'aide
troup
ne pe
sent
schis
Tout
Eglis
Grec
Pe
ses f

quatre ans sans user de son droit prétendu, il se commit des desordres infinis pendant la vacance de ce Siège. Pour y mettre fin, la Princesse Marie, sœur d'un Seigneur Armenien nommé Kacik, supplia l'Empereur Emmanuel de nommer au Patriarcat vacant, Gregoire Ughaiafer, fils du Prince Maghistros; ce qui lui fut accordé.

Ce choix fut universellement approuvé; car Gregoire avoit les qualitez les plus capables de lui concilier l'estime & le respect de toute sa Nation, une naissance illustre, étant issu des anciens Princes d'Armenie, un éminent savoir, & une pieté singuliere, qu'il avoit acquise dans l'éloignement du monde depuis plusieurs années.

Aiant été forcé d'accepter la dignité Patriarcale, il crut que Dieu l'en avoit chargé, afin qu'il fût au moins ce qui seroit en son pouvoir, pour bannir le schisme, & rétablir la Catholicité. Il alla à Constantinople, pour s'assurer de l'autorité seculiere, établie de Dieu, pour soutenir la spirituelle; il supplia l'Empereur Alexis Comnene, de l'aider de sa puissance, pour ramener son troupeau, de l'erreur à la verité; mais Dieu ne permit pas que ses bonnes instructions eussent l'effet qu'il desiroit. Les factions des schismatiques, en empêcherent l'exécution. Tout ce qu'il pût faire, ce fut de laisser à son Eglise, plusieurs belles traductions des livres Grecs & Syriaques, en sa propre Langue.

Pendant que ce Patriarche donnoit tous ses soins pour faire rentrer sa Nation dans le

48 RELATION DE

le veritable chemin du salut, Kacik, Seigneur Armenien, dont nous venons de parler, & qui étoit de l'illustre Maison des Pacracides, entreprit de relever le Royaume de la petite Armenie. Il prit le titre de Roi; & non seulement il s'en rendit le maître, mais il y joignit la Cilicie, avec une partie de la Cappadoce. Il eut deux fils, Robin, ou Rupin, & Leon. Rupin succeda à son pere; mais ce fils ne laissant qu'une fille, qui étoit son unique heritiere, il pria Leon son frere, en mourant, de prendre la Regence, & la tutelle de sa fille; mais Leon s'empara des Etats de son frere, dont il étoit Regent, il monta sur son Trône. A peine s'y fut-il assis, qu'il s'y trouva environné des Infideles, qui menaçoient de l'attaquer. Dans l'embarras où il se trouva, il eut recours aux Latins; pour se les rendre favorables, & s'attirer leur consideration, il pria le Pape Celestin III. de lui donner un Cardinal, pour faire la ceremonie de son Couronnement. Le Cardinal Conrad de Vittelsback, Archevêque de Mayence, étoit alors Legat en Orient. Sa Sainteté le nomma pour couronner le nouveau Roi des Armeniens.

Leon, pour mieux affermir sa Couronne, envoya un Ambassadeur à l'Empereur Othon. Sa conduite avec le Pape Celestin III. & avec l'Empereur, fut si heureuse, que ces deux Hautes Puissances lui accorderent le titre de Roi, à condition qu'il feroit apprendre le Latin à tous les enfans qui seroient au dessous de douze ans. On ne fait point si cette condition

ditio
soit
l'En
prot
Cath
qui
entr
me.

G
parle
Pape
gouv
Orth
cesse
fils d
de B
à Ro
la se

N
Greg
arche
pour
faire
meni
qu'il
Il co
tre a
estim
crivit
nuel
be.
Theo
Leur
blioth
To

dition fut exigée & observée ; mais Leon, soit par politique, pour plaire au Pape, & à l'Empereur, soit autrement, donna toute la protection, qui lui fut possible, à la Religion Catholique, & les Patriarches de son temps qui étoient orthodoxes, en profiterent, pour entretenir une parfaite intelligence avec Rome.

Gregoire Ughiaiser, dont nous avons parlé, envoya en 1080. des ambassadeurs au Pape Gregoire 7. dont il reçut des regles pour gouverner l'Eglise Armenienne, dans la Foi Orthodoxe. Basile, son parent & son successeur, les suivit fidelement. Gregoire III, fils d'une sœur de Gregoire II. & successeur de Basile, envoya deux fois des Ambassadeurs à Rome : la premiere fois à Innocent II. & la seconde, à Eugene III.

Niersès IV. surnommé Glajensis, frere de Gregoire III. lui succeda. Ce fut un Patriarche animé d'un zele aussi pur, qu'ardent pour défendre la Foi de Jesus-Christ, & la faire embrasser, s'il l'eût pû, à toute l'Armenie. Il avoit un talent rare pour la poësie, qu'il n'employa que pour des sujets de pieté. Il composâ plusieurs beaux Livres, & un entre autres, qui est ici très-commun, & très-estimé. Il a pour titre, *Jesus-Filius*. Il écrivit de savantes Lettres à l'Empereur Manuel, sur la Trinité, & l'Incarnation du Verbe. Cet Empereur lui envoya Theorien, Theologien Grec, pour conferer avec lui. Leur conference est rapportée dans la Bibliotheque des Peres. Ce fut après cette

conference, que ce Théologien s'écria. *Je suis Romain, & je combattrai toute ma vie avec les Romains, contre les Armeniens schismatiques.* La Nation Armenienne se met au nombre des Saints. Il ne fut que sept ans sur le Siège Patriarcal.

Après la mort de ce Patriarche, le Siège fut transporté à Sis, Ville de la petite Arménie, l'an 1171. & y demeura 270 jusqu'au temps du Moine Cyriaque, dont nous parlerons dans la suite.

On croit devoir attribuer cette translation du Siège Patriarcal, au trop grand empire, que les Grecs vouloient exercer sur les Patriarches.

Ce fut, à ce qu'on croit, Gregoire IV. neveu du saint Patriarche, dont nous venons de parler, qui fit cette translation. Il convoqua ensuite un Concile à Tarce, Ville de Cilicie, l'an 1177. Nierses de Lampron, Evêque de Tarce, que les Armeniens appellent le Chrysostome de l'Arménie, & dont ils celebrent la Fête le 7. Juillet, y présida. Il en fit l'ouverture, par un discours très-éloquent, & très-pathétique, dans lequel il exposa vivement les malheurs, que le schisme avoit causé à sa nation, & toutes les tentatives, qui avoient été faites en differens temps, pour le détruire. Il fini sa Harangue par des paroles si touchantes, & si persuasives, que tous les Prélats, & autres convoquez au Concile, se sentirent aussi animez pour la bonne cause, que le Prélat l'étoit lui même. On devoit, ce semble, beaucoup esperer de
fi

si b
per
en
I
tem
des
I
Gra
de
Egl
me
tinu
ceux
roie
enne
leur
thol
qui
Gre
crivi
Cele
sion
que
véqu
Leo
son
& le
Pier
préte
les
Sylv
A
Jean
quel

si belles dispositions; mais la mort de l'Empereur Manuel, interrompit ce Concile, & en empêcha la conclusion.

L'Histoire Armenienne fait mention en ce temps, c'est-à-dire en 1221. d'une irruption des Tartares en Armenie.

Ils s'emparèrent de la Georgie, & de la Grande Armenie. Ils détruisirent la Ville de Dam, dans laquelle on comptoit mille Eglises, & cent mille familles. Si le schisme n'avoit pas suscité, & entretenu une continuelle division entre les Catholiques, & ceux qui ne l'étoient pas, les Armeniens auroient toujours été les plus forts contre leurs ennemis: d'autant plus que leurs Rois & leurs Patriarches étoient, en ces temps, Catholiques. Les successeurs de Gregoire IV. qui convoqua le Concile de Tarse, furent Gregoire V. & Gregoire VI. Ce dernier écrivit au Pape Innocent III. successeur de Celestin III. des Lettres pleines de soumission, où il remercioit Sa Sainteté, de ce que son prédecesseur avoit envoyé l'Archevêque de Mayence, pour couronner le Roi Leon premier, Roi d'Armenie; Leon de son côté, envoya au Pape un Ambassadeur, & le Pape lui fit present de l'étendart de Saint Pierre, contre les Sarazins. Les Armeniens prétendent qu'Innocent III. confirma au Roi les privileges, accordez autrefois par Saint Sylvestre en leur faveur.

A Gregoire VI. succederent, Jean VII. Jean VIII. Constantin I. Celui-ci aiant eu quelque contestation avec le Patriarche d'An-

tioche, au sujet de la juridiction, le Pape Gregoire IX. lui ordonna d'obéir au Patriarche d'Antioche, qui avoit l'Armenie Mineure dans son Diocèze. Il lui envoya cependant le Pallium, la Mitre, la Croix, & l'Anneau, l'an 1239. Le Roi Leon I. mourut quatre ans après, en 1243. Il ne laissa, ainsi que son frere, qu'une fille heritiere de ses Etats.

Constant, Gentilhomme Armenien, l'enleva de force, & la fit épouser à son fils Hayton. Celui ci, en vertu de son Mariage avec l'heritiere des Etats de Leon, se mit en possession du Royaume d'Armenie. On dit que Constant son pere, fit mourir 62. Seigneurs Armeniens, pour délivrer son fils de tous ses concurrents. Ce nouveau Roi, ne se croyant pas encore assez affermi sur son Trône, alla trouver le Roi des Tartares, & fit une ligue offensive, & défensive avec lui. On prétend même qu'il persuada au Roi Tartare, & à son frere Halson d'embrasser la Foi Chrétienne. Quoi qu'il en soit, Halson accompagna le Roi d'Armenie, avec une puissante Armée, pour le délivrer du joug des Sarazins. Il commença d'abord par se rendre maître de la Perse: il prit de force Babylone, & fit esclave le Calife; puis joignant ses forces avec celles du Roi d'Armenie, ils attaquèrent ensemble les Sarazins, prirent Alep, Damas, & presque toute la Syrie. Halson, poursuivant ses conquêtes, s'avançoit déjà vers Jerusalem, pour l'assiéger, lorsqu'il

qu'
l'ob
Le
fit
tôt
sur
che
subi
cau
y e
me
Sul
H
reçu
offre
enco
Sara
res.
fut t
nier.
grac
parti
der
vora
lui
avoit
prop
hum
Il ab
sur
son
if en
quel
fils,

qu'il apprit la mort du Roi des Tartares, qui l'obligea de s'en retourner promptement. Le Sultan d'Egypte ne manqua pas de profiter du départ de Halso; il attaqua aussitôt son Lieutenant, & le défit. Halso sur ces nouvelles, revint sur ses pas; mais chemin faisant, il fut enlevé par une mort subite. La perte de ce vaillant Capitaine, causa celle de l'Arménie; car les Sarazins y entrèrent avec peu de résistance; elle demeura leur proie, & la Syrie fut celle du Sultan.

Hayton découragé par tant de disgrâces, reçut des Lettres de Clement IV. qui lui offroit du secours, & l'excitoit à recourir encore aux Tartares. Il le fit; mais les Sarazins n'en ravagerent pas moins ses Terres. Son fils aîné combattant contre eux, fut tué, & Leon son cadet, fut pris prisonnier. Leur pere, après cette dernière disgrâce, vit bien qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de s'accommoder avec le Sultan, qui le reçut plus favorablement qu'il ne l'avoit espéré, & qui lui rendit son fils. Hayton son pere, après avoir regné 45. ans, & avoir connu par sa propre experience, la fragilité des grandeurs humaines, prit la resolution d'y renoncer. Il abandonna à son fils Leon tous ses droits sur l'Arménie, & aiant tout quitté jusqu'à son nom, pour prendre celui de Macaire, il embrassa la vie solitaire, où il mourut quelques années après. Leon second son fils, étoit un Prince sage, prudent, & qui

avoit le talent de se faire aimer. Abaga Roi des Tartares en Perse, ami de son pere, & le sien, lui offrit le Royaume de Syrie, qu'il avoit conquis : il ne l'accepta pas ; aimant mieux se conserver les Etats de son pere, & faire tous ses efforts, pour en chasser les Sarazins ses ennemis. Le Pape Gregoire X. touché de tous les desordres, que causoit ce Peuple barbare, par ses frequentes irruptions en Armenie, & ailleurs, convoqua un Synode à Lyon, l'an 1273. pour y prendre les moyens de combattre avantageusement les Sarazins, & de les chasser une bonne fois de tous les Pays Chrétiens. Il y invita le Roi Abaga, & Leon II. Abaga y envoya ses Ambassadeurs, qui y reçurent le Baptême des mains du Cardinal Pierre, Evêque d'Ostie, depuis Pape, sous le nom d'Innocent V. Leon, à la priere du Pape, y porta les Actes entiers du Concile de Nicée, & de plusieurs autres Synodes, traduits en Langue Armenienne. Les Sarazins, instruits de ce qui se passoit au Synode de Lyon, prévirent l'effet des resolutions, qu'on y devoit prendre, & vinrent fondre tout à coup sur l'Armenie. Ils y massacrerent plus de vingt mille hommes, & emmenerent dix mille esclaves, tant jeunes filles, que garçons. Leon instruit de ce carnage, & plus animé que jamais contre cette Nation sanguinaire, vint demander du secours au Roi des Tartares. Abaga lui envoya aussi tôt de bonnes Troupes, & son propre frere Mangodamore, pour les commander. Leon de son côté, leur joignit

joignit toutes celles qu'il pût ramasser dans les Etats; & tous deux aiant réünis leurs forces, attaquèrent si vivement les Sarazins, qu'ils les défirent. La victoire de ces deux Princes eût été complete; si le peu d'expérience du jeune frere du Roi des Tartares, ne lui eût fait faire une retraite mal à propos, qui lui fit perdre le fruit de ses Armes, & qui livra malheureusement les Armeniens à la fureur de leurs ennemis.

Abaga, voulant poursuivre la victoire, qui avoit échappé à ses Troupes, meditoit d'envoyer à Leon, un nouveau secours, lorsque lui & son frere Mangodamore, moururent empoisonnez du fait des Sarazins, comme l'on n'en douta pas alors. Argon son fils lui succeda, après s'être défait de son oncle Tangader, apostat du Christianisme, & persecuteur des Chrétiens. Il étoit un 3. frere du Roi Abaga. Argon, aussi bien intentionné que son pere, pour les Rois d'Armenie, & aussi ennemi des Sarazins; se lia d'amitié, & d'interêt avec Hayton, fils de Leon, qui mourut en ce temps-là: ils s'adresserent au Pape Nicolas IV. aux Rois de France, & de Sicile, pour se joindre à eux, contre les Sarazins; mais les Sarazins, plus experimentez que ces jeunes Princes, dans le métier de la Guerre, savoient toujourns profiter du tems, qu'on employoit aux préparatifs contre eux. Ils surprirent le jeune Roi Hayton II. ravagerent ses Terres, emmenerent prisonnier le Patriarche Estienne III. successeur de Constantin, qui mourut dans sa captivité.

Le Sultan se saisit en même temps de la main de Saint Gregoire, & l'enleva ; mais cette précieuse Relique eut dans son Pays, l'effet qu'eut l'Arche d'Alliance chez les Philistins. La peste y fit un effroyable ravage, & ce fleau ne cessa, que lorsque le Sultan eut renvoyé ce sacré dépôt au Roi Hayton. Le Prince attribua cet événement, & un autre qui le suivit, à la protection du saint Apôtre de l'Armenie : car le Sultan, qui craignoit d'ailleurs l'arrivée de l'Armée des Croisez, qui avoit déjà passé la mer, se rendit facile à faire un traité de paix avec Hayton. Hayton après ce traité, se croyant tranquille dans ses Etats, s'adonna aux exercices de piété ; & comme dans ce temps, les Freres Mineurs étoient en grande veneration dans l'Orient, & que ce Prince les honoroit singulierement, sa devotion le porta à changer son Manteau Royal en un Habit de saint François, & prit le nom de Jean ; sans quitter cependant encore le Gouvernement de son Royaume ; & ainsi l'on vit un Roi avec l'habit de Religieux, manier un Sceptre.

Un an après, c'est-à-dire en 1294 le Mariage de sa sœur Marie, aiant été conclu avec Michel, fils de l'Empereur Andronic, il prit la resolution d'accompagner sa sœur à Constantinople, où ses Noces devoient être célébrées : mais pendant son voyage, Sembat son second frere, sous prétexte, que le Roi avoit embrassé la vie religieuse, jugea à propos de s'emparer de son Royaume. Il épousa en même temps une fille Tartare,

dans

dans l'esperance que ce Mariage lui gagneroit les bonnes graces du Roy des Tartares, & sa protection. Il voulut aussi s'assurer de celle du Pape. Gregoire VIII. tenoit le Saint Siége. Sembat lui envoya des Ambassadeurs; pour être les garans de sa soumission filiale, & pour engager Sa Sainteté, à le reconnoître pour Roi legitime.

Pendant que cette revolution se passoit en Arménie, Hayton, après les nocés de sa sœur, partit de Constantinople, se croyant toujours en paisible possession de ses Etats; mais il eut nouvelle en chemin, que son frere lui avoit enlevé la Couronne, & se l'étoit mise sur la tête.

Alors prévoyant bien tout ce qu'il avoit à craindre d'un frere usurpateur, il crût que le plus sûr pour lui, étoit de s'aller réfugier, avec son troisiéme frere, nommé *Toros*, auprès du Roi des Tartares, & de lui demander du secours, pour chasser l'usurpateur. Mais Sembat, qui faisoit espionner ses deux freres, trouva le moyen de s'en rendre maître. Il fit assassiner *Toros*, & crever les yeux à Hayton son Roi. Cet indigne frere ne jouit pas long-temps de ses crimes. Car un 4. frere, qui se nommoit *Constant*, & qui avoit échappé à la cruauté de l'usurpateur fratricide, lui fit dresser une embuscade, où il perdit la vie. L'Histoire d'Arménie assure ici qu'Hayton recouvra miraculeusement la vue, sans nous dire comment ce miracle se fit; & elle ajoute, qu'après cette guérison inespérée, il reprit possession de ses Etats;

†8 RELATION DE

en chassa les Sarazins, avec le secours des Troupes que Cassan, Roi des Tartares, lui donna; & qu'étant enfin victorieux de ses ennemis, il offrit sa fille en Mariage au Roi des Tartares, qui étoit Payen, & qui l'accepta. De ce Mariage, continuë l'Historien, naquit un fils très-disgracié, & contrefait; ce qui fit dire, que l'enfant étoit né d'adultère. Il n'en falloit pas davantage, pour faire condamner au feu la mere & l'enfant. La mere, qui étoit Chrétienne, demanda instamment, que l'enfant fut baptisé avant sa mort, ce qui lui fut accordé. A peine eut-il reçu le saint Baptême, qu'à la vüe de tout le monde, l'enfant devint aussi beau, & aussi bien-fait, qu'il étoit auparavant laid & difforme. Ce miraculeux changement fit reconnoître la fûnteté de la mere, & opera la conversion du Roi Cassan, qui conserva toute sa vie, une veneration singuliere pour la Reine, & une étroite alliance avec le Roi d'Armenie son pere.

Ce Prince voyant ses Etats en paix, & étant d'ailleurs infiniment touché des miracles, que Dieu avoit operé en sa personne, & en celle de sa fille, voulut se débarasser des occupations du Gouvernement, pour mener une vie privée, & plus conforme à l'habit de Religieux, dont il s'étoit revêtu. Il mit son fils Leon en possession du Royaume, qui lui appartenoit par sa naissance; mais le fils exigea de son pere, qu'il demeurât encore auprès de lui, pour l'assister de ses conseils.

Gre.

Gregoire VII. & le 75. Patriarche, lequel mérita le surnom de Theologien, à cause de son grand savoir, fut un Prélat très-zélé pour la Religion, & pour le salut de son peuple. Il profita des conjonctures favorables, pour exciter Hayton, & Leon III. son fils, à convoquer un Synode dans la Ville de Sis, pour y traiter de la réunion generale de toute la Nation Armenienne, à l'Eglise de Rome, & pour y corriger les abus, qui s'étoient insensiblement introduits dans l'Eglise d'Armenie. Les deux Princes, aussi bien intentionnez que le Patriarche, consentirent à cette convocation; mais le Patriarche Gregoire, n'eût que l'avantage de l'avoir proposé: car il mourut avant l'assemblée du Synode, l'an 1307. après avoir tenu le Siége Patriarcal 14. ans.

Constantin, Evêque de Cezarée, fut élu son successeur, & comme il étoit aussi bon Catholique, que Gregoire VII. l'étoit, il pressa la convocation du Synode, qui fut assemblé dans la même année 1307. Il s'y trouva 36. Evêques, 10. Vertabjets, & 7. Abbez. Le Roi Leon III. y assista avec son pere, & les autres Princes, & Seigneurs du Royaume. La Lettre de Gregoire VII. pour la convocation du Synode, y fut lûe, & approuvée. On reconnût dans ce Synode, deux natures, deux volontez, & deux operations en Jesus-Christ.

On reçut les sept Conciles Oecumeniques. On ordonna que les Fêtes de l'Annonciation, de la Nativité du Sauveur, de son Baptême,

& de l'Epiphanie, seroient celebrées aux mêmes jours que l'Eglise Romaine les celebrait: Qu'on suivroit le Menologe Romain, pour les autres Fêtes; que dans les jours de Vigile, on ne mangeroit que du poisson, & de l'huile; qu'on porteroit à l'Autel, les vêtements propres de chaque Ordre; qu'on mettroit des Corporaux sur l'Autel, & qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans le Sacrifice de la Sainte Messe.

Constantin, après la tenuë du Synode, heureusement terminé, s'appliqua à faire observer tous les Decrets, qui y avoient été portez. Mais alors les herétiques, & les schismatiques, commencerent à s'élever, & à parler bien haut contre le Synode. & les Peres du Synode, dont les sacrez Decrets anathematisoient leurs erreurs. Ils protestèrent contre tout ce qui s'y étoit fait; disant que les suffrages de ceux, qui y avoient assisté, ou avoient été achetez à beaux deniers comptant, ou avoient été forcez. On prétend même que leur animosité fut si entiere, que ce fut à leur sollicitation, qu'un Tartare, nommé *Bularsa*, assassina le Roi Leon, & son pere Hayton. Ce qui est vrai, c'est que le pere & le fils, périrent de la main de ce meurtrier.

Oscin succeda à Leon III. en 1316. Ce Prince, aussi religieux que ses prédecesseurs, crut que, pour confondre absolument, & honteusement les schismatiques, & herétiques du Royaume, il étoit à propos d'assembler un second Synode dans la Ville d'Adana;

la

Re P
L
de
gran
ligie
Seiz
cidé
Perc
tion
Les
univ
mat
tere
rend
la F
tabl
nod
publ
C
schis
des
15.
& d
Leu
Mel
The
bied
V.
triar
toier
mat
hom
dans
aux

Le Patriarche Constantin fut du même avis. Le Synode assemblé en 1316. & composé de 18. Evêques, 5. Vertablers, 2. Abbez, grand nombre de Prêtres, & de savans Religieux, le Roi present, & grand nombre de Seigneurs, confirma tout ce qui avoit été décidé dans le dernier Synode, fit l'éloge des Peres du Concile de Sis, & ordonna l'exécution des Decrets, qui y avoient été publiez. Les Catholiques en témoignèrent une joye univerville; mais les heretiques & les schismatiques, qui ne changent jamais de caractere, & qui ne savent ce que c'est que de se rendre, & de captiver l'esprit sous le joug de la Foi, ainsi que l'exige Saint Paul des veritables Fideles, dirent une seconde fois du Synode d'Adana, ce qu'ils avoient faussement publié du Synode de Sis.

Constantin, nonobstant les clameurs des schismatiques, pressa l'exécution des Decrets des deux Synodes, de Sis, & d'Adana. Les 15. Patriarches suivans en firent de même, & demeurèrent constamment unis au S. Siège: Leurs noms sont, Constantin III. Jacques II. Mekhitar, Mesrob, Constantin IV. Paul I. Theodore II. Gerabied I. David IV. Gerabied II. Gregoire VIII. Paul II. Constantin V. Joseph III. & Gregoire IX. Ces Patriarches tout orthodoxes, & zelez qu'ils étoient, ne purent cependant contenir les schismatiques, & bien moins les convertir. Ces hommes rebelles à l'Eglise, & phanatiques dans leur rebellion, ne cessent de causer aux Catholiques, & à leurs Patriarches, des

avanies & des persecutions, de la part des infideles; & ce fut, comme on a sujet de le croire, en punition de leur obstination dans le schisme, & de la guerre qu'ils firent aux Catholiques, que Dieu permit la destruction de leur Monarchie, & la dure servitude, où ils tomberent, & dans laquelle ils gemissent encore aujourd'hui, sous la pesante domination des Turcs, & des Persans. Car Oscein II. qui mourut quelques années après le Synode d'Adana, fut le dernier Roi de l'Arménie. & les Patriarches, qui succederent à Gregoire IX. furent presque tous schismatiques, & heretiques.

Le premier qui lui succeda, fut un Moine, nommé Ciriague, passionné pour le schisme. Il trouva le moyen d'enlever de Sis, la Ste. Relique de la main droite de S. Gregoire, & de la reporter à Echmiadzin, où il eut le credit de se faire élire Patriarche par les schismatiques. Ainsi commença la scission du Patriarcat des Armeniens, qui dure encore aujourd'hui. Car Sis a conservé jusqu'à present son Patriarche, dont la juridiction s'étend sur la Cilicie, & la Syrie; & Echmiadzin a le sien. Celui là fonde son droit sur une succession, non interrompue depuis saint Gregoire; & celui-ci, c'est-à-dire le Patriarche d'Echmiadzin, fonde le sien sur l'ancienneté, & la prerogative de son Siège, établi par S. Gregoire, dont il se dit le successeur legitime. Ciriague ne jouit pas long temps de sa dignité usurpée; car il en fut chassé deux ans après son usurpation, en 1447.

Alors

Alors trois prétendans au Patriarcat, s'en mirent en possession; savoir, Gregoire X. Ariltarces II. & Zacharie. Ils tenoient tous trois ensemble le Patriarcat. Mais Zacharie, qui étoit las de ne pas regner seul, emporta la sainte relique de la main de S. Gregoire, dans l'isle d'Aghtamar, où il avoit déjà été Patriarche. Comme on ne manque point de successeurs, ceux qui lui succederent, s'arrogèrent après lui le titre, & le droit de Patriarche d'Aghtamar. Ainsi leur prétention fit alors un troisième Patriarcat. Il faut cependant observer ici, que la division des trois Patriarches, est beaucoup plus ancienne, sans qu'on puisse néanmoins en découvrir l'origine. Dans l'information des erreurs des Arméniens, faite devant le Pape Benoist XII. en 1341. sous le regne de Leon IV. les Patriarches de la grande & petite Arménie, & d'Aghtamar, sont nommément distinguez; & des lors cette division des trois Patriarcats, que nous venons de nommer, passoit pour être si ancienne, qu'on la faisoit remonter au temps d'Heraclius. Le Patriarche de la grande Arménie y est appellé le Patriarche des Colombes.

On trouve encore une scission plus ancienne, dans une Histoire abrégée d'Arménie, écrite au commencement du 8. siecle, & imprimée par les soins du Pere Combefis, sur un manuscrit de la Bibliothèque du Roi. Ce manuscrit rapporte, que Chosroès. aiant été rétabli sur son Trône, avec le secours de l'Empereur Maurice, ceda à son bienfaiteur une

part des
et de le
ion dans
rent aux
struction
ude, où
remissent
domina-
r Oscein
ès le Sy-
de l'Ar-
ederent à
chismati-

Moine,
schisme.
, la Ste.
goire, &
il eut le
les schis-
ission du
e encore
qu'à pre-
ction s'é-
Echmiad-
droit sur
epuis saint
e Patriar-
l'ancien-
ge, établi
successeur
ng temps
fut chassé
1447.

Alors

une partie de l'Armenie; & qu'alors les Grecs y firent élire un Patriarche, uni de sentiment avec eux, nommé Jean, pendant que Moïse étoit toujours reconnu Patriarche des Arméniens, dans l'autre partie de l'Armenie, qui resta aux Perses. Ce Moïse étoit un Jacobite déclaré; & si ennemi des Grecs, & de leur rit, qu'on lui entendoit dire souvent: *Dieu me garde de manger ce qui a été mis au four, & de boire de l'eau chaude.* Il vouloit dire: *Dieu me garde d'user de pain levé à la Messe, & de mettre de l'eau chaude dans le Calice, comme font tous les Grecs.*

Cette ancienne scission du Patriarcat ne dura pas longtemps, & cessa, si tôt que Chosroès reprit toute l'Armenie; ce qui arriva vers l'an 606. en 607.

L'information dont j'ai parlé, qui fut faite devant Benoît XII. nous apprend encore que le Patriarche de la grande Armenie se choisissoit son successeur, & le consacroit, se réservant cependant jusqu'à la mort la dignité, & la juridiction; & que le nouveau consacré demandoit ensuite au Roi des Tartares des Lettres confirmatives de son élection, lesquelles ne lui étoient accordées, que moyennant une grosse somme d'argent, payée comptant, sans préjudice d'une autre, qu'il devoit payer au Roi chaque année; mais dont il savoit se dédommager, en exigeant de chaque Prêtre la valeur d'un florin par an, & de six gros d'argent, pour leur administrer les Sacremens.

Pour ce qui est de l'élection du Patriarche de

de la
mani
véqu
lui p
chois
doigt
chois
de ci
en p
mille
mille
gran
de sa
il l'i
conf
te in
de sa
pour
de sa
roit
re,
voien
peu.

Il
rie,
reliq
ter à
vant
cesse
repor
1476
son
tout
occu

de la petite Arménie, elle se faisoit en cette manière, ajoute ladite information. Les Evêques assembles par l'ordre du Roi de Perse, lui présentoient trois sujets. Le Roi en choisissoit un, & lui mettoit un anneau au doigt, qui coûtoit bien cher au Patriarche choisi par le Roi. L'information que je viens de citer dit, que le Patriarche, qui étoit alors en place, l'avoit achetée du Roi cinquante mille gros d'argent, & lui en payoit vingt mille tous les ans; mais qu'il trouvoit un grand dédommagement dans la sainte relique de saint Gregoire, dont il étoit le maître; car il l'imposoit sur la tête des Evêques qu'il consacroit, & soutenoit habilement; que cette imposition étoit si essentielle à la validité de sa consécration, qu'il ne reconnoissoit pour Evêques, que ceux, qui avoient reçu de sa main cette imposition; ce qui lui attireroit autant de consecrations d'Evêques à faire, que les autres Patriarches, qui ne pouvoient faire la même cérémonie, en avoient peu.

Il est à présumer que le Patriarche Zacharie, qui enleva secrètement d'Echmiadzin la relique de saint Gregoire, pour la transporter à Aghtamar, s'en servit avec le même avantage, aussi bien que Sergius II. son successeur. Mais Sergius étant mort, Jean IX. reporta la sainte relique à Echmiadzin, l'an 1476. & y tint le Siège, avec Sergius III. son concurrent. Tout le siècle suivant vit tout à la fois deux, & trois Patriarches, qui occupoient la Chaire Patriarcale, avec tous les

les inconveniens, qui ne manquent jamais d'arriver dans le Gouvernement de plusieurs maîtres; mais au profit des Rois de Perse, qui leur vendoient bien cher leur protection.

En 1593. David & Melchisedech, qui exerçoient ensemble le Patriarcat, ne pouvant plus payer au Roi de Perse leur tribut ordinaire, appellerent à leur secours l'Evêque d'Hamit, ou Diarbekir, nommé *Serapion*, & lui donnerent une 3. place sur leur Siège Patriarcal. Cet Evêque, qui étoit orthodoxe, & bien intentionné, l'accepta dans l'esperance de servir l'Eglise Catholique; & comme il étoit noble, & riche, il paya les dettes du Patriarcat; mais les schismatiques, qui le virent malgré eux, sur le Siège, le rendirent suspect à Cha Abas, Roi de Perse. Il en fut si persecuté, qu'il fut obligé de s'enfuir à Tigranocerta, où il mourut en 1606.

Après sa mort, David & Melchisedech, se disputant le Patriarcat d'Echmiadzin; *Cha Abas*, pour les mettre d'accord, & faire en même temps le profit de sa Ville Capitale d'Ipahan, en-y attirant de toutes parts les Armeniens, très devots à saint Gregoire l'Illuminateur, fit apporter en sa Ville, la relique de la main de ce grand Saint, & donna de plein droit le Patriarcat à Melchisedech, qui s'engagea à lui payer un tribut chaque année, de 2000. écus; mais ce Patriarche aiant promis plus qu'il ne pouvoit tenir, s'enfuit à Constantinople, & laissa le Patriarcat à son neveu Isaac V. David, qui avoit été le
com.

competiteur de son oncle Melchisedech, aiant appris sa fuite, vint au plutôt à Ispaham, pour y disputer à Isaac la place, qu'il prétendoit devoir lui appartenir. Mais pendant qu'ils se débitoient ensemble de la dignité Patriarcale, Cha Abas, Roi de Perse, fit venir à Ispaham, un Vertabjet, nommé Moÿse, qui apprit à ses Officiers l'art de blanchir la cire. Ce service lui mérita les bonnes graces de Cha Abas, & celles de Cha Séfo, son fils & son successeur; en sorte qu'Isaac, devenu odieux aux Armeniens, & étant mort à Echmiadzin, où il s'étoit réfugié, le Roi donna le Patriarcat à Moÿse. Moÿse étoit orthodoxe: il employa les trois années de son Patriarcat, à rétablir l'Eglise Patriarcale, & le Palais du Patriarche, & mourut l'an 1632. après avoir donné pendant sa vie, & à sa mort, des marques d'une édifiante piété.

Philippe très zélé Catholique, lui succéda. Il se rendit si agréable au Roi, qu'il en obtint la permission de rapporter à Echmiadzin, la sainte Relique de S. Gregoire, qui avoit été transférée à Ispaham, par ordre du Roi, & qui y avoit été conservée pendant l'espace d'environ 30 ans. Il fit réparer l'Eglise des saintes Ripsine & Caïenc. Ensuite il alla par devotion à Jerusalem, où s'étant trouvé avec le Patriarche de Sis, nommé *Niers*, ils firent entre eux une alliance très étroite; puis étant revenu à Echmiadzin, il y mourut l'an 1655.

Jacob III. aussi fervent Catholique que son prédecesseur, tint après lui le Patriarcat:

il

68 R E L A T I O N D E

il entreprit le voyage de Rome, pour témoigner sa parfaite obéissance au S. Siège; mais étant arrivé à Rome, il y mourut, après y avoir laissé sa profession de Foi.

Eleazard Glaiotse, pareillement Catholique, favorisa les Missionnaires, & leurs Missions; les Missions reçurent un grand accroissement sous son Pontificat, qui commença en 1680.

Nahabiet son successeur, parut avoir les meilleures intentions du monde, pour maintenir la Foi Catholique, & l'union avec le S. Siège; mais sa mauvaise politique, qui lui faisoit craindre de déplaire au Roi de Perse, & aux schismatiques, le retint dans l'inexécution de la bonne volonté, qu'il avoit témoignée, & mourut en 1706.

Alexandre Evêque d'Ipaham, lui succéda: il fit une guerre secrète aux Catholiques, cachant sous la peau d'une brebis toute la malignité d'un loup furieux.

Afavadour, qui est aujourd'hui sur le Siège Patriarcal, est un Prélat pacifique, qui laisse vivre les Catholiques en liberté. Il est le 120. Patriarche. Au reste, dans ce nombre de Patriarches, qui ont gouverné l'Eglise Armenienne, il est aisé de remarquer, que le Sauveur des hommes l'a toujours chérie, malgré la résistance d'un grand nombre d'Armeniens, aux lumieres de l'Evangile, dont la Providence avoit voulu les éclairer: car il leur a envoyé de temps en temps de très zélés Patriarches Catholiques, qui ont fait tous leurs efforts, pour ramener à Jesus Christ,

ceux

ceux
voit
Dieu
je ra
mor
fiasti
est e
qu'il
Nati

U
min
logn
envo
blit
deux
bâti
tion
bien
dina
blion
non
d'E
van
nier
troi
fit e
plu
aup
ave
mo

ler
Pr

ceux de leurs oüailles, que le schisme en avoit séparé; leurs travaux, par la grace de Dieu, n'ont pas été sans fruit; & à ce sujet, je rapporterai, pour finir ce Chapitre, un memorable événement, que l'Histoire Ecclesiastique d'Armenie, place en 1330 & qui est encore un sujet de benir Dieu, de tout ce qu'il continuë d'operer pour le salut de cette Nation, qui lui est chere.

Un saint Religieux de l'Ordre de S. Dominique, nommé Barthelemy, natif de Boulogne en Italie, aiant été sacré Evêque, & envoyé en Perse par le Pape Jean XXII. établit sa résidence en la Ville de Maraga, à deux journées de la Ville de Tauris, & y bâtit quelques pauvres cellules. La réputation de sa sainteté & de sa science le firent bientôt regarder comme un homme extraordinaire. Toutes les merveilles qu'on en publioit, vinrent à la connoissance d'un Abbé, nommé Isaye, qui faisoit sa demeure près d'Erivan. Cet Abbé passoit pour le plus savant homme, qu'il y eût parmi les Armeniens: il avoit donné le degré de Docteur à trois cens soixante & dix de ses disciples; il fit choix de celui d'entr'eux, qu'il estimoit le plus capable, & le plus propre à être envoyé auprès de cet Evêque Latin, pour conférer avec lui, & connoître au vrai, si le Prélat meritoit tous les éloges, qu'on en faisoit.

Ce jeune Docteur, député par son maître, s'appelloit Jean de Kerna, distingué non seulement par sa naissance, étant neveu du Prince de Kerna; mais encore par l'opinion
que

que l'on avoit de son érudition singuliere. Le saint Evêque le reçut parfaitement bien, conféra volontiers avec lui; mais il connut bientôt que le jeune Docteur, tout savant qu'il étoit, n'avoit jamais appris ce que c'étoit que la Chaire de Saint Pierre, & encore moins, quelle devoit être l'union des membres avec leur chef, pour faire un corps parfait; c'est à-dire, quelle devoit être l'union des Chrétiens avec le Vicair de Jesus-Christ, Chef visible de son Eglise, laquelle est son corps mystique. Ainsi le Prélat comprit que toutes les conférences qu'il auroit avec Kerna porteroient à faux, s'il laissoit ce jeune Docteur dans l'ignorance d'un Dogme, qui le separoit de l'Eglise de Jesus Christ. Il s'appliqua donc à lui expliquer, ce que le Sauveur nous a appris dans son Evangile, sur cet article; ce que les Peres, tant Grecs que Latins, nous ont dit de la necessité de cette union des membres avec leur chef, & de nôtre humble soumission à l'Eglise, & à ses décisions, pour fixer la legereté, & les incertitudes de nos esprits, pour les empêcher de se laisser emporter à tout vent de doctrine, & enfin pour rendre nôtre Foi inébranlable. Le jeune Docteur, qui avoit l'esprit bon & droit, & nullement du caractere de ces demi-savans, si prévenus en faveur de leurs opinions, qu'ils prétendent avoir droit de les donner aux autres, pour leur servir de regles, écouta avec docilité les instructions de l'Evêque Barthelemy; il chercha à s'instruire de la verité, conférant souvent avec le Prélat.

lat.
étoit
se co
dogn
il en
Evêc
ce je
mier
res,
teneb
une l
de sa
dispo
Il leu
sons
oblig
avoit
toit
touch
pren
sa N
faire
doux
cont
capa
rivé
my,
Ker
te A
fere
de l
fous
entr
la C

lat. Il étudia en son particulier, ce qui lui étoit enseigné dans les conférences; enfin il se convainquit lui même de la certitude des dogmes, que le schisme lui avoit fait ignorer: il en fit abjuration entre les mains du saint Evêque; & ensuite Dieu voulut se servir de ce jeune Docteur, éclairé des véritables lumieres, pour les porter à ceux de ses confreres, & de sa Nation, qui étoient dans les tenebres de l'erreur. Il commença par écrire une Lettre Dogmatique aux autres Docteurs de sa connoissance, qu'il jugea les mieux disposés à écouter la vérité, & à la suivre. Il leur expliquoit dans cette Lettre, les raisons solides & convaincantes, qui l'avoient obligé à rentrer dans l'Eglise Romaine, qui avoit été celle de leurs peres; & il les invitoit sur la fin de sa Lettre, en termes les plus touchans, à venir se joindre à Kerna, pour prendre ensemble les inoyens de procurer à sa Nation, la grace que Dieu venoit de lui faire. Sa Lettre eut l'effet, qu'il souhaittoit: douze Docteurs ses anciens condisciples, qui connoissoient, & reveroient le mérite & la capacité de Kerna, vinrent le trouver. Arrivé à Kerna, il y invita l'Evêque Barthelemy, qui s'y rendit volontiers. Le Prince de Kerna son oncle, fit toute la dépense de cette Assemblée. Les douze Docteurs embrasserent les sentimens de l'Evêque, & de Jean de Kerna. Ils firent plus; car s'étant mis sous la direction du Prélat, ils formerent entre eux une association, qu'ils appellerent la Congregation des Freres unis, ou des Freres

ros de l'union ; ils prirent la Regle de Saint Augustin , avec les constitutions , & l'Habit des Freres Prêcheurs , au Camail & au Scapulaire près , qui étoient noirs . Ils s'appliquèrent ensuite à la traduction de plusieurs Livres Latins , en la Langue du Pays , & de ceux particulièrement , qui étoient les plus utiles à la Nation . Puis ils allerent prêcher dans différentes parties de l'Armenie les veritez de l'Evangile de Jesus Christ . Ils y combattirent le schisme & l'erreur avec un succès extraordinaire . Ils habitoient tous ensemble , dans un même Monastere , qui étoit dans l'Evêché de Maraga , dont Barthelémy étoit Evêque ; mais le nombre des Freres de l'Union s'étant de beaucoup augmenté , ils se bâtirent quatre autres Monasteres ; l'un à Teflis , en Georgie ; l'autre à Cassa , dans la Chersonese ; un troisième à Saltance , en Perse ; & le quatrième , à Naschivan . Ce dernier est le seul aujourd'hui qui subsiste , & qui porte le titre d'Archevêché . Cette Province de Naschivan , a le bonheur de posséder les dignes successeurs des Freres unis , ou de l'Union , qui furent en 1356. incorporez à l'Ordre de S. Dominique . On doit à la sainteté de leur vie , & à leurs soins Evangeliques ce que nous avons déjà dit de la fervente pieté , & de l'inébranlable attachement des Chrétiens de la Province de Naschivan , à l'Eglise Romaine .

Pendant que Dieu leur donne leurs propres compatriotes , pour les maintenir dans leur

leur F
ces de
onnair
qu'il s
de l'E
être é
font v
tion de
droit é
de la
ce trou
qu'il e
nombr
te obsé
plus se

Ceu
beucc
des bie
peu to
Levan
vaux d
autant
pour e
de Die
quitté
tager a
œuvres

Tom

leur Foi, il envoie dans les autres Provinces de l'Armenie, & de la Perse des Missionnaires François, pour cultiver les Fideles, qu'il s'y est réservé, & pour ramener au sein de l'Eglise ceux qui ont eu le malheur d'en être éloignés par leur naissance, ou qui s'en sont volontairement séparés, par la corruption de leur esprit, & de leur cœur. Il faudroit être sur les lieux, pour jouir avec nous de la consolation, que nous avons de voir ce troupeau de Jesus Christ, tout persecuté qu'il est de temps à autre, s'augmenter en nombre, & croître en piété, & dans l'exacte observance de leurs saintes pratiques, bien plus severes ici, qu'en Europe.

Ceux qui vivent au delà de nos mers, beaucoup plus occupez de leurs grandeurs, & des biens du siecle, que de leur salut, seront peu touchés de l'exemple des Catholiques du Levant, & prendront peu de part aux travaux des Missionnaires: nous les plaignons, autant que nous avons de reconnoissance pour ceux, qui entrent dans les desseins de Dieu, par l'ordre duquel nous avons quitté la France, & qui veulent bien partager avec nous les fruits de nos bonnes œuvres.

CHAPITRE VI.

Du Rit des Armeniens schismatiques.

LE Rit, de cette Nation consiste particulièrement dans la Liturgie, dans les Sacrements, dans les Fêtes, dans les jeûnes, dans le Chant, & dans les priere publiques. J'en ferai autant d'Articles.

ARTICLE PREMIER.

De la Liturgie.

Dans les Eglises, le pavé est couvert de nattes, ou de tapis; la coutume est de quitter par respect ses souliers, lorsqu'on y entre. Les Autels sont de pierre, sans Reliques; simples, étroits, & faits de maniere, qu'on peut aisément tourner tout autour. Le Crucifix est peint, ou fait de nacre de perles, enchaîsées dans du bois. Le Calice & la patene ressemblent aux nôtres. On les couvre d'un voile de crepon, sans pâle. Le sanctuaire est séparé de l'Eglise, par un grand rideau, qu'on tire pendant le mystere de la sainte Messe. Il est rare qu'on dise deux Messes en un jour dans la même Eglise; mais on n'en dit jamais qu'une sur chaque Autel. Le Prêtre qui la doit dire, couche dans l'Eglise, pendant la semaine. On n'y celebre que des Messes Hautes, & toujours à la pointe du jour;

jour; mais la veille de l'Epiphanie, & la veille de Pâques les Messes se disent le soir.

Le Celebrant porte un bonnet rond, dont la pointe se termine en croix; son Aube est étroite & courte; il a sur chaque bras un manipule, qui est une espece de manche, qui ne monte que jusqu'au coude: son Etole est ornée de croix; les extremités en sont étroites. L'Amict du Prêtre est comme un collier de Moine, d'argent ou d'or, d'où pend une toile sur les épaules; il est ensuite revêtu d'une Chape. Les Prêtres assistans n'ont simplement qu'une Chape sur leurs habits.

Les Diacres ont une Aube, sans ceinture, & une étole sur l'épaule gauche, qui pend devant & derriere. Les Soudiacres, & les Clercs ont un surplis, ou une Aube étroite, qui descend jusqu'aux talons. Le Surplis, ou l'Aube, sont marquez de croix, peintes en fleurs sur la poitrine, sur les deux manches, & sur le milieu du dos, avec quatre autres croix plus petites, aux quatre coins.

Les Ceremonies des Prêtres à l'Autel sont celles-ci: le Prêtre habillé se lave les mains, dit l'Introit au pied de l'Autel, & fait seul sa confession, en termes presque semblables aux nôtres. Le Prêtre assistant dit *Misereatur*; le Celebrant, étant monté à l'Autel, le baise trois fois: l'Archidiacre lui porte l'Hostie, qui est d'un pain sans levain, & le Prêtre la place dans un trou fait exprès dans la muraille, semblable à celui, où l'on met les Burotes dans quelques-unes de nos Eglises. Il y pose aussi le Calice, après y avoir mis du vin

pur & sans eau. Le Diacre dit du milieu de l'Eglise, ces paroles : *benissez Seigneur.* Le Celebrant poursuit seul, dilant : *benediction & gloire, au Pere & au Fils :* & recite le Pseaume, l'Antienne, & l'Hymne du jour; les Clercs chantent trois fois le Trisagium, avec l'addition de Pierre Gnaphée : *Saint Dieu, Saint fort, Saint immortel,* qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous. Les Clercs ayant fini, le Celebrant lit le Pseaume, la Prophetie, & l'Epitre propre du jour; il se tourne vers le Peuple, & dit ; *la paix soit avec vous :* & *avec votre esprit,* répondent les Clercs. Ces paroles se répètent sept fois pendant la Messe.

Le Diacre lit l'Evangile du jour. Je rapporterai ici mot à mot le Symbole, qui se chante après l'Evangile ; afin qu'on y voye les changemens & les additions qui y ont été faits, & qui ne doivent point être attribués, ni à la difette, ni à aucune propriété de la Langue Armenienne. Dans ce Symbole il est clair, qu'en parlant du Saint Esprit, le schisme y a supprimé ces mots, qui *procede du Pere & du Fils.* Les *oblata* se font ensuite en cette maniere. Le Celebrant, le Diacre & les Clercs les portent en procession autour de l'Autel, & chantent : *le Corps du Seigneur, & le Sang de la redemption est en presence,* & le peuple se prosterne. Le Prêtre étant remonté à l'Autel, & s'étant lavé les doigts, se tourne du côté du Diacre, & lui donne le baiser de paix. Le Diacre dit alors. *Donnez-vous la paix mutuellement*
dans

dans le
pas dig
descen
étant
d'abor
ses sai
lées,
graces
saints,
Le

Sacran
sur le
être ad
tion,
nedicti
couvre
dit tro
le pain
Sauven
fois,
Calice
pour t
Diacre
& en p
lemy,
joint
& Bar
memo
Theod
L'O
peuple
ne deu
l'Host
saintes

dans le baiser de pureté; & vous, qui n'êtes pas dignes de communiquer aux Myſteres, descendez à la porte, & priez. Le Celebrant étant venu à la Conſécration, il prononce d'abord ces paroles. *Prenant le pain dans ſes ſaintes, divines, immortelles, immaculées, & agiſſantes mains, il benit, rendit grâces, rompit, donna à ſes Diſciples choiſis, ſaints, & aſſis...*

Le Prêtre continuë, & profere les paroles Sacramentelles, telles que nous les proférons ſur le pain, & ſur le vin, qu'il élève pour être adorez du peuple. Après la Conſécration, & quelques Prieres faites avec des benediſtions, le Celebrant leve le voile, qui couvre le Calice, & prenant l'Hoſtie en main, dit trois fois: *Par ceci tu ſeras véritablement le pain beni, le Corps de nôtre Seigneur, & Sauveur Jeſus-Chriſt.* Il ajoute, & dit trois fois, *ton Saint Eſprit coopérant;* & couvre le Calice. Après ces paroles, le Prêtre prie pour tous les Etats réguliers, & ſéculiers. Le Diacre en chantant, fait mention des Saints, & en particulier des Saints *Thadée, Barthelemy, Gregoire l'Illuminateur*, auxquels il joint *Jean Orodniéti, Gregoire Dukeratſi, & Barſam*, tous trois heretiques. Il fait auſſi memoire d'*Abgare, Conſtantin, Tridate, & Theodoſe.*

L'Oraiſon Dominicale eſt chantée par le peuple. Après l'Oraiſon, le Prêtre ſe tourne deux fois vers le peuple, & lui montrant l'Hoſtie ſur le Calice, dit d'abord, *les choſes ſaintes aux Saints:* & à la ſeconde fois; il

78 RELATION DE

ajoute: *mangez le saint venerable Corps & Sang de nôtre Seigneur, & Sauveur Jesus-Christ, avec sainteté, lequel descend du Ciel, habite parmi nous: il est la vie.*

L'*Agnus Dei* se dit dans les termes, dont nous nous servons, ou approchant, & le Celebrant fait la Communion. La Communion étant faite, le Diacre dit au peuple: *Approchez avec crainte, & avec Foi, & communiquez au Saint: j'ai peché contre Dieu. Nous croyons au Pere, Dieu vrai; nous croyons au Fils, Dieu vrai; nous croyons au Saint Esprit, Dieu vrai. Nous confessons & croyons, que c'est le vrai Corps, & Sang de Jesus-Christ, qui nous sera en remission de nos pechez.* Les Clercs répondent, & chantent: *nôtre Dieu, & nôtre Seigneur nous a apparû; beni celui qui vient au nom du Seigneur.* Alors le peuple communie: le Celebrant le benit, & chante: *faites vivre, Seigneur, vôtre peuple;* les Clercs poursuivent, en chantant: *nous sommes remplis de vos bontez.* Le Diacre ajoute, *avec foi & avec paix;* & les Clercs avec lui disent, *nous rendons graces.* Le Celebrant marche ensuite vers le milieu de l'Eglise, il y fait quelques prières, & les finit en se tournant du côté du peuple, disant: *la plénitude de la Loi, & des Prophetes; vous êtes le Christ Dieu:* puis il monte à l'Autel, & après trois adorations, *Seigneur Jesus-Christ,* dit-il, *ayez pitié de nous.* L'Evangile de Saint Jean se recite à la fin de la Messe, selon la coutume de l'Eglise Latine.

Pen-

Pend
cune g
nations
50. fois
corps.
de fois
niffes,

Ava
professi
comme
confessi
plus ca
& chasti

Pour
recite d
ne Lan
ler un
mais se
stres de
vent au
lement
se disti
mais e
mens,
ger, &
voir.

LI

Pendant la Messe, les Officiars ne font aucune genuflexion; mais seulement des inclinations: le Celebrant benit le peuple plus de 50. fois, étendant la main, sans tourner le corps. Le Diacre prononce presque autant de fois, & en même temps, ces paroles: *Bénissez, Seigneur.*

Avant la Messe, les Arméniens font une profession de Foi, qui est herétique. Elle commence par un exorcisme, & finit par une confession de toutes sortes de crimes, les plus capables de choquer les oreilles pieuses, & chastes.

Pour ce qui est de l'Office divin, qu'on récite dans les Eglises Arméniennes, l'ancienne Langue de la Nation, qu'on peut appeler un Arménien littéral, y est seule en usage; mais son intelligence est réservée aux Ministres des Autels, lesquels très-souvent ne savent autre chose, que la lire. C'est non seulement par ce Rit singulier, que la Nation se distingue des autres Sociétez Chrétiennes; mais encore par l'administration des Sacremens, où ils ont introduit des abus à corriger, & d'autres à abolir; comme on le verra.

ARTICLE II.

Des Sacremens.

Du Sacrement de Baptême.

L'Evêque, ou le Prêtre, qui administre le

30 RELATION DE

Sacrement de Baptême, reçoit d'abord l'enfant hors de la porte de l'Eglise, qu'on tient fermée: il y recite le Pseaume 130. & diverses prieres. Ensuite se tournant vers l'Occident, il répete trois fois l'exorcisme; puis s'étant tourné vers l'Orient, il fait trois fois les demandes ordinaires, sur la créance des principaux articles de la Foi, & dit le Pseaume *Confitemini*, qui est le cent dix-septième. Alors la porte de l'Eglise s'ouvre, & étant ouverte, on marche vers les Fonds Baptismaux. Le Prêtre y oint l'enfant d'huile benite. Il recite à haute voix le Pseaume, *Vox Domini super aquas*, & le 3. Chapitre de Saint Jean, où Jesus-Christ instruit Nicodeme de la nécessité d'une régénération spirituelle, que le saint Baptême opere en nous; puis il benit l'eau des Fonds. Il y plonge le Crucifix, & y répand le Saint Crème, disant trois fois, *Alleluia*, avec ces paroles: *Que cette eau soit benite, ointe & sanctifiée.*

Après ces premieres ceremonies, le Prêtre demande le nom, qu'on donne à l'enfant, & le nommant alors par son nom, il le plonge entierement, trois fois, dans l'eau des Fonds, disant à chaque immersion: *N. serviteur de J. C. qui se presente de sa propre volonté au Baptême, est maintenant baptisé par moi, au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit. Vous êtes racheté par le Sang de J. C. délivré de la servitude du peché; vous êtes fils adoptif du Pere celeste, cohéritier de J. C. temple du Saint-Esprit.* Cette forme convient mieux avec la nôtre, que celle des Grecs,

Gr
bap
cha
fon
dès
tre
sion
la fo
U
pres
Bap
nabl
sion
du E
Espr
traire
saint
& les
la Sa
au no
l'unie
A
ter u
est d
d'un
n'arr
pend
Que
mett
tienn
n'est
c'est
de n

Grecs, en ce qu'elle indique le Ministre, qui baptise; mais c'est un abus de la répéter à chaque immersion; car le Sacrement aiant son intégrité, & par conséquent son efficacité dès la première immersion; c'est pécher contre son unité, de réitérer deux fois l'immersion, & les paroles, qui sont la matière & la forme du Sacrement.

Un autre Rituel Armenien, que j'ai vu, prescrit une différente manière de conférer le Baptême; mais qui n'est pas moins condamnable. Le Prêtre dit à la première immersion, *au nom du Pere*; à la seconde, *au nom du Fils*; à la troisième, *au nom du Saint-Esprit*. Cette répétition, *au nom*, est contraire à l'institution de J. C. dans laquelle les saints Peres remarquent contre les Ariens, & les Macedoniens, que les 3. personnes de la Sainte Trinité sont énoncées sous le mot *au nom*, une fois prononcé, pour marquer l'unité des trois personnes en essence.

A ces erreurs des Armeniens, il faut ajouter un nouveau reproche qu'ils méritent, qui est d'attendre le 3. jour après la naissance d'un enfant, pour le faire baptiser; car il n'arrive que trop souvent, que l'enfant meurt pendant cet espace de temps, sans Baptême. Quelques-uns de leurs Docteurs, pour se mettre à couvert de ce juste reproche, soutiennent que dans cette occasion, le Baptême n'est pas absolument nécessaire à l'enfant; & c'est ce qui a donné occasion de les accuser, de ne pas croire le péché originel. Cepen-

Dans

Pen-
tient
diver-
l'Oc-
; puis
s fois
ce des
Pseau-
tième.
étant
Baptif-
ile be-
e, *Vox*
ltre de
Nico-
on spi-
n nous;
onge le
, disant
s: *Que*
de.
e Prêtre
enfant,
le plon-
eau des
N. ser-
opre vo-
tisé par
u Saint-
g de J.
vous êtes
r de J.
me con-
elle des
Grecs,

§2 RELATION DE

dant il est certain que la Nation en general croit la nécessité du Baptême.

Du Sacrement de Confirmation.

La Confirmation se donne aux enfans, incontinent après le Bâême : le même Prêtre administre l'un & l'autre Sacrement, tel est l'usage ordinaire des Eglises du Levant. Leur Crême n'est pas seulement composé d'huile d'olive, & de baume ; ils y ajoutent le suc de differens aromates, confondu dans du vin. Comme l'huile d'olive est très-rare dans le Pays, quelques Eglises y avoient substitué l'huile de cesanne ; mais ils l'ont retranchée, n'étant pas une matiere convenable.

La benediction du saint Cresme est attribuée au seul Patriarche des Armeniens ; il en envoie chaque année une portion aux Evêques, pour en faire la distribution aux Prêtres. Ceux-ci craignant souvent d'en manquer, y ajoutent une huile étrangere, & s'exposent à l'alterer considerablement. Le Rituel prescrit aux Ministres de la Confirmation, de faire premierement le signe de la croix avec le Crême, sur le front de l'enfant, qui vient d'être baptisé ; & il prononce ces paroles : *la suave onction, au nom de Jesus-Christ, est répandue sur vous, le sceau des dons celestes au nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit.*

Il ne répète point l'invocation des trois personnes de la Ste Trinité aux onctions suivantes. A celle des yeux, il dit : *l'onction*

tion a
que v
somm
la san
faire
narine
nom d
Et un
creux
soit e
nes de
sanct
Et re
les.
tion a
J. C
du m
tion a
vie é
Ap
nistr
fant,
melle

Le
de P
partie
seule
bre d
de ;
les n
doit

tion de la sanctification éclaire vos yeux, afin que vous ne vous endormiez jamais dans le sommeil de la mort. Aux oreilles, l'onction de la sanctification ouvre vos oreilles pour vous faire entendre les Commandemens de Dieu. Aux narines, l'onction de la sanctification vous soit au nom de Jesus-Christ, une garde à votre bouche, & une porte forte sur vos lèvres. Dans le creux des mains, l'onction de la sanctification soit en vous au nom de J. C. la cause des bonnes œuvres. Sur la poitrine, l'onction de la sanctification formera en vous un cœur pur, & renouvellera l'esprit arbit dans vos entrailles. Sur la paume des mains, il dit: l'onction de la sanctification, vous sera au nom de J. C. un bouclier, pour repousser les fleches du malin esprit. Sur les pieds, il dit: l'onction de la sanctification dirigera vos pas à la vie éternelle.

Après toutes ces onctions faites, le Ministre met une couronne sur la teste de l'enfant, & le communie étant encore à la mamelle.

Du Sacrement de l'Eucharistie.

Les Armeniens administrent le Sacrement de l'Eucharistie, d'une maniere, qui leur est particuliere. Le Prêtre ne consacre qu'une seule Hostie, quelque grand que soit le nombre des Communians. Leur Hostie est ronde; mais trois ou quatre fois plus épaisse que les nôtres. Après avoir compté ceux qu'il doit communier, il rompt l'Hostie en autant

34 RELATION DE

de petites parties, qu'il y a de communians; il les fait tremper toutes dans le Sang de Jesus-Christ, & les en tirant avec les doigts, il les porte dans la bouche des communians, qui se présentent à lui, étant tous debout.

Cette maniere de donner la Communion, avoit commencé à s'introduire dans l'Eglise Latine, vers la fin du 11. siecle; mais les Papes Pascal, & Urbain s'y opposerent: le premier écrivit contre cette pratique à Ponce, Abbé de Clugny; & le second la défendit dans le Concile de Clermont. La raison est que, selon l'institution de Jesus Christ, la participation de son Sang se doit faire en le bûvant. C'est par la même raison, qu'environ l'an 1053. le Cardinal Humbert défaprouva la pratique de l'Eglise de Constantinople, de donner la Communion dans une cuillère, qui contenoit une particule de l'Hostie consacrée, & trempée dans l'espece du vin. Les Grecs gardent encore aujourd'hui cette pratique, & les Armeniens, celle de communier les enfans immédiatement après le Bâptême, & la Confirmation; nonobstant le grand inconvenient, dont ils sont souvent témoins, que les enfans rejettent la particule de l'Hostie, qu'ils ne peuvent avaler.

Nous ne nous-taisons pas sur cet abus, non plus que sur un autre, qui lui est contraire; c'est la rareté des Communions parmi les adultes; car plusieurs passent les années, sans s'en approcher, ou n'en approchent que deux fois l'année; savoir, le Samedi saint, & le jour de l'Epiphanie. Le malheur est, que plu-

plusieu
tabjets
cette c
exempl
une fo
que d'
simple
sous p
de reco
Prêtre
Qua
Viatiq
que le
d'un E
Epitres
Foi; a
sai pou
ner la
quaran
nion..

L'in
trodue
sage du
fesseur
voir sa
liste de
les plu
s'en c
J'ai p
mieux
penite

plusieurs de leurs Evêques, & de leurs Ver-
tabjets, qui sont leurs Docteurs, autorisent
cette coupable négligence, par leur mauvais
exemple: car à peine disent-ils la sainte Messe,
une fois l'année. Ils croient beaucoup faire,
que d'assister en certains jours à celles des
simples Prêtres, sans vouloir y communier;
sous prétexte que ce seroit avilir leur dignité,
de recevoir la Communion de la main d'un
Prêtre leur inférieur.

Quant à leur maniere de donner le saint
Viaticque aux malades; leur Rituel ordonne,
que le Prêtre sera précédé de la Croix, &
d'un Encensoir: il récite des Pseaumes, des
Epîtres, des Evangiles, & le Symbole de la
Foi, auquel il ajoute le Trisagion. Je ne
sai pourquoi ils ont pour pratique, de ne don-
ner la communion même aux malades, que
quarante jours après la précédente commu-
nion.

Du Sacrement de la Penitence.

L'incapacité des Prêtres Armeniens a in-
troduit plusieurs abus intolérables dans l'u-
sage du Sacrement de Penitence. Le Con-
fesseur, pour avoir plutôt fait, & pour rece-
voir sa retribution, a par écrit une longue
liste de pechez, qu'il récite, sans y supprimer
les plus énormes. Le pénitent, soit qu'il
s'en connoisse coupable, ou non, répond:
J'ai peché contre Dieu. Si un Confesseur
mieux instruit de son devoir, interroge son
pénitent, il ne lui dira mot sur l'accusation,
qu'il

qu'il lui fera de pechez griefs. Mais s'il vient à s'accuser de quelques falts, qui sont plutôt des superstitions, que des pechez, comme d'avoir tué un chat, ou un oyseau, alors le Confesseur prenant un ton sévere, fait de rudes reprimandes à son penitent, & lui impose de rigoureuses pénitences. Il n'oublie pas sur tout de le questionner, s'il n'a point de bien d'autrui; car si le cas y écheoit, il s'applique, ou à son Eglise; la restitution qui est dûë à l'homme volé.

Pour ce qui est des Prélats, & des Vertabjets, qui ne daignent pas recevoir la communion d'un inferieur, ils se croiroient trop humiliez, qu'on les vît aux pieds d'un Prêtre, pour recevoir l'absolution de leurs pechez.

Les termes dont les Armeniens se servent, pour prononcer l'absolution, sont differens de ceux que les Grecs y employent. Les termes de ceux-là sont absolus, & ceux des derniers ont une forme deprécatoire. Voici la formule des Armeniens: *Que Dieu, qui a de l'amour pour les hommes, vous fasse misericorde; qu'il vous accorde le pardon des pechez que vous avez confessez, & de ceux que vous avez oubliez; & moi par l'autorité, que me donne l'Ordre Sacerdotal, selon les divines paroles, tout ce que vous avez délié sur la terre sera délié dans le Ciel; avec les mêmes paroles, je vous absous de tous vos pechez, que vous avez commis par pensées, paroles, & œuvres, au nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit.*

Le
Onct
tuez
que a
me-C
facér
de ce
de co
tence
suppr
tion.

Il
les E
remn
sent
les n
pour
crém
mes:
étant
veté

M
singu
mort

U
tit au
saint
form
sur
Que
& J

Du Sacrement de l'Extreme-Onction.

Les Armeniens reconnoissent l'Extreme-Onction pour un des sept Sacremens instituez par Jésus-Christ; mais ils en ont presque aboli l'usage, sous prétexte que l'Extreme-Onction aiant, disent-ils, la vertu d'effacer les pechez, les peuples se prévaloiént de cette opinion, pour s'exempter de la peine de confesser leurs pechez, & de faire pénitence. Ainsi pour corriger cet abus, ils ont supprimé le Sacrement de l'Extreme Onction.

Il faut cependant remarquer ici, que dans les Eglises d'Orient, on l'administre indifféremment aux sains & aux malades; car disent-ils, Jésus-Christ l'a institué pour guérir les maladies du corps & de l'ame; & c'est pour nous instruire de ce double effet du Sacrement, qu'on l'appelle l'onction des infirmes: or il arrive assez souvent, que le corps étant en santé, l'ame est malade par la graveté de ses pechez.

Mais les Armeniens ont une pratique bien singulière à l'égard des Prêtres après leur mort.

Un Prêtre vient-il de mourir, on en avettit aussi tôt un autre Prêtre, qui apporte le saint Crème, & qui en fait des onctions en forme de croix sur la main, sur le front, & sur le haut de la teste du cadavre, disant: *Que la main de ce Prêtre soit bénie, ointe, & sanctifiée par ce signe de la sainte Croix,*

par

par cet *Evangile*, & par le *saint Crême*, au nom du *Pere*, du *Fils*, & du *Saint Esprit*. Il répète la même formule, en faisant les deux autres onctions : c'est dans cette dernière cérémonie, concluent quelques-uns de leurs Docteurs, que consiste, à proprement parler, le Sacrement de l'Extreme-Onction. Les Armeniens ont encore pour pratique, de laver les pieds de tous ceux, qui sont à l'Eglise. Après les avoir lavés, les Prêtres les oignent de beure, en memoire du parfum, que la femme pécheresse répandit sur les pieds du Sauveur. Ils se servent de beure, faute d'huile, qui est rare dans le Pays. L'Evêque le benit, devant que de commencer le lavement des pieds, & dit en le bénissant : *Seigneur, sanctifiez ce beure, afin qu'il soit un remède contre toutes les maladies, qu'il donne la santé à l'ame & au corps de ceux qui en reçoivent l'onction*. Leur rubrique porte, que cette pratique est recommandée par les Apôtres inspirez du Saint Esprit.

Du Sacrement de l'Ordre.

Le rit que les Armeniens observent dans les Ordinations, est conforme, plus qu'aucun autre des Eglises d'Orient, à l'Eglise Romaine. Aussi se glorifient-ils de l'avoir reçu du Pape S. Gregoire le Grand, pour lequel ils conservent une singuliere veneration.

Les Prieres que fait l'Evêque en donnant les Ordres, sont belles & édifiantes. Elles ne s'éloignent pas, ou fort peu, du sens de
cel-

celles
les Or
que ce
leur u

La
me pa
fiastiq
Roma
dans l
ge du
c'est p
du T
pouvoi
même
chez q

Les
Ordre
de Lec
guent
vêque
doit ê
clefs d
portez

Dieu
& qui
tandis
de l'E
la port
que,
dans la
ainsi.

les cér
sont pr
L'H

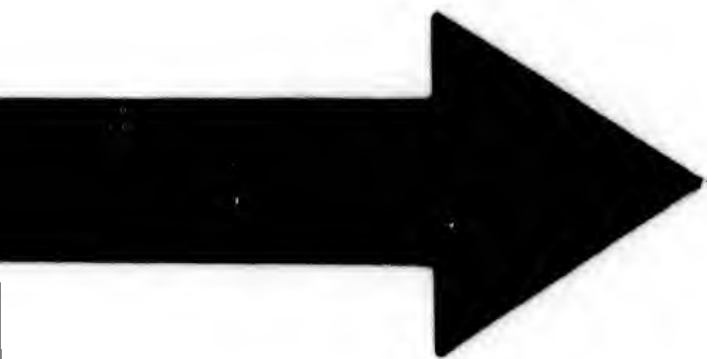
celles, que l'Eglise Romaine employe dans les Ordinations : ainsi je ne rapporterai ici que ce qu'il peut y avoir de différent entre leur usage & le nôtre.

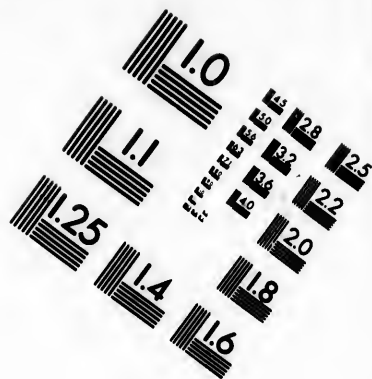
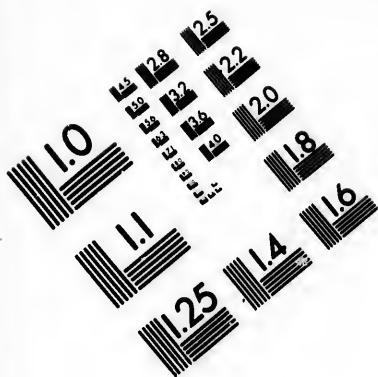
La Tonsure chez les Armeniens est, comme parmi nous, l'entrée dans l'Etat Ecclesiastique ; avec cette différence, que le rit Romain ne donne aucun Office au Tonsuré dans l'Eglise, & que le rit Armenien le charge du soin de tenir l'Eglise propre, & nette ; c'est pourquoi l'Evêque met entre les mains du Tonsuré un balai, & lui dit : *Recevez le pouvoir de nettoier l'Eglise du Dieu, & qu'en même temps le Seigneur vous nettoye des pechez que vous avez pu commettre.*

Les Grecs confondent les autres quatre Ordres, qu'on appelle moindres, dans celui de Lecteur. Mais les Armeniens les distinguent, & celui qui les reçoit, reçoit de l'Evêque, ainsi que dans le rit Romain, ce qui doit être de son Office : le Portier reçoit les clefs de l'Eglise, & l'Evêque lui dit : *comportez-vous, comme aiant à rendre compte à Dieu des choses qui sont fermées sous la clef, & qui vous sont données. Soyez vigilant, priez tandis que vous ouvrez, & fermez la porte de l'Eglise.* L'Evêque le conduit ensuite à la porte, & le Diacre dit trois fois à l'Evêque, *enseignez-le.* L'Evêque met la clef dans la serrure, disant aussi trois fois : *Faites ainsi.* Les autres moindres se donnent avec les cérémonies & les avertissemens qui leur sont propres.

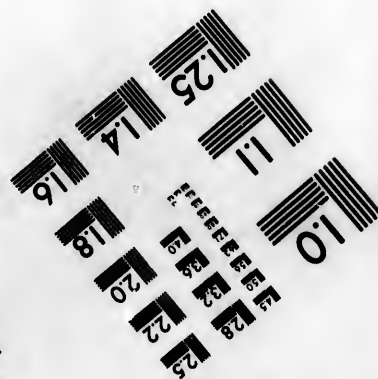
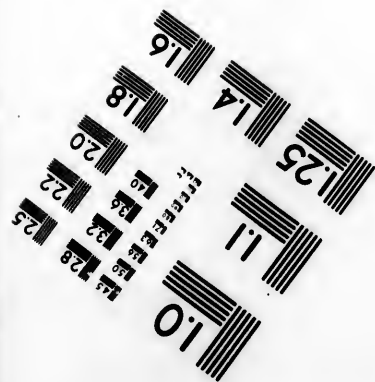
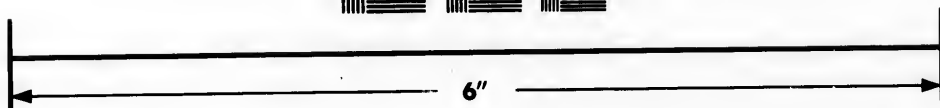
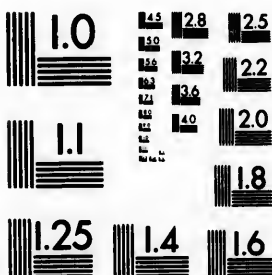
L'Habit de Soûdiacre est une Aube, & rien.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 128
E E E E
32 25
F 36 22
20
1.8

1.1
1.0
E E E E
15 128

rien plus. Celui du Diacre est l'Aube sans ceinture, & une Etole. Ils reçoivent de l'Evêque, ce qui est le propre de leur Ordre, & l'Evêque leur donne en même temps les instructions convenables à leurs emplois.

L'Ordination des Prêtres Armeniens a des ceremonies particulieres, que je rapporte ici. Elle commence par le chant de plusieurs Pseaumes, & d'autres Prieres; l'Evêque s'informe ensuite des qualitez du Diacre, qui lui est présenté, de ses mœurs, de sa capacité, de sa naissance, qui doit être d'un Mariage légitime. Son information faite, & jugée favorable, l'Evêque impose sa main droite sur la tête du Diacre, & prononce les paroles suivantes: *Seigneur Dieu Tout-puissant, créateur de toutes choses, Redempteur vivifiant, & réparateur des hommes, qui par votre bonté infinie, accordez à votre sainte Eglise, les graces & les dons visibles & invisibles, nous nous adressons aujourd'hui à votre charité bienfaisante envers les hommes, vous suppliant d'accorder à celui-ci votre serviteur, que par cette vocation, & cette imposition de mes mains, il reçoive l'Ordre de Prêtrise; qu'il reçoive dignement votre Esprit saint, & le don de bien gouverner, par la grace de notre Seigneur & Redempteur, qui nous appelle tous par une vocation sainte, selon les Ordres differens, pour servir Dieu, & pour glorifier avec action de grace le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, maintenant & toujours & dans les siècles. Ainsi soit-il.*

L'Evêque après cette Priere, fait deux nou-
vel-

vell
Dia
sur
un
lieu
tion
me
que
me
le p
Seig
tres
rez
ce q
lié
que
sur
ave
disa
le p
Saa
tan
ben
ter
• Fil
avo
Pr
J.
pe
qu
tie
m

velles impositions de sa main sur la tête du Diacre, qu'il ordonne, il lui met l'Étole sur le col, une espèce de Mitre sur la tête, un Amict sur les épaules, une Chappe, au lieu d'une Chafuble; il accompagne ces actions de différentes Prières, & toutes conformes à chaque action. Mais il faut remarquer, que lorsque l'Evêque lui donne ou lui met la ceinture, il lui dit: *Recevez du S. Esprit le pouvoir de lier, & de délier, que notre Seigneur Jesus-Christ donna aux saints Apôtres, lorsqu'il leur dit: Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le Ciel, & ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le Ciel.* Ces paroles finies, l'Evêque lui fait une onction dans les mains & sur le front, & lui présente ensuite le Calice avec le vin, & la Patène avec l'Hostie, en disant: *Recevez, prenez; car vous avez reçu le pouvoir de consacrer, & de faire le saint Sacrifice, au nom de notre Seigneur J. C. tant pour les vivans, que pour les morts.*

L'Ordination du Prêtre finit enfin par la benediction, que l'Evêque lui donne en ces termes: *Que la benediction de Dieu, Pere, Fils, & Saint-Esprit, descende sur vous, qui avez reçu l'accomplissement de l'Ordre de Prêtrise, pour offrir le Corps & le Sang de J. C. pour la paix, & pour la remission des pechez. Ainsi soit-il.*

Il y auroit ici une question à examiner, & que je ne fais que proposer; savoir, si la partie essentielle de l'Ordination des Prêtres Arméniens consiste dans l'imposition des mains de

de l'Evêque sur la tête du Prêtre Ordonné, ou dans la tradition du Calice & de la Patène. Si on décideoit qu'elle consiste dans la tradition du Calice & de la Patène, il s'ensuivroit que le pouvoir de lier & de délier, seroit donné au Prêtre devant le pouvoir de consacrer, le Prêtre aiant déjà reçu de l'Evêque la ceinture, & par conséquent le pouvoir de lier & de délier, devant que d'avoir touché au Calice & à la Patène: auquel cas il y auroit un contre temps, & un abus manifeste. Cette raison donne sujet de croire, que les Armeniens mettent la partie essentielle de l'Ordination Sacerdotale dans l'imposition des mains de l'Evêque, sur la tête du Prêtre Ordonné, laquelle précède le temps, où l'Evêque lui donne la ceinture & le Calice, avec la Patène à toucher. En effet, lorsque l'Evêque lui met le Calice & la Patène entre les mains, il lui dit ces paroles, qui supposent que le pouvoir de consacrer lui a été donné. *Recevez, & prenez; car vous avez reçu le pouvoir de consacrer, & de faire le saint Sacrifice, &c.*

Les heretiques, qui ne perdent jamais aucune occasion de faire glisser par tout le venin de leur heresie, ont inseré dans leur Rituel une profession de Foi, qu'ils font prononcer aux Ordinans, avant leur Ordination, & qui est conçue en ces termes. *Nous croions en Jesus-Christ une personne, & une Nature composée; & pour nous conformer aux Saints Peres, nous rejettons & détestons le Concile de Calcedoine, la Lettre*
de

de
zbem
tures

L
repor
res,
le ch
pouf
niale
les c
la fu
mille
le,
flans
futur
Le l
pour
çaille
tre c
en c
riag
dez
Foi
leur
sées
afin
rent
F
qui
vea
ave

de S. Leon à Flavien : nous disons anatheme à toute secte, qui introduit deux Natures.

Du Sacrement de Mariage.

Les enfans des familles Armeniennes se reposent absolument sur leurs peres & meres, ou sur leurs plus proches parens, pour le choix de la personne, qu'ils doivent épouser, & pour les conventions matrimoniales. Le Mariage se celebre à l'Eglise; les contractans s'y rendent de grand matin: la future épouse y est conduite par sa famille, son visage est couvert d'un grand voile, qui la cache aux yeux de tous les assistans, & c'est à l'Eglise seulement que son futur époux la voit pour la premiere fois. Le Rituel contient de très-belles Oraisons, pour la benediction de l'anneau des fiançailles. La benediction nuptiale, que le Prêtre donne ensuite aux fiançees, est exprimée en ces termes: *Benissez, Seigneur, ce Mariage d'une benediction perpetuelle, & accordez leur par cette grace, qu'ils conservent la Foi, l'Espérance, & la Charité; donnez-leur la sobriété, inspirez-leur de pieuses pensées, conservez leur couche sans souillures, afin que fortifiez de toute part, ils perseverent dans votre bon plaisir.*

Après la célébration du Mariage, ceux qui y ont été invitez reconduisent les nouveaux Mariez chez les parens de l'épouse, avec des cris de joye, & des frapemens de
 mains,

ains, qui en font les marques publiques. La cérémonie des Noces finit en présentant un bassin à tous les conviez, qui y mettent leur present, selon leurs facultez, & chacun d'eux reçoit un mouchoir des mains de l'épouse.

Les Noces chez les Armeniens sont défendues, depuis le Dimanche de la Quinquagesime jusqu'à la Pentecôte. Les empêchemens de leurs Mariages, qu'on appelle dirimans, sont ceux ci. Contracter avec une personne infidèle, qui n'est point baptisée. Avoir embrassé la Profession Religieuse. Être déjà engagé dans le Mariage. Être lié de consanguinité & d'affinité jusqu'au quatrième degré, avec la personne qu'on voudroit épouser. Le Mariage entre les parens du mari & de la femme, jusqu'au troisième degré, est défendu. Deux freres ne sauroient épouser les deux sœurs, ni des cousins germains des cousines germanes, ni même issus de germains. L'empêchement provenant de l'adoption legale se termine au second degré. Celui de l'adoption spirituelle s'étend au troisième. Mais pour borner cet empêchement à un petit nombre de personnes, toute une famille ne prend pour tous les enfans, qui en naissent, que le même parrain & la même marraine. Les Armeniens ne mettent point au nombre des empêchemens ceux qui proviennent du crime, ni ceux qu'on appelle simplement empêchans.

Il y a sujet de douter, si l'Ordre de Prêtre est chez eux, un empêchement, qui rend

un l
n'est
ter
con
épo
passé
dépo
tions
mis
des
Po
les
illégi
que
s'ob
sième
se fa
avoir
Evêq
Arm
grand
parrain
qu'un
veuve
A
dont
ici u
tion
tres
celeb
tre-S
le m
pare
jour

un second Mariage nul & invalide, ou s'il n'est seulement qu'illicite; la raison de douter est, qu'un Prêtre, qui contracte un second Mariage, après la mort de sa première épouse, en est puni par la dégradation, sans passer cependant pour concubinaire. On le dépouille des honneurs, privileges, fonctions, & habits du Sacerdoce; & il n'est admis que comme laïque à la participation des Sacremens.

Pour ce qui est des troisièmes Noces, les Armeniens les reprouvent & les jugent illégitimes de droit divin; mais leur pratique y est contraire: car si un particulier s'obstine à demander dispense pour un troisième Mariage, & sur un refus, menace de se faire Mahometan, alors son Curé, sans avoir recours ni au Patriarche, ni à son Evêque, la lui accorde promptement. Les Armeniens croyent avoir remedié à de grands desordres, par la coûtume établie parmi eux, & qui tient lieu de Loi, qui est qu'un homme veuf ne peut épouser qu'une veuve en secondes Noces.

A l'occasion du Sacrement de Mariage, dont nous venons de parler, je rapporterai ici une pratique extraordinaire de cette Nation; mais qui lui est commune avec d'autres Nations du Levant. Les Armeniens celebrent la mémoire du Bapême de Notre-Seigneur le 6 Janvier, & voici de quelle maniere ils font cette Fête. Ils s'y préparent par un jeûne très-rigoureux. Le jour de la Fête, ces peuples courent en foule

foule sur le bord d'une riviere, ou d'un ruisseau voisin. Le Patriarche, ou un Evêque, ou un Vertabjet en son nom, ne manque pas de s'y rendre. Il commence la ceremonie par la lecture de plusieurs Prieres, & Leçons tirées des saintes Ecritures, & qu'ils appliquent à cette Fête. Il benit ensuite les eaux de la riviere, & y verse du saint Crême. Alors, disent les Armeniens, les eaux bouillonnent à gros bouillons; merveille dont ils sont les seuls, qui s'apperçoivent. Mais ce qui est au vû de tout le monde, c'est l'empressement avec lequel ce peuple superstitieux & grossier se jette à corps perdu au milieu des eaux, & y va chercher les parties du saint Crême, qui surnage, pour s'en frotter les yeux, le visage, & la tête. Leur devotion en ce jour est si fervente, que le froid du mois de Janvier, souvent excessif, & les eaux à demi glacées, ne les empêchent pas de s'y plonger. Ce trait de superstition & plusieurs autres semblables qu'on ne rapporte pas, font voir de quelle extravagance sont capables ceux qui se laissent dominer par le schisme. Comme cette Fête ridicule ne manque jamais d'y attirer une grande foule de peuples de toutes Nations, & que les desordres en sont inseparables, les Magistrats Turcs s'y transportent pour y remedier, & savent toujours se faire bien payer de leur présence.

I
pen
par
gran
part
Mai
c'est
té
les
long
poin
plus
res a
vanc
l'usag
du la
vec
Cavi
eux,
& bu
dans
bes,
fanne
le de
font
core
vian
pelle
bre
Ta

ARTICLE III.

Des Fêtes & jeûnes des Arméniens.

Les Arméniens ont très-peu de Fêtes pendant l'année, qui ne soient précédées par plusieurs jeûnes, & comme ils ont un grand nombre de Fêtes, la plus grande partie de l'année se passe aussi en jeûnes. Mais ce qui est infiniment à leur louange, c'est qu'ils les observent avec une régularité si exacte & si sévère, que ni l'âge, ni les maladies, ni le travail journalier, ni les longs & pénibles voyages ne leur font point une raison pour s'en dispenser. Les plus réguliers sont à jeun jusqu'à trois heures après midi; ceux qui le sont moins, avancent leur repas. Mais tous s'interdisent l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du laitage, & d'un mets particulier fait avec des œufs de poisson, & qu'on nomme *Caviat*. Ce seroit un relâchement parmi eux, si quelqu'un usoit de l'huile d'olive, & buvoit du vin. Enfin on peut dire, que dans leurs jeûnes, ils ne vivent que d'herbes, & de légumes cuits dans l'huile de sésanne, laquelle ne vaut pas mieux que l'huile de navette. Outre les jeûnes qui leur sont ordonuez pendant l'année, ils ont encore cinq jours, où le seul usage de la viande leur est défendu; & ces jours s'appellent *Nevagadik*. Au reste le grand nombre de jeûnes qu'ils observent, les prévient

si fort en faveur de leur Eglise, que lorsqu'ils la comparent à l'Eglise Romaine, ils traitent les Chrétiens Européens d'hommes lâches, sensuels, & effeminez, & prennent de là occasion de faire l'éloge de la sainteté de leur Eglise.

Je ne m'arrêterai point ici à faire un détail particulier de leurs jours de jeûnes, & de toutes leurs Fêtes; le recit en seroit ennuyeux. Je rapporterai seulement ce qui mérite d'être remarqué. Les Armeniens ne disent point de Messe les jours de jeûnes: ils ne la celebrent que les jours de Fêtes; parce que dans ces jours ils ne jeunent point. Les mercredis & vendredis sont jours de jeûne, à moins qu'une Fête particulière ne les en dispense. Ils n'ont pendant l'année que quatre Fêtes non mobiles, qui sont l'Epiphanie, la Circoncision de Notre Seigneur, la Purification de la Ste Vierge, & son Annonciation. Si le 15. Août n'est point un Dimanche, la Fête de l'Assomption est renvoyée au Dimanche suivant. Il en est de même de la Fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui ne doit être célébrée qu'un Dimanche. Ces deux Fêtes sont précédées de plusieurs jours de jeûnes. Le samedi qui précède la Fête de l'Assomption, est employé à dire anathème au Concile de Calcedoine, & à saint Leon. Ils font la Fête des trois cens dix-huit Peres du Concile de Nicée, avec la même cérémonie, le samedi, veille de la Nativité de la Sainte Vierge, renvoyée au Dimanche suivant,

va
va
fis
ze
la t
ges
jeû
sieu
que
L
pelle
com
lut,
vant
des
S. G
medi
L
Ram
glise
mes
Prêtr
l'Egl
qui e
porte
vrez-
des m
les la
cre,
sont d
Car
le les
& ce

vant, lorsque le 8. Septembre est un jour ouvrable.

La Fête de Saint Serge soldat & de son fils, tous deux Martyrs, & de leurs quatorze Compagnons, est celebre parmi eux. Ils la solemnisent le samedi de devant la Septuagesime. Elle est précédée de cinq jours de jeûnes, si rigoureusement observez, que plusieurs filles & garçons s'abstiennent de presque toute nourriture, pendant ces jours-là.

Le Dimanche de la Quinquagesime s'appelle *Parigsentan*; c'est-à-dire, bonne vie; comme si ce jour annonçoit les jours de salut, le Carême commençant le samedi suivant. Tous les samedis du Carême, sont destinez à des Fêtes particulieres. Celle de S. Gregoire l'Illuminateur se fait le 5. samedi.

Le Dimanche suivant, qui est celui des Rameaux, est solemnisé, comme dans l'Eglise Romaine, par la benediction des Palmes, & la Procession. A son retour, un Prêtre accompagné du Diacre, entre dans l'Eglise, & en ferme la porte. L'Officiant, qui est à la tête de la Procession, frappe à la porte, & chante les paroles suivantes: *Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte des misericordes, à nous, qui vous invoquons les larmes aux yeux.* Le Prêtre & le Diacre, qui sont dans l'Eglise, répondent: *Qui sont ceux qui demandent que je leur ouvre? Car c'est ici la porte du Seigneur, par laquelle les justes entrent avec lui.* L'Officiant, & ceux qui l'assistent, répondent: *ce ne sont*

100 RELATION DE

pas seulement les justes, qui entrent, mais aussi les pecheurs, qui se sont justifiez par la confession & la penitence. Ceux qui sont dans l'Eglise, répliquent: c'est la porte du Ciel, & la fin des peines, promise à Jacob. C'est le repos des justes, & le refuge des pecheurs: le Royaume de Jesus-Christ: la demeure des Anges: l'Assemblée des Saints: un lieu d'azile, & la maison de Dieu. L'Officiant & ses Diacres, ajoutent: ce que vous dites de la sainte Eglise est juste & vrai; parce qu'elle est pour nous une mere sans tache, & que nous naissons en elle, enfans de lumiere & de verité. Elle est pour nous l'esperance de la vie, & nous trouvons en elle le salut de nos ames.

Après ce pieux & touchant dialogue, la porte de l'Eglise s'ouvre, la Proceſſion entre, & l'Office finit par d'autres prieres très-édifiantes. Les jours suivans, & celui de Pâque, n'ont rien qui leur soit singulier. Les saintes pratiques de l'Eglise Romaine, pendant la Semaine Sainte, ne sont point observées, & ne sont point en usage. Ils celebrent la Messe le Jeudi saint, & plusieurs y communient.

La seconde Ferie de Pâque est employée à visiter les cimetières, où ils lisent des prieres & des Evangiles. Depuis Pâque jusqu'à l'Ascension, ils n'ont point de jeûne, ni les mercredis, ni les vendredis. Depuis l'Ascension jusqu'au dernier jour de l'année, les Armeniens celebrent plusieurs Fêtes, qui leur sont particulieres, & qui sont précédées par

cinq

cin
la
G
me
fut
jett
cile
cha
& d
Tel
ge
nier
préc
jeûn
est
ceux
faire
quel
leur
chier
en to
l'Ev
qu'il
pleur
difen
jeune
sürde
con,
d'acc
c'est
coure
de S
Sexag
de pr

cinq jours de jeûnes. Les principales sont la Fête de l'Invention des Reliques de S. Grégoire l'Illuminateur, celle où ils font mémoire du jour auquel ce saint Patriarche fut retiré du puits où Tiridates l'avoit fait jeter, la Fête des deux cens Peres du Concile d'Ephese, celle de S. George, des Archanges, de Jonas, de S. Jacques de Nisibe, & de plusieurs hommes illustres de l'Ancien Testament. J'ai parlé de la Fête de S. Serge soldat, qui est celebre parmi les Armeniens; mais je n'ai rien dit du jeûne, qui la précède, & qu'ils appellent d'*Artzibut*. Ce jeûne fait le sujet d'une grosse querelle, qui est entre les Grecs & les Armeniens; car ceux-là font un crime aux Armeniens de faire un tel jeûne; & voici l'histoire, sur laquelle est fondé le reproche que les Grecs leur font. *Artzibut*, disent ils, étoit le chien d'un Evêque, qui précédoit son maître en tous lieux, & qui annonçoit son arrivée: l'Evêque fut si affligé de la mort de son chien, qu'il ordonna cinq jours de jeûne pour le pleurer. C'est donc pour pleurer ce chien, disent les Grecs aux Armeniens, que vous jeunez ces cinq jours. Une fable aussi absurde que celle-ci ne meritoit pas que S. Niccon, & le Patriarche Isaïe en fissent un chef d'accusation: Mais ce qu'il y a ici de réel, c'est que le mot d'*artzibut*, signifie un avant-coureur, ou un Messager, & que le jeûne de S. Serge venant dans la semaine de la Sexagesime, annonce que le Carême suit de près.

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'Office, & du chant de l'Eglise Armenienne, pour finir tout ce qui regarder son rit. Les Prêtres ont pour Breviaire le Pſautier ; ils le recitent en psalmodiant en differens temps, soit dans le chœur, ou chez eux. Ils chantent dans le chœur des hymnes, des leçons tirées des saintes Ecritures, des Oraisons, & autres Prieres. Pendant le Carême, ils vont trois fois à l'Eglise ; le matin, à midi & le soir : les autres jours, ils n'y vont que deux fois ; le matin, pour y dire Matines, & la Messe, lorsqu'ils la doivent celebrer ; & le soir, pour dire Vêpres. Leur chant est très-peasant, & imite en cela leur langue : ils sont persuadés qu'il n'y en a pas de plus beau que le leur, ils le notent par des points sur les voyelles, & s'accordent parfaitement en chantant. Ils ont grand soin d'apprendre à leurs enfans tous les chants de l'Eglise.

C H A P I T R E V I I .

Des erreurs des Armeniens.

L'Erreur capitale des Armeniens, & qui est l'origine, & le fondement de leur schisme, est de ne reconnoître qu'une seule nature en Jesus-Christ. Ils sont Jacobites, & conviennent avec les Suriens, & les Coptes dans la même créance. Ils confessent avec eux, que Jesus Christ est Dieu & homme parfait, aiant un corps & une ame, com-
me

me nous ; que la nature divine s'est unie avec la nature humaine, sans qu'il se soit fait aucun changement dans l'une ou l'autre nature, & sans aucun mélange, & sans confusion. Ils avouent que selon la chair, il a souffert la fatigue, la faim, la soif ; que c'est volontairement, qu'il s'est livré aux souffrances de sa Passion, & à la mort. Mais que selon sa divinité, il étoit impassible & immortel. Leur confession de Foi, qu'ils récitent très fréquemment, contient ces articles. Ils disent anathème à Eutiches, comme ils le disent à Nestorius, & ils le condamnent, comme complice d'Apollinaire, en ce qu'il a nié, que le Sauveur fut homme comme nous. Quand donc sur l'aveu qu'ils font, que J. C. est Dieu & homme, l'un & l'autre parfait, & qu'il a souffert selon la chair, & non selon la divinité, on veut les obliger à conclure nécessairement de cette doctrine, qu'il y a donc deux natures en Jesus Christ. Ils se retranchent alors dans la comparaison de notre corps & de notre ame, lesquels, disent-ils, ne composent par leur union naturelle qu'une seule nature. Ce fut pour les chasser de ce retranchement, qui leur paroît un fort imprenable, que *Théorien*, Théologien Grec, employa dans ses confessions avec *Nierfes*, Patriarche de *Sis*, des argumens abstraits & Métaphisiques, qui sont rapportez dans la Bibliothèque des Peres. Mais comme notre Foi n'a point besoin pour la défendre, de toutes ces subtilitez, qui réduisent souvent les opinions combattues de

part & d'autre à une pure question de nom, Théorien se sert bien plus à propos de l'autorité des saintes Ecritures, & des Peres, qui prouvent solidement l'existence de deux natures en J. C. Le Théologien Grec auroit pu faire voir au surplus, la défecuosité de la comparaison en question, dont les Armeniens mêmes doivent convenir : car ils avoient, & il est vrai, que le Verbe s'est fait chair, que Dieu s'est fait homme. Mais ils n'osent pas dire, que l'ame se fasse corps. Ils confessent que Dieu est né, & qu'il est mort; mais ils ne diront pas, & ne disent pas en effet, que l'ame soit étendue, & formée par un arrangement de la matiere, & qu'elle meurt; ainsi la comparaison, dont il s'agit, ne va pas plus loin, qu'à expliquer l'union des deux substances dans une seule hypostase; mais l'union hypostatique des deux natures en J. C. opere ce qu'on appelle la communication des idiomes, laquelle n'a pas lieu entre le corps & l'ame.

Saint *Euloge*, Patriarche d'Alexandrie, dans son troisième discours contre les Severiens, dont *Photius* nous a conservé un bel extrait, explique parfaitement l'usage legitime qu'on doit faire de cette comparaison, & les justes bornes qu'on doit y donner; & il remarque que S. Cyrille ne l'a employée que comme un exemple imparfait de l'union hypostatique.

De ce faux principe d'une seule Nature en J. C. les Armeniens, de concert avec les autres *Monophysites*, concluent qu'il n'y a qu'une

qu'une operation en J. C. & qu'une volonté, entendant par ce mot de volonté l'action de la volonté, & non pas la faculté; c'est ainsi qu'ils abusent de l'expression d'actions théandriques, qu'ils ne s'accordent pas entre eux; & que quand il est question d'expliquer leurs sentimens, ils se contredisent mutuellement, les uns parlant le langage des Eutichiens, & les autres celui des Monophysites, tous heretiques condamnés dans le Concile de Calcedoine. Mais ce qui est certain, c'est que le schisme n'avoit pas fait grande fortune, avant le Conciliabule de Thevin. Ses plus zelez partisans n'étoient que quelques Moines, & quelques Evêques, qui n'osoient pas même prêcher publiquement leurs erreurs. Cependant ils n'en étoient pas moins affectonnés à leur parti, & ils cherchoient les moyens de l'augmenter. Ils trouverent à propos un certain Prêtre, né avec des talens tout propres à être un chef de parti. Il se nommoit *Jacques Zangales*, homme adroit, séduisant, parlant bien, populaire, se donnant des airs de modestie, & d'humilité, qui cachoient une ambition sans mesure. Il eut plusieurs conférences avec quelques Evêques, & quelques Vertabjets, qui pensoient comme lui. Il fit si bien, qu'il leur persuada de le sacrer Evêque, ce qu'ils firent. Revêtu qu'il fut de cette dignité, il commença à dogmatiser, parcourant les Villes & les Villages. Il se donnoit la réputation d'un homme éclairé, & envoyé de Dieu: cette opinion conçüe de lui, jointe à son art de bien parler, le fai-

soit écouter volontiers du peuple; il faisoit chaque jour quelque conquête, le nombre de ses Disciples s'augmentoît, & devint si fort, qu'on commença à les appelles Jacobites, du nom de leur seducteur *Jacques Zangales*, & ce nom leur est demeuré. Le Conciliabule de Thevin, convoqué par le Patriarche Nierfes, surnommé *Achdaragbensis*, confirma les erreurs, dont *Jacques Zangales* avoit déjà infecté les peuples. Il condamna de plus le Concile de Calcedoine, & forma enfin le schisme, qui dura plus d'un siecle.

Pour ne parler presentement que des Armeniens, qui sont sous nos yeux, nous leur devons la justice de dire, qu'ils n'entrent point dans toutes ces sortes de questions. Ils s'en tiennent en général à ce qu'on leur a dit, qu'il n'y a qu'une nature en J. C. sans en savoir davantage. Car pour ce qui est des autres erreurs, qu'on reproche aux Armeniens, & dont nous allons parler, on les doit moins imputer à la Nation, qu'à quelques-uns de ses Docteurs, qui veulent se signaler dans leur Pays, en dogmatissant contre l'Eglise Romaine, & qui croient en même temps, qu'il est de leurs interêts, d'inspirer à leurs compatriotes, du mépris & de l'averfion pour les Catholiques Romains.

Quelques-uns de ces Docteurs Armeniens, soutiennent avec les Grecs, que le Saint-Esprit ne procede que du Pere, & nullement de la seconde personne de la sainte Trinité. Ils ne peuvent pas cependant ignorer, que les Eglises Armeniennes chantent la jour de la Pen-

Pe
leu
ces
des
res
Pe
C
aut
fere
tion
der
que
ame
ave
son
A
d'au
tes;
dès
fus-
les d
plus
de l
de l
nien
neur
tiani
effe
de M
Ils
la L
tent
la t
roie

Pentecôte une Prose, contenuë dans un de leurs Livres, nommé *Hiacoubst*, où sont ces mots: *Guériffez, Seigneur, le Seigneur des vertus, & vrai Dieu, source de lumières & de vie, Esprit-Saint, procédant du Père & du Fils.*

Comme une erreur conduit toujours à une autre, ils enseignent de plus, que Dieu diffère la récompense des justes, & la punition des pecheurs, jusqu'après le Jugement dernier: & cependant dans les Prières publiques, ils demandent à Dieu, qu'il place les âmes des défunts dans le Royaume du Ciel avec les Saints, & ajoutent que les Saints sont dans la gloire avec les Anges.

A ces erreurs grossières, ils en ajoutent d'autres, qui ne sont pas moins extravagantes; savoir, que Dieu créa toutes les âmes dès le commencement du monde, que Jésus-Christ descendant aux enfers en retira les damnés, que depuis ce temps-là il n'y a plus de Purgatoire, & que les âmes séparées de leurs corps sont errantes dans la région de l'air. On reproche de plus aux Arméniens, & non sans raison, que se faisant honneur d'être Chrétiens, ils défigurent le Christianisme, par des pratiques Judaïques. En effet ils observent le temps prescrit par la Loi de Moïse, pour la purification des femmes. Ils s'abstiennent de tous les animaux, que la Loi a déclarés immondes, dont ils exceptent la chair du pourceau, sans pouvoir dire la raison de cette exception. Ils se croient coupables d'un péché, s'ils avoient mangé

mangé de la chair d'un animal étouffé dans son sang. Comme les Juifs, ils offrent à Dieu le sacrifice des animaux, qu'ils immolent à la porte de leurs Eglises, par le ministère de leurs Prêtres. Ils trempent le doigt dans le sang de la victime égorgée. Ils en font une croix sur la porte de leurs maisons. Le Prêtre retient pour lui la moitié de la victime, & ceux qui l'ont présentée en consomment les restes. Il n'y a point de bonne famille, qui ne vienne offrir son Agneau aux Fêtes de l'Epiphanie, de la Transfiguration, de l'Exaltation de la sainte Croix, & de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'ils appellent le jour du Sacrifice general. Ils font de pareilles offrandes à Dieu, pour en obtenir la guérison de leurs maladies, ou d'autres bienfaits temporels. Mais ils ne s'aperçoivent pas, qu'en faisant ces sacrifices, ils se condamnent eux-mêmes; car ils prononcent ces paroles, contenues dans leur Rituel. *Nous savons, Seigneur, que vous ne voulez plus de victimes.* Ceux qui sont interressez à les maintenir dans ces pratiques ne manquent pas de leur citer l'exemple de l'Eglise Romaine, qui benit des Agneaux dans les Fêtes Paschales. Mais nous leur faisons remarquer la différence de leur pratique à la nôtre; car notre seule intention est de benir des viandes, qui nous sont données pour notre nourriture; mais non pas d'offrir à Dieu des sacrifices, qu'il a abolis, lorsqu'il nous a donné son Fils unique, qui s'immole continuellement pour nous.

Saint

Saint Nicon, célèbre Missionnaire dans le Levant, dont nous avons la vie, traduite également par le Pere Sirmond, sur un manuscrit Grec, & qui a été inserée dans les Annales de Baronius, met entre les erreurs des Armeniens, l'an 960. le retranchement, qu'ils ont fait de deux endroits de l'Évangile; le premier, est du verset 43. du 22. Chapitre de Saint Luc, où cet Evangeliste narre l'agonie, & la sueur de sang de Jesus-Christ au Jardin des Olives. Ce saint Missionnaire a crû apparemment que ce retranchement avoit été fait par quelques Docteurs schismatiques, qui non seulement n'admettoient qu'une seule Nature en J. C. mais qui soutenoient que J. C. avoit été impassible. Erreur en effet condamnée, par ce verset 43. du 22. Chapitre de S. Luc.

Pierre le Foulon, Patriarche intrus d'Antioche, & quelques autres Docteurs après lui, donnerent dans une heresie contraire, soutenant que la divinité même avoit été crucifiée, & qu'elle avoit souffert; & ce fut pour favoriser cette opinion impie, que cet heresiarque fit inserer dans le Trisagion des Armeniens, c'est-à-dire, dans la Priere qui répète trois fois, *saint Dieu, saint fort, saint immortel*, les paroles suivantes, *qui avez été crucifié pour nous, faites nous misericorde.* Mais les Evêques Armeniens Catholiques anathematiferent cette heresie dans les Conciles de Sis & d'Adana, proscrivirent cette addition heretique, & ordonnerent, qu'on chantât pu-

bliquement le Trifagion en cette maniere: *saint Dieu, saint fort, saint immortel, Jesus-Christ qui avez été crucifié pour nous, faites-nous misericorde.* Dans cette Priere Catholique, on reconnoît sa divinité, & son humanité; on distingue deux natures en la personne, l'une immortelle & exempte de douleurs, l'autre souffrante & mortelle.

L'autre endroit retranché de l'Evangile, que Saint Nicon reproche aux Armeniens, est l'histoire de la femme adultere, en S. Jean. Chapitre 8. Mais comme cette histoire ne se trouve point dans quelques anciens manuscrits Grecs, ni dans les exemplaires à l'usage de l'Eglise d'Antioche, la traduction Armenienne, qui aura été faite apparemment sur ces exemplaires, ne doit point être responsable de cette omission; d'autant plus que cette histoire n'a aucun rapport à leurs sentimens particuliers, & ne les doit point par consequent interesser.

A ces erreurs que l'on impute aux Armeniens, il faut ajouter leurs abus, dans l'administration des Sacremens, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, & qu'il seroit inutile de répéter; mais nous ne devons pas omettre ce qui nous donne une consolante esperance de leur réünion à l'Eglise Romaine. On fait que le schisme les en sépare depuis bien des années; mais malgré leur séparation, ils conservent un respect, & une veneration pour la Ste Eglise Romaine & pour son chef, qui peut faire honte

ho
suc
son
Sic
mie
lun
me
vin
un
hon
en
la
cess
ble
&
sévé
ron
cou
de
nos
mar
leur
fini

U

honte à des Catholiques. Ils l'appellent le successeur de S. Pierre, à qui Dieu a confié son troupeau. Ils avoient sans peine que le Siège de Rome est le plus ancien & le premier Siège du monde Chrétien, qu'il est la lumière qui chasse les tenebres. Ces sentimens, & plusieurs autres, que la bonté divine conserve dans leurs cœurs, est comme un germe, qui produit de temps en temps de bons fruits; mais qui ne viennent pas tous en maturité. Ils y viendront un jour, avec la grace de Dieu. C'est pourquoi nous ne cesserons pas de cultiver cette bonne & aimable Nation, portée naturellement à la piété, & à tous les exercices de Religion les plus sévères. Nous prions les personnes, qui liront ces Memoires, de nous aider du secours de leurs prieres, afin qu'il plaise à Dieu de bénir nos travaux Evangeliques, & ceux de nos successeurs, que notre Compagnie ne manquera jamais de nous donner. C'est en leur faveur que sera le dernier Chapitre, qui finira ces Memoires.

CHAPITRE VIII.

Maniere de traiter avec les Armeniens.

UN de nos plus anciens Missionnaires, qui a eu le bonheur de travailler pendant

dant bien des années, & avec de grands fruits, en Armenie & en Perse, nous a laissé d'excellentes règles, pour traiter avec les Armeniens. Je ne puis rendre un plus grand service à nos jeunes Missionnaires, que de leur faire part de ces avis importants.

Les Ouvriers appelez de Dieu, pour annoncer son Royaume aux Armeniens, doivent commencer par gagner leur estime & leur confiance. Pour y parvenir, ils ne peuvent les traiter avec trop de douceur & de bonté, dans les instructions qu'ils leur feront. Il faut leur faire bien entendre, qu'ils ne prétendent leur enseigner que la Doctrine de l'Eglise, & celle de leurs Ancêtres. Ils vous écouteront alors volontiers, & se laisseront prendre, pour ainsi dire, par vos discours, qui bien loin de jeter de la méfiance dans leurs esprits, attireront doucement leurs cœurs, & les disposeront à recevoir avec docilité les veritez de la Foi, que vous leur expliquerez.

Il faut faire une grande différence des Armeniens, qui ne sont, pour me servir des termes de l'Ecole, que matériellement hérétiques, d'avec ceux, qui le sont formellement: la classe des premiers est la plus nombreuse; car c'est celle du peuple, qui ne fait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connoissance legere & confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulieres. Ils croyent bonnement

ne d
font
sans
gard
dispu
roier
gerer
ce pe
d'inf
ses,
cont
tiner
pren
nous
les é
alors
Missi
recev
fusci
Missi
cont
vice,
plir l
crois
Seign
Pe
avon
à-dit
opin
en p
& q
erre
leur

ne differer de nous, que par le Rit, & se font honneur d'être aussi séparés des Protestans que nous le sommes. Il faut bien se garder d'entrer en dispute avec eux. Les disputes, dit notre Missionnaire, ne pourroient qu'être inutiles, & seroient même dangereuses. Elles seroient inutiles, parce que ce peuple grossier & ignorant n'a besoin que d'instructions; mais elles seroient dangereuses, parce qu'elles les mettroient en garde contre nos instructions, & ils iroient incontinent consulter leurs Docteurs, pour apprendre d'eux les réponses qu'ils auroient à nous faire. Leurs Docteurs, interessés à les éloigner de nous, ne manqueroient pas alors de leur faire d'affreuses peintures des Missionnaires. Ils leur défendroient de nous recevoir chez eux, & les exciteroient à nous susciter des persecutions, & des avanies. Le Missionnaire sage & prudent doit donc se contenter d'inspirer au peuple l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le désir de remplir les devoirs de son état, & le disposer à croire ce que l'Eglise Catholique nous enseigne.

Pour ce qui est des heretiques, que nous avons dit être formellement heretiques, c'est-à-dire, de ceux, qui savent bien que leurs opinions ont été condamnées par l'Eglise, & en particulier par le Concile de Calcedoine, & qui, nonobstant la condamnation de leurs erreurs, y persisteront opiniâtrément, il faut leur mettre sous les yeux les saintes Ecritures,

res, & les Livres des Peres Grecs, qu'ils respectent, leur faire voir avec douceur & charité les veritez qui y sont établies, & qui détruisent leurs dogmes heretiques. Il faut leur faire remarquer les contradictions manifestes de leurs nouveaux Cathéchismes & Rituels avec les anciens, qui servoient de regles à leurs Peres.

Mais comme il n'arrive que trop souvent, que des interêts particuliers, & des raisons de politique entrent dans le parti qu'ils ont pris, il faut démêler les veritables motifs de leur conduite, on trouvera très-souvent, particulièrement dans les Prêtres & dans les Evêques, que ceux-là, dans le crainte de perdre leurs oüailles, & les profits, qu'ils en retirent, ou de déplaire à leurs Evêques, ne veulent point abandonner le schisme; & que les Evêques, pour être bien dans l'esprit de leur Patriarche, & pour en recevoir des graces, font gloire d'être attachez à sa Communion. Il faut convenir, que la conversion de ces interessés politiques est très-difficile; mais elle n'est pas cependant impossible: car nous ne sommes pas sans la consolation de voir de temps en temps des Evêques & des Curez, qui vont de bonne foi abjurer le schisme, & se reconcilier à l'Eglise Romaine. Ainsi il faut, en priant beaucoup, attendre avec patience, que le grain semé en terre y germe & vienne à maturité. Sur tout il ne faut pas se fâcher contre votre adversaire, l'accuser de schisme, ou d'hérésie. Vous vous
fer-

ferm
il fa
de-l
vina

A
nes,
il e
mot
tron
quel
ract
ne s
com
tion
épro
tion
ne l
mor
glise
stant
pose
pitée
dale

P
la cu
entr
elles
tem
à le
à no
instr
nou
cou
n'er

fermeriez pour toujours la porte de son cœur; il faut guérir votre malade avec du baume & de l'huile, & ne pas aigrir sa playe avec du vinaigre.

A l'égard des Arméniens, & Arméniennes, qui se présentent pour revenir à nous, il est de conséquence de bien examiner les motifs de leur démarche, pour n'y être pas trompé. Il faut se faire bien instruire de quelle manière ils ont vécu, étudier les caractères de leur esprit, pour connoître s'ils ne sont point légers & changeans; il faut voir comment ils écoutent nos premières instructions, & quels fruits ils en retirent. Il faut éprouver leur constance à demander l'absolution de leur schisme & de leurs erreurs, & ne la leur accorder, que lorsqu'on pourra moralement s'assurer, qu'on donnera à l'Eglise Catholique un disciple fidèle & constant. Sans ces sages précautions, on s'exposeroit à ne voir que des conversions précipitées, qui aboutiroient à des rechutes scandaleuses.

Pour ce qui est des Arméniennes, comme la curiosité, l'inconstance, & la dissimulation entrent assez souvent dans leurs résolutions, elles ont besoin d'être éprouvées plus longtemps que les hommes: il faut cependant dire à leur honneur, que lorsqu'elles reviennent à nous de bonne foi, & qu'elles ont été bien instruites par d'anciennes Catholiques, qui nous les amènent, elles font voir plus de courage, de ferveur, & de fermeté, qu'on n'en voit dans les hommes.

116 RELATION DE L'ARMENIE.

Enfin notre Missionnaire finit ses excellentes regles, par un dernier avis, qui est de conserver toujours avec les différentes Nations du Levant, un air de gravité, de modestie, & en même temps de douceur & de charité; qui gagne leur estime & leur confiance.



HIS-

E.
llen-
st de
Na-
mo-
& de
con-

HISTOIRE
DE LA
CONQUETE
DE L'EMPIRE
DE LA CHINE
PAR
LES TARTARES.

HIS-



D

L

Com
De
Ils se
en
Les r

I



HISTOIRE
DE LA
CONQUETE
DE L'EMPIRE
DE LA CHINE
PAR
LES TARTARES.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens des troubles de la Chine.

Deux Sujets de L'Empereur se révoltent.

*Ils se rendent maîtres de six Provinces, &
ensuite de la Cour Impériale.*

Les résolutions que prenoit pour lors le Tartare.

LEs peuples de la Chine gautoient toutes les douceurs de la paix sous le gouvernement de leur dernier Empereur ; & ce Monarque qui portoit le

le nom de Zunchin, nom trompeur & malheureux, étoit le plus absolu de tous les Princes qui eussent jamais gouverné cette grande Monarchie, lorsqu'en l'année 1640. année fatale à plusieurs États, l'on commença à voir former l'orage, qui a depuis fait le bouleversement de tout ce grand Empire.

J'ai dit que le nom de Zunchin, que portoit l'Empereur de la Chine, étoit un nom trompeur; parceque Zunchin, en langue Chinoise veut dire, heureux augure, où souverain gouvernement. Mais la fausseté de ce pronostic parut bientôt. Le gouvernement, quant à la personne de l'Empereur, faisoit véritablement la félicité de ses Peuples, qui jouissoient de l'abondance & de toutes les commoditez de la paix sous un Prince humain & plein de bonté. Mais ce n'est pas assez que le Prince soit bon, & sa manière de gouverner douce & paisible, s'il a de mauvais Ministres, qui se servent de leur crédit, pour satisfaire leurs passions, & porter leur ambition au delà de toutes bornes.

On vit donc en l'année 1640. deux rebelles se révolter en même tems contre leur légitime Souverain. L'un étoit appelé Ly, & l'autre Cham. Ils aspiroient également à la domination, encore qu'il ne fussent que de simples Sujets du Roi de la Chine & des gens de nulle considération pour leurs qualitez & pour leur naissance. Ces rebelles, après avoir attiré à eux un grand nombre de milices & les meilleures troupes de l'Etat, commencèrent à faire des courses dans les

Pro-

Pro
Ta
I
des
vol
tes
from
le P
les
de l
avoit
en a
Dio
qu'u
qu'il
ne se
ceux
le ser
au co
son a
nistre
que c
mes r
ces.
Le
tels av
ce, q
menc
ment
acquie
grand
réputa
lemen
rempe
For

Provinces du Nort qui sont frontières de la Tartarie.

L'Empereur cependant ne donnoit aucun des ordres nécessaires pour étouffer cette révolte. Il y a bien de l'apparence que les plaintes & les avis des Capitaines qui gardoient les frontières, ne trouvoient point d'entrée dans le Palais, pour pouvoir venir jusqu'aux oreilles du Roi. Les Ministres & les Officiers de la Cour, qui en fermoient les avenues, avoient déjà vendu & l'Empire & leur Maitre en abusant de sa facilité. Et ce que disoit Dioclétien, n'est que trop vrai; qu'encore qu'un Prince soit bon, prudent, éclairé, & qu'il porte ses soins & ses vues par tout, il ne se peut cependant qu'il ne soit trompé, si ceux qui ne sont dans le ministère, que pour le servir de leurs fidèles avis, ne conspirent au contraire qu'à le surprendre & à abuser de son autorité. Il faut que la fidélité des Ministres donne de la terreur à des rebelles, ou que ces rebelles se rendent bientôt eux mêmes redoutables & aux Ministres & aux Princes.

Les deux Chefs de cette révolte prirent de tels avantages de cette pernicieuse négligence, que ce qui auroit été facile dans les commencemens pour les arrêter, devint également inutile & impossible dans la suite. Ils acquirent en peu de tems la réputation de grands & de vaillans Capitaines; & par cette réputation ils se virent assez de forces non seulement pour se maintenir, mais encore pour remporter de grandes victoires. Comme ils

eurent le tems de faire valoir leurs victoires, leurs troupes se grossirent toujours de plus en plus. Les applaudissemens qui se donnent aux victorieux ne manquent pas de leur attirer encore de nouveaux partisans. Ainsi les Usurpateurs ne tardèrent guères à se rendre les maîtres de cinq Provinces par la force de leurs armées.

Celui de ces rebelles, qui s'appelloit Cham, alla s'établir en celle de ces cinq Provinces qui étoit la plus éloignée de la Cour de l'Empereur. Il y prit le nom & la qualité de Roi, bien résolu d'étendre ses conquêtes & de se rendre maître des Provinces voisines, aussitôt que ses forces pourroient soutenir ses grands projets.

L'autre, appelé Ly, qui, à ce qui paroît, formoit encore de plus vastes desseins, s'approcha plus près de la Cour. Il avoit déjà achevé dans ses idées la conquête de tout ce grand Empire. Mais, parcequ'après qu'il lui avoit été avantageux d'avoir Cham pour compagnon de sa révolte, il pouvoit trouver dans la suite un puissant obstacle en ce Compétiteur si puissant, il ne manqua pas assez vraisemblablement de s'en défaire, soit qu'il y employât la trahison, ou la force ouverte. Car depuis il n'est plus fait mention de ce Tiran dans la Relation.

Je croi qu'il importe d'avertir ici de la nécessité qu'il y a eu dans cette narration, d'employer ces termes de vraisemblablement en rapportant quelques particularitez. Comme les mémoires qu'on en a eu n'ont pu être

être
velle
il est
où t
nouv
gées
tems
les
Ainsi
voir
res le
de ren
les un
éclairc
autres
de pro
qu'on
toute
cher à
cepend
y ait e
heureux
de tou
exacte
Ly,
pût asp
faire é
en la v
appelé
Emper
Impéri
verain.
plus av
se rend

être recueillis que des lettres & des nouvelles qui venoient pour lors de la Chine, il est arrivé, sans doute par la confusion où tout étoit dans ce grand Etat, que les nouvelles en sont toujours venues fort abrégées, avec peu d'ordre, sans marquer les tems, & souvent même sans distinguer assez les noms & les qualitez des personnes. Ainsi dans la nécessité qu'il y a eu de revoir & d'examiner plusieurs fois ces mémoires les uns sur les autres, on a été obligé de remarquer que ce qui étoit rapporté dans les uns, devoit être comme une suite & un éclaircissement de ce qui étoit rapporté dans les autres. Et il a été d'autant plus important de prendre ainsi le fil de cette narration, qu'on voyoit qu'autrement il resteroit en toute rencontre beaucoup de choses à chercher à la curiosité du lecteur. On avoue cependant que, quelque application qu'on y ait eue, on n'aura peut-être pas été assez heureux, pour avoir toujours fait une suite de tous ces mémoires aussi juste & aussi exacte qu'on l'auroit souhaité.

Ly, qui n'avoit plus de Compétiteur qui pût aspirer à la Souveraineté, commença à faire éclatter ses vastes projets. Il s'établit en la ville capitale de la Province de Xensî appelée Singansuase. Il s'y fit couronner Empereur de la Chine. Il y tint sa Cour Impériale, & il commença d'y agir en Souverain. Il menaça même de pousser bientôt plus avant ce qu'il avoit résolu. C'étoit de se rendre le maître de la Province & de la

Cour Impériale de Pequin, & de joindre cette première des six Provinces du Nort aux cinq autres qui étoient déjà sous sa domination.

On n'a pas bien su quelle avoit été la première fortune de ces deux Usurpateurs. On rapporte seulement qu'ils étoient tous deux des Généraux des troupes de l'Empereur de la Chine; & que se voyant & eux & leurs soldats sans estime & sans récompense de leurs services, & encore assez maltraitez de ceux qui gouvernoient l'Etat, ils se soulevèrent contre le Roi & conspirèrent de se donner à eux-mêmes leurs récompenses. Ils vouloient faire connoître aux Ministres que ceux, qui sont employez dans les armées, peuvent faire incomparablement plus de bien ou de mal à l'Etat, que ceux qui n'ont d'autre emploi, que de faire bien leur cour auprès du Prince. Ils commencèrent par des plaintes, des plaintes ils en vinrent aux armes, & depuis ils poussèrent leurs progrès, pour avoir déjà commencé.

Ceux qui ont donné lieu aux commencemens de cette révolte ont fait sans doute de grandes fautes : mais ceux-là ne sont pas moins coupables qui l'ont commencée & continuée jusqu'à ce dernier emportement, d'attenter contre l'Etat & sur la vie même de leur Souverain. Il n'est jamais permis à un Sujet de s'élever contre la mauvaise conduite de son Prince; quelque publics & quelque manifestes que soyent les désordres de son Etat. Il peut encore bien moins se vanger &

&
So
en
po
ces
ne
pla
tes
Ro
à d
& s
eux
dire
n'y
p
guer
dans
d'un
Tart
voir
ouve
trer
Prov
les 2
de ce
qu'à
fois
front
se fai
nois
mi ce
fense
geanc
facio

& se faire justice à soi même contre son Souverain. Qu'il demande, qu'il se fasse entendre, qu'il redouble ses instances & ses poursuites, & qu'il fasse enfin ses remontrances, comme il lui plaira; & si après tout il ne gagne rien, qu'il cesse pour lors de se plaindre, ou plutot qu'il abandonne ses plaintes à celui qui est le seul qui doit juger les Rois de la terre. Autrement s'il est permis à des Sujets de s'élever contre leur Prince: & s'ils prétendent se pouvoit faire justice à eux-mêmes contre leur Souverain, on peut dire que c'est fait de la Monarchie, & qu'il n'y en a plus au monde.

Pendant que le feu de la rébellion & de la guerre civile, qui s'allumoit de plus en plus dans la Chine, menaçoit tout ce grand Etat d'une ruine & d'une révolution générale, le Tartare appliquoit toute son attention, pour voir si, selon ses souhaits, il ne se feroit point ouverture d'un prétexte honorable, pour entrer dans toutes ou dans quelqu'une de ses Provinces. Encore qu'il soit vrai que dans les 24. années qui ont précédé la révolution de cet Empire, c'est-à-dire depuis 1618. jusqu'à 1642. les Tartares eussent passé quelquefois la muraille, & fait des courses sur la frontière; ce n'avoit été néanmoins que pour se faire raison d'autres irruptions que les Chinois avoient faites dans la Tartarie. Car parmi ces Peuples Asiatiques il n'y a point d'offense dont il ne faille avoir raison par une vengeance. C'en est la solide & l'unique satisfaction; soit que l'offense ne soit que de par-

ticulier à particulier, ou d'un Etat contre un autre Etat. C'est une pratique établie par toute l'Asie, que l'offensé repousse, par quelque manière que ce puisse être, l'injure qu'il croit avoir reçue de l'agresseur. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que parmi ces Peuples, où l'on se fit ainsi raison par la vengeance & par la violence.

C'étoit donc pour ne pas préjudicier à cette malheureuse coutume, que les Tartares de la frontière avoient fait pendant ces dernières années de fréquentes courses sur leurs voisins les Chinois: mais pour lors ils n'avoient guères la pensée de se rendre maîtres de cet Empire. Ils en avoient encore moins les forces. Le Roi de ces Tartares n'avoit pas non plus de guerre avec la Chine. Il est vrai que la paix qui avoit été jurée entre ces Etats, aussi bien que la cession que le Tartare avoit fait de ses droits, n'avoient pas pu empêcher que ces courses ne se fissent toujours de part & d'autre. Mais pour ce qui est d'entreprendre ouvertement sur la Chine, c'étoit ce qui ne paroïssoit pas juste aux Tartares mêmes. Aussi ont-ils employé, pour se justifier, des raisons & des allégations si spécieuses, qu'elles pourroient bien servir d'instruction à beaucoup de Politiques de notre Europe.

Le Tartare ne faisoit donc qu'observer ce qui se passoit dans la Chine; & il se tenoit prêt à profiter de l'occasion. Mais encore la vouloit-il honorable, & telle qu'il pût glorieusement, & sans passer pour Usurpateur, faire quelque grand exploit dans une ou plusieurs.

fieu
soit
té c
que
que
der
roier
tend
Barb
sur
coup
il ne
une
men
voye
bre,
n'av
fut p
& en
Il
préte
veur
pour
voir
de p
ce P
avec
enco
préte
il vo
sonn
pouv
fût,
face

sieurs Provinces de cet Etat. Il se satisfaisoit cependant, en voyant que de quelque côté que la fortune se déclarat, elle ne manqueroit pas de faire valoir ses avantages; & que si c'étoient les armes qui dussent décider le droit de la cause, elles lui donneroient encore plutôt ce qu'il pouvoit prétendre. Il faut néanmoins avouer que ces Barbares eurent plus de peine à se résoudre sur ce qui leur paroissoit injuste, que beaucoup de Politiques n'en ont ailleurs. Car il ne parut point au Tartare que ce pût être une action de Roi, mais de Tiran seulement, d'établir le droit en la force. Il se voyoit de bonnes troupes, & en grand nombre, tant de cavalerie que d'infanterie. Il n'avoit point encore d'artillerie, mais il en fut pourvu peu de tems après de fort bonne, & en quantité.

Il considéroit encore que Ly souhaitoit & prétendoit même d'être soutenu de sa faveur contre son Empereur légitime; que pour cela, ou au moins pour ne le pas avoir pour ennemi, il ne seroit pas éloigné de partager avec lui ses conquêtes. Mais ce Prince avoit solennellement juré la paix avec la maison royale de la Chine. Il avoit encore cédé tous ses droits, & tout ce qu'il prétendoit sur cet Empire à la famille, dont il voyoit le sang encore vivant en la personne de l'Empereur. C'est pourquoi il ne pouvoit se résoudre, quelque idolâtre qu'il fût, à violer un serment qu'il avoit fait à la face de ses idoles.

Enfin le Tartare jugeoit bien que s'il joignoit ses armes à un des deux partis, il se rendroit bientôt l'arbitre & le maître de l'un & de l'autre. Les troupes de l'Empereur de la Chine, ainsi que celles de l'Usurpateur, tenoient une grande partie de la muraille par où il pouvoit avoir le passage ouvert. Cependant il demeurait bien résolu de ne se pas avancer. Il voyoit que le légitime Souverain ne lui demandoit aucun secours; & d'ailleurs il étoit très éloigné de se déclarer pour le rebelle. Il étoit persuadé qu'il étoit indigne d'un grand Prince de soutenir l'Usurpateur contre son légitime Monarque, & que ce pernicieux exemple de protéger des rebelles ne pouvoit que déshonorer ceux qui le donnent. Enfin ce Prince, qui ne pouvoit pas se glorifier d'avoir reçu le sacre d'une onction céleste, ne laissoit pas de reconnoître qu'il auroit offensé le ciel & la terre s'il s'étoit déclaré pour des Usurpateurs.

C'étoient les pensées du Tartare, & ce qui l'arrêtoit sur sa frontière; encore que durant tout ce tems il tint toujours ses troupes en très-bon ordre, tant pour voir ses voisins sous les armes & dans une guerre fort allumée, que parcequ'il jugeoit bien aussi qu'il trouveroit des tems & des ouvertures favorables de passer dans la Chine, sans violer sa foi & son serment qu'il vouloit être inviolables.

Ly cependant n'étoit pas encore content d'être le maître absolu de cinq Provinces. Comme il n'avoit plus d'obstacle du côté de
Chan.

CH
L'E
sou
que
hait
de
leur
dieu
si te
roiss
dit a
teme
jets
faiso
plus
clat
moin
sonne
la Fa
par sa
gens
ont o
neurs
comm
ne so
person
souve
c'est
leur a
Ly,
tiran
vatio
honn

Cham son Compétiteur, il s'étoit promis l'Empire entier, & il le vouloit voir bientôt sous sa puissance. Mais il n'étoit pas facile que l'exécution allat aussi vite que ses souhaits. L'envie & les jalousies d'une part, & de l'autre l'amour que les Chinois ont pour leurs Princes, avoient déjà rendu le tiran odieux à toute la nation. Ces peuples aiment si tendrement leur Souverain, qu'ils ne paroissent pas tant l'aimer que l'idolâtrer. On dit aussi que ce dernier étoit un Prince parfaitement aimable, & aimé de même de ses Sujets comme leur Père & leur Roi; ce qui faisoit que le tiran leur devenoit tous les jours plus odieux. Mais l'envie que lui attiroit l'éclat de sa grande fortune ne le rendoit pas moins l'objet de l'indignation publique. Personne dans la Chine, excepté les Princes de la Famille Royale, n'est grand, ni puissant par sa naissance: ainsi ce ne sont pas les plus gens de bien, mais les méchans, & ceux qui ont opprimé les autres, qui possèdent les honneurs & les grands revenus. C'est pourquoi comme les fonds & les domaines des terres ne sont point héréditaires, il n'y a presque personne dans tout cet Etat qui ne se voye souvent dépossédé du bien de ses pères. Et c'est ce qui faisoit que tant de gens, qui de leur abaissement envisageoient la grandeur de Ly, concevoient une rage de voir dans ce tiran une extrême bassesse jointe à une élévation qui alloit jusqu'à la Souveraineté. Les hommes sont peu capables de voir en une

même personne ces deux extrêmes sans indignation & sans envie.

Le tiran de son côté ne négligeoit rien pour tenir ses soldats satisfaits & bien payez. Mais comme il appréhendoit de ne les pas trouver toujours aussi fermes, & qu'ils ne fussent encore touchés de quelque respect pour leur Prince, avant qu'ils pussent désespérer de toute grâce, il résolut d'exécuter au plutôt ce qu'il avoit projeté, c'est-à-dire d'achever l'invasion entière de l'Empire. Il crut donc qu'il s'en devoit expliquer aux plus vaillans de ses Capitaines, & à ceux qu'il estima être de ses plus confidens. Ce fut à peu près en ces termes :

„ Mes amis, *leur dit-il*, le sort en est jet-
 „ té. Il s'agit ou de tout gagner, ou de tout
 „ perdre. Nous ne saurions être désormais
 „ plus rebelles que nous sommes. C'est pour-
 „ quoi achevons de nous rendre au plutôt les
 „ maîtres des dix autres Provinces de la Chi-
 „ ne. Après avoir fait reconnoître la puis-
 „ sance de nos armes dans ces cinq premié-
 „ res, ou plutôt après les avoir toutes con-
 „ quises, il n'y aura plus de gens assez témé-
 „ raires pour oser nous donner le nom
 „ de rebelles & d'Usurpateurs. Quand des
 „ rebelles deviennent victorieux, ils devien-
 „ nent aussi de légitimes maîtres. Il n'y a
 „ donc plus de mesures à prendre. Ou je
 „ dois être le Souverain de la Chine, ou je
 „ dois perdre la vie dans cette campagne, &
 „ y demeurer la pâture des oiseaux & des bê-
 „ tes. Je n'ai plus à chercher dans tout ce
 „ vaste

„ va
 „ J'a
 „ gra
 „ ave
 „ tier
 „ Ve

remer
 piroie
 plairo
 tant d
 menca
 plus t
 impor
 tendoi
 l'Emp
 forces
 de son
 il mett
 ne: ca
 trésors
 encore
 Outre
 de la f
 de parc
 côté qu
 Prince.

Pour
 rendre
 étoit to
 pas y e
 plus fa
 cette v
 de la s
 été pu

„ vaste Empire que le trône ou le tombeau.
 „ J'ai enfin à m'élever jusqu'au comble de la
 „ grandeur : & si je tombe, il faut que ce soit
 „ avec un tel fracas, que l'Empire tout en-
 „ tier se trouve enseveli sous mes ruines.

Voilà comment Ly parla à des gens entiè-
 rement attachés à sa fortune, & qui ne res-
 piroient que de le suivre par tout où il lui
 plairoit de porter ses grands desseins. Après
 tant de résolution, il ne tarda point à com-
 mencer par l'entreprise la plus hardie & la
 plus téméraire, mais qui étoit aussi la plus
 importante pour arriver bientôt à ce qu'il pré-
 tendoit. Ce fut d'aller droit à la personne de
 l'Empereur, & d'attaquer avec toutes ses
 forces le lieu de sa Cour & la ville capitale
 de son Etat. Après avoir abatu cette tête,
 il mettoit désormais la couronne sur la sien-
 ne: car il voyoit par ce grand exploit tous les
 trésors du Roi en sa puissance; ce qui alloit
 encore donner un grand poids à ses forces.
 Outre qu'il étoit le pouvoir à qui que ce fût
 de la famille Royale de faire des troupes, &
 de paroître à la tête de ceux qui auroient en-
 core quelques sentimens de fidélité pour leur
 Prince.

Pour pousser ce grand dessein, il falloit se
 rendre maître de la grande ville de Pequin où
 étoit toute la Cour. Mais il ne prétendoit
 pas y employer la force. La ruse lui étoit
 plus favorable; & elle le devoit mettre dans
 cette ville par une telle surprise, que le coup
 de sa foudre y eût plutôt frappé qu'on n'en
 eût pu entendre le bruit.

C'étoit pour ne pas laisser à l'Empereur le tems de se préparer à la défense, ni même à la fuite. Il auroit été bien difficile d'ailleurs, quelques forces que Ly eût pu avoir, de réduire sitôt cette grande Ville. Pequin, outre sa vaste étendue étoit encore très-bien fortifiée. En tems de paix même il y avoit toujours pour sa garde 80. mille hommes des meilleures troupes de l'Etat. Le seul Palais Impérial a une lieue & plus de circuit. Il est défendu de deux ou trois murailles avec leurs fossez & boulevars, & ce sont toutes pièces détachées & qu'on ne peut emporter que séparément l'une de l'autre, outre que la garde en étoit encore confiée à une milice d'élite.

Ly avoit prévu toutes ces difficultez, sur lesquelles il avoit jugé devoir plutot employer la négociation & de bonnes intelligences, qu'une force ouverte. C'étoient enfin la fraude & la trahison qui devoient emporter tout ce qui se présentoit d'obstacle à ce grand dessein. Il avoit employé pour cela les présens & les promesses auprès de plusieurs Grands de la Cour, qu'il n'avoit pas trouvés les plus difficiles à mettre dans ses intérêts: chose étrange, que ne s'étant trouvé personne parmi le peuple qui vouloit entrer dans sa conspiration, il y eût, par un détestable exemple, plusieurs des Magistrats & des Officiers de la maison Royale, qui voulussent bien trahir l'Etat & la personne même de leur Prince. Ce furent entre tous les autres les Eunuques du Palais, qui étoient pour lors

des

des
rab
pré
licé
gar
ver
Eun
L
trah
Eun
péri
pitai
ordr
de r
guér
de g
tant
faire
soit
de;
à ceu
serve
prises
d'int
mand
minu
qu'ils
en pé
d'un
désor
des h
la co
quell
sous;

des personnes très puissantes & très-considérables en cette Cour. Le Roi de la Chine présuinoit bien de sa sûreté ou de la fidélité de ses Peuples, pour remettre ainsi la garde de sa personne, aussi bien que le gouvernement de son Etat entre les-mains de ses Eunuques.

Le tiran, après avoir ainsi disposé toute sa trahison par le ministère des Officiers & des Eunuques du Palais, envoya à la ville Impériale de Pequin les plus vaillans de ses Capitaines déguisez en marchands. Ils avoient ordre d'y ouvrir des boutiques & d'y étaler de riches marchandises. Mais on ne pensoit guères que tous ces négocians fussent autant de grands Capitaines, & tous leurs valets autant de soldats choisis. Il leur importoit de faire bien valoir le négoce, puisqu'il s'y agissoit de l'achat du plus grand Empire du monde; & ces faux marchands le devoient payer à ceux qui étoient le plus obligez à le conserver & à le défendre. Les sûretés étant prises de part & d'autre, ceux qui étoient d'intelligence dans la Ville & le Palais ne manquèrent pas sous divers prétexte, des diminuer les gardes, & d'en affoiblir autant qu'ils purent les forces & les défenses. Ainsi en peu de tems la trahison vint à éclater tout d'un coup. Ce fut avec l'étonnement & le désordre qui se peut imaginer de tous ceux des habitans qui n'avoient encore rien su de la conspiration. Car tandis qu'ils ne savoient quelle résolution prendre, ils étoient déjà sous la puissance & à la discrétion de leurs en-

nemis. Ly, qui ne tarda guères à paroître, trouva les portes de la ville ouvertes, & ses gens déjà victorieux par la conquête qu'ils avoient faite de cette grande Ville, avant même qu'il eût pu avoir le tems de l'attaquer. Voilà quelle étoit la fortune de ce Rebelle, qui lui acquéroit en peu d'heures des Provinces entières. Celle de Pequïn, qui est la première de tout l'Empire, faisoit la sixième de celles qui reconnoissoient déjà sa domination.

C H A P I T R E II.

Mort de l'Empereur Zunchin & de toute la famille Royale.

Le Tartare est résolu de s'opposer à l'Usurpateur, & de faire valoir ses anciennes prétentions sur l'Etat de la Chine.

L'Empereur Zunchin n'aperçut le mal de son Etat, que lorsqu'il ne fut plus en son pouvoir d'y apporter de remède. Il reconnut que la fureur de ses infidèles Sujets n'alloit pas à lui ravir seulement son Empire & sa couronne, mais à lui ôter encore la vie. Il vit que c'en étoit un dessein formé, dès le tems que ses Ministres n'avoient pas été d'avis qu'on prit les armes, ni qu'on envoyât de l'argent & de nouvelles troupes à ses Capitaines qui gardoient la frontière. Il auroit pu alors arrêter l'ennemi, ou au moins avoir le tems de

de se préparer à le combattre , avant qu'il eût pu faire de si grands progrès. Ce Prince ne douta donc plus qu'il n'eût été trompé , à présent qu'il voyoit la guerre jusques dans son Palais. Et ainsi il jugea qu'il ne lui restoit plus que de sortir de la vie par une mort qui pût être la plus digne de sa grandeur & de son courage. Il se voyoit en une extrémité , où le dernier des hommes auroit été à plaindre ; & ce désespoir lui faisoit plus vivement ressentir , combien on devoit plaindre en sa personne la trop grande facilité des Princes.

Comme la ville de Pequín est d'une vaste étendue , avant que les traitres eussent pu forcer le Palais , qui est encore fort spacieux , il se trouva quelques Officiers & soldats plus fidelles , qui firent dans cette dernière extrémité une assez vigoureuse résistance. Ce peu de personnes , qui sentoient plus vivement la disgrâce de leur Prince , étoient ceux de toute la Cour qui avoient souffert de plus mauvais traitemens des Ministres. L'effort qu'ils firent pour soutenir , au moins quelque tems , les forces du tyran , donna au Roi le tems de pouvoir , s'il le vouloit , disposer lui-même de sa vie , plutôt que de s'abandonner à la fureur & aux outrages de ses traitres. Et il parut à ce misérable Prince que c'étoit encore quelque sorte de devoir qu'on lui rendoit , de lui laisser cette liberté. Il la considéra comme son dernier bonheur , & comme des restes de respect & de la fidélité de ceux de sa

Na.

Nation. Les disgraces de cette vie passent à d'étranges excès, puisque la liberté de se donner la mort est considérée quelquefois comme un bonheur par les Rois mêmes les plus puissans.

Dans le tems qu'il se faisoit encore quelque résistance, qui empêchoit l'entrée du Palais aux rebelles, l'Empereur de la Chine pensa à disposer promptement de la Famille Royale & de sa personne. Ce fut de la manière la plus tragique qui se soit encore vue dans les histoires. Il n'avoit qu'une fille fort jeune, qui avoit été jusqu'à ce jour là l'attente & les espérances de ce grand Empire. Il est vrai qu'une relation, imprimée à la Chine & qui a paru en l'année 1640., marque en deux endroits que l'Empereur Zunchin avoit un fils héritier légitime de ses Etats. Elle rapporte même que ce jeune Prince commençoit à donner de belles espérances, & qu'il se monroit déjà capable de grandes choses. Mais il falloit que ce Prince fût mort avant toute cette funeste tragédie. Car il n'en est fait aucune mention dans la dernière relation manuscrite, qui n'auroit pas manqué, s'il eût été encore vivant, d'en parler aussi bien que de sa sœur à qui elle donne tant de part en cette disgrâce. Elle fut telle que ce fut son propre père qui lui coupa la gorge. Elle l'en avoit prié, pour ne pas voir son honneur & le rang illustre qu'elle tenoit, devenir honteusement la proye d'un tiran, & d'un ennemi qui n'avoit rien de grand.

grand
Princ
En
percu
teinte
dins c
me lé
bande
voient
tres L
moins
l'ame
tant d
quelqu
ses res
tot qu
& de f
virent
ble &
Palais
Mais il
& qu'e
fut à q
unes c
les aut
tres ap
manqu
toute l
triste a
Mais
telleme
n'y rest
dres.
cher de

grand que sa trahison & sa révolte contre son Prince.

Ensuite de cette barbare exécution, l'Empereur, qui avoit encore les mains toutes teintes du sang de sa fille, passa dans les jardins du Palais. Il avoit auprès de lui sa femme légitime l'Impératrice. Cependant il abandonnoit six autres de ses femmes, qui avoient aussi la qualité de Reines, trente autres Dames illustres & trois mille autres de moindre considération. Il est difficile que l'âme d'un homme qui se trouve accablée de tant de maux à la fois, quelque grande & quelque sensible qu'elle soit, puisse partager ses ressentimens à tous. Ce ne furent aussitôt que cris & qu'emportemens de douleur & de fureur de toutes ces personnes qui se virent ainsi abandonnées. Jusques-là le trouble & la confusion, où tout étoit dans le Palais, les avoit tenues comme interdites. Mais il fallut ici que toute la douleur éclatât, & qu'elle se soulageât par des plaintes. Ce fut à qui les feroit le mieux entendre. Les unes crioient, Monseigneur & mon Epoux; les autres, mon Roi & mon Maître; les autres appelloient, mon Père: & chacune ne manqua pas de faire parler sa douleur, selon toute la part qu'elle pouvoit avoir en cette triste aventure.

Mais le cœur de cet infortuné Prince étoit tellement pénétré des grandes peines, qu'il n'y restoit plus de sentiment pour les moindres. Ce n'étoit plus de tems aussi de chercher de la consolation. L'honneur étoit le

der.

dernier bien que Zunchin tâchoit de se conserver ; il le considéroit uniquement en la personne de l'Impératrice sa légitime Epouse. Les autres Reines, & toute cette troupe de femmes ne le touchoient plus. C'étoit seulement la conservation de l'honneur de celle-ci qui restoit la dernière de toutes les satisfactions qu'il pouvoit espérer dans la vie ; & pour celle-là, il étoit résolu de passer aux dernières extrémités. Etranges maux qui se font si vivement ressentir, parcequ'ils se font envisager comme de grands maux !

Comme il ne se pouvoit faire que dans un si grand nombre d'Officiers & de Seigneurs de cette Cour, tous eussent été généralement des perfides & des traitres, il s'en trouva encore quelques uns assez généreux pour ne pas abandonner la personne de leur Maître. Ce fut avec cette fidelle suite qu'il passa dans le jardin. Ce n'étoit pas pour s'y divertir comme autrefois. Il y alloit mourir, sans autre satisfaction que de pouvoir être lui-même son bourreau & l'exécuteur de sa mort. Ainsi les eaux, les fleurs, les bocages, les oiseaux, & cette nombreuse variété d'animaux, qui faisoient les divertissemens de ce lieu de délices, n'étoient plus les délices du Prince. Tout y étoit en deuil. Tout y étoit sombre & lugubre. Et comme c'est le propre des yeux malades de faire passer dans les objets quelque chose de la disposition qui les rend malades, il sembloit aussi que ceux qui envisageoient encore ce lieu agréable, communiquassent

casse
prés

C
silenc
pou
mém
au m
déch
toit
pour
il av
gueu
poids

Zu
lui to
aimer
me l'
lui t
amou
& dev
encor
Mon
les ve
pour
loient
celui
que Z
autan
comp
lui qu
ses pé
lui de
qu'il
la for

caissent le duell & la tristesse à tout ce qui se présentoit à leurs yeux.

Cette Cour affligée suivoit dans un triste silence l'Empereur & l'Impératrice, qui ne pouvoient ni se dire une parole ni se donner même quelques larmes. Le cœur se soulage au moins par les yeux; & la parole semble le décharger d'une partie de sa peine. Mais c'étoit ici une peine qui pressoit trop le cœur pour lui laisser aucune liberté de se soulager; il avoit plus de besoin de retenir toute sa vigueur au dedan, pour ne pas expirer sous le poids de sa douleur.

Zunchin étoit un jeune Prince qui avoit en lui toutes les qualitez qui le pouvoient faire aimer de ses Peuples. L'Impératrice sa femme l'aimoit aussi tendrement: & c'étoit pour lui témoigner l'excès & la fidélité de son amour qu'elle se résolvoit de mourir avec lui, & devant lui. Mais ce qui pouvoit toucher encore plus sensiblement le cœur de ce jeune Monarque, étoit d'entendre de ces jardins les voix & les cris de ceux qui combattoient pour & contre leur Prince. Les uns appelloient le nom de l'Empereur, & les autres celui du tiran: & il étoit difficile pour lors que Zunchin ne ressentit de rudes atteintes autant de fois qu'il se voyoit mis ainsi en comparaison avec un infame & un traître; lui qui étoit le petit-fils de seize Empereurs ses pères & ses ancêtres. Cet étrange revers lui devenoit toujours plus rude, à mesure qu'il s'apercevoit que son parti n'avoit plus la force de le soutenir, pendant que celui de

l'U.

l'Usurpateur alloit l'élever jusqu'aux étoiles. Zunchin les maudissoit en son ame de les voir si favorables à un perfide, qui méritoit si peu le sort & la destinée d'un Souverain. Mais il maudissoit beaucoup plus celle qui avoit si malheureusement présidé à sa naissance, pour lui avoir été si cruelle & si funeste.

Ce Prince, qui ne pensoit qu'à prévenir encore de plus grandes disgraces, vint avec ceux qui l'accompagnoient à un petit bois. Il s'arrêta à l'entrée, & pour lors l'Impératrice, qui pénétoit assez ses pensées, s'approcha, & lui donnant les derniers embrassemens, se sépara de la personne qui lui étoit si chère, avec toute la douleur dont le sentiment humain est capable. Elle laissoit le plus grand des biens de la vie, pour passer au plus grand des maux. Elle quittoit pour jamais un Empereur & un Empire, un mari uniquement aimé, qui ne faisoit que d'entrer dans l'âge le plus agréable de sa vie, & en qui elle possédoit souverainement tout ce qu'elle pouvoit estimer & aimer sur la terre. Elle le quittoit pour aller s'arracher la vie, elle qui n'y vouloit plus que cette cruelle satisfaction de pouvoir faire choix de sa mort, & mourir la meurtrière d'elle même.

Ayant ainsi pris congé de l'Empereur, sans pouvoir expliquer les mouvemens de son ame autrement que des yeux, parcequ'il n'y avoit plus de commerce ni de communication du cœur avec la langue, elle entra seule dans le bois, où elle se pendit avec un cordon à
un

un des
pu faire
insensit
de Imp

L'En

mettre
ver sur
lente q
fille.

à un de
n'est pa
traire le

ses plai
mais go
des fem

Palais d
ses dive

tous ses
tie le Pr
Sérait. L

me s'il l
seulemen
avoit po
cœur.

plus de
l'action
vin, don
suite il f
vec affe

ma de la
„ Le
„ Roi.
„ tous
„ d'exé

un des arbres. Etrange spectacle, qui auroit pu faire ressentir à ceux qui auroient été plus insensibles que ces arbres, la mort de la grande Impératrice de la Chine!

L'Empereur ne tarda guères à se venir mettre auprès de sa femme, qu'il voyoit achever sur cet arbre une mort non moins violente que celle qu'il venoit de donner à sa fille. Ce Prince demanda pour lors du vin à un des Seigneurs qui l'accompagnoient. Ce n'est pas qu'il aimât le vin. Il étoit au contraire le plus retenu & le plus modéré dans ses plaisirs de tous les Princes qui eussent jamais gouverné la Chine. A l'égard même des femmes il étoit tellement chaste que le Palais des Dames & le Sérail ne faisoient pas ses divertissemens; ce qui donna sujet dans tous ses Etats de lui donner un nom qui signifie le Prince chaste, ou qui ne va point au Sérail. Il ne demanda donc pas du vin, comme s'il l'eût aimé, mais il en voulut prendre seulement pour se réchauffer le sang, qu'il avoit pour lors tout glacé & tout retiré au cœur. Il avoit sans doute besoin d'un peu plus de vigueur au dehors, pour exécuter l'action qu'il méditoit. On lui présenta du vin, dont il but un peu en plusieurs fois. Ensuite il se mordit un des doigts de la main avec assez de violence, & du sang qu'il exprima de la playe, il écrivit ces paroles.

„ Les Mandarins ont été des traîtres à leur
 „ Roi. Ils l'ont très-mal servi. Ils sont
 „ tous dignes de mort; & ce sera une justice
 „ d'exécuter cet Arrêt en leurs personnes.

„ Il

„ Il faut qu'ils meurent tous, pour appren-
 „ dre à ceux qui viendront après eux, à
 „ mieux servir leurs Princes. Le peuple ne
 „ mérite point de châtement, parcequ'il n'est
 „ point coupable; & ce seroit une injustice
 „ de lui faire aucun mauvais traitement. J'ai
 „ perdu le Royaume, dont j'avois hérité de
 „ mes Pères. J'ai achevé en moi la race
 „ Royale, que tant de Rois mes ancêtres
 „ avoient perpétuée jusqu'à moi avec toute
 „ la grandeur & l'éclat de sa Majesté. Je
 „ vais donc me fermer les yeux, pour ne pas
 „ voir mon Empire détruit ou dominé par
 „ un Tiran. Je vais me priver de la vie,
 „ parceque je ne pourrois souffrir d'en être
 „ redevable au plus indigne de mes Sujets.
 „ Je n'ai plus le front de paroître devant
 „ ceux, qui ayant été mes enfans & mes Su-
 „ jets, sont présentement mes ennemis &
 „ des traitres. Il faut que le Prince meure,
 „ puisque l'État meurt aussi; & comment
 „ pourrois-je souffrir la vie, après avoir vu
 „ la ruine & la perte de ce qui me pouvoit
 „ être plus cher que la vie?

Ce Prince après avoir achevé d'écrire ce
 qu'une juste douleur lui avoit présenté à l'es-
 prit, détacha ses cheveux, & s'en étant cou-
 vert le visage, il ne tarda point à se pendre
 & s'étrangler de ses propres mains. Ce fut à
 un arbre tout proche de celui, où l'Impéra-
 trice venoit d'expirer. Voilà quelle fut la
 fin tragique de cet infortuné Monarque.

L'Empereur de la Chine demeura pendu à
 un arbre. Ce Prince qui avoit été l'idole de
 ses

ses pe-
 millier
 de plus
 narque
 rope en
 par mi
 million
 est pen-
 me à u
 sur ces
 Monar
 ans, on
 peu d'a
 vécu;
 regné.
 verné l
 Zunchi
 ne dit p
 Zunchi
 juste cu
 un évé
 haïr d
 assuré,
 Chine,
 qu'on e
 nières a
 Empire
 Souvera
 Vanlié
 avoit dé
 regner e
 la mort
 quelque
 successe

ses peuples, & au seul nom duquel tant de milliers d'hommes trembloient, le Souverain de plus de cent millions de Sujets, le Monarque d'un Royaume aussi grand que l'Europe entière, celui qui comptoit ses Soldats par millions, & ses tributs par centaines de millions: enfin le grand Empereur de la Chine est pendu à un arbre, & l'Impératrice sa femme à un autre auprès de lui. Quel spectacle sur ces deux troncs d'arbres ! Cet infortuné Monarque acheva de regner à l'âge de 32. ans, ou selon quelques uns de 35. C'étoit peu d'années, pour pouvoir dire qu'on ait vécu; & peu encore, pour dire qu'on ait regné. Son grand-père Vanlié avoit gouverné la Chine près de cinquante années; & Zunchin en véquit trente cinq. La relation ne dit point combien il y avoit d'années que Zunchin regnoit. Ce seroit pourtant une juste curiosité, sur laquelle ceux qui liront un événement si tragique, pourroient souhaiter d'être satisfaits. Ce qu'on a de plus assuré, tant par les relations imprimées à la Chine, que par d'autres mémoires manuscrits qu'on en a eus, est que, dans les 22. dernières années qui ont précédé la ruine de cet Empire, il y a eu quatre ou cinq Rois & Souverains absolus de tout ce grand Etat. Vanlié ayeul de ce dernier Roi regnoit il y avoit déjà 46. ans en 1618. Et il continua de regner encore quelques années depuis. Après la mort de Vanlié, son fils Thaïcam regna quelques mois seulement. Thaïcam eut pour successeur son fils aîné Tienchi; & à ce

Thien-

Thienchi succéda Zunchin-son frère, le dernier Empereur de cette race, que la relation Espagnole appelle le Dom Rodriguez de la Chine. Ainsi on ne pouvoit pas encore compter beaucoup d'années du regne de ce malheureux Prince. On voit seulement par les relations, qu'il regnoit en 1634. Après lui on ne peut pas dire qu'il y ait eu d'autre Souverain dans la Chine que l'Empereur des Tartares. Car quant à Ly, ni le crime de sa trahison & de sa révolte, ni le peu de tems de son usurpation, ne lui peuvent avoir donné aucun droit à la qualité de Roi de la Chine. Cette grande Monarchie a eu ainsi beaucoup de Rois en peu d'années.

Encore qu'on puisse dire que l'Empereur & l'Empire de la Chine périrent à la fois en la personne de Zunchin, il est certain néanmoins que la chute & la révolution de cette grande Monarchie n'est pas arrivée tout d'un coup, ainsi qu'elle le paroît. Il y avoit déjà plusieurs années qu'on reconnoissoit tous les symptômes d'une maladie mortelle dans le corps de ce grand Etat. Mais par une lâche & trop imprudente négligence, qui ne servoit qu'à faire mieux voir la foiblesse du gouvernement, on connoissoit seulement assez le mal, pour le craindre, & on ne le connoissoit pas assez pour y apporter les remèdes. L'Etat de la Chine étoit donc comme un corps malade, lorsqu'on se contentoit de sentir le mal & d'en craindre les suites. Il se trouva comme mort, lorsqu'il ne fut plus tems que d'y voir tout se renverser & tout périr.

périr
 en d
 Et i
 tant
 que
 vies
 de la
 fût en
 un m
 fort à
 nera
 sur le
 Le
 pandi
 lors c
 encor
 plus d
 tre,
 On ne
 s'oppo
 cepend
 d'assur
 Ly ne
 Ville
 gemen
 sous fa
 Etat,
 avoir p
 n'a po
 s'étoit
 les.
 sans pe
 la Cou
 pereur
 Ton

périr. Les moindres maux passent souvent en des maladies mortelles, si on les néglige. Et il étoit en celui-ci d'autant plus important de remédier aux causes, qu'on ne voyoit que trop que ces causes funestes seroient suivies de plus funestes effets. Enfin l'Empire de la Chine ne s'est pas perdu par un mal qui fût entièrement incurable, mais seulement par un mal qui n'a pas été traité. Il sera toujours fort à craindre qu'un Etat, où l'on gouvernera avec autant de foiblesse, ne soit souvent sur le penchant de faire une pareille chute.

Le bruit de la mort de l'Empereur se répandit bientôt par toute la Ville. Et dès-lors ceux des Sujets fidelles qui disputoient encore l'entrée du Palais au Tiran, ne voyant plus de Prince, pour qui ils dussent combattre, abandonnèrent toute leur résolution. On ne vit plus personne soutenir la cause & s'opposer aux Usurpateurs, qui s'animerent cependant de plus en plus; & continuèrent d'assurer leur victoire de toutes parts. Ainsi Ly ne tarda guères à se rendre maître de la Ville & du Palais. Il vint prendre son logement dans cette maison Royale, où il vit sous sa puissance tous les trésors de ce grand Etat, & généralement tout ce que Zunchin avoit possédé de grandeurs & de plaisirs. On n'a point vu dans aucune relation ce qui s'étoit fait des corps des trois personnes Royales. On rapporte seulement que le Tiran, sans perdre de tems, se fit couronner dans la Cour de Pequin, & proclamer ensuite Empereur souverain de toute la Chine.

Tome VI.

G

Aussi-

Aussitôt après son couronnement, il envoya ordre à tous les Mandarins de donner leurs noms & leurs qualitez, pour leur pouvoir donner les emplois qu'il jugeroit à propos dans son nouveau gouvernement. Plusieurs de ces Mandarins obéirent à cet ordre. Cependant un assez grand nombre des plus considérez de l'État, pour reconnoître, quoique bien tard, ce qu'ils devoient à leur légitime Prince, prirent une autre résolution assez inutile pour lors, qui fut de joindre leur mort à la sienne. Ils crurent par là devoir paroître fort fidelles à celui qu'ils avoient si mal servi durant son regne & sa vie. Toutes ces personnes donc, qui étoient des plus illustres de l'Empire, agissant comme autant de barbares & d'hommes, qui n'envisageoient point d'autres maux que ceux qui déshonorent la vie, ou qui la rendent fâcheuse, n'hésitérent point à se faire mourir eux mêmes de diverses sortes de morts violentes. Les uns se coupèrent la gorge, d'autres s'étranglèrent, & d'autres se précipitérent & se noyèrent dans leurs puits.

Quant aux autres Seigneurs & Officiers de la maison Royale, qui avoient accompagné l'Empereur & l'Impératrice dans les jardins du Palais, encore qu'il ne se trouve rien d'assuré de leur mort, il y a assez d'apparence que tous, ou la plupart voulurent mourir auprès de leur Maître, & du même genre de mort que des personnes qui leur étoient si chères avoient choisi. Car plusieurs autres qui n'avoient pas fait paroître jusqu'a-

lois

lor
ren
lité
no
d'a
mo
selo
qu't
ferr
Ma
espé
cont
l'éto
yant
sa qu
dani
gent
chac
doit
avoie
verain
refusa
le ten
enten
mort.
qu'un
très c
roit p
clarat
pères
à être
peines
Ly se

lors tant de fermeté & de courage, ne laissèrent pas de donner cette preuve de leur fidélité, lorsque le Tiran leur fit demander leurs noms.

Le reste des Mandarins qui ne furent pas d'avis de se montrer si zéléz pour la mémoire de leur Prince, donnèrent leurs noms selon les ordres du Tiran, dans la pensée qu'une prompte obéissance les alloit rendre fort considérables en cette nouvelle Cour. Mais ils se trouvèrent bien éloignez de leurs espérances. Outre qu'ils n'en furent pas plus considérez de l'Usurpateur, ainsi qu'ils se l'étoient promis, il arriva au contraire qu'ayant leurs noms & leurs qualitez, il ne pensa qu'à profiter de leur lâcheté. Ly les condamna à lui payer de grosses sommes d'argent, selon leurs biens & les Charges où chacun d'eux avoit été employé. Il prétendoit qu'ils devoient tous lui restituer ce qu'ils avoient auparavant volé à leur légitime Souverain. Et sur cette prétention, celui qui refusoit, ou qui ne pouvoit pas fournir dans le tems la somme à laquelle il avoit été taxé, entendoit bientôt prononcer l'Arrêt de sa mort. On voyoit donc tous les jours quelqu'un de ces misérables perdre la vie par de très cruels supplices. Le Tiran n'en demeureroit pas là. Il faisoit encore de nouvelles Déclarations que les dettes ou les taxes, que les pères n'auroient pas voulu acquiter, eussent à être payées par les enfans, sous les mêmes peines de mort, s'ils n'y satisfaisoient pas. Ly se défit ainsi d'une grande partie de ces

Mandarins, & auffi bien de ceux qui s'étoient déclarez pour lui, que des autres qui avoient témoigné quelque sorte de respect pour la mémoire de leur Prince. C'étoit la juste récompense de ces traitres, auffi bien que le châtiment de ceux qui avoient pensé trop tard à mieux servir leur Roi & leur Patrie.

Ce fut là l'état où se trouva l'Empire de la Chine dans les années 1640. 41. & 42. Le Tartare n'y entra pour faire une guerre ouverte qu'à la fin de 43., lorsqu'il eut appris que le légitime Empereur Zunchin avoit perdu l'Empire avec la vie. Le bruit de cette mort, qui ne pouvoit pas être retenu dans les murailles d'une grande Ville, avoit bientôt couru par toute la Chine, & de là chez les Tartares, où il avoit trouvé, auffi bien dans l'un que dans l'autre de ces Etats, des dispositions bien différentes dans les esprits.

Le Tartare ne témoigna aucune joye à la nouvelle de la mort de Zunchin. Il parut plutot en être touché, comme d'un événement déplorable, qui laissoit de pernicieux exemples après lui, & dont il importoit de tirer une juste vengeance. Il n'étoit pas fâché néanmoins du nouveau droit qu'il croyoit avoir acquis sur cet Empire. Il commença à en parler & à le faire valoir avec assez de chaleur. Il soutenoit qu'il étoit libre désormais du serment que les Princes Tartares avoient fait avec la Famille Royale de la Chine, de ne point entreprendre sur cet E-

tat;

tat ; d'autant que cette famille , qui étoit
 pour lors éteinte en la personne de Zunchin ,
 alloit laisser l'Empire en la puissance d'un
 Usurpateur & d'un Tiran. Il prétendoit
 donc devoir rentrer dans les premiers droits
 que les Tartares ont eus autrefois sur ce
 grand Etat , attendu que ces mêmes droits
 n'avoient été cédez qu'à la seule Famille
 Royale , dans laquelle on n'avoit pu com-
 prendre que ceux-là seulement qui en descen-
 doient directement , & par des successions de
 père en fils. Autrement , s'il avoit fallu at-
 tendre que tous les parens des Rois de la
 Chine eussent toujours pu prétendre à cette
 couronne , préférablement aux Tartares , il
 auroit été fort inutile d'employer cette res-
 triction. Il ajoutoit que ceux ci ne cédoient
 leurs droits qu'à la Famille qui regnoit pour
 lors ; puisque les Rois ne manquant pas de
 parens , l'Empire n'auroit pu revénir ja-
 mais aux Tartares. Qu'on avoit traité de bon-
 ne foi , & qu'ainsi on avoit supposé , ce qui
 est ordinaire à toutes les Monarchies , qu'el-
 les pouvoient passer à d'autres Princes & à
 d'autres maisons.

Il prétendoit de plus , qu'encore qu'il res-
 tat quelques parens de Zunchin , ils étoient
 tellement foibles & si peu en état de rien
 entreprendre pour la liberté de leurs peu-
 ples , qu'on les pouvoit plutot regarder com-
 me déjà morts , que comme vivans & en
 état de regner. Qu'il falloit considérer que
 le rebelle , qui avoit trouvé si peu d'obsta-
 cle à devenir d'un simple soldat le maître

de la Cour d'un Empereur & de six de ses meilleures Provinces, avoit déjà fait ce qui étoit le plus difficile pour se rendre le Monarque souverain de tout ce grand Empire. Qu'à présent qu'il avoit les forces & les trésors d'un Roi de la Chine, aucun Prince de cette nation ne le pourroit empêcher d'affermir sa puissance, & de faire triompher ainsi sa révolte. Qu'il étoit enfin d'une dangereuse conséquence, de laisser, en cet Usurpateur, un exemple à d'autres rebelles, d'opprimer les Rois, & de se rendre maîtres de leurs Etats & de leurs Peuples.

C'est ainsi que l'on raisonnoit au Conseil de l'Empereur des Tartares, & l'on concluoit en même tems que, comme d'une part il importoit d'aller tirer la vengeance d'un Prince & d'un Etat opprimez, il ne seroit pas juste d'un autre côté que sa Hauteffe laissât cependant ses Etats en proie à ses ennemis, & consumât ses forces & ses trésors à reconquérir l'Empire de la Chine, pour laisser toute cette conquête à quiconque se trouveroit être descendu de ses Rois. Qu'on ne pouvoit douter que plusieurs ne prétendissent faussement être de cette famille Royale. Qu'enfin après que la première & la principale branche de cette tige étoit finie, & que les autres moindres rameaux avoient tous également ployé sous la violence du Tiran, qui ne cessoit encore tous les jours de répandre tout ce qui restoit du sang Royal, on ne pouvoit manquer de reconnoître que cet Etat, qui ne pouvoit être la juste

con-

con
con
res.
I
tabl
de
arm
d'au
pou
outr
enco
ler v
à dir
de S
Souv
vie.
L
fidéra
dérer
étoie
gross
& mi
sur p
raill
Etat
par q
persu
les in
ils se
furer
justif
leur a
qu'ils
Emp

conquête d'un rebelle, red^{venoit} une seconde fois le légitime domaine des Tartares.

Il ne leur restoit plus, après avoir ainsi établi leurs droits sur tout ce grand Etat, que de les aller confirmer par la force de leurs armes. Et c'est à quoi ils se préparoient, d'autant plus qu'ils étoient persuadés que, pour être une nation noble & belliqueuse, outre la justice de leurs droits, ils étoient encore obligés pour leur propre gloire, d'aller vanger la querelle de tous les Rois, c'est-à-dire, d'aller faire le châtement d'un perfide Sujet, qui venoit de réduire son légitime Souverain à lui laisser son Empire avec la vie.

Les Tartares, résolus par toutes ces considérations à la conquête de la Chine, ne tardèrent guères à donner tous les ordres qui étoient nécessaires pour cette expédition. Ils grossirent leurs troupes de nouvelles levées, & mirent en peu de tems de puissantes armées sur pied. Mais avant que de passer la muraille & de faire aucune irruption dans cet Etat, ils auroient souhaité d'y être appelés par quelque chef des Sujets fidèles. Ils se persuadoient que, n'y étant entez qu'après les instances qui leur en auroient été faites, ils seroient encore mieux fondés, pour s'assurer le droit de leur conquête, & pour se justifier tout ensemble des reproches qu'on leur auroit pu faire de la rupture de la paix, qu'ils avoient conservée jusques ici avec cet Empire. Ils n'attendoient donc plus que

cette ouverture, lorsqu'elle se présenta telle qu'ils l'avoient pu souhaitter. Un des Généraux, que Zunchin avoit auparavant commis à la garde de la frontière du côté de la Tartarie, envoya solliciter les Tartares d'entrer dans la Chine. Il présenta ensuite tous les moyens, dont cette Cour avoit jugé depuis si longtems avoir besoin, pour parvenir à ses fins.

Ce Général, appelé Usangué, étoit toujours demeuré très fidelle à son Prince, encore qu'il ne lui eût pu rendre des services fort importans dans cette dernière occasion, où, parmi le grand nombre des rebelles, tous les efforts que pouvoit faire un petit reste de fidelles Sujets, étoient peu considérables. Ce Capitaine cependant souhaittoit passionnément de pouvoir vanger la mort de son Maître, aussi bien que celle de son Père. C'étoit un des Grands de la Cour, que le Tiran venoit de faire mourir, pour l'avoir reconnu lui & ses enfans trop fidelles à leur légitime Prince. Comme donc ce Général ne manquoit point de zèle pour vanger son Roi, non plus que de ressentiment pour ses propres injures, après avoir considéré qu'il n'y avoit point de forces assez puissantes dans tout le Pays pour entreprendre de punir l'attentat du Tiran; que ceux qui restoit des Princes du sang Royal ne donnoient pas d'espérance de pouvoir recouvrer jamais l'Empire; qu'ainsi tout ce grand Etat ne pouvoit plus être que le butin & la proie de quelque nouvelle trahison; qu'enfin il seroit moins hon-

ho
rat
te
ne
ti,
jou
près
falle
forc
qui
ce d
à la
de le
la pa
se à
Ce
mal
la rui
y a au
tot à
servir
son z
qu'il
roit à
à sa M
répara
toit de
au mo
ses so
tems
jours
d'en v
ran,
ge, c

Monteux à la Nation que celui-là en demeurat le Maître, qui l'auroit emporté à la pointe de son épée, fût-il un étranger; puisqu'il ne se trouvoit plus dans toute la Chine de parti, qui pût seulement projeter de secouer le joug de la tyrannie. Ce Général, dis-je, après toutes ces considérations, jugea qu'il falloit s'adresser aux Tartares. Il savoit leurs forces & leur valeur, & qu'il n'y avoit qu'eux qui pussent tirer au plutôt une juste vengeance du Tiran. Il résolut donc de les appeler à la conquête de cet Empire, & il s'obligea de leur y donner entrée par la frontière, & la partie de la muraille qui avoit été commise à sa garde.

Ce fut sans doute une résolution prise très-mal à propos, & qui ne pouvoit qu'achever la ruine entière de tout l'État de la Chine. Il y a aussi apparence que cet Usurgé pensa plutôt à vanger sa querelle particulière, qu'à servir effectivement sa patrie. Peut-être que son zèle le trompa, ne prévoyant pas que ce qu'il pensoit ne donner qu'à son devoir, seroit à la vérité une vengeance, mais funeste à sa Nation, puisqu'elle en seroit la ruine irréparable. Il est vrai que l'Usurpateur s'étoit déjà rendu extrêmement puissant; mais au moins il étoit Chinois de naissance, & tous ses soldats étoient pareillement Chinois. Le tems pouvoit bien des choses; il étoit toujours plus facile à ceux d'une même Nation d'en venir à des forces égales au parti du Tiran, & de le combattre même avec avantage, que d'avoir à soutenir les forces d'une

Nation guerrière, telle que sont les Tartares. De plus, comme cet Usurpateur devenoit tous les jours plus odieux aux Peuples, il étoit bien difficile que de la haine on ne passât bientôt à quelque conspiration, qui seroit assez puissante pour l'opprimer.

Mais ce qui devoit être plus considérable, étoit que dans les Provinces du Midi, qui sont les plus riches & les plus puissantes de cet Etat, on y avoit déjà couronné & reconnu pour Roi de la Chine un Prince de la Famille Royale. Ce Prince pouvoit en peu de tems avoir des forces égales à celles du Tiran. Il pouvoit, ayant déjà pour lui tous les avantages du droit & de la Justice, être bientôt en état de le venir combattre; ou, s'il vouloit épargner le sang de ses peuples, il lui étoit facile d'employer assez d'autres moyens pour s'en défaire.

Le gouvernement de ce nouveau Roi étoit aussi déjà assez bien goûté de ses Sujets. Sa conduite, à cause de sa douceur, n'étoit pas moins prudente; & il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit affermir & étendre de plus en plus son autorité. Enfin sa manière de gouverner & toutes ses autres qualitez directement opposées à celles de l'Usurpateur le rendoient d'autant plus aimé, que ce Tiran devenoit tous les jours plus odieux, par je ne sai quelle fierté & hauteur insupportable, avec laquelle il traitoit les premières personnes de l'Etat. Ainsi l'éclat & la grandeur du sang Royal d'une part, & de l'autre la bassesse méprisable d'un rebelle, emportoient

to
qu
réc
tin

fan
fi
inf
vin
res
qui
lati
poi
le t
quer
Prin
Pro
obéi
déja
E
déré
ques
tout
vant
que
reco
plus
de c
tres.
L
irrép
pelle
core
là,

toient déjà tellement l'esprit des Peuples, qu'il y avoit lieu d'espérer en peu de tems la réduction entière de cet Empire sous un légitime Maître.

Mais le zèle trop précipité du Général Usangué ne lui avoit pas laissé porter ses vues si avant, ou même il ne fut pas assez bien informé de ce qui se passoit dans les Provinces du Midi, jusqu'à ce que les Tartares fussent déjà entrez dans la Chine; ce qui seroit assez vraisemblable. Car la Relation qui en vint alors, encore qu'en ce point aussi bien qu'en tout le reste, elle parle toujours fort obscurément, & sans marquer les tems, semble faire entendre que ce Prince ne fut point couronné Roi dans ces Provinces du Midi, qui se soumirent à son obéissance, qu'après que les Tartares avoient déjà passé la muraille.

Enfin les demandes & les offres inconsidérées d'Usangué furent d'autant mieux reçues à la Cour de Tartarie, qu'elles étoient tout ce qu'on y avoit souhaité de plus avantageux sur cette affaire. Ils concluoient que d'être ainsi appelez, étoit pleinement reconnoître leurs droits & qu'il ne restoit plus que de se venir mettre en possession de cet Etat, pour en être les légitimes maîtres.

Les Tartares prétendoient ainsi devoir être irréprochables sur tout ce qu'on pourroit appeller invasion & entreprise. Il est vrai qu'encore que la retenue où ils avoient été jusques là, & que toutes les instances qui leur pou-

voient être faites, ne fussent pas suffisantes pour justifier leur Conquête, y ayant encore tant de Princes de la Famille Royale de la Chine, ces peuples cependant se mettoient étrangement en peine de se bien justifier, & de rendre raison d'une conduite, sur laquelle beaucoup de Politiques ne se seroient pas donné ailleurs tant d'embarras de conscience. C'étoient cependant des Barbares qui avoient tous ces égards pour la Justice; au lieu que les Politiques de l'Europe sont des hommes civilisez, c'est-à-dire, des hommes instruits de tous les devoirs de la société humaine & civile. Mais si le nom de Politique ne veut dire autre chose qu'un homme habile, & qui n'est pas barbare, on peut dire que des Tartares ont été en nos jours aussi Politiques & moins barbares que beaucoup d'autres Politiques.

CHAPITRE III.

Les Tartares entrent dans la Chine.

Ly prend la fuite.

Le jeune Xunchi fait son entrée à Pequin, où il est couronné Empereur.

Il fait la guerre au Roi de la Corée, & il se rend ce Royaume tributaire.

LES Tartares, résolus de passer dans la Chine sur les instances que le Général Usangué leur en avoit faites, n'obmettoient rien de tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution.

cut
 xoi
 des
 re,
 l'en
 I
 âgé
 laiff
 d'av
 qui
 Ce
 la C
 fence
 tage
 qu'el
 intell
 comm
 toit p
 ner e
 une g
 Princ
 ter en
 des a
 Les
 ne pa
 néral
 Ils n'e
 du No
 Ly, e
 ces de
 ger de
 se per
 être m

cution de ce grand exploit. Les ordres étoient donnez de toutes parts ; & on voyoit des préparatifs, & tout l'appareil d'une guerre, qui ne devoit rien céder à la grandeur de l'entreprise.

Leur Prince appellé Xunchi, n'étoit alors âgé que de dix ou douze ans ; mais il ne laissoit pas, dans une si grande jeunesse, d'avoir des qualitez d'esprit & de courage qui supplétoient assez au défaut des années. Ce jeune Monarque résolut de passer dans la Chine à la tête de ses troupes. Sa présence ne pouvoit qu'animer encore davantage la valeur de ses gens, en même tems qu'elle lui assuroit la fidélité & la bonne intelligence qui devoit être parmi ceux qui commandoient ses armées. Mais elle n'étoit pas encore moins puissante, pour donner envie à ses peuples de venir servir en une guerre, où ils alloient voir leur jeune Prince tenir lui même la campagne, & porter en un âge si tendre toutes les fatigues des armes.

Les Tartares entrèrent donc dans la Chine par la partie de la muraille où le Général Usangué leur tenoit le passage ouvert. Ils n'étoient pas fâchez que ces Provinces du Nort qui étoient sous la domination de Ly, eussent à soutenir les premières disgrâces de la guerre. Comme on pouvoit juger de là qu'ils alloient droit au Tiran, ils se persuadoient que leur entrée en devoit être moins odieuse & moins redoutable à

ceux qui ne seroient pas encore entrez dans son parti.

Ce fut en l'année 1643. que se fit cette irruption des Tartares dans la Chine. L'on n'en a point marqué le jour ni le mois. On voit seulement que ce devoit être vers la fin de cette année ; car la Relation porte qu'il s'est passé trois années & quelques mois à la conquête entière de tout ce grand Etat, & que la dernière de toutes les Villes qui se soumit, fut celle de Canton, où le Tarrare entra au commencement de Janvier 1647. On n'a point su non plus le nombre des troupes qu' passèrent à cette expédition ; on fait seulement qu'elles étoient innombrables, tant de pied que de cheval.

Elles étoient partagées en différens corps d'Armées, chacune de cent ou de deux cens mille hommes, qui ne laissèrent pas de s'embarasser quelquefois dans ces commencemens, où les unes s'avançoient à faire le degat & à réduire un Pays qui devoit être la proye & la conquête des autres.

L'Empereur des Tartares étoit accompagné de ses trois oncles, qui soutinrent ce jeune Prince, & le servirent avec une valeur & une fidélité qui a peu d'exemples. Ce furent d'abord tous leurs soins de donner crédit à ses armes, & de faire sentir par tout la douceur & la modération de son gouvernement. Le plus âgé de ces Princes, qui étoit une personne très-considerée à la Cour pour son habileté & sa sursistance dans le gouver-
nement,

nement, demeura auprès du Roi. Il lui donna toujours de sages conseils, & il prit par tout des soins de sa personne & de sa gloire; non pas tant comme de celle de son neveu, que comme de celle de son propre enfant. Les deux autres oncles du Roi, qui étoient moins âgez, commandoient les troupes; & par leur fidélité, autant que par leur valeur, ils faisoient par tout triompher les armes du jeune Xunchi. L'un d'eux se signala particulièrement dans cette conquête, où il acquit la réputation du plus vaillant Capitaine de la Nation, & le nom de Conquerant de la Chine.

La guerre ne tarda guères à être portée dans la Province de Pequín. Comme cette grande Ville avoit été depuis quelques siècles la Cour des Rois de la Chine, le Tiran y avoit aussi tous ses établissemens, & avec lui tous les Grands de son parti. Mais le bruit & le bonheur des armes des Tartares les en alloit bientôt déloger. Il y eut seulement quelques places dans la Province qui ne se rendirent qu'à la force; pendant que la plupart des autres cédèrent aux menaces & à l'appréhension des châtimens qu'on employoit contre celles qui avoient fait quelque résistance. Ainsi, encore qu'en quelques lieux les Chinois se fussent assez opiniâtres à ne vouloir point se soumettre à une puissance étrangère, d'autres ayant fait semblant seulement de se vouloir défendre, & les autres s'étant rendus aussitôt aux plus forts,

forts, il parut par tout peu de fermeté, & peu d'attachement au parti du Tiran.

Les Tartares, qui avoient déjà donné un si heureux commencement à leur conquête, sans avoir encore trouvé d'obstacles qui eussent arrêté leur marche, résolurent, pour ne point perdre de tems, de faire marcher toute l'armée ensemble à Pequin. Ils vouloient y trouver encore l'Usurpateur; & ils se hâtoient d'ôter au plutot la couronne de dessus cette indigne tête.

Ce Tiran avoit dans Pequin une belle & nombreuse Milice. C'étoient des gens bien payez, & qui paroissoient aussi très-résolus à se bien défendre. Cela lui donnoit lieu de penser, qu'après avoir donné de si bons ordres, la victoire couteroit au moins beaucoup de sang à son ennemi. Mais comme cet Usurpateur n'étoit qu'un lâche & un traître, & tous ses soldats autant de traîtres, toute leur résolution n'alla pas bien loin. Ils n'avoient jusques là combattu que par des trahisons & des tromperies. Ils n'avoient vaincu que des gens désarmez, & un Peuple qui n'avoit eu ni les ordres ni le tems de se mettre en défense. Au lieu que pour lors il s'agissoit de se montrer à des ennemis qui les venoient chercher les armes à la main, & avec des armes déjà victorieuses de tous ceux qui avoient osé leur résister. Ly reconnut donc qu'il n'y auroit pas de sûreté à se voir de si près avec son ennemi; & même, qu'autant qu'il y auroit de témérité à tenter le sort d'une

d'un
reuz
met
Ain
d'ab
lors
de tr
A
qua
tie d
des
nir d
que f
rain.
paroi
d'arde
rêts.
quin,
son p
Mais
eut en
ont, d
les Ch
testabl
Les
vant l
trèrent
comm
échapé
après.
de le j
à Pequ
ment r
le faire

d'une bataille, il seroit encore aussi dangereux pour sa personne de l'attendre, & de se mettre en défense dans la ville de Pequin. Ainsi il résolut de se retirer au plutôt, & d'abandonner de la sorte sa Ville capitale, lorsque le Tartare n'en étoit plus éloigné que de trois journées.

Avant que de déloger, ce Tiran ne manqua pas de décharger sur le peuple une partie de sa colère. Il fit dans toute cette Ville des cruautés horribles. C'étoit pour la punir de ce qu'on y avoit encore conservé quelque sorte de respect pour le légitime Souverain. Il est vrai qu'on y avoit toujours fait paroître plus d'horreur de sa trahison, que d'ardeur & de bonne volonté pour ses intérêts. Il se vangea donc des habitans de Pequin, & il prit aussitôt la fuite avec ceux de son parti. Il emporta tous les trésors du Roi. Mais avec la charge de ces trésors, il en eut encore une autre de malédictions, qui ont depuis rendu son nom célèbre parmi les Chinois, comme le nom du plus détestable des hommes.

Les Tartares parurent bientôt après devant les murailles de Pequin, & ils y entrèrent sans trouver aucune résistance. Mais comme ils virent que le Tiran leur avoit échappé, ils en sortirent aussitôt pour aller après. Il ne leur fut pourtant pas possible de le joindre. Le jeune Xunchi revint donc à Pequin, où, après avoir été magnifiquement reçu, on crut ne devoir point tarder à le faire reconnoître Monarque absolu de tout

ce

ce Royaume d'or. C'est le nom que les Tartares donnent à la Chine.

Ce jeune Monarque après avoir été couronné Empereur de ce grand Etat, trouva à propos d'arrêter aussi sa Cour dans le Palais de Pequim. Il y appella ensuite toute la Noblesse de Tartarie, & se prépara de là à pousser avec encore plus de chaleur ses premières victoires.

Quant au Tiran Ly, afin de n'avoir plus à en parler désormais, la Relation rapporte qu'il se retira en la Province de Xensî, qui est au Nord de la Chine, & une de ces six Provinces dont il s'étoit d'abord rendu le maître. Il y porta tous ses trésors, il y fit passer toutes ses troupes, & enfin, il s'arrêta avec toute sa Cour en la Ville capitale de cette Province, où il se fortifia autant qu'il lui fut possible. C'est tout ce que la Relation nous a appris de ce Tiran; il n'y est plus fait aucune mention ni de sa personne, ni de son armée, ni de toutes ses grandes richesses. Il est fâcheux d'avoir si souvent à s'en prendre au défaut de la Relation, mais celui qui a donné des mémoires sur toute cette Histoire, n'en a pas su davantage, & il se contente seulement de marquer qu'au tems qu'il écrivoit, les choses étoient encore en une telle confusion dans tout cet Etat, qu'il n'avoit pas pu être plus éclairci de plusieurs particularitez.

Il est cependant très-assuré que les Tartares eurent bientôt conquis toutes ces Provinces, & celles même de Xensî où Ly s'étoit

toit
avoit
lors
riche
peu
appre
La
moin
des p
depu
penda
voir
res de
Ce
blanc
connu
contre
avoit
fant,
assez d
il n'a
présen
étoit p
cequ'il
pes &
jour
pouvo
voit a
de sa
lui de
qui le
un lac
Rois d
sieurs a

toit retiré. Mais on ne dit point si on l'y avoit trouvé, ni ce qu'il étoit devenu pour lors, non plus que son armée & toutes ses richesses. Il est assez étrange qu'on se fût si peu mis en peine à la Cour du Tartare d'en apprendre des nouvelles plus particulières. La Relation rapporte assez d'autres choses moins curieuses dont on a été informé par des personnes qui étoient parties de Pequin depuis le couronnement du Tartare: & cependant on ne voit point qu'on y ait pu savoir quelles avoient été les dernières aventures de ce Tiran.

Ce que l'on en a dit avec plus de vraisemblance, est que, ses gens ayant mieux reconnu l'attentat que ce traître avoit commis contre sa Patrie, & le nombre de maux qu'il avoit attirés à la fois sur cet Empire si florissant, & que bien loin d'avoir les forces & assez de cœur pour se défendre des Tartares, il n'avoit pas seulement osé soutenir leur présence aux premières approches, où il lui étoit plus avantageux de les combattre, parcequ'il avoit encore pour lors toutes ses troupes & des forces très considérables: que de jour en jour on ne reconnoissoit plus son pouvoir ni son autorité, & qu'on concevoit au contraire une plus horrible aversion de sa personne: qu'il avoit cependant avec lui de grandes richesses, ou plutôt une proie qui leur appartenoit beaucoup mieux qu'à un lâche fugitif, c'étoient les trésors que les Rois de la Chine avoient amassés depuis plusieurs années: les Partisans de Ly, dis je, sur ces

ces considérations avoient enfin résolu de se défaire de sa personne, & qu'ainsi, après avoir pillé les trésors & fait le partage du butin, toute l'armée s'étoit débandée & dispersée par les autres Provinces.

Mais quand ses soldats n'en seroient pas venus jusqu'à lui ôter la vie, il étoit bien difficile qu'il pût éviter une fin aussi malheureuse parmi ceux de sa Nation. Jamais le Comte Dom Julien n'avoit été autant en exécration aux Gots qui habitoient l'Espagne, que Ly l'étoit généralement à tous les Chinois. Mais c'en est assez dit de ce traître, pour donner de l'horreur de ses semblables, qui ne sont jamais punis comme ils le méritent.

Il n'étoit donc plus mention de Ly à Pequin. Le jeune Roi des Tartares Xunchi y regnoit, & gouvernoit en Souverain. Mais ce Prince, qui n'avoit voulu que se reconnoître & reprendre seulement haleine, après ses premières conquêtes, jugea bientôt que c'étoit l'Empire entier de la Chine qui devoit donner un juste emploi à son grand courage. Pour bien commencer, il considéra qu'il avoit pour voisin un Roi de la Corée, qu'il n'étoit pas à propos de laisser derrière. Ce Royaume de la Corée, qui est en la partie Orientale de la Chine, est un pays qui n'a guères moins d'étendue que toute l'Espagne. Il n'est séparé de la Chine que par une grande rivière, & il en étoit autrefois tributaire, lorsque la Chine étoit sous la puissance des Tartares. Mais de-

depu
noitr
donn
seule
quin.
État
cienn
firent
Il r
les C
tre de
guerr
entret
Jappo
belliqu
mes po
core to
lution
faction
Ils éto
ment a
même
rent plu
encore
les affai
forces,
rieux,
avantag
pour le
destiné
& pour
peu de t
me, no
bre de

de se
après
ge du
& dif-

nt pas
it bien
i mal-
Jamais
autant
nt l'Es-
à tous
de ce
ès sem-
me ils

oy à Pe-
Xunchi
n. Mais
e recon-
e, après
ntot que
qui de-
n grand
il confi-
oi de la
de laisser
rée, qui
ine, est
ndue que
e la Chi-
& il en
la Chine
es. Mais
de-

depuis les Coréens n'ayant pas voulu reconnoître l'Empire des Chinois, ils s'étoient donné un nouveau Maître, qui envoyoit seulement quelques présens à la Cour de Pequin. Il sembla donc aux Tartares que cet Etat leur appartenoit par les droits de l'ancienne possession; & sur ce fondement ils firent avancer leurs troupes de ce côté-là.

Il n'étoit pourtant pas si facile de réduire les Coréens qu'il l'avoit été de se rendre Maître de Pequin. Ces Peuples sont un peu plus guerriers que les Chinois; & comme ils entretiennent une guerre héréditaire avec les Japonnois leurs voisins, Nation fière & belliqueuse, ils savoient assez manier les armes pour se défendre. Mais ils étoient encore tous bien unis & dans une même résolution de se maintenir, sans qu'il y eût de faction ni de trahison qui les partageassent. Ils étoient gouvernez par un Prince parfaitement aimé & obéi, & qui les menoit lui-même à la guerre; c'est pourquoi ils donnèrent plus d'affaires aux Tartares que n'avoient encore fait les Chinois. Cependant, comme les assaillans menoiert avec eux de puissantes forces, & qu'ils combattoient déjà en victorieux, ils remportoient aussi par tout de grands avantages. La fortune qui s'étoit déclarée pour le Tartare, faisoit bien voir qu'elle avoit destiné ce jeune Monarque pour les victoires & pour les triomphes. Il réduisit donc en peu de temps une grande partie de ce Royaume, non toutefois sans perdre un grand nombre de ses meilleurs soldats.

Le Roi de la Corée, qui reconnut que ses forces n'étoient pas égales ni suffisantes pour soutenir un ennemi si puissant, jugea qu'il lui réussiroit mieux de se défendre par la soumission. Il n'y a rien que l'ambition ne fasse pour se maintenir; & s'il est besoin d'y employer des bassesses, c'est pour lors que le plus superbe ne dédaigne pas de faire paroître plus d'abaissement. Ce Prince, qui voyoit que toute sa grandeur étonneroit peu son ennemi, témoigna de se vouloir soumettre. Le Tartare de son côté étoit comme ces Lions courageux, on plutot comme un de ces Héros, dont on dit que, mettant en poudre des ennemis qui refusoient de se soumettre, ils faisoient gloire d'épargner ceux qu'ils voyoient à leurs pieds.

Le Coréen envoya enfin mettre sa couronne aux pieds du Tartare; & il reconnut qu'il tiendrait son Royaume de sa Hauteffe, si elle agréoit de le lui remettre, comme à un Roi tributaire & soumis. Le Tartare reçut ses offres, & consentit de traiter à ces conditions. Il fut avantageux au Coréen de s'être abaissé pour se mieux relever. Il ne faut que savoir bien faire quelques démarches avec les hommes, qui en général se payent des apparences, pour se tirer d'affaire, & trouver ses avantages dans les suites.

On considéroit chez le Tartare que, comme il y auroit toujours assez d'affaires à démêler dans la Chine, il ne pouvoit être qu'avantageux de traiter avec le Coréen à des conditions, où l'Empereur, sans consumer ses
for-

forces, augmentoit encore la réputation de ses armes : ainsi ce Prince se retira de la Corée avec toutes ses troupes. Il revint ensuite à Pequin, & donna cependant ses ordres au Coréen de le suivre sans armes, afin que, lorsqu'il seroit à la Cour, on dressât plus facilement les articles de la paix. Le Coréen ne manqua pas de suivre cet ordre, & prenant une assurance entière sur la parole de ce jeune Monarque, il se rendit à Pequin peu de tems après que Xunchi y fut arrivé. Il y fut parfaitement bien reçu, & toujours traité selon sa grandeur, & selon toute la magnificence de cette Cour. Ensuite après que toutes les conditions de la paix eurent été arrêtées, ce Prince rendit solennellement ses hommages & ses reconnoissances au Tartare. Il fut ainsi arrêté avec quelles dependances cet Etat reléveroit désormais de la Tartarie, qui furent à peu près les mêmes où il avoit été sous les derniers Rois de la Chine. Le Coréen s'en retourna en son Royaume avec son Sceptre & sa couronne Royale. & reporta la joye publique, autant que sa satisfaction particulière; ce qui fit éclatter encore la grandeur & la générosité du jeune Empereur des Tartares. Tout ce qui est rapporté ici s'acheva avec l'année 1643. & dans le commencement de 44.

CHAPITRE IV.

Le Tartare poursuit sa Conquête.

Il réduit les cinq autres Provinces voisines de Pequin.

La conduite qu'il tient pour faire valoir ses victoires, & les ordres qu'il prescrit aux Vaincus.

PEU de tems après que les Tartares furent entrez dans la Chine, ces puissantes armées se débordèrent de toutes parts, comme des torrens qui emportent tout ce qui se présente à leur rencontre. Leur jeune Monarque voulut toujours se trouver en personne dans toutes les grandes entreprises. Nous avons vu qu'après s'être rendu Maître de la Province de Pequin, qui est la capitale de l'Empire, & une de ces six Provinces que l'Usurpateur avoit réduites sous sa domination, il s'étoit encore assuré du côté de la Corée, qu'il s'étoit rendue tributaire: mais ce n'étoient que des commencemens. Il résolut donc au plutot de porter la terreur de ses armées dans les cinq autres Provinces du Nort, qui sembloient tenir encore pour Ly. C'étoient celles de Xantan, de Leaotun, de Honam, de Xanffi & de Xenfi, où s'étoit retiré le Tiran. Ce Prince y entra à la tête de ses troupes, au commencement de l'année 1644., & il les réduisit toutes sous sa puissance en cette même année. Il y eut quelques places qui firent d'abord une ré-

ré-
pas
n'a
qu'
ent
tot.
Tar
Pro
ni v
moir
L
prom
alloit
fondr
la Pro
ces ai
qui co
eux q
roient
nemis
vent p
Prince
tables
il l'em
ou il l'
sition.
possessi
entière
mens
dans la
encore
Places
mant,
à son o
Tom.

résistance assez vigoureuse, mais qui ne fut pas de longue durée. L'ardeur des Chinois n'alloit pas si loin ; & tout ce grand feu qu'ils firent d'abord , & qu'ils ne purent pas entretenir, ne servit qu'à les consumer plutôt. Mais ce qui est étrange , est que les Tartares coururent & réduisirent toutes ces Provinces , sans y avoir rencontré le Tiran, ni vu paroître son armée, ni ses trésors ; au moins la Relation n'en dit rien.

La conduite que tint le Tartare en une si prompte expédition est assez remarquable. Il alloit droit avec tout le gros de ses troupes fondre sur la première ville & la capitale de la Province, sans partager ni divertir ses forces ailleurs. Il jugeoit qu'encore que ceux qui commandent des armées laissent derrière eux quelques places moins fortes, qu'ils auroient pu emporter, ou quelque gros d'ennemis qu'ils auroient pu défaire, ils ne doivent pas se défier de leur victoire. Ainsi ce Prince se présentant avec des forces si redoutables devant la Capitale d'une Province, ou il l'emportoit de vive force en peu de tems, ou il l'obligeoit à faire au plutôt sa composition. Après y être entré, il en prenoit possession, & en même tems de la Province entière. Il établissoit dès lors tous les Réglemens nécessaires pour son gouvernement dans la paix & dans la guerre. Il dépêchoit encore de là des ordres à toutes les Villes & Places de cette même Province, les sommant, ou de se soumettre sans retardement à son obéissance, ou de se préparer à se bien

défendre. Si elles consentoient de se rendre, avant que de tenter une résistance, il les assuroit de les traiter avec toute sorte de bonté & de clémence. Et si au contraire elles étoient résolues de se mettre en défense, il leur dénonçoit dès-lors une guerre sanglante. Ainsi les Villes qui se soumettoient, avant que d'être forcées, étoient aussitôt comprises dans le Gouvernement, & traitées ensuite selon la bonté & selon les graces qu'elles pouvoient attendre de ce Prince généreux. Quant aux autres places qui se préparoient à une résistance, c'étoit l'armée elle-même qui les alloit sommer une seconde fois de se rendre. Et comme ces nombreuses troupes portoient par tout l'effroi & la désolation, elles les pressoient de si près, que celles qui avoient paru les plus résolues, & qui avoient déjà soutenu quelques attaques, en venoient bientôt au repentir. Mais il étoit trop tard, & les Tartares en vouloient faire des exemples qui apprirent à d'autres à se rendre, sans qu'il en coutat du sang. C'étoit là le dernier avis qu'ils prétendoient donner à leur voisins, afin qu'ils n'y fussent pas trompez.

Voilà quelle fut la conduite & le bonheur du Tartare en la réduction de ces cinq Provinces, où ce jeune Prince voulut toujours commander à la tête de ses troupes; aussi bien que lors qu'il étoit passé dans le Royaume de la Corée. Toute cette expédition s'acheva avec l'année 1644. après laquelle il revint à Pequin, tout glorieux de ses victoires.

Ce

Vi
Co
la
de
qu'
cou
plus
refle
dire
l'exp
ses a
d'enn
fût g
près
seule
mais
de lu
ainsi
que,
journa
Cette
Alexa
Scipio
quérar
du jeu
n'avoit
ces Hé
qu'eux
pour le
Mai
qui po
grands
dans un

Ce Prince avoit déjà choisi cette grande Ville pour le lieu de sa résidence & de sa Cour, & il avoit encore donné ses ordres à la Noblesse & à toute la Cour de Tartarie de s'y rendre. Ce fut de là aussi qu'il crut, qu'après avoir donné des marques de son courage & de sa valeur, il seroit désormais plus sçant à sa grandeur de remettre ce qui restoit de la conquête de la Chine, c'est-à-dire, les neuf autres Provinces du Midi, à l'expérience & à la fidélité des Généraux de ses armées. Il voyoit qu'il ne paroïssoit plus d'ennemis dans tout ce grand Pays, ou'il lui fût glorieux de combattre; ou même qu'après y avoir été tant de fois victorieux, la seule réputation de ses armes seroit désormais suffisante de lui gagner des batailles & de lui apporter des victoires. Il se trouve ainsi dans les tems des exemples qui font voir que, ce que l'on dit, que les armes sont journalières, n'est pas toujours véritable. Cette maxime qui n'a pas eu lieu pour un Alexandre, pour les deux Césars, pour les Scipions, & pour d'autres semblables Conquérans, n'en a pas eu non plus à l'égard du jeune Xuo-chi, que l'on pourroit dire n'avoir été guères moins vaillant que tous ces Héros. Au moins est-il paru, aussi bien qu'eux, n'être né que pour les victoires & pour les conquêtes.

Mais ce qui mérite plus d'admiration, & qui pourroit être un rare exemple pour les grands Princes, est qu'on ne vit point que dans un âge si tendre & dans les plus épaif-

ses ténèbres de l'infidélité, tant de victoires eussent rendu ce jeune Prince ni plus vain ni plus superbe. La Relation nous le fait connoître dans tous ses grands exploits comme un prodige de modération. Elle marque qu'il n'attribuoit pas ses victoires à sa valeur, ni à la puissance, ou au bonheur de ses armes, mais seulement au souverain pouvoir du Dieu du Ciel, selon qu'il le pouvoit connoître. Ainsi il disoit que tout ce qu'il avoit fait, n'avoit été que l'exécution de sa volonté & de ses ordres. Qu'à moins que le Ciel ne l'eût visiblement favorisé dans son entreprise, il étoit bien éloigné de se promettre le succès de ce qu'il avoit exécuté avec tant de facilité. Il en étoit tellement persuadé, qu'il rapportoit pour preuve de ce qu'il disoit, de certains prodiges qu'il ne doutoit point que le Ciel n'eût faits exprès pour rendre ses armes victorieuses. Il est vrai qu'il auroit pu arriver que le Démon, pour aveugler de plus en plus ces misérables peuples, auroit agi d'une manière extraordinaire en quelques événemens que l'on rapportoit. Comme entr'autres choses, les Tartares assuroient qu'à leur entrée dans les terres de la Chine, ils avoient trouvé un gué en une rivière très-profonde, qui jamais auparavant & depuis n'avoit été guéable, & beaucoup moins encore à l'endroit où l'armée des Tartares l'avoit passée. On l'appelle la Rivière jaune, à cause que ses eaux sont ordinairement fort troubles & mêlées de beaucoup de limon. Elle a sa source

hors

h
ri
vi
gr
P'e
me
cu
&
riv
mu
que
& p
L
tes c
surét
tre en
chosé
qui e
que c
de la
res
tendo
tion,
aggrés
" don
" fût
" à un
" auro
" noie
" laiff
" min
les va
égalem

hors de la Chine, où elle entre par la partie du Nord, & arrose ensuite quelques Provinces; mais elle y est par tout extrêmement grosse & profonde, & particulièrement à l'endroit où la Cavalerie & l'Infanterie même des Tartares la passa sans aucune difficulté.

La même chose arriva encore à ce Prince & à toute son armée, au passage d'une autre rivière. Ces grands fleuves sont assez communs dans toute la Chine, & ils sont en quelques endroits extraordinairement larges & profonds.

L'Empereur des Tartares concluoit de toutes ces aventures que le Ciel approuvoit assurément sa conquête, puisque pour le mettre en possession de cet Empire, il faisoit des choses si extraordinaires. Les Chinois, ce qui est merveilleux, en disoient autant, & que c'étoit un ordre d'en haut que l'Empire de la Chine passât en la puissance des Tartares. Ils le publioient hautement, & ils prétendoient effacer par là la honte de leur Nation, de s'être si lâchement rendus à leurs agresseurs. „ Le Ciel, disoient-ils, en ordonnoit ainsi, & il falloit que la Chine fût détruite pour être désormais assujettie à un autre Maître, autrement les Chinois auroient mieux soutenu ceux qui les venoient attaquer, & ils ne se seroient pas laissé si misérablement réduire sous la domination de leurs ennemis. C'est ainsi que les vainqueurs & les vaincus prétendoient également qu'ils ne faisoient que suivre le

Ciel, & obéir à ses ordres. Le Tartare y gaignoit sa cause, & le Chinois y vouloit au moins trouver dequoi excuser sa lâcheté.

Au bruit de tant de victoires que le jeune Xunchi venoit de remporter dans la Chine, toute la Nation des Tartares l'inonda bientôt. Il n'y avoit plus de muraille qui leur eu fermât le passage, depuis que ceux de leur Nation en avoient été les Maîtres. Ainsi l'amour de la gloire où ils voyoient leurs compagnons, & le desir de venir partager encore avec eux quelques restes du piliage de tant de belles Villes & de riches Provinces, ne les laissant pas en repos, ils y accouroient de tous côtez.

Le Roi avoit aussi besoin de tout ce monde. Outre qu'il étoit obligé de tenir de grosses garnisons dans les Villes & les Places fortes qui sont en très grand nombre dans toutes ces Provinces, il ne l'étoit pas encore moins d'avoir de puissantes armées en campagne: les unes pour achever de réduire les peuples qui ne s'étoient pas encore soumis, & les autres pour s'assurer ce qui avoit déjà été gagné. Il n'étoit pas aussi moins important de prévenir les révoltes & les soulèvemens des Peuples, qui sont assez ordinaires parmi de nouveaux Sujets, & encore chez une Nation, qui étant accoutumée à dominer, se voyoit alors réduite sous une domination étrangère.

Ce fut par cette considération que le Tartare engagea plusieurs soldats Chinois des
Pro.

P
pa
da
pl
en
mi
qu
pay
la
voi
qu'
fe
con
gné
que
trou
tars
Q
men
les
à l'é
des
bles.
men
tion
les
don
rable
méri
leur
que
Char
limit
autre

Provinces voisines de la Tartarie de prendre parti dans ses troupes. Ces Peuples sont dans les armes les plus belliqueux & les plus adroits de toute la Chine. Mais il y engagea particulièrement les principales familles de ces Provinces, & les personnes qui étoient le plus considérées dans tout ce pays. C'étoit pour avoir autant d'otages de la fidélité de ceux parmi lesquels ils pouvoient avoir plus d'autorité, en même tems qu'il grossissoit encore ses armées, & qu'il se mettoit en état d'achever au plutot la conquête des autres Provinces plus éloignées; quoiqu'il donnât ordre cependant que les Commandans & les Officiers de ses troupes fussent toujours pris d'entre les Tartares.

Quant aux autres emplois du Gouvernement qui n'appartenoient point à la guerre, les Tartares usèrent de moindres précautions à l'égard des Chinois, encore que ce fussent des Charges & des dignitez très considérables. Ils y procédèrent en ces commencemens d'une manière propre à gagner l'affection des peuples. Ils laissèrent d'abord tous les Mandarins dans leurs Charges, & ils donnèrent même des emplois plus considérables à ceux dont ils connurent mieux le mérite. Ce fut ce qui commença à rendre leur domination moins odieuse. Il est vrai que quelque tems après, ils ôtèrent ces Charges à quelques-uns; ils réformèrent & limitèrent le pouvoir & la juridiction des autres; & ils ne leur laissoient même quel-

quelquefois que la qualité & le nom, sans aucune autorité. Ils ne trouvoient pas à propos de laisser plus longtems les Chinois les Maîtres de la Justice & des châtimens des peuples, & ceux ci méritoient sans doute cette punition, pour en avoir autrefois si mal usé. Car il étoit visible que l'Empire de la Chine & son Etat ne s'étoient perdus que parceque la garde des Loix & de la Justice y avoit été confiée, ou plutôt abandonnée à des Eunuques.

Pour les Charges de la Milice, les Tartares s'en vouloient moins fier aux Chinois; bien qu'ils ne laissent pas en quelques rencontres de confier à ceux qu'ils en trouvoient capables, le commandement de quelques troupes. Mais il y avoit toujours quelque Général, ou un autre Chef considérable des Tartares avec un gros plus nombreux, qui observoit ces troupes Chinoises, & avoit sur elles un commandement plus général & plus absolu.

L'Ordonnance la plus fâcheuse que firent les Tartares, & qui toucha aussi plus sensiblement les Chinois, fut lorsqu'ils leur commandèrent de se vêtir à la mode de Tartarie & de couper leurs cheveux. Ces peuples aiment extrêmement leur chevelure, qu'ils prennent aussi un soin particulier d'ajuster & de couvrir de parfums, & c'est généralement une des choses qu'ils estiment davantage pour paroître bien faits, de porter, comme s'ils étoient des femmes, des cheveux qui leur descendent jusqu'aux pieds. C'est pourquoi

ce.

e
v
tr
fo
ph
les
do
étr
tér
la
les
me
ne p
ils v
gran
nem
d'av
ceta
chev
noiffa
que
soum
discer
cequ'
garda
ces Pe
avec
aux C
fut qu
pant le
laisser
plus gr
galères

et fut un ordre qui leur parut étrangement violent. Les Tartares cependant le jugeoient très-important. Ils prétendoient que la conformité des habits produiroit infailliblement plus de rapport & plus de conformité dans les esprits des personnes; en sorte qu'une domination étrangère leur paroîtroit moins étrange, aussitôt que toute cette diversité extérieure ne leur blesseroit plus les yeux. C'est la coutume & l'usage qui rendent par tout les choses plus supportables. D'ailleurs comme la Chine enferme de grands pays; & qui ne pouvoient pas être conquis tout à la fois; ils voyoient qu'ils ne pouvoient éviter de grands inconvéniens, qu'en faisant ce discernement des Peuples qui seroient soumis, d'avec ceux qui ne le seroient pas; & pour cela en obligeant les premiers à couper leurs cheveux; ils étoient désormais assez reconnoissables parmi les autres. Il ne restoit plus que de pouvoir aussi reconnoître les Chinois soumis d'avec les véritables Tartares. Ce discernement étoit encore nécessaire. Et parcequ'il n'étoit pas aisé de le faire, en les regardant seulement au visage, d'autant que ces Peuples ont assez de ressemblance les uns avec les autres, on s'avisa de donner encore aux Chinois une marque particulière. Ce fut que ceux qui seroient soumis, en se coupant les cheveux, ainsi que les Tartares, se laisseroient au milieu de la tête un toupet plus gros, à peu près comme on fait sur les galères d'Europe, pour reconnoître les for-

gats Chrétiens d'avec les autres qui ne le sont pas.

Les Chinois ne trouvèrent rien de plus rigoureux que ce commandement; & ils ne pouvoient se résoudre d'y obéir. Le Tartare voyant qu'ils y faisoient tant de façon, réitéra cet ordre, & enjoignit à tous, sans exception, d'y obéir sous peine de la vie. Pour lors il s'en trouva plusieurs qui aimèrent autant perdre la tête que leurs cheveux; car ils y apportèrent tant de difficultez que leur résistance leur couta la vie. Ils voyoient assez à quelles extrémités ils se réduisoient, & cependant par une sorte d'opiniâtreté ils aimèrent mieux perdre la vie que de se résoudre à demeurer sans cheveux.

C H A P I T R E V.

Un des Oncles de Xunobi réduit la Ville & la Province de Nanchin.

La suite & la mort d'un Roi de la Chine, qui y avoit été couronné.

Six des neuf Provinces du Midi sont soumises aux Tartares.

LE jeune Xunchi, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour l'affermissement de son autorité parmi les nouveaux Sujets, après avoir pourvu aux Charges de l'Etat, & établi de bonnes garnisons dans toutes les places des six Provinces du Nord, résolu

folu de ne plus partir de sa Cour de Pequin, avoit remis à un de ses Oncles la conduite de ses armées, avec ordre de passer au plutôt à la conquête des autres Provinces. Ce Prince partit peu de tems après de Pequin avec de puissantes troupes, & marcha droit à la grande ville de Nanquin. Cette ville avoit été autrefois la Cour de l'Empire, & elle étoit encore la capitale d'une des meilleures Provinces de cet Etat.

C'étoit en cette Province, & en cette même Ville que les Mandarins avoient couronné Empereur un Prince de la Famille Royale. Ils avoient pensé, après avoir su la mort de Zunchin, ne pouvoir rien faire de plus important pour l'Etat, que d'opposer ce Prince légitime à l'Usurpateur. C'étoit le remède le plus présent qu'ils eussent pu trouver aux maux de leur Patrie. Ce nouveau Roi étoit fils d'un cousin germain de l'Empereur Zunchin, à la Cour duquel il avoit été élevé, & toujours considéré comme un Prince de la Maison Royale. L'Empereur même en avoit eu des soins très-particuliers dans le tems que rien ne troublait encore la félicité de son Gouvernement.

Ce jeune Prince qui avoit assez d'esprit, s'étoit bientôt aperçu de quel côté l'orage seroit le plus à craindre. Comme le bruit étoit grand dès le tems de son Couronnement, que les Tartares s'avançoient avec de puissantes forces, c'étoit ce qui lui donnoit plus à penser que tout ce que Ly avoit en-

le

ri-
ne
rtare
été.
recep-
Pour
t au-
ar ils
ur ré-
t assez
& ce-
nérent
à de-

Ville &

Chine,

soumises

onné tous
permisse-
eaux Su-
s de l'E-
ans tou-
ord, ré-
solu

core entrepris. Il semble donc qu'il y auroit eu plus d'apparence que Prince n'auroit été couronné, qu'après que les Tartares eurent passé la muraille, & ce fut sans doute ce qui le porta à refuser alors le gouvernement, & l'éclat de la grandeur Royale. Mais les Mandarins lui firent de telles instances, & les gens de guerre lui promirent de leur côté tant de victoires, qu'il se vit à la fin comme forcé d'accepter la Couronne; encore qu'il pressentît que ce ne pourroit être qu'un poids qui l'accableroit bientôt.

Ce nouveau Roi prit lorsqu'on le couronna, le nom de Hunguan, qui veut dire, Splendeur; mais il eût fallu que pour être un Prince d'éclat & de splendeur, son Règne eût été plus heureux. Il ne manqua pas cependant, aussitôt qu'il eut la Couronne sur la tête, de donner tous les ordres nécessaires pour la conservation de son Etat & de ses Peuples. Il pourvut aux plus pressantes nécessitez de ses Provinces. Il fit travailler aux fortifications des Villes & des Places les plus importantes, & il mit généralement en bonne défense toutes ses Frontières. Mais sur tout il s'assura, autant qu'il put, des passages, & n'obmit rien pour fermer toutes les avenues à son ennemi. Parmi toutes ses troupes, il fit un choix particulier des Capitaines les plus vaillans, & des Soldats les plus aguerris. Il pensa encore à donner de nouveaux privilèges à ses Peuples, & à les combler de bienfaits. Il vouloit gagner en-
tièr-

the
N
les
R
lia
mi
l'E
de
auf
la
I
Gé
app
Mic
parti
sous
étoit
surpa
ficile
siper
il l'a
roit
mort
tat av
Ma
devoit
durée
dans
que X
domin
Royat
Ce
gouter
voit p

tièrement les cœurs & les affections de sa Nation; & pour cela il avoit commencé à les traiter d'une manière assez nouvelle à un Roi de la Chine; car il usoit même de familiarité avec eux, & il leur donnoit le premier l'exemple en tout ce qui pouvoit servir l'Etat. C'est ce qui le fit aimer davantage de ses nouveaux Sujets, qui lui promettoient aussi de le servir, & de lui obéir avec toute la fidélité qu'il en pouvoit attendre.

Il y avoit quelque sujet d'espérer que, si le Général Usangué n'eût pas si témérairement appelé le Tartare, toutes ces Provinces du Midi, qui font la plus grande & la meilleure partie de la Chine, eussent pu se maintenir sous l'obéissance de leur légitime Prince. Il étoit assez puissant pour aller combattre l'Usurpateur; & il ne lui auroit pas été plus difficile, qu'il l'a voit été aux Tartares, de dissiper tous les vains projets de ce traître; ou il l'auroit même pressé de si près, qu'il l'auroit peut-être obligé de prévenir, par une mort volontaire, le châtement que son attentat avoit mérité.

Mais le Regne de ce nouvel Empereur ne devoit pas être si heureux; ni de si longue durée. Il gouverna un peu plus d'un an dans ces neuf Provinces du Midi; pendant que Xunchi étoit occupé à réduire sous sa domination les six Provinces du Nord & le Royaume de la Corée.

Ce Conquérant, après avoir commencé à goûter les premiers fruits de sa victoire, n'avoit pour lors plus de troubles de conscience:

sur l'invasion entière de cet Empire, non plus que sur la paix qui avoit été jurée avec la Famille Royale de la Chine. Il ne considéra plus qu'il pouvoit être de l'équité naturelle de laisser à ce Prince Chinois au moins la partie de l'Empire, où il avoit été élu Roi, & où le Tirau n'avoit point encore porté sa domination. Il savoit que Hunguan étoit reconnu publiquement pour un Prince du sang Royal. Mais la fortune & les victoires du Tartare lui avoient fait une autre conscience & une autre justice. Il tenoit enfin ses droits assez puissamment établis sur l'Empire entier de la Chine, par la prétention qu'il avoit que, par le sang Royal, on ne devoit entendre que les descendants des Rois mêmes de père en fils, en la manière que cette Race s'étoit continué dans les dix-sept Rois précédens. C'est ainsi qu'il vouloit qu'on dût expliquer le serment qui avoit été fait, en sorte qu'il prétendoit en être dégagé désormais, aussi bien que de toutes autres obligations à l'égard de ceux qui pourroient prétendre être de la Famille Royale de la Chine.

Voilà ce qu'il étoit pour lors la justice du Tartare; mais il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un Prince barbare, un idolâtre, & un infidèle pousât plus avant une conquête qui lui étoit désormais si facile, si glorieuse, & qui importoit tellement à sa grandeur & à ses intérêts. Il avoit trop heureusement commencé pour demeurer au milieu d'une si noble carrière, & il alloit trop vite, pour pou-

voir

voir être arrêté par ces premières considérations, s'il avoit, ou s'il n'avoit pas droit, s'il seroit, ou s'il ne seroit pas un juste observateur du serment de ses Pères, & de la paix qu'ils avoient jurée avec les Rois de la Chine.

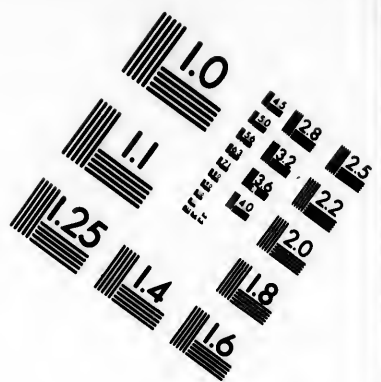
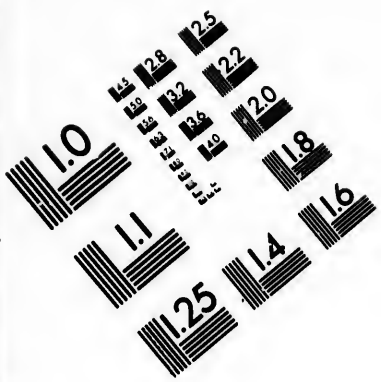
Celui de ses Oncles, à qui il venoit de donner ses ordres pour le reste de sa conquête, faisoit donc avancer ses troupes pour se jeter dans la Province de Nanquin. Il alloit droit au Roi de la Chine, qui y avoit été couronné, & il étoit chargé de faire toutes diligences pour se saisir de sa personne & lui ôter la Couronne avec la vie. C'étoient des raisons d'Etat, cruelles & barbares raisons, qui parcequ'elles vouloient que toutes les personnes qui pourroient être du sang Royal, fussent exclues des droits de succéder à l'Empire, vouloient encore que ce Prince, qui y avoit été appelé, fût digne de mort. C'étoit enfin pour trancher au plutôt tous les sujets de révolte, qui auroient pu troubler les Tartares dans la possession de l'Empire de la Chine.

Le Général des Tartares étant entré dans cette Province, trouva en quelques places une résistance d'abord assez ferme; mais qui ne persévéra guères à la vue de ces grandes armées. Tout commença ainsi à ployer sous le bonheur & la valeur de ses troupes, & depuis à mesure qu'il entra plus avant dans le pays, il y trouva toujours moins d'ennemis à combattre. Plusieurs qui voyoient ce qu'il en coutoit à leurs voisins, pour avoir

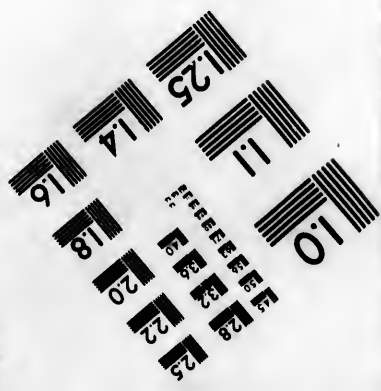
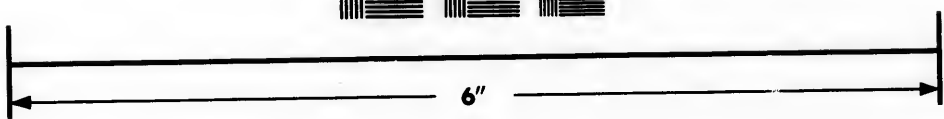
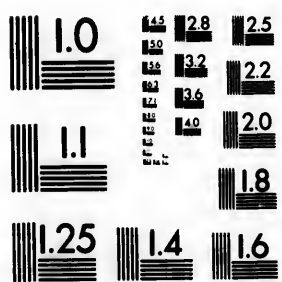
cru







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1.0
1.1
1.2
1.5
1.8

eru pouvoir arrêter les victorieux, trouvoient qu'il étoit plus sûr de ne se pas opiniâtrer davantage. Ce Commandant avança donc toujours sur sa route, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir fait ployer sous ses armes tout ce qui s'étoit présenté d'obstacle à sa marche, il se vint mettre avec toute son armée en présence de la grande ville de Nanquin.

L'Empereur Hunguan y étoit avec toute la Cour, où il maintenoit toujours toute la splendeur de sa personne & de son nom. Il reconnoissoit pourtant qu'il ne s'étoit pas trompé, d'avoir tant appréhendé le poids de la dignité Royale, & qu'il auroit beaucoup mieux fait d'en être demeuré à un si honorable refus. Ce n'étoient plus ces Capitaines si vaillans, ni ces soldats qui faisoient tant les braves, lorsque les Tartares étoient encore loin d'eux. C'étoit pourtant le tems qu'il avoit plus de besoin de leur résolution & de leur valeur; & cependant au lieu de résolution & de fermeté il ne voyoit par tout que timidité & que foiblesse. Il voyoit même que ceux de ses Capitaines, desquels il s'étoit le plus assuré, avoient été défaits, & qu'ils avoient abandonné des postes où il auroit pensé qu'ils auroient dû soutenir tout autrement l'ennemi. Il résolut donc, se voyant si mal soutenu, de n'attendre pas l'assaut & la batterie des Tartares: ainsi il sortit de Nanquin en une nuit, & emmena avec lui les meilleures de ses troupes. Tout ce qu'il y avoit de personnes considérables suivirent après, en sorte qu'il n'y demeura
que

qu
me
Vi

plâ
disp
ape
tra
il s
défé
de b
mill
nir
arme
qu'à
d'un
pouv
sa pr
Ce
impat
pé,
se do
succè
ce m
trouv
mettre
ses-ge
sa pu
sieurs
l'heur
l'Emp
appelle
d'éclat
qui di

que le menu peuple & une multitude de monde fort inutile pour la défense d'une Ville.

Au matin le Tartare vint reconnoître la place de plus près, & dans le tems qu'il dispoſoit les échelles pour donner l'assaut, il aperçut toutes les portes ouvertes. Il y entra sans tarder davantage, & sans tirer l'épée il se trouva le maître cette Ville si forte, défendue & couverte de tant de murailles & de boulevarts, que, selon la Relation, deux mille hommes d'Europe auroient pu y soutenir un Siège de plusieurs années contre une armée très-puissante. Enfin le Tartare n'eut qu'à se présenter, pour emporter une Ville d'une si vaste étendue, qu'un homme à cheval pouvoit à peine faire en deux jours le tour de sa première muraille.

Ce Général tout fier de sa victoire, mais impatient que le Roi Hunguan lui eût échappé, poussa après, avec sa Cavalerie, & sans se donner de relâche. Sa diligence eut le succès qu'il souhaittoit: car il joignit enfin ce malheureux Prince, & comme il l'eut trouvé en désordre, & sans qu'il eût pu se mettre en défense, parceque la plupart de ses gens l'abandonnèrent, il l'eut bientôt en sa puissance. Le Tartare, selon que plusieurs l'ont rapporté, lui fit perdre la vie à l'heure même. Ce fut la fin de la vie & de l'Empire de ce Monarque, qui s'étoit fait appeler Hunguan, Prince de splendeur & d'éclat; mais ce ne fut plutôt qu'un éclair qui disparut après un peu de lueur.

Après

Après la mort de Hunguan, le victorieux revint à Nanquin. Il y établit pour Gouverneur & Vice-Roi de toute la Province un Mandarin Chinois, qui avoit été un des premiers Ministres de deux ou trois des derniers Rois de la Chine. On appelloit ce Mandarin d'un nom qui veut dire Singe ou Guenou, parcequ'il parloit ordinairement avec beaucoup d'action & de gestes des mains, de la tête & de la bouche. Il étoit cependant considéré de tous ceux de sa Nation, comme un grand homme d'Etat, & qui étoit très-habile & entendu dans le Gouvernement.

Le Tartare laissa à ce Mandarin le soin de toutes les affaires de cette Province; & après y avoir fait quelques recrues & donné assez peu de tems à ses troupes de se rafraichir, il passa de là à la conquête des deux Provinces plus voisines, celle de Schiamsi & celle de Fuquam. Il entra de l'une dans l'autre, & les réduisit en peu de tems avec le bonheur & le succès ordinaires de ses armes. Quelques places firent comme ailleurs quelque résistance, mais mal conduite, & qui ne dura guères. Les autres profitèrent du malheur des premiers, & se soumirent aussitôt au victorieux.

Ces trois Provinces se trouvèrent toutes assujetties aux Tartares en moins d'une année entière, qui étoit la 1644. Ensuite le Général délibéroit de faire avancer ses troupes vers les trois autres, qui confinent aux premières, qui étoient celles de Honan, de Su-

Su
qu'
éte
peu
ter
reçu
ils
tous
que
loisir
s'exp
d'un
résol
pouv
tir d
guerr
seroi
raison
misér

Les T
che
Pr
Un C
San
Quel

D
douze
ce de

Suchuen & de Cancheu, lorsqu'il apprit qu'il en étoit déjà le maître, sans qu'on eût été obligé de tirer l'épée. Tous ces peuples étoient venus d'eux-mêmes présenter leurs soumissions, & demander d'être reçus sous le gouvernement des Tartares. Ils témoignent être plus prêts d'obéir à tous les ordres qu'il plairoit à ce Monarque de leur donner, qu'ils avoient eu tout le loisir de reconnoître à combien de maux ils s'exposeroient, en pensant arrêter les progrès d'un ennemi victorieux. Ils avoient donc résolu de prévenir leur ruine: & s'ils ne pouvoient pas, en se soumettant, se garantir de tout ce qui est inévitable dans la guerre, ils trouvoient au moins que ce ne seroient que de légères violences en comparaison d'une guerre, où il n'y avoit point de miséricorde pour les vaincus.

CHAPITRE VI.

Les Tartares trouvent de plus grands obstacles dans la Conquête des trois dernières Provinces.

Un Corsaire Chinois s'y étoit rendu très-puis-

sant.
Quel étoit ce Corsaire.

DES quinze Provinces qui partagent tout le grand Etat de la Chine, il s'en trouve douze entièrement assujetties sous la puissance des Tartares en l'année 1645. Il en

restoit encore trois pour achever la conquête entière de cet Empire, celle de Foquien, autrement appellée Chincheo, celle de Canton, & la dernière de Quansi. Mais il y avoit plus à faire dans dans celles-ci, qu'il n'y avoit eu dans toutes les autres. Le voisinage où elles sont de la mer, la difficulté du pays où il y a quantité de montagnes, & les peuples beaucoup plus belliqueux, particulièrement ceux de la Province de Foquien ou Chincheo, pouvoient donner pour lors plus d'emploi aux armes & à la valeur de leurs ennemis. Mais outre la difficulté des lieux & l'humeur guerrière des Peuples, il se présentoit deux autres obstacles qui alloient arrêter plus de tems le reste de la victoire des Tartares.

Le premier, mais le moins considérable, fut un nouveau Prince du sang Royal, qui s'étoit retiré en ces Provinces, & avoit été couronné Empereur de la Chine en la ville de Foquien. Ce Prince se fit nommer en son couronnement Janvan. Tous ces noms signifient de grandes qualitez: l'on n'a point su ce que celui-ci vouloit dire. Mais si celui de Hunguan n'avoit été qu'un éclair, ce dernier ne pouvoit être qu'une exhalaison & une vapeur. Tous ces peuples ne faisoient guères de peur aux Tartares avec leur grand Empereur. Ils se persuadoient cependant qu'encore que leur nouveau Prince n'eût pas des forces pour reconquérir ce qui s'étoit perdu de la Chine, il pourroit néanmoins conserver ces trois dernières Provinces où il étoit

étoit
plus
un
pour
eu d
sur
C
Chin
que l
conq
ger d
mesu
là ils
dé au
de le
d'édai
voyan
d'en v
ment
de nul
Cet
res, é
Icoan
beauc
assez
conno
de fav
Il étoit
petit v
ville d
miséra
écarté.
trouve
leure f

étoit pour lors le maître; & ils se tenoient plus hardis sur ce qu'il avoit auprès de lui un fameux Capitaine Chinois, qui passoit pour très-vaillant, & qui jusqu'alors avoit eu de fort heureuses aventures sur la mer & sur la terre.

Ce Capitaine pour lors si renommé dans la Chine fut le plus grand & dernier obstacle que les Tartares trouvèrent dans toute leur conquête. Aussi furent-ils obligés de changer de conduite & de prendre de tout autres mesures à son égard. Au lieu que jusquelà ils avoient seulement menacé & commandé aux Peuples de se soumettre, sous peine de leur faire sentir leur indignation, ils ne dédaignèrent pas contre leur coutume, & voyant qu'ils gagneroient moins par la force, d'en venir à des propositions d'accommodement & jusqu'à des prières avec un homme de nulle qualité, & un Pirate.

Cet homme, qui se fit craindre des Tartares, étoit Chinois de Nation, & s'appelloit Icoan; nom qui durant tout ce tems fit beaucoup de bruit, & même dans les pays assez éloignés. Il est assez curieux, pour connoître encore mieux l'état de la Chine, de savoir une partie des aventures de sa vie. Il étoit né en la Province de Foquien en un petit village sur le bord de la mer, proche la ville de Annay, de parens pauvres & aussi misérables que le pouvoit être ce petit lieu écarté. Il sortit fort jeune de son pays, pour trouver ailleurs, s'il pouvoit, quelque meilleure fortune. Comme il avoit de l'esprit, il

il ne désespéra pas de pouvoir parvenir un jour à quelque chose de grand. Mais pour cela il falloit voir le monde & se procurer de l'emploi. Il vint donc à la ville de Macaô, & là il commença par ce que font beaucoup de jeunes gens de son âge & de sa sorte, qui fut de servir quelques Artisans & gens de métier, & ensuite quelques Marchands de sa Nation. C'étoit encore une petite fortune; aussi ne fit-il pas son compte d'en demeurer là. Comme il ne manquoit pas de bon sens, il se rendoit aussi tous les jours plus habile & plus capable de grandes choses. Il fut même instruit de notre Religion, & reçut le Saint Baptême en cette Ville. Il s'y fit nommer Gaspard. On ne sait point le sujet qu'il put avoir de prendre ce nom, si ce n'est qu'il lui pouvoit marquer quelque chose de grand & d'heureux.

Icoan cependant ou Gaspard, qui se voyoit à Macaô, toujours peu aecommodé, & de nulle considération, s'en retourna en son pays. Mais il n'y pouvoit, non plus qu'aillieurs, demeurer dans l'abaissement d'une vie méprisable. Il passa donc dans le Japon. Il y avoit pour lors grande liberté pour toutes les Nations qui y vouloient exercer le Commerce. Ce fut ce qui l'arrêta. Il trouva de l'emploi auprès d'un riche Marchand Chinois de son pays, qu'il servit très-fidèlement & avec grand soin de ses affaires. Ce Marchand trouva de plus en plus ce jeune homme habile & parfaitement entendu dans le Négoce. Ainsi il ne fit point de difficulté

culc
une
aux
bayer
missi
très-
de c
& la
riche
augm
sieurs
l'envi
partit
vec d
chand
tres M
sion.
& con
à trait
nouvel
plupart
étoient
année
suite d
pays.
C'ét
qu'elle
pas vou
Mais sa
les œuv
mander
d'avoir
ceux qu
pourro

culté de lui confier quelques vaisseaux & une partie de son bien pour aller trafiquer aux Royaumes de Cochinchine & de Cambaye. Gaspard s'acquitta si bien de sa commission, qu'il en rapporta à son Maître un très-grand profit, & acquit encore beaucoup de crédit pour lui. Depuis, sa réputation & la confiance que son Maître & plusieurs riches Marchands avoient en sa fidélité, augmentèrent toujours; en sorte que plusieurs ne craignoient point de lui confier à l'envi la meilleure partie de leur bien. Il partit une fois du Japon pour Cambaye avec deux vaisseaux chargés de riches marchandises, dont son Maître & quelques autres Marchands lui donnoient la commission. Il arriva heureusement à Cambaye; & comme il y étoit occupé à décharger & à traiter de ses marchandises, il lui vint nouvelle que son Maître & tous, ou la plupart de ceux pour lesquels il négocioit, étoient morts de la peste, qui avoit cette année été très-grande dans le Japon, ensuite d'une famine qui avoit affligé tout ce pays.

C'étoit l'occasion de vérifier le Proverbe, qu'elle fait le larron. Gaspard ne l'auroit pas voulu plus favorable. Il étoit Chrétien. Mais sa Religion n'alloit pas jusqu'à en faire les œuvres, ni à garder si longtems le commandement de ne pas dérober. Il se lassa d'avoir été homme de bien, & trop fidèle à ceux qui s'étoient confiés en sa probité. On pourroit dire que ç'auroit été pour Icoan le
tems

têmes de faire valoir la maxime de Machiavel; Qu'il faut être longtems homme de bien, pour être une bonne fois méchant. Icoan fit donc le Testament de son Maître & de ces autres Marchands, dans lequel il se porta pour héritier universel de tout ce qu'ils avoient d'effets dans ces deux vaisseaux. Il ne prétendoit pas néanmoins pour abandonner la Loi de Dieu, renoncer encore à la Religion Chrétienne; parcequ'il se persuadoit que les héritiers de ces Marchands devoient bien lui laisser tout ce qui étoit à Cambaye pour les services qu'il leur avoit rendus. Il lui fut ainsi facile de ce côté-là de rendre ses comptes: mais il y avoit plus à faire avec les Mandarins de la Chine, qui font compter avec les morts encore mieux qu'avec les vivans. Les Seigneurs Mandarins qui se font les Exécuteurs des Testamens des defunts, pour se faire aussi les héritiers, observent de grandes formalitez de Justice, afin que personne ne puisse rien détourner d'une succession, c'est-à-dire, afin qu'ils s'en puissent accommoder tous seuls. Gaspard, qui savoit toutes ces coutumes de son pays, jugea bien que s'il y retournoit, il y auroit bien des comptes à rendre. Les Mandarins avoient été très bien informez de tout le particulier de sa commission. Il crut donc que c'étoit à lui de donner un si bon ordre à ses affaires, que s'il avoit à mourir voleur, ainsi qu'il voyoit déjà sa vie & sa personne en danger, ce ne fût pas au moins en son premier larcin & comme un voleur ordinaire, lui qui

pour-

pe
&
qu
la
ner
den
fall
les
impe
une
droit
avec
Icoan
ne pe
& le p
vie &
Icoa
il se f
quoi a
assemb
chef d'
envie a
compte
& avec
tems, c
roulles
rien de
d'Icoan
Il n'éto
il se mo
s'agissoit
réputati
ce qu'il
meur, v
Tom.

pourroit tenter encore une meilleure fortune & se faire un Capitaine de voleurs. Quelques connoissances, qu'il pouvoit avoir de la Religion Chrétienne, pouvoient lui donner de l'embaras. Mais il étoit riche en demeurant voleur : & il étoit misérable s'il falloit restituer : outre que ces comptes avec les Mandarins de la Chine lui étoient fort importuns. Enfin en se réservant à compter une autrefois avec Dieu, il vit qu'il ne tiendroit qu'à lui de sortir pour lors d'affaire avec les hommes, & ce fut bientôt fait. Icoan ne se soucia guères de sa Religion. Il ne pensa plus qu'à sa fortune. Le plus sûr, & le plus court pour cela, c'étoit de faire la vie & le métier d'un Pirate.

Icoan eut de toutes les marchandises, dont il se faisoit le propriétaire & le maître, de quoi acheter des vaisseaux, & de quoi encore assembler une petite armée. Il se vit ainsi le chef d'une Escadre, qui pouvoit ôter toute envie aux Mandarins de la Chine de venir compter avec lui. Le voilà donc en mer, & avec tant d'heureuses aventures en peu de tems, que, suivant la Relation, les Barberousses & autres habiles Corsaires n'ont eu rien de comparable à ce Pirate. Le nom d'Icoan devint autant fameux que redoutable. Il n'étoit pas moins vaillant que rusé; mais il se monroit sur tout très-libéral, lorsqu'il s'agissoit de partager quelque prise. Cette réputation grossit encore son monde. Tout ce qu'il y avoit de gens perdus & de son humeur, venoient à l'envi se ranger auprès de

lui, & le nombre de ses vaisseaux, qui augmentoit tous les jours, devint désormais une puissante flotte.

Pour lors Icoan ne se borna plus à faire des courses sur les particuliers. Il avoit bien l'assurance d'aller charger & mettre en désordre les armées navales de la Chine, lorsqu'il savoit qu'elles se préparoient à lui donner la chasse. On avoit vu assez d'autres Corsaires courir & écumer les mers de la Chine; mais ils ne continuoient leurs courses qu'autant de tems que les vaisseaux du Roi tarديوient à venir nettoyer ces côtes, où le Roi lui-même proposoit tant de récompenses pour ceux qui apporteroient les têtes de ces Pirates, qu'on ne tarديوit guères à les voir entre les mains des Soldats. Il arrivoit assez souvent que ces misérables se détruisoient les uns les autres, comme il arriva à celui qui en vint depuis aux mains avec Icoan: mais celui-ci se conduisit par tout avec tant d'ordre & de précaution, & il fut encore si bien servi de ses gens, qu'il ne se trouva ni forces ni ruses qui pussent avoir de l'avantage sur lui. Il se vit enfin le maître des Mers de toute cette côte. Et ne voulant pas encore en demeurer là, parcequ'il falloit toujours de l'emploi à ceux qu'il commandoit, il se mit désormais à faire des descentes dans ces riches Provinces. Il pilla & saccagea les Peuples, & porta par tout la désolation, sans trouver qui s'opposât à ses grandes forces. Elles étoient telles pour lors, qu'il pouvoit mettre plus de mille vaisseaux en mer.

m
app
le
se
frot
ces.
L
la C
la so
que
côtes
dre l
voulu
Ses v
artille
ment
d'arm
d'artifi
de ven
Le
moyen
ce Con
nière d
guerre
n'eut p
bonheur
bien qu
avoir d
d'un au
côtes de
méchant
ble. C
quefois
eun d'ei

mer. N'étoit-ce point là ce qu'on pouvoit appeller fortune? Icoan, qui n'étoit hier que le petit compagnon d'un misérable artisan, se voit aujourd'hui le maître des mers, l'effroi & la terreur des Peuples & des Provinces.

Le Roi, ou pour mieux dire les Rois de la Chine, car ce Corsaire s'est maintenu de la sorte sous le regne de plusieurs, n'étoient que trop informez de ce qui se passoit en ces côtes: Mais il n'étoit pas si aisé d'entreprendre Icoan. Il se trouvoit peu de braves qui voulussent approcher ses Escadres de si près. Ses vaisseaux étoient bordez d'une si belle artillerie, & il y avoit dessus des gens tellement résolus, avec une si bonne provision d'armes de toutes façons, & même de feux d'artifice, qu'il ne prenoit envie à personne de venir donner la chasse à ce Pirate.

Le Roi cependant qui cherchoit tous les moyens de faire quelque fin aux violences de ce Corsaire, conçut une assez plaisante manière de le combattre. C'étoit une ruse de guerre & d'Etat tout ensemble, mais qui n'eut pas le succès qu'il avoit pensé. Le bonheur d'Icoan prévaloit sur la ruse aussi bien que sur la force de tout ce qu'il pouvoit avoir d'ennemis. Il étoit parlé à la Cour d'un autre Corsaire qui couroit encore les côtes de quelques Provinces, qui faisoit le méchant & qui passoit aussi pour un invincible. Ces deux Pirates qui se voyoient quelquefois, étoient convenus ensemble qu'aucun d'eux n'entreprendroit rien sur l'autre;

& ils se maintenoient par là. Le Roi eut donc la pensée d'écrire à l'un & à l'autre, & le fit effectivement : mais sur tout, il donna ordre que ses Lettres leur fussent rendues fort secrètement & en même tems, en sorte que l'un ne pût savoir, lorsqu'il recevrait sa Lettre, que son compétiteur en auroit reçu une pareille.

Le Roi mandoit à chacun de ces Corsaires, qu'ayant été informé de sa valeur, il desiroit se servir de lui en une affaire importante au bien de son Etat. Pour cela il offroit à Icoan un pardon général & une abolition de toute le passé, le tenoit quitte de la restitution de tout ce qu'il se seroit approprié des biens du Roi, & lui promettoit que les particuliers porteroient leurs pertes en patience; que non seulement il le recevrait en sa grace, mais qu'il l'établirait encore Capitaine général de toutes les côtes des Provinces où il avoit des vaisseaux; lui donneroit la Charge de grand Mandarin; & le combleroit enfin de faveurs & de récompenses; mais que pour mériter toutes ces graces, il lui commandoit de joindre au plutôt ses forces pour courir sur l'autre Corsaire qui lui disputoit la mer; qu'il lui importoit de ne souffrir pas plus longtems cet ennemi de l'Etat; & que c'étoit à lui à qui il vouloit bien donner ses ordres pour l'exterminer & pour le détruire.

La Lettre que l'Empereur écrivoit à l'autre Corsaire contenoit la même chose; que pour

b
fe
&
av
ar
pri
roi
den
pou
Nav
cette
dre,
ché,
deux
L'
de l'E
pétite
fort b
ruse
rien q
lui par
tant c
la me
qu'un
sant,
il voy
disgrac
honora
son M
succès
plus pu

pour le recevoir en sa grace, &c. il lui ordonnoit d'attaquer & de perdre Icoan.

On tenoit cette ruse de l'Empereur assez bien trouvée pour produire quelque grand effet. Il y avoit toutes les apparences que l'un & l'autre de ces Pirates recevroit ces offres avec joye, & que comme ces deux puissantes armées en viendroient ensuite bientôt aux prises, on s'attendoit, ou qu'elles se détruiraient toutes deux, ou qu'encore que l'une demeurât victorieuse de l'autre, elle seroit pourtant tellement affoiblie, que l'Armée Navale de l'Empereur, qui se préparoit pour cette grande occasion, la trouvant en désordre, ne manqueroit pas d'en avoir bon marché, & d'achever ainsi la ruine entière de ces deux Pirates.

L'on n'a point su ce que produisit la Lettre de l'Empereur dans l'esprit du Corsaire compétiteur d'Icoan. Quant à celui-ci il reçut fort bien toutes ces belles offres; & quelque ruse qu'il pût y avoir, il n'y avoit pourtant rien qu'il souhaitât davantage, que ce qui lui paroïssoit une voye honorable de sortir de tant d'embarras, comme sont les fatigues de la mer, & les périls, dont il est difficile qu'un homme poursuivi par un Roi si puissant, puisse toujours se garantir. Au moins il voyoit qu'en obéissant à cet ordre, quelque disgrâce qu'il lui en pût arriver, il lui seroit honorable de s'être mis en état de bien servir son Maître; & que cependant s'il avoit le succès qu'il se pouvoit promettre, il seroit plus puissant que jamais & plus en état de

revenir glorieux dans son pays, sans crainte d'avoir aucun compte à faire avec les Mandarins.

Voici donc Icoan devenu très-fidelle Sujet de son Prince, après avoir reçu sa Lettre & cet ordre, qui pouvoit autant décréditer les armes d'un Roi de la Chine, qu'il relevoit davantage la gloire & la réputation de ce Pirate. Il lui restoit, pour mériter ces grâces, de détruire son plus grand adversaire, & cet exploit n'importoit pas moins à ses propres affaires, qu'à celles du Roi & de tout l'Etat de la Chine. N'ayant plus personne qui lui disputat la mer, & qui le pût troubler dans ses entreprises, il se voyoit désormais en état de se faire craindre, & de se faire aimer de qui il lui plairoit.

C'est ainsi que ce Corsaire trouvoit par tout ses avantages: mais soupçonnant avec raison, que celui qu'il devoit combattre, seroit pu recevoir le même ordre que lui; parceque tout ce jeu est assez ordinaire parmi les politiques de la Chine, & ainsi surprend moins ceux de la Nation; il crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour sa bonne fortune, & que de la résolution il falloit passer à l'exécution au plutôt. Il donna donc à l'heure même ses ordres à son armée, & partit pour aller chercher son ennemi.

Il y alloit de tout pour Icoan en cette expédition; c'est pourquoi il n'y oubliâ rien. Après avoir disposé l'ordonnance de ses vaisseaux, mis ses gens en ordre, & appareillé généralement toutes choses pour l'entreprise qu'il

qu
pr
jo
le
pre
au
qui
de
lui
ferr
tenc
te l'
bles.
S
duite
le ce
d'esp
victo
deux
explo
doute
Corsa
ne pe
en ce
une g
faire
rir ou
tot la
enfin
de son
la tête
lorsqu
de pre
vaincu

qu'il avoit résolu, il fut se mettre ainsi en présence de son ennemi. Celui-ci avoit joint aussi toutes ses forces, sans doute pour le même dessein, mais il en avoit moins pressé l'exécution. Il se prépara cependant au combat, autant que la diligence de celui qui le venoit attaquer, lui en pouvoit donner de loisir. Mais Icoan, qui ne vouloit pas lui laisser la liberté de s'étendre en mer, le ferra bientôt de plus près qu'il ne s'étoit attendu. Il le chargea en même tems avec toute l'ardeur dont lui & ses gens étoient capables.

Sur tout il ne se peut rien ajouter à la conduite & à l'ordre qu'il maintint durant tout le combat, avec une fermeté & une présence d'esprit dignes d'un excellent Capitaine. La victoire fut assez longtems disputée entre les deux partis avec toute la valeur & les grands exploits qu'il est aisé de s'imaginer; & sans doute que ce que l'on dit des combats des Corsaires, qu'ils font grand feu, mais qu'ils ne perdent que de la poudre, n'avoit pas lieu en cette rencontre. Ce fut véritablement une guerre sans quartier, une fierté de Corsaire contre Corsaire qui s'opiniâtra ou à périr ou à vaincre. Mais le bonheur, ou plutôt la valeur & la conduite d'Icoan, le firent enfin le victorieux. Il futa dans le vaisseau de son ennemi, le tua de sa main, lui coupa la tête. Ce fut là la victoire achevée d'Icoan, lorsque son armée étoit encore assez en état de présenter une nouvelle bataille. Ceux des vaincus qui purent échaper des feux & des

eaux se rendirent peu après sans beaucoup de peine. Ils prirent aussi parti en même tems avec le victorieux. C'étoient des gens qui ne changeoient ni d'état ni de fortune pour changer de Maître. Icoan grossit encore son armée de ces vaisseaux & de tout ce monde, & devint ainsi plus puissant encore & plus formidable. Il ne laissa pas pourtant de donner de nouveaux ordres, & de se tenir prêt à tout ce que pourroient entreprendre ceux qui commandoient l'armée du Roi.

Fant de bonheur & de conduite rendit cependant inutile tout ce qu'on avoit projeté à la Cour de la Chine. Icoan n'étoit que plus puissant & plus en état de se faire craindre que jamais. Il ne s'étoit point encore vu une armée si belle & un si grand nombre de vaisseaux sous son commandement. Aussi l'armée de l'Empereur qui le venoit chercher pour le combatte, pensant le trouver à demi vaincu, fit bientôt paroître tout un autre dessein, après l'avoir reconnu de plus près. Elle vint à Icoan, non pour l'attaquer, mais pour le congratuler & le féliciter de sa victoire. Cet homme rusé, qui favoit parfaitement bien dissimuler, ne fit pas non plus paroître qu'il se fût mis en état de les bien recevoir. Il descendit ensuite à terre, & vint présenter aux Vice-Rois la Lettre de l'Empereur, où il l'assuroit de ses grandes récompenses, s'il délivroit l'Etat du Corsaire qu'il venoit de défaire pour lors. Il leur présente sa tête, & leur fait voir encore ses vaisseaux & ses gens

gens qui s'étoient rendus à sa discrétion. Les Vice Rois ne pouvoient pas refuter les honneurs & les dignitez que celui, qui les leur demandoit, tenoit déjà de la promesse si expresse de leur Maître. Icoan se met donc en possession de la charge de Capitaine général des côtes, & il est réolu de s'y bien maintenir, soutenu de ses puissantes forces & de tout ce monde qui le rendoit si redoutable.

Voilà donc la grandeur & la fortune du Corsaire puissamment établie. Le voilà riche, puissant, une personne illustre & d'une haute considération parmi les peuples. De grand voleur le voilà grand Mandarin de la Chine; il est vrai qu'en ce pays-là, voleur & Mandarin ne diffèrent guères. Mais cependant il n'est plus craint comme auparavant; il est aimé au contraire & révééré de toutes les Provinces, parcequ'il leur promet, qu'autant qu'il leur a fait de mal, autant va-t-il présentement les combler de prospérité & de biens.

Il commence à rendre toutes ces mers libres pour le commerce, & il ne lui est pas fort difficile de les nettoyer de Pirates. Il n'avoit lui-même qu'à quitter la mer, parcequ'autant de Corsaires qui couroient ces côtes, avoient pris parti avec lui, & faisant partie de ses Escadres, ils demeu- roient sous ses ordres & son commandement. Mais Icoan, aussi bien que ses gens, avoit trouvé trop d'attraits dans la vie de Pirate, pour ne reprendre pas la mer au plutôt. Il

y avoit seulement cette différence qu'ils vo-
loient pour lors sous les enseignes du Roi,
& en faisant valoir son autorité. Et c'étoit
encore l'Empereur même qu'Icoan voloit dès-
ormais plus hardiment que les particuliers. Il
ne sortoit point de vaisseau de la Chine chargé
de marchandises pour les Royaumes voi-
sins, qui ne lui payat ses droits, & ce qui
étoit au-delà des droits; & comme si Icoan
eût été le Roi, les Marchands venoient
prendre de lui des passeports qu'ils considé-
roient beaucoup plus que ceux du Roi. Ainsi
le commerce de la Chine valoit incompa-
rablement plus à cet Officier qu'au Prince
même; outre qu'il faisoit encore charger un
grand nombre de vaisseaux pour le Japou
& les Philippines, des meilleures marchan-
dises du pays qu'il avoit pillées ou qu'il se
faisoit vendre à très-bas prix. Ce négoce
lui apportoit toutes les années des millions
d'argent: aussi avoit-il dans les Palais des
appartemens tout revêtus de lames d'argent,
qui lui étoit devenu aussi commun que les
matériaux les plus ordinaires.

L'Empereur de la Chine étoit très-mal
satisfait que le dessein qu'il avoit eu de per-
dre cet homme eût eu un si étrange suc-
cès. Il voyoit qu'au lieu d'avoir détruit ce
Tiran, il n'avoit fait que le mieux établir
& le rendre encore plus redoutable. Il pen-
soit donc à le tirer de la mer, pour lui
donner de l'emploi contre les Tartares de
la frontière, qui faisoient pour lors des cour-
ses sur les terres de la Chine. Pour cet
effet

effe
& l
vell
Cap
Il
mes
filar
de l
de c
par l
procè
les te
s'affur
Ico
mais
toute
ner en
comm
Capita
& la
en car
amis,
nu ave
me su
ment l
Hollan
ne cou
l'Empe
ne man
fir &
il don
qui se
guerre d
remetto

effet il le déclara Général de ses armées, & lui envoya ses ordres pour lever de nouvelles troupes dans ces Provinces, où il étoit Capitaine des côtes.

Il lui fit aussi délivrer de grandes sommes de deniers pour le payement & la subsistance de son armée. Mais les intentions de la Cour étoient de se défaire absolument de ce Tiran, soit en le faisant assommer par les Tartares, soit en lui faisant son procès, lorsqu'étant entré plus avant dans les terres de l'Empire, il seroit plus aisé de s'assurer de sa personne.

Icoan obéit fidèlement aux ordres du Roi, mais ce rusé Corsaire voyoit trop clair dans toute cette politique, pour ne pas la détourner encore à ses avantages. Il délivra des commissions, assembla des troupes, fit des Capitaines auxquels il partagea la direction & la conduite de l'armée, & enfin il se mit en campagne. Cependant, il avoit des amis, lesquels, ainsi qu'il en étoit convenu avec eux, venoient mettre tout en allarme sur sa marche. Ils venoient publiquement lui donner des avis que des vaisseaux Hollandois & autres des ennemis de la Chine couroient & ravageoient les côtes, dont l'Empereur lui avoit commis la garde. Icoan ne manquoit pas de témoigner son déplaisir & de paroître fort embarrassé, Aussitôt il donnoit avis sur avis au Roi de ce qui se passoit à la côte. Il laissoit enfin la guerre des Tartares à ses Lieutenans, & se remettoit aussitôt en mer, pour donner la

chassé à ces Corsaires qui faisoient tant de ravages. C'étoit la toute l'envie qu'il avoit d'approcher plus près de la Cour.

Cependant Icoan qui savoit que les ordres qu'il recevoit, ne lui venoient pas du Roi, parcequ'il ne gouvernoit pas par lui même; mais de ses Ministres, concevoit assez que c'étoient eux qui lui dénonçoient la guerre, & qui avoient résolu sa perte. Il savoit aussi que les Vice-Rois & les Visiteurs ou Intendants, qui venoient dans les Provinces où il étoit, étoient toujours prêts de lui rendre de fâcheux offices par les ordres qu'ils avoient de ces Ministres de l'observer, & de ne le pas manquer, si le tems & le lieu leur donnoient quelque avantage sur lui. Il vit donc qu'il pourroit avoir de ce côté là une assez fâcheuse guerre sur les bras; & pour échapper enfin à tant d'ennemis, il comprit, qu'il n'y auroit pas pour lui d'autre expédient, que de se résoudre à les gagner & à les mettre tous dans ses intérêts. Ce n'étoit pas une chose si difficile. Il pouvoit fournir à tout: c'étoit en faisant de nouvelles exactions sur les Peuples. Il voyoit bien qu'il feroit crier les pauvres qu'il opprimeroit; mais au moins il appaisoit ceux qui le vouloient opprimer lui-même. Il falloit enfin qu'il fît son compte-là-dessus, comme il le fit; & si heureusement qu'il se vit en peu de tems un grand Ministre d'Etat. Ainsi il n'y eut désormais personne à la Cour qui fît la guerre à Icoan. On y étoit satisfait de lui, parcequ'il ne manquoit pas d'y envoyer de l'or, de l'argent & des perles;

les ; & tout cela ne coutoit guères à ce Pirate.

Les misérables Provinces ne cessoient de faire de grandes plaintes à la Cour des violences d'Icoan : mais son or & ses perles ne faisoient guères d'entrée à leurs Mémoires & à leurs Requêtes, pour pouvoir venir jusqu'au Roi. Les Ministres & les Eunuques du Palais étoient tellement satisfaits des libéralitez de ce Corsaire, qu'il n'étoit plus mention à la Cour de le traiter de Corsaire. C'étoit un fidelle serviteur du Prince, & on ne parloit que de ses grands exploits & des services qu'il venoit de rendre à l'Etat. Ainsi les Peuples gémissaient sans remède sous les violences de ce Tiran, qui s'élevoit & s'affermissoit de plus en plus sur les ruines de tant de misérables, pendant que l'Empereur étoit bien éloigné de les soulager, puis qu'il ignoroit même leur misère & leurs plaintes, & que les Ministres n'avoient garde de les lui faire entendre, parcequ'ils profitoient de l'oppression. Bien loin de là ils faisoient entendre à Icoan qu'il volat toujours plus hardiment, puisqu'il voloit pour eux.

CHAPITRE VII.

Le Corsaire Icoan traite avec les Hollandois.

Différend qu'il eut avec les Portugais de Macao, qui refusèrent de lui rendre sa Fille qu'ils faisoient élever dans la Religion Chrétienne.

Le Tartare le fait solliciter de prendre parti dans des Troupes.

Sa fidélité pour les Provinces de la Chine.

ICOAN, après s'être rendu si puissant sur Mer & sur Terre, encore qu'il ne le vouloit pas paroître, eut aussi envie de se faire craindre des Hollandois de l'Isle Formose. Cette Isle est la terre la plus proche de la Province de Foquien que l'on y découvre aisément, lorsque le Ciel est sans nuages. Il commença à faire des menaces aux Hollandois qu'il les chasseroit de ce lieu, s'ils ne s'en retiroient d'eux-mêmes : mais l'entreprise n'étoit pas si facile qu'il auroit pensé. Ce qu'il pouvoit, étoit de leur empêcher le commerce avec la Chine, & c'étoit déjà leur faire beaucoup de mal. Car il leur ôtoit le plus grand profit, & les meilleures affaires qu'ils pussent faire en toutes les Indes.

Les Hollandois perdoient leur Trésor, en perdant cette liberté de venir trafiquer en la Chine; parcequ'ils ne trouvoient point ailleurs, pas même en Europe, de ces précieuses Marchandises qu'ils chargent pour le Japon

po
l'a
de
jet
hu
un
des
Va
app
trop
mi.
de c
Ico
tout
avec
victo
Le
Icoan
ans e
ce m
de tr
dans
cessive
leur r
ce peu
Depu
amitie
ner le
leur e
établiss
voulus
y appr
tique c
les exe

pon & autres lieux, d'où ils rapportent de l'argent. Aussi méprisèrent-ils d'abord les défenses d'Icoan : mais ils eurent bientôt sujet de s'en repentir. Ce Corsaire leur brula huit de leurs meilleurs Vaisseaux, trois en une rencontre & cinq en une autre. On a eu des nouvelles certaines de la perte de ces huit Vaisseaux, sans les autres dont on n'a rien appris. Les Hollandois ne s'apperçurent que trop qu'ils s'étoient fait un très fâcheux ennemi. Pour cela, ils se résolurent de changer de conduite. Il n'y avoit rien à gagner avec Icoan par la force, mais l'argent pouvoit tout, & l'on sait que qui peut combattre avec des armes d'or & d'argent, peut être victorieux à moins de frais & de dépense.

Les Hollandois firent enfin la paix avec Icoan, en s'obligeant de lui payer tous les ans environ trente mille écus de tribut. Par ce moyen, il y avoit désormais toute liberté de trafiquer & de passer de la Formose dans la Chine. La somme n'étoit pas excessive, en comparaison du grand profit qui leur revient de ce commerce ; & cependant ce peu d'argent les rendoit bons amis d'Icoan. Depuis leur bonne intelligence passa en une amitié si étroite, qu'il voulut bien leur donner le soin de l'éducation de son Fils. Il le leur envoya à Jacatra, qui est un de leurs établissemens dans les Indes Orientales ; & il voulut qu'il fût ainsi élevé parmi eux : pour y apprendre autant qu'il se pourroit la politique de l'Europe, & ce qui s'y pratique dans les exercices de la Guerre.

On

On verra par la suite en quelle considération Icoan fut depuis parmi les Hollandois. Ils avoient fait tous leurs efforts, les dernières années avant la guerre, pour empêcher le commerce des Portugais de Manile avec la Chine, & leurs Vaisseaux, qui pour cet effet croisoient sans cesse sur ces Mers, ne voyoient point paroître de Vaisseaux Chinois, dont ils ne se rendissent aussitôt les Maîtres. Mais pour lors si un Vaisseau avoit un passeport d'Icoan, ou qu'il fût chargé de quelques marchandises qui lui appartenissent, il passoit avec toute liberté, encore que ce Vaisseau allât en une terre de leurs ennemis, & qu'il apportât ainsi un notable préjudice à leur Commerce. C'étoit tellement à la considération d'Icoan qu'on en usoit de la sorte, que quand un autre Vaisseau auroit appartenu à l'Empereur de la Chine, & auroit été chargé de ses ameublemens, & des effets appartenans à la personne même de ce Prince, il n'auroit pas été moins pillé, & tous ceux qui auroient été dessus faits esclaves en même tems. Voilà comme Icoan étoit plus Empereur de la Chine parmi les Hollandois que l'Empereur même.

Mais ce Corsaire ne prétendoit pas devoir être moins considéré sur la Terre, & dans les Provinces de la Chine, que sur la Mer. L'Empereur lui devoit un jour vingt ou trente mille ducats de ses appointemens, qui lui devoient être payez des deniers royaux de Canton. Les Officiers de l'Empereur ne le satisfaisoient pas assez tôt. Il descendit à terre,

&c.

&c.
de
pa
me
for
l'es
len
dre
dev
taire
étoit
reçu
de la
& en
an,
Chin
Co
coup
celle
Icoan
bassad
Péquin
sens
lui fir
tre &
lui do
l'oblig
froient
ces &
lut pou
Prince
te: car
Sceptre
porter

&, encore qu'il y eût dans cette Ville plus de deux cens mille habitans, il y vint accompagné seulement de cinq ou six mille hommes de ceux en qui il se fioit le plus. Personne ne fut assez hardi pour lui empêcher l'entrée de cette Ville. Il n'y fit aucune violence: mais y étant avec ses gens, il se fit dresser un tribunal dans la place, fit appeller devant lui les Officiers du Roi avec les Notaires publics, & se fit payer de tout ce qui lui étoit dû, en donnant par ces Notaires un reçu aux Officiers du Roi. Il sortit ensuite de la Ville, y laissant toutes choses en ordre & en paix. Voilà comment en usoit Icoan, pour se faire payer de l'Empereur de la Chine.

Comme les Hollandois considéroient beaucoup plus la puissance de ce Corsaire que celle de l'Empereur même; c'étoit aussi à Icoan qu'ils envoyèrent dèsormais des Ambassades publiques, & non à la Cour de Pequin. Tous les honneurs & tous les présens se rendoient pour lors à Icoan. Ils lui firent même présenter un jour un Sceptre & une Couronne d'or, voulant par là lui donner envie de la royauté, & pour l'obliger à faire ce dernier pas, ils lui offroient encore tout ce qu'ils avoient de forces & de puissance. Jusques-là Icoan voulut pourtant demeurer fidelle Sujet de son Prince, & le fit assez paroître dans la suite: car il ne fit jamais aucune ostentation du Sceptre, ni de la Couronne. Il les faisoit porter seulement parmi les autres meubles de sa

sa garde-robe, comme un présent qu'il estimoit, & qui lui étoit précieux, mais non pas pour en faire un ornement royal, & une marque de domination & de grandeur.

Mais ce qui auroit dû plus offenser l'honneur & la personne de l'Empereur, c'est que depuis que ce Pirate étoit rentré dans l'obéissance, les Troupes & les Armées qu'il commandoit étoient celles du Prince, leur paye & leur subsistance provenoit de ses deniers, le Prince faisoit toutes les dépenses, & cependant Icoan en avoit les honneurs & le profit. C'étoit là le malheur de la Chine de n'avoir pas des Ministres qui fissent paroître plus de zèle pour la grandeur & les intérêts de leur Souverain. L'argent d'un Pirate les avoit tous tellement corrompus, que pouvant bien empêcher le commerce de la Chine aux Hollandois de Formose, & les obliger ainsi à recevoir plutôt les ordres du Roi que ceux d'un Corsaire, ils n'avoient cependant pensé à rien moins qu'à soutenir en cette occasion la puissance & la majesté de leur Maître. Aussi étoit-ce seulement l'intention de ces Ministres de faire leurs affaires, & non pas celles de l'Etat & du Prince.

Il faut dire aussi quelque chose d'un différend qu'Icoan eut avec les Portugais de Macao. Il avoit toujours fait paroître de l'affection & de la considération pour cette ville, où il avoit demeuré si jeune, & lorsqu'il ne se promettoit pas encore une fortune si élevée. Il arriva cependant une rencontre
assez

assez remarquable, où il fut prêt, ainsi qu'il en menaçoit, de faire de très mauvais traitemens à ses habitans. Le sujet fut tel. Etant au Japon dans les commencemens de sa fortune, il avoit eu une Fille bâtarde qui pour lors fut baptisée & élevée dans la Religion Chrétienne. Depuis les Chrétiens ayant été chassés du Japon, elle en sortit comme les autres, & vint à Macao. Elle y fut reçue chez des personnes charitables qui en prirent soin, & continuèrent toujours de l'élever dans la piété & aux exercices de notre sainte Religion. Icoan, qui apprit en ce tems là que sa Fille étoit à Macao, envoya la demander comme un enfant qui lui appartenoit. On considéra la demande que faisoit ce Père, mais on ne jugea pas qu'il fût à propos de lui remettre sa Fille, parcequ'elle étoit Chrétienne. & que pour lui, encore qu'il eût été baptisé & qu'il eût fait profession d'être Chrétien, il vivoit cependant comme un infidèle. Néanmoins on fut bien aisé d'examiner cette affaire, autant qu'elle le méritoit, & il se fit pour ce sujet une assemblée d'Ecclésiastiques, & d'autres personnes pieuses, où il fut conclu qu'on ne devoit point rendre cet Enfant à son Père. Icoan fit des menaces terribles, déclara qu'il viendrait assiéger Macao avec une armée de cinq cens ou mille vaisseaux, qu'il en feroit sortir sa Fille par force, après qu'il auroit perdu & ruiné tous ceux qui la lui retenoient, qu'il alloit dès-lors les réduire à la dernière nécessité, en leur empêchant les vivres & toutes les com-

mo-

moditez qui leur venoient de la Chine. Mais avec toutes ses menaces, on ne lui rendit point sa Fille, & Dieu ne permit pas qu'Icoan fît à la ville de Macaô tout le mal dont il la menaçoit.

On ne fait point par quelle occasion il fut retenu. On fut seulement surpris d'apprendre quelque tems après qu'un vaisseau qui alloit de Macaô au Japon, s'étant perdu à la côte de la Chine où étoit Icoan, il avoit fait toute sorte de bons traitemens aux gens du vaisseau; qu'il leur avoit envoyé aussitôt tout ce qui leur étoit nécessaire; qu'il leur avoit ensuite donné des passeports & toutes les autres sûretés qu'ils avoient pu desirer pour s'en retourner en leur pays; & qu'après tout il n'avoit pas eu la pensée d'en retenir aucun, pour obliger ceux à qui il appartiendroit de lui faire rendre sa Fille; qu'il ne leur en avoit pas même parlé. Voilà où se termina toute la colère d'Icoan; & depuis il a toujours laissé ceux de Macaô en repos.

Les Portugais, qu'il avoit si bien reçus en cette occasion, remarquèrent qu'il avoit une Oratoire assez curieuse, où étoient entre autres les Images de Notre Seigneur, de la Vierge, & de quelques Saints. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des marques de la piété Chrétienne. C'est un témoignage seulement que ceux de cette Nation approuvent sans peine toute sorte de Religion. Comme ils ne s'attachent point à croire l'unité d'un Dieu, ils reçoivent indifféremment une mul-

m
te
de
pa
on
re
Sai
ren
la V
les
c'est
assez
le sa
dava
tugai
sus-C
lui vi
Chrét
avec
paroit
Mais i
entend
ni de
& sa v
fin ce
instru
l'Image
les, il
unes &
Les
faire de
leur im
frent a
avec lu

multitude de fausses Divinitez, & n'en arrêtent point le nombre, étant libre à chacun de croire plus ou moins de Dieux. Ainsi parcequ'ils trouvent tout bon en fait de Religion, ils ne font point de difficulté de mettre encore parmi leurs Pagodes quelques Images des Saints, mais sans faire aucune différence, ni rendre plus d'honneur à JESUS-CHRIST, à la Vierge & aux Saints qu'à leurs Idoles. Ils les considèrent tous comme leurs Dieux, & c'est-là toute leur Théologie. Il est même assez croyable, qu'encore qu'Icoan eût reçu le saint Baptême, il n'en savoit pas pour lors davantage. Car il ne parut point à ces Portugais qu'il en rendit plus d'honneur à JESUS-CHRIST, pour avoir son image. Ils ne lui virent pas faire non plus aucune action de Chrétien, encore que se trouvant pour lors avec des Chrétiens, il eût dû plutôt faire paroître quelques sentimens de Christianisme. Mais ils ne reconnurent pas qu'il eût même entendu parler d'Evangile, ni de Sacremens, ni de commandemens de Dieu & de l'Eglise; & sa vie étoit encore moins Chrétienne. Enfin ce misérable étoit, ou si impie, ou si peu instruit de ce qu'il avoit été, que mettant l'Image de JESUS-CHRIST auprès de ses Idoles, il donnoit également de l'encens aux unes & aux autres.

Les Portugais, après avoir reçu de ce Corsaire des traitemens si obligeans crurent qu'il leur importoit d'entretenir son amitié. Ils firent ainsi pour leurs affaires quelque traité avec lui, autant que la prudence & leurs besoins

soins le requéroient. Ils savoient trop que c'étoit un ennemi terrible, un voleur habile, & qui souvent étoit leur voisin de fort près. Mais comme il avoit demeuré autrefois dans leur ville, ils crurent qu'il auroit toujours quelque sujet de les considérer. C'est pourquoi ils traitèrent avec lui d'une manière fort honorable. Depuis ils se confièrent tellement en sa fidélité, qu'ils ne firent pas difficulté de lui commettre toutes leurs Marchandises, pour les transporter dans ses vaisseaux au Japon. Car les Portugais n'avoient plus la liberté du commerce en ce Pays là, depuis que les ports & les entrées en avoient été fermées à tous les Catholiques par de très sévères Edits.

Icoan faisoit ainsi valoir le commerce des habitans de Macao. Ce n'est pas qu'ils n'y vissent du péril. Ils n'avoient que trop de sujet de soupçonner que ce Corsaire ou ses gens pourroient s'accommoder quelque jour de toutes leurs marchandises, qu'ils en seroient quittes, pour dire qu'il seroit arrivé quelque naufrage, ou que des Corsaires auroient tout enlevé, & qu'il faudroit bien se payer de cette fourbe. Cependant Icoan y procéda avec tant d'honneur, qu'à ce qu'on a su de ces Marchands, il ne se trouva jamais le moindre mécompte dans ce qu'ils lui avoient confié. Ils s'apercevoient seulement que le profit n'étoit pas si grand, d'où ils jugeoient, qu'on se contentoit d'une partie pour laisser aller l'autre; encore attribuoient-ils ce larcin aux gens d'Icoan plutôt qu'à lui-même; & ils

ils
m
qu
qu
pui
pou
tira
soit
l'En
rins,
qu'o
nie,
rende
torité
que d
il ne
Comm
le non
eux &
quoi il
la dign
grandes
ne. Il
prétend
tant po
reurs d
avoit d
Etat.
Après
de ce
en usa. I
ges de la
les Prin

ils en passoient par là, parcequ'ils aimoient mieux que leur commerce subsistat toujours, quoiqu'avec moins de profit.

Plusieurs années se passèrent durant lesquelles il n'étoit parlé que de la grande puissance d'Icoan sur Mer & sur Terre. On pourroit le compter véritablement parmi les tirans de la Chine; lors même qu'il ne laissoit pas de passer pour fidelle serviteur de l'Empereur, parcequ'il l'étoit des Mandarins, & que son or & son argent faisoient qu'on ne parloit plus à la Cour de sa tyrannie, mais seulement des grands services qu'il rendoit à l'Etat. Aussi dans cette grande autorité où il étoit, ne lui manquoit il plus, que de prendre encore le nom de Roi. Mais il ne l'estimoit pas nécessaire à sa fortune. Comme il étoit prudent, il voyoit assez que le nom de Roi ne pourroit que le rendre odieux & ruiner même ses affaires. C'est pourquoy il se contenta d'avoir obtenu de la Cour la dignité de Gaucum, qui est une des plus grandes & des premières dignitez de la Chine. Il est vrai, qu'encore qu'il eût toujours prétendu à cette charge, il n'en fut pourtant pourvu que sous les derniers Empereurs de la Chine, & lorsque le Tartaret avoit déjà conquis une grande partie de ce Etat.

Après avoir vu jusqu'où arriva la fortune de ce Corsaire, il reste à voir comment il en usa. La Relation rend de grands témoignages de la fidélité qu'il conserva toujours pour les Princes de la Chine, qui fut telle qu'elle auroit

auroit pu servir d'exemple à plusieurs Grands de cet Etat. Car lors qu'il fut le plus puissant, non seulement il révéra toujours les ordres & la personne de l'Empereur, mais conserva même toute sorte de respect pour tous les Princes de la Famille Royale. Icoan étoit beaucoup plus puissant que les usurpateurs Chan & Ly, s'il eût voulu prendre les armes contre son Prince. Tant de monde dont il dispoit, & tant de thrésors qu'il avoit aquis, lui donnoient bien d'autres moyens de commencer & de soutenir quelque grande entreprise. Mais on peut dire qu'il avoit encore plus de fidélité que de forces & de richesses. Ainsi non seulement il demeura fidelle Sujet de son Roi, mais même au lieu qu'après la mort de Zunchin, & lorsque les Tartares étoient déjà entrez dans la Chine, il auroit pu mieux que jamais prendre la Couronne, ainsi que plusieurs, qui n'étoient pas si en état de se maintenir que lui, avoient fait. Ce fut lui au contraire qui fit couronner dans la Province de Foquien, le Prince dont nous avons parlé. Ce fut lui qui entreprit de le maintenir, & qui pour cet effet se vint retirer auprès de sa personne, après lui avoir assuré toutes les grandes forces qu'il avoit sur Mer & sur Terre. Icoan pouvoit enfin se servir de toutes ses troupes pour conquérir lui-même un Etat & une Monarchie; ou bien il pouvoit prendre avec elles un parti très-avantageux parmi les Tartares. Par là il assuroit désormais toute sa fortune, & il n'avoit plus rien

à

à
 qu
 qu
 av
 Il
 nar
 très
 enn
 cas
 delle
 avoi
 Ic
 Tart
 atten
 des tr
 quéri
 dans
 & de
 sur M
 leur té
 né Et
 Icoan
 que le
 dans le
 les fit p
 sollicita
 de lieu
 ces, p
 sance.
 On n
 la néces
 dnites le
 ce grand
 Tom.

à craindre du côté de la Chine. Mais ce qu'il devoit à ses Princes lui fut plus cher que sa fortune, & les sûretés qu'il trouvoit avec le Tartare, & même que sa propre vie. Il vit assez qu'il hazardoit tout, en entreprenant de deffendre un Prince, qu'il lui seroit très-difficile de maintenir contre de si puissans ennemis. Mais il semble que c'étoit là l'occasion qu'il cherchoit de se montrer aussi fidelle serviteur d'un Roi de la Chine, qu'il avoit été grand Corsaire & grand voleur.

Icoan, qui se préparoit à avoir bientôt les Tartares sur les bras, s'étoit résolu de les attendre dans la Province de Foquien, une des trois dernières qui leur restoit à conquérir de tout ce grand Empire. Il avoit dans tous ces lieux grand nombre de troupes & de gens dont il avoit éprouvé la résolution sur Mer & sur Terre. Il mettoit encore à leur tête un Prince qui venoit d'être couronné Empereur de la Chine. Ce Prince & Icoan étoient les deux plus grands obstacles que les Tartares eussent trouvé jusqu'alors dans leur Conquête; & ce fut aussi ce qui les fit penser à employer des caresses & des sollicitations auprès d'Icoan, eux qui en tant de lieux n'avoient employé que des menaces, pour faire tout flechir sous leur puissance.

On n'a pas pu éviter cette digression, dans la nécessité de faire connoître où étoient redoublées les forces de la Chine, & quel étoit ce grand Capitaine que l'on espéroit être assez

218 LA CONQ. DE LA CHINE
puissant pour sauver quelque partie de cet Etat
de l'invasion des Tartares.

Il faut reprendre les progrès de ces Con-
quérens. Après avoir achevé en 1645. de
réduire la ville & la Province de Nanquin,
avec les deux autres plus proches de Schiam-
si & de Huquan, les trois autres qui consi-
nent à celles ci, de Honam, de Suchuen &
d'Ivana, s'étoient rendues volontairement,
& toutes ces six Provinces avoient été ainsi
assujetties en l'espace de huit mois. L'oncle
du Roi, qui commandoit les armées, s'étoit
ensuite retiré à Nanquin, où il avoit établi
Vice-Roi un Mandarin Chinois. Mais com-
me le feu de la guerre étoit toujours fort
allumé dans tout ce grand pays, ce Prince
ne s'étoit pas tant retiré à Nanquin pour y
passer la saison de l'hyver, comme pour avi-
ser de là aux moyens de réduire les trois
dernières Provinces. Il estimoit cette expé-
dition bien avancée, s'il pouvoit obliger le
fameux Icoan à prendre parti parmi les
Tartares, & il crut y devoir employer les
prières & les promesses. Pour cet effet il lui
fit écrire par le Chinois, qu'il avoit établi Vice-
Roi à Nanquin, une personne qu'Icoan
pouvoit beaucoup considérer.

Ce Mandarin écrivoit en son nom, &
comme à un ami à qui il se croyoit obligé
de donner des avis importans. On savoit
pourtant qu'il ne le faisoit que par l'ordre
qu'il en avoit du Tartare. Le sujet de la
Lettre étoit, de lui faire entendre qu'il rui-
noit

noit
vict
,, dr
,, de
,, pa
,, so
,, qu
,, ces
,, éta
,, rec
,, Et
certai
ces n
tienne
pagné
la Ch
voit l
avoit
cheffe
Ico
qui lu
qu'il
légitim
,, n'é
,, entr
,, tre
,, Que
,, les
,, défer
,, solu
,, force
,, de
,, Que
,, dit b

noit ses affaires en prétendant s'opposer au victorieux ; „ Que s'il le croyoit il n'attendroit pas plus tard à lui remettre les trois dernières Provinces ; Qu'il lui donnoit sa parole & toutes les sûretés qu'il pouvoit souhaiter, qu'il obtiendrait de ce Prince, qu'il le laissât Vice-Roi des deux Provinces de Foquien & de Canton, ou qu'il l'en établit même Souverain & petit Roi, en reconnoissant seulement qu'il tiendrait cet Etat de l'Empereur des Tartares „ Il est certain que le Souverain de ces deux Provinces n'auroit pas été un petit Roi, puisqu'elles tiennent bien autant de pays que toute l'Espagne ; outre qu'elles sont les plus riches de la Chine, & que c'étoit le pays qui pouvoit le mieux accommoder Icoan, qui y avoit toutes ses forces, & toutes ses richesses.

Icoan fit à ce Mandarin une réponse, qui lui pouvoit faire connoître la fidélité qu'il étoit résolu de conserver pour son légitime Prince. „ Il lui mandoit qu'il n'étoit pas assez crédule pour se mettre entre les mains des voleurs, ni assez traitre pour livrer sa Patrie à ses Tirans ; Que non seulement il ne remettrait pas les Provinces dont il avoit entrepris la défense, mais qu'il étoit encore bien résolu d'employer ce qu'il avoit de vie, de forces & de richesses, pour mettre hors de toute la Chine ses Usurpateurs ; Que c'étoit son dessein, & qu'il s'attendit bien qu'il n'y perdrait pas de tems,

at
n-
de
in,
am-
nsi-
n &
ent,
ainfi
oncle
étoit
établi
com-
s fort
Prince
pour y
our avi-
es trois
te expé-
bliger le
rmi les
oyer les
effet il lui
abli Vice-
qu'Icoan
nom, &
oit obligé
On savoit
par l'ordre
sujet de la
qu'il rui-
noit

„ & qu'il n'obmettroit rien de tout ce qu'il
 „ jugeroit nécessaire pour en avancer l'exé-
 „ cution.

CHAPITRE VIII.

*Icoan demande du secours à l'Empereur du
 Japon qui le lui refuse.*

*Il soutient durant une année la guerre contre
 les Tartares.*

*Il est pris prisonnier & présenté à l'Empereur
 Xunchi.*

Quelle fut la fin de ce Corsaire.

ICOAN voyoit assez ce qu'il avoit à faire, après la réponse qu'il avoit faite au Vice-Roi de Nanquin. Il s'attendoit de voir bientôt toute la colére & toute la puissance d'un ennemi victorieux venir fondre sur lui. Il prépara donc tout ce qu'il avoit de forces pour bien soutenir celles de son ennemi, & pour ne rien négliger, il crut devoir envoyer une Ambassade à l'Empereur du Japon pour lui demander du secours. Il conjuroit ce Prince de vouloir faire passer dans la Chine quelques troupes, de la valeur & de la fermeté desquelles il pût mieux s'assurer qu'il ne l'étoit des milices de la Chine.

Cet Empereur du Japon est un Prince à peu près comme ceux de la Chine, tout enseveli dans les délices. S'il sort pour aller quelquefois à la chasse, ce n'est que dans son
 Palais-

Palanquin, où il est comme dans une cage toute fermée de Cristal. Il prétend que c'est pour obliger les Peuples à avoir pour lui plus de respect & plus de vénération, plutôt que par crainte qu'ils ne le voyent. Ce Prince répondit donc à l'Ambassade d'Icoan,

„ Qu'il ne traitoit jamais qu'avec les Rois
 „ ses égaux; Que si le légitime Souverain de
 „ la Chine; Zunchin, lui avoit demandé
 „ lui même du secours dans le tems qu'il en
 „ avoit besoin, il lui auroit envoyé de ses
 „ meilleures troupes, & en bon nombre;
 „ Qu'il seroit encore aussi disposé que jamais
 „ à les envoyer, si quelque Prince de ses
 „ légitimes Successeurs lui en faisoit la de-
 „ mande; mais que sur les instances d'un
 „ particulier, il ne le seroit pas; Que ces
 „ importantes résolutions étoient des affaires
 „ de Rois, & qui méritoient bien que des
 „ Rois en parlaissent „

Le Japonnois n'étoit pas si déraisonnable dans sa réponse: mais Icoan qui n'avoit pas pensé que ce Prince auroit dû le traiter avec tant de hauteur, n'étoit pas d'humeur à passer d'autres Offices qu'il auroit cru indignes de lui auprès des Grands de sa Cour. Il prétendoit qu'on y auroit dû autrement considérer celui qui se voyoit l'appui & le soutien de l'Empire de la Chine, & qui pouvoit bien ainsi parler au nom de tout cet Etat, en des tems où il en étoit comme l'ame & la vie. C'est pourquoi il laissa là le Japonnois, & ne pensa plus qu'à bien préparer ses gens à recevoir les Tartares.

H
6-

r du

ontre

erent

à faire,
 a Vice-
 de voir
 uissance
 sur lui.
 e forces
 emi, &
 envoyer
 on pour
 uroit ce
 a Chine
 a fermeté
 ne l'étoit

Prince à
 tout en-
 pour aller
 dans son
 Palaa-

Ceux-ci , après avoir su la résolution d'Icoan , virent qu'il n'y avoit point non plus de tems à perdre pour pousser leur victoire , mais qu'il étoit besoin d'y employer avec les forces toute la conduite qui seroit nécessaire. Ils trouvèrent à propos avant toutes choses de se mieux assurer de la ville de Nanquin , & ce fut en y établissant une puissance supérieure à celle du Mandarin qui en étoit Vice-Roi. Ils arrêtèrent donc que celui des Oncles du Roi, qui venoit de conquérir ces six Provinces, seroit désormais sa demeure & tiendrait sa Cour dans cette grande Ville, & afin que ce fût avec plus d'éclat , & que ce Prince y eût toute l'autorité, ils lui donnèrent le nom & la qualité de Roi. Ainsi la ville de Nanquin , qui avoit été autrefois la Cour & la demeure des Rois de la Chine, redevint la Cour d'un Roi des Tartares. Il parut pourtant que ce Prince, à qui on donnoit le nom de Roi, n'y prenoit pas plus d'autorité, que s'il n'en eût été que le Vice-roi seulement. Il pourroit même y avoir eu de la méprise dans la Relation, en sorte qu'il n'auroit été effectivement que le Vice-Roi. La suite éclaircira cette remarque, qui paroît considérable.

Le Conseil du jeune Xunchi fit cependant deux choses assez importantes dans l'établissement de ce Prince. La première fut de mettre de justes bornes à la grande puissance d'un Mandarin Chinois , & qui étoit un homme d'Etat des plus habiles. L'autre étoit qu'en établissant l'Oncle du Roi dans

d
h
m
qu
vo
fer
vo
Pri
par
van
plus
juge
à la
nom
mais
qu'il
tares
valeur
reur s
res.
ployé
& à po
prises.
conque
cette q
cette c
van qu
tion, c
nières F
à être p
cause de
tagnes
troupes
Ce Pr

dans cette grande Ville , on le tiroit par là honorablement du Commandement des Armées, pour laisser à un nouveau Chef la conquête des trois dernières Provinces. On voyoit que la guerre, où l'on alloit entrer, seroit plus rude & plus difficile qu'elle n'avoit été. C'est pourquoi, encore que ce Prince fût heureux & vaillant, néanmoins parcequ'un autre plus jeune, appelé Pelipaovan, étoit plus considéré dans les troupes, & plus habile dans tout l'art de la guerre, on jugea qu'il seroit plus important de le mettre à la tête des armées. On n'a point su le nom de ce premier Oncle de l'Empereur; mais on pourroit dire de ce Pelipaovan, qu'il a été comme un Héros entre les Tartares, qui reconnoissoient que c'étoit à sa valeur & à ses sages conseils que l'Empereur son Neveu étoit redevable de ses victoires. C'étoit lui aussi qui s'étoit le plus employé à inspirer de la valeur à ce jeune Prince & à porter son courage à ces grandes entreprises. Aussi les Tartares l'appelloient ils le conquérant de la Chine; & il n'estima pas cette qualité indigne de la part qu'il avoit à cette conquête. Ce fut donc à ce Pelipaovan qu'on commit ce qui restoit de l'expédition, c'est-à-dire, la réduction des trois dernières Provinces, où la guerre se préparoit à être plus rude que dans les autres, tant à cause de la difficulté du pays plein de montagnes, que parcequ'il avoit de puissantes troupes qui étoient résolues à se bien défendre.

Ce Prince reçut volontiers ces ordres. Com.

me il ne desiroit rien avec plus d'empressement que de répondre à l'estime qu'on avoit de sa valeur, il n'y avoit rien aussi qui le satisfît davantage que de voir qu'il avoit désormais à vaincre, où la victoire seroit la plus difficile, & déjà il ne se faisoit qu'un jeu de tout ce qu'on y voyoit de difficultez & d'obstacles.

Il se mit donc en campagne au commencement de l'année 1646. à la tête d'une armée de deux cens mille hommes tous soldats choisis. Car il y avoit de l'émulation dans les troupes à qui serviroit sous ce Prince. Il avoit cinquante mille hommes pour sa Cavalerie, & cent cinquante mille de gens de pied. Il faisoit aussi conduire pour l'artillerie cinq cens pièces de canon avec tout l'attirail nécessaire pour une grande entreprise. Entre plusieurs armées des Tartares qui avoient jusqu'alors couru l'Etat de la Chine, il s'en étoit bien trouvé d'aussi nombreuses, mais non pas de gens aussi bienfaits & aussi vaillans qu'étoient ceux que commandoit Pelipaovan : aussi étoit il besoin que les Tartares fissent pour lors marcher leurs meilleures troupes. On ne fait pas bien le nombre de celles que l'Empereur de la Chine & le Général Icoan commandoient : mais il est certain qu'il y avoit dans ces Provinces plus d'un million d'hommes sous les armes, outre ceux qui tenoient encore la mer ; parcequ'outre les vieilles troupes & les milices particulières d'Icoan, il s'étoit encore retiré des autres
Pro-

t
f
c
p
au
au
ari
en
les
alo
ord
qu'i
d'au
tière
il re
mesu
son a
enco
C
voit
Géné
il sav
fendr
raison
vince
leurs
Tarta
plus
cepen
Icoan

Provinces dans celles ci une multitude innombrable de monde.

Pelipaovan entra premièrement dans la Province de Foquien , où il s'attendoit de trouver de plus grands obstacles dans les passages & les détroits des montagnes. Le Prince qui y avoit été couronné, y jouissoit depuis six mois de toute la grandeur de la Royauté. Icoan Général de ses armées s'y étoit aussi rendu avec ses meilleures troupes. Les armées ne tardèrent guères à se joindre & à en venir aux mains. Mais on n'a pu savoir les combats & les batailles qui se donnèrent alors. Comme les deux partis étoient extraordinairement animez , il est aisé de penser qu'il y eut de grands faits d'armes de part & d'autre. Pelipaovan employa une année entière à se rendre Maître de cette Province ; & il reconnut qu'il n'avoit pas pris si mal ses mesures , d'y avoir commencé la guerre avec son armée entière , & lorsque ses gens étoient encore frais , & dans leur première chaleur.

C'étoit une entreprise hardie , & qui pouvoit même paroître présomptueuse , que ce Général fût entré d'abord dans un pays, où il savoit qu'on se préparoit le mieux à se défendre : mais depuis on connut qu'il avoit eu raison. Les Villes & les Places de cette Province n'ouvrirent pas les portes comme ailleurs. On soutint par tout les attaques des Tartares , & on ne céda que quand il n'y eut plus moyen de résister. Quelque recherche cependant qu'on ait pu faire de ce que fit Icoan , on n'en n'a pu apprendre rien de par-

ticulier. On fait seulement qu'il se trouva en toutes les grandes occasions, sans tourner jamais visage à ses ennemis. Mais il tomba enfin entre leurs mains & demeura prisonnier de guerre. On ne fait pas non plus, si ce fut dans un combat, ou dans la défense de quelque place. Il est toujours certain qu'il n'abandonna pas son poste, & que ce ne fut qu'après avoir longtems combattu qu'il rendit les armes à un ennemi qu'il avoit si outrageusement offensé.

Tout fut facile aux Tartares après la prise d'Icoan. Comme il ne leur restoit plus rien d'important dans cette Province que de s'assurer de la personne du Roi, ce fut une affaire bientôt achevée, & ainsi que la Relation en parle, ils ne tardèrent guères à lui ôter la vie. Il semble pourtant par la suite qu'il se maintint encore assez de tems. Cette particularité s'éclaircira en son lieu.

Quant à Icoan, on trouva à propos de lui laisser la vie pour le présenter à l'Empereur Xunchi. Mais pour être tombé, il n'en fut pas plus abatu. Ses fers & sa prison ne lui ôtèrent encore rien de sa fierté & de son courage. Il voulut seulement paroître extraordinairement animé contre les Chinois; & pour cela il prit aussitôt l'habit de Tartare. Il se fit couper les cheveux, & avec ce nouveau visage, il alla, comme s'il eût été encore le maître de ses armées, présenter ses services au victorieux, & demander à prendre parti chez lui, avec toutes les milices qu'il prétendoit avoir encore en Mer & sur Terre.

Il semble que cette assurance d'oser venir faire à son vainqueur des offres de ce qu'il lui venoit d'ôter, lorsqu'il l'avoit fait son prisonnier, étoit assez hors de saison. Au moins, s'il ne devoit pas être plus constant, ni plus fidelle à sa Patrie, il auroit pu paroître plus prudent & plus habile homme d'avoir fait ces offres dans les tems qu'elles lui pouvoient être plus avantageuses.

Le Tartare ne rejetta pourtant pas les offres d'Icoan. Il avoit besoin de vaisseaux & de gens de Mer pour réduire les deux dernières Provinces. Il n'étoit pas si aisé d'avoir sitôt prêts tout l'équipage & l'armement d'une armée Navale, à moins qu'Icoan ne s'employât à rassurer ses gens, qui avoient pour lors un horrible éloignement pour les Tartares. On lui enleva néanmoins tous ses trésors, si ce n'est qu'il en eût encore de cachez que l'on ne put pas trouver. Ensuite on l'envoya prisonnier à Nanquin où étoit pour lors l'Oncle de l'Empereur. Quelque tems après il fut conduit à Pequín, où il fut présenté au jeune Xunchi.

Lorsqu'Icoan fut devant ce Prince, on ne manqua pas d'y faire mention de la réponse qu'il avoit faite au Mandarin qui lui avoit écrit. On rapporta les termes injurieux avec lesquels il y parloit des Tartares, & comment il les appelloit des voleurs & des tirans. On ne lui fit pas à la vérité un si grand crime de s'être mis en défense, & de s'être employé, autant qu'il avoit pu, pour maintenir le Roi qui avoit été couronné dans la Province de

Foquien, parcequ'on jugea que c'étoit une fidélité qu'il devoit à son Roi & à sa Patrie.

Icoan, qui vit les grandes plaintes que les Tartares faisoient de sa lettre, nia hardiment qu'elle fût de lui. Il soutint qu'il ne l'avoit point écrite, ni rien de semblable; que c'étoit une pièce supposée & avancée par ses ennemis, pour le rendre odieux à cette Cour, & y achever sa perte.

On passa un autre chef, où on prétendoit qu'il étoit criminel de Lèze Majesté, pour avoir, de son autorité, ouvert les mines d'Argent, & obligé par plusieurs violences les Peuples à le travailler.

Icoan soutint n'avoir point fait ouvrir de mines d'argent; que, bien loin que l'argent qu'il avoit eût été tiré des mines de la Chine sans la permission de l'Empereur, il lui en étoit venu au contraire des mines qui sont dans les terres du Roi d'Espagne & de l'Empereur du Japon, & par la permission de ces Princes. Il en convainquit à l'heure même ceux qui avoient prétendu lui faire un crime de son argent. Il est certain que cette grande quantité qu'il en avoit, lui étoit venue, comme il disoit, en partie du Japon par la voye de Nangasacke, & en partie du Mexique & du Perou, des mines du Roi d'Espagne, par les vaisseaux de Manile.

Après s'être justifié, comme il put, sur ces chefs plus importants, on présenta une multitude de mémoriaux & de plaintes sur les vexations qu'il avoit faites dans les Provinces

V
é
é
P
m
te
pr
pu
du
eux
qu
fidé
dép
faire
prof
qu'à
nistre
feroie
qui a
Maitr
Qu
tenter
qu'il
avoit
encore
ce qui
à ses
pas co
dre à
fâteurs.
nouvea
que la
nement
leurs pr

vinces de la Chine. Et, ce qui est assez étrange, est que ceux qui les présentoient, étoient les mêmes Ministres des derniers Empereurs de la Chine, qui les avoient eux-mêmes retenus & empêchez d'être présentés au Roi, après avoir été gagnez par les présens d'Icoan. Ces traîtres étoient si impudens que de vouloir faire valoir auprès du Tartare, ce qui justifioit qu'ils s'étoient eux-mêmes vendus à Icoan. Et, parce qu'ils lui avoient si bien fait acheter leur infidélité, qu'ils l'avoient obligé pour cela de dépouiller les Provinces, ils prétendoient le faire encore punir pour avoir dépouillé à leur profit ces mêmes Provinces. Il n'appartenoit qu'à des Rois de la Chine d'avoir de tels Ministres, & de là le Tartare pouvoit penser quels seroient auprès d'un Prince étranger, ceux qui avoient tant de fois trahi leur légitime Maître, & un Empereur de leur Nation.

Quant à Icoan, il avoit encore de quoi contenter quelque tems ceux qui avoient cru qu'il n'y avoit plus rien à attendre de lui. Il avoit caché des trésors que l'on n'avoit pas encore découverts. Ainsi, comme il savoit ce qui pouvoit donner une meilleure face à ses affaires, soit qu'il fût, ou qu'il ne fût pas coupable, il jugea qu'il falloit se résoudre à payer de nouveaux tributs à ses accusateurs. Il s'employa donc à racheter de nouveau la faveur de ces mêmes Ministres, que la politique & la douceur du gouvernement des Tartares avoient continué dans leurs premières dignitez. Toutes les accusa-

tions cessèrent par ce moyen. Icoan redevint innocent à mesure qu'on reçut son argent & ses présens. Il se trouva des témoins qui déposèrent pour sa justification ; & tout ce qui avoit été avancé contre lui , ne fut plus que de fausses suppositions & de noires calomnies. Enfin pour s'être déclaré libéral , il fut déclaré innocent & renvoyé pleinement absous. C'étoit-là la justice que l'argent de ce Pirate se faisoit rendre par les Ministres de la Chine.

Non seulement Icoan se trouva justifié , mais il fut de plus maintenu dans la dignité de Gaucum. Il y avoit pourtant de l'apparence que c'étoit pour autant de tems que son argent & ses libéralitez dureroient , & qu'après cela , il faudroit se résoudre à perdre la dignité avec la vie.

Le Tartare savoit aussi ce qu'il auroit à faire , lorsqu'il verroit qu'il ne pourroit avoir aucun avantage à laisser vivre un ennemi si déclaré , & qu'il venoit de traiter si indignement. Icoan le diffimuloit autant qu'il lui étoit possible : mais il ne paroissoit toujours que trop qu'on venoit de le dépouiller d'un grand pouvoir , & de grands biens en même tems. Ce qui lui restoit de sa Charge étoit un nom & une qualité , qui lui laissoient quelques honneurs , & rien autre chose. D'ailleurs sa présence devenoit tous les jours moins supportable à ceux , qui , outre qu'ils voyoient qu'il n'y avoit tantôt plus rien à tirer de lui , auroient encore fort souhaité d'être défaits d'un témoin si irréprochable de leurs concussions.

sions. Enfin l'infortuné Icoan étoit de toutes parts fort en danger de sa personne & de sa vie, si ce n'est qu'il eût déjà succombé sous les ruses de tant d'ennemis, comme plusieurs l'ont cru. Voilà quel fut ce Pirate, qui après avoir eu de si heureuses aventures en sa vie, vit enfin que ses mauvais jours étoient restez les derniers.

Les Tartares s'étant rendus les Maitres de la Province de Foquien, on peut dire qu'ils le furent en même tems de tout l'empire de la Chine. Car quoiqu'ils ne fussent pas encore entrez dans les Provinces de Canton & de Quansi, ils y voyoient dèsormais si peu d'obstacle à leurs victoires, que tout cette expédition ne les embarassoit guères.

L'Empereur Xunchi ne tarda point à envoyer des Grands de sa Cour à son Oncle Pelipaovan, pour le congratuler sur la réduction de cette Province & la prise du Général Icoan que l'on y avoit beaucoup plus appréhendé. Il le fit aussi Vice-Roi de ces dernières Provinces. C'est ce qui fait croire qu'il n'auroit pas donné la qualité de Roi à l'autre de ses Oncles qui résidoit à Nanquïn. Il y a peu d'apparence que ce premier Prince, qui n'avoit pas le mérite ni toutes les grandes qualitez de ce dernier, eût été fait Roi de ces Provinces, pendant que celui qu'on appelloit le Conquérant de la Chine, & qui étoit beaucoup plus considéré à la Cour; n'eût été que Vice-Roi seulement de ces trois dernières. Il est même contre toute raison de penser que ce jeune Empe-
reur

reur auroit voulu partager ainsi sa nouvelle Monarchie, pour se faire des compagnons de sa grandeur, qui auroient pu être bientôt assez puissans pour la lui disputer toute entière. Et il n'est que trop vrai que la gloire de regner ne se partage pas si aisément sur des considérations de parenté & d'affinité. Ainsi tout ce qui auroit pu donner lieu de penser que ce premier Oncle de Xunchi auroit été Roi effectivement, seroit qu'il avoit dans ses Provinces des Vice-Rois qui dépendoient de lui: mais Pelipao-van en avoit de même. Il falloit donc que ce ne fût pas une marque particulière de Souveraineté, mais un ordre seulement que ces Princes avoient de la Cour, d'établir des Vice-Rois inférieurs, en se conservant toujours la supériorité, & toute l'autorité du gouvernement.

Le
 Ces
 Une
 an
 C
 Ordo
 pu

QU
 quête
 la défi
 qu'il l
 ne à c
 difficul
 de l'éd
 réta ai
 pourvo
 pour ré
 sous la
 comme
 il fit pa
 homme
 cédente
 si tous
 déjà aff
 donné l

CHAPITRE IX.

Les Tartares passent dans la Province de Canton, où un Prince de la Chine s'étoit fait couronner Empereur.

Ces troupes entrent dans la Ville de Canton, en ayant trouvé les portes ouvertes. Une Armée Navale de la Chine, qui y amenoit du secours, met le feu à la Cité.

Ordonnance que le Vice-Roi des Tartares fait publier dans Canton.

Quoiqu'il y eût encore deux grandes Provinces à réduire, pour achever la conquête de toute la Chine, Pelipaovan, après la défaite & la prise d'Icoan, n'estima pas qu'il lui pût être glorieux de passer en personne à cette expédition, tant il y voyoit peu de difficulté & d'obstacles qui pussent ajouter de l'éclat à ses premières victoires. Il s'arrêta ainsi dans la Province de Foquien pour pourvoir de là à tout ce qui seroit nécessaire, pour réduire tout ce qui restoit de la Chine sous la puissance des Tartares. Il voulut commercer par la Province de Canton, où il fit passer une armée de deux cens mille hommes, ainsi qu'il avoit fait l'année précédente dans celle de Foquien. Et comme si tous les Peuples de Canton eussent été déjà assujettis aux Tartares, après avoir donné le commandement des Troupes à un

Gé-

Général ou Vice-Roi des Armes qui avoit seulement le soin & la direction de la guerre, il établit encore un autre Chef qui prenoit la qualité de Vice-Roi des Lettres ou Intendant de la Justice, pour administrer le civil & apporter tous les Réglemens nécessaires pour le gouvernement de cette Province.

Le Général des troupes s'appelloit *Ly*, ainsi que le premier Tiran dont il a été fait mention au commencement de la Relation, & celui ci ne cédoit guères en cruauté à l'autre. Ce furent aussi les violences de ce Commandant qui commencèrent à rendre la domination des Tartares beaucoup plus redoutable à ces Peuples. Jusques là, ils avoient espéré quelque douceur de la modération des victorieux, & de cette Justice si exacte qu'on leur disoit que le Roi & ses Oncles avoient fait observer par tout où ils avoient passé. Mais la manière de procéder si violente de ce Vice-Roi leur fit perdre bientôt toute la bonne opinion qu'ils avoient eue de ce nouveau gouvernement. Quant au Chef de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, c'étoit un homme plus modéré & plus capable de commandement, qui s'employoit aussi en tout ce qu'il pouvoit pour maintenir auprès des Peuples l'estime qu'ils avoient eue de la bonté & de la clémence du Roi.

Comme cette Province est plus proche de Macao, d'où les Relations sont venues à Manile, & de là ailleurs, on a été mieux
iu-

j
 c
 l
 d
 Je
 pl
 m
 les
 il
 m
 nie
 Ch
 per
 que
 app
 gen
 Ils
 & p
 hom
 prem
 C'est
 incor
 vince
 l'Em
 Co
 Lyc
 dès l
 Et c
 de v
 la V
 troupp
 Janvi
 Cant
 natio

informé de tout ce qui s'est passé de remarquable en sa réduction. C'est pourquoi par la manière dont les Chinois s'y sont défendus, on pourra mieux voir quelle a été ailleurs la valeur & les grands faits d'armes, ou plutôt la mauvaise conduite & le peu de fermeté de toute cette Nation. Mais de ce que les Tartares y ont si maltraité les Peuples, il ne s'en suit pas qu'ils aient fait par tout les mêmes ravages qu'ils ont faits dans ces dernières Provinces. Comme cette partie de la Chine étoit fort éloignée de la Cour & de la personne de l'Empereur, il est certain que quelques précautions que ce Prince y eût pu apporter, il ne fut pas possible de tenir les gens de Guerre dans une discipline si exacte. Ils n'y étoient pas payez comme auparavant, & pour les faire subsister, leur Général, homme violent & emporté, leur donnoit le premier l'exemple de toute sorte de licence. C'est ce qui a fait que la désolation a été incomparablement plus grande dans ces Provinces du Midi, qu'en tout le reste de l'Empire.

Cette nombreuse Armée que le Général Ly commandoit, commença d'être en marche dès les premiers jours de Janvier de 1647. Et comme c'étoit la coutume des Tartares de venir fondre avec toutes leurs forces sur la Ville capitale de la Province, toutes les troupes se trouvèrent au dix-neuvième de Janvier à une demie journée de la ville de Canton. Il est aisé de s'imaginer la consternation où toutes choses y furent alors. Mais pour

avoit
e la
f qui
ettes
minif-
emens
cette

t Ly,
été fait
elation,
auté à
ces de
à ren-
aucoup
ques là,
de la
tte Jus-
le Roi
par tout
nière de
leur fit
opinion
ouverne-
tico, ou
un hom-
de com-
i en tout
près des
de la bon-

proche de
venues à
été mieux
iii-

pour concevoir jusqu'où peut aller la fott ambition des hommes de se vouloir faire Rois, il faut savoir que dans cette Ville, qui ne pouvoit attendre que de se voir bientôt sous la domination des Tartares, un nouveau Prince du sang Royal s'étoit fait couronner au mois de Décembre précédent grand Empereur de la Chine. Celui qui avoit vu que la Royauté de quelques jours venoit de coûter la vie à plusieurs plus puissans que lui, ne pouvoit encore perdre l'envie de se faire appeller grand Empereur, & tout son Etat étoit pourtant compris dans la seule ville de Canton. Ses tributs & toute son épargne y étoient en de belles espérances. Ce que disoit un Roi de Cordoue, Aujourd'hui Roi, & mourir demain, fut l'aventure de ce Chinois, aussi bien que celle de ce Roi Maure.

Ce grand Empereur de Canton avoit avec lui quelque Soldatesque mal équipée, autant que mal payée. C'étoient aussi tous gens bien résolus à fuir devant les Tartares, avant que d'en venir aux mains pour la défense de leur Prince. Ils s'étoient trouvez déjà en bien des occasions, parcequ'ils y avoient toujours pris la fuite, & qu'ils s'étoient réservés sans doute pour cette dernière. Voilà quelles étoient les forces de cet Empereur, dont la Relation n'a point dit le nom, parceque ses victoires ne l'ont pas fort signalé.

Quant à la ville de Canton, on tient qu'elle étoit parfaitement bien fortifiée & les grandes richesses qu'il y avoit dedans faisoient fort souhaitter aux Tartares, qu'elle fît quelque forte

se
du
un
&
rop
rich
un
ce
deu
fenc
gné
trav
vert
tenir
cour
mon
serte
pouv
Solda
sur un
pié de
c'étoi
suffisa
forte d
ville d
toutes
long S
pouvoi
Tartare
Ce n'e
voient
eux. se
ne s'est
res.

forte de résistance, pour avoir lieu d'y user du droit des armes. Ils savoient qu'il y avoit un grand commerce de toutes les Nations, & que plusieurs Marchans & même d'Europe y avoient comme en dépôt toutes leurs richesses. Ils se flattoient ainsi de pouvoir faire un riche butin, s'il se faisoit quelque résistance en une Ville si forte. Il y avoit bien alors deux cens mille habitans, qui se voyoient défendus de deux fortes murailles, accompagnées de leurs tours & boulevarts, & d'autres travaux en très bonne défense, & tous couverts de grosse artillerie. Il s'agissoit de maintenir un Roi qui venoit d'être nouvellement couronné, & qui avoit avec lui assez de monde. Quelques fuyards & quelques déserteurs qu'ils fussent pour la plupart, ils ne pouvoient pourtant pas être tous de mauvais Soldats. De plus, comme cette Ville est sur une grande Rivière, il y avoit encore au pié de ses murailles une puissante flotte; & c'étoient tous Vaisseaux bien armez, pourvus suffisamment de gens de guerre, & de toute sorte de munitions. Il y avoit enfin dans la ville de Canton du monde, des vivres, & toutes les choses nécessaires pour soutenir un long Siège: cependant, malgré tout ce qui pouvoit rendre une Ville imprenable, vingt Tartares seulement s'en rendirent les Maîtres. Ce n'étoient que quelques coureurs qui avoient pris le devant de l'Armée qui prirent eux seuls la grande ville de Canton. Il ne s'est rien vu de pareil dans les Histoires.

L'Ar-

L'Armée des Tartares étoit demeurée à une demie journée de la Ville, lorsque ces vingt Cavaliers s'en détachèrent pour ce grand exploit : car ces milices n'obéissent pas, & n'attendent pas d'être commandées, comme par tout ailleurs. Ceux ci s'étant donc avancés jusques aux portes de la vieille Ville, qu'ils trouvèrent ouvertes, ils y entrèrent aussitôt, & coururent ensuite toutes les rues, jusqu'à ce qu'ils furent à la Ville neuve, où ils en firent autant. Ils tiroient seulement quelques flèches de côté & d'autre, pour donner de la peur à ces habitans ; & leur crioiient cependant que personne n'eût à se mouvoir ; que l'Armée étoit à leurs portes ; mais qu'ils ne devoient rien appréhender, s'ils vouloient demeurer en paix.

A peine avoit-on su dans la Ville l'approche de l'Armée des Tartares, que la plupart de la Soldatesque, au lieu de penser à se mettre en défense abandonna aussitôt son poste & ses armes. Tous ces braves ne voulurent plus faire paroître les marques qu'ils portoient de gens de guerre. Ils quittèrent leurs casques bordés de jaune, qui est la livrée ordinaire des Soldats, & ayant jetté leurs armes, ils se vinrent jeter parmi le gros & la foule du peuple. L'Empereur de Canton se trouva seul dans son Palais, sans autres Gardes que le nombre de ses Femmes, & la compagnie de quelques Eunuques ; bonnes troupes pour disputer la victoire aux Tartares. Dans cette extrémité, l'Épargne de ce Prince se trou-

va
pe
ils
fre
O
pen
lans
un
nois
de c
gard
ter a
femin
les fi
le fan
res,
Roi d
Ville.
Auc
res cep
n'étoit
vie le
les ric
voient
déguis
cet. Éq
sérable
qu'il y
porte
Comm
en vou
che to
que le

va encore tellement vuide, & son crédit si petit, qu'ayant besoin de trois mille écus, ils ne se purent trouver dans tous ses coffres, ni même encore dans la bourse de ses Officiers.

Ce petit nombre de Tartares couroit cependant les rues & les places de la Ville, sans trouver personne qui les arrêtât durant un assez longtems. A la fin quelques Chinois qui s'amassèrent, en investirent quatre de ceux qui se tenoient le plus mal sur leurs gardes. Ils les prirent & les allèrent présenter au Roi. Ce Prince, lors qu'il les vit, semit sur son tribunal, & commanda qu'on les fît mourir en sa présence. Ce fut tout le sang qui fut répandu du côté des Tartares, & tout ce que leur couta la défaite du Roi de Canton, & la prise de cette grande Ville.

Aucun de tous ces habitans ne pensoit guères cependant à défendre sa Ville. Chacun n'étoit occupé que des moyens de sauver sa vie le mieux qu'il le pourroit. Pour cela, les riches & les Grands de la Ville trouvoient que leur plus grande sûreté étoit de se déguiser en pauvres, & de se venir jeter en cet équipage parmi la foule & les plus misérables de la populace. DIEU soit loué, qu'il y ait des jours dans la vie, où le riche porte envie à la condition du pauvre. Comme c'étoit à ces riches que les Tartares en vouloient; car ce sont eux que l'on cherche toujours, & leurs ennemis aussi bien que leurs amis; c'étoit pour cela qu'ils se met-

mettoient plus en peine de se bien cacher. Pour les pauvres qui n'avoient rien à perdre, ils demeuroient dans leurs maisons en toute sûreté ; & là ils avoient pour lors le plaisir de se moquer de la fortune des riches, qui s'étoit moquée si longtems de leur misère. Il étoit cependant assez inutile à la plupart de ceux qui avoient de grands biens de prendre tant de peine à se déguiser. La malice de la populace ne vouloit pas perdre une occasion si belle de se vanger, qui étoit de les faire connoître à ceux qui les cherchoient. „ Qu'ils se montrent, disoit-on de „ toutes parts, & qu'ils viennent enrichir les „ Tartares, ces voleurs, qui ont vendu leur „ Roi, pour amasser tant de biens. Qu'ils „ viennent en rendre compte à leur nouveau „ Maître. Ils nous oppriment, & ils se jouent de nous depuis si longtems. Mais il ne fera pas dit qu'ils soient de plus grands Seigneurs que nous ; qu'ils ne soient que déguisez en pauvres, & que nous soyons toujours misérables ; que ce soit eux qui nous aient perdus, & que ce soit nous qui les sauvions.

L'Armée des Tartares arriva devant la Ville à la fin du jour, & ce ne fut pas un petit étonnement d'y trouver les portes ouvertes, comme si ce n'eût plus été une Ville ennemie. Tous ceux donc qui voulurent y aller prendre leurs logemens, en eurent la liberté ; & ils y dormirent en repos, sans qu'on leur demandat qui ils étoient, ni ce qu'ils venoient faire. Les Vice-Rois furent

lo
la
de
féc
jou
vre
por
fes
vec
qui
en
„ L
„ le
„ ref
„ mo
„ suis
„ ce 1
„ vivr
„ en
„ mau
„ j'att
„ qu'i
„ Ari
„ &c.
avoit le
moigne
en sa p
sur son
fut pas
tems.
cendre
niâtrer
voyoit
Tom.

loger dans les Palais des anciens Vice Rois de la Chine, dont ils s'accommodèrent comme de leur propre maison.

Le Roi de Canton se trouva ainsi dépossédé de son Etat au quarante quatrième jour de son Regne. Il étoit résolu de ne vivre pas plus longtems, & pour cela on rapporte que, lorsqu'il se vit abandonné de ses gens, il s'affit en son Trône Royal avec encore assez de fierté, & toute la gravité qui étoit digne de sa personne. Ce Prince en cét état se haranguoit lui-même.

„ Les Tartares (disoit-il) sont dans ma Ville ; & mes gens m'ont abandonné. Il ne
 „ reste que de mourir. Mais il faut au
 „ moins que je meure comme un Roi. Je
 „ suis monté sur le Trône, & il faut que
 „ ce soit sur le Trône aussi que j'achève de
 „ vivre. C'est-là que je me veux satisfaire
 „ en envisageant encore ma bonne & ma
 „ mauvaise fortune tout à la fois. C'est-là que
 „ j'attendrai que le Ciel dispose de moi, ainsi
 „ qu'il en a ordonné. Je ne contredis point ses
 „ Arrêts. Je ne m'oppose point à ses ordres,
 „ &c. Quelques unes de ses Femmes qu'il
 „ avoit le plus considérées, pour lui mieux témoigner
 „ combien elles l'aimoient, se tuèrent en sa présence.
 „ Pour le Roi, il demeura sur son Trône jusqu'à la nuit.
 „ Mais il ne fut pas d'avis d'y attendre la mort plus long-
 „ tems. La peur ou le sommeil l'en firent descendre,
 „ & il avoit raison de ne se pas opiniâtrer à faire le grave,
 „ en un tems où il voyoit que ce seroit bientôt fait de toute sa

gravité. Mais en quelque posture que se pût mettre ce mal heureux Prince, il ne pouvoit échaper longtems à ses ennemis, qui le cherchoient trop soigneusement pour ne le pas trouver.

Cette même nuit une puissante Flotte de la Chine étoit entrée de la mer dans le canal de la Rivière, & ensuite étoit venue se présenter devant cette Ville, où elle amenoit un secours très-considérable. Mais ces nouvelles milices, surprises d'apprendre que les ennemis en étoient déjà les Maîtres, ne firent qu'achever son désastre. Elles passèrent à un tel excès de fureur, & contre les ennemis communs qui étoient dans la Ville, & contre les habitans qui s'étoient rendus avec tant de lâcheté, qu'elles mirent le feu à la partie de Canton qu'on appelle la Ville neuve, ou la Cité, qui étoit le plus beau quartier de cette grande Ville. Le feu gagna tellement en peu de tems que la plupart des maisons, qui n'étoient bâties que de bois, furent consumées dans cet embrasement. On tient qu'il fut si grand, qu'à la vieille Ville, qui étoit éloignée de la Cité de deux lieues, on vit durant toute cette nuit aussi clair qu'on auroit pu voir en plein midi. Quelques-uns crurent que les Tartares, après avoir mis le feu à la Cité, en accusoient la flotte des Chinois. Mais il y a peu d'apparence que ces victorieux eussent voulu perdre le fruit de leur victoire, réduisant en cendres la plus belle partie de cette grande Ville. Ils n'avoient pas

enco-

P
s
se
fu
de
me
lon
par
(
mer
furi
qu'u
vinc
ordr
chi.
Princ
seroie
habita
hors,
recev
y met
& ave
cessaire
les hab
eût de
des arm
aucune
tiré un
lerie qu
mort de
nus tent
Roi n'en
quand m
il est cer

ne se pût
e pouvoit
i le cher-
ne le pas

Flotte de
s le canal
ne se pré-
e amenoit
s ces nou-
e que les
ne firent
èrent à un
ennemis
, & con-
avec tant
à la partie
neuve, ou
quartier de
gna telle-
upart des
e de bois,
rafement.
la vieille
a Cité de
cette nuit
en plein
les Tar-
la Cité,
is. Mais
victorieux
eur victoi-
belle par-
voient pas
enco-

PAR LES TARTARES. 243

pas encore commencé à la saccager, ainsi qu'ils s'y étoient résolus, sans se foucher qu'ils eussent tort ou raison. La Flotte se retira ensuite, après s'être fait voir la nuit à la clarté de ce grand embrasement, & encore au commencement du jour; où l'on reconnut pour lors l'état pitoyable où étoit la plus grande partie de cette Ville.

Ce fut ensuite de ce désordre que commencèrent les violences & les emportemens furieux des Tartares, qui n'ont fait depuis qu'une affreuse ruine de toutes ces belles Provinces. Ils ne se mirent plus en peine des ordres & des défenses de l'Empereur Xuan-chi. C'étoit une des Ordonnances de ce Prince, que les Villes & Places qui ne se feroient point défendues, c'est-à-dire, où les habitans n'auroient point combattu ni au dehors, ni au dedans de leurs murailles, ne recevroient aucun mauvais traitement. Qu'on y mettroit seulement un Gouverneur Tartare, & avec lui quelques troupes, s'il étoit nécessaire, pour y tenir garnison, afin que, si les habitans venoient après à se révolter, il y eût de quoi les châtier & les réduire par la force des armes. La ville de Canton n'avoit fait aucune résistance; & on n'avoit peut-être pas tiré un seul coup de canon de toute l'Artillerie qui étoit sur ses murailles. Quant à la mort de ces quatre Tartares qui y étoient venus tenter fortune si mal à propos, le Vice-Roi n'en avoit peut-être encore rien su, & quand même on lui auroit rapporté leur mort, il est certain que ces coureurs étoient entrez

sans son ordre dans la Ville. Tout ce qui se fait sans ordre des Chefs d'un parti ne peut pas obliger ceux d'un autre parti à garder à cet égard aucun des ordres militaires établis par les Rois ou par ceux qui commandent leurs Armées.

Mais nonobstant toutes les défenses de l'Empereur, le Vice-Roi qui auroit voulu que la ville de Canton eût résisté pour être en droit de la piller, ne voulut pas, droit ou non droit, laisser échaper une si belle proye. Ce Commandant aussi emporté de son avarice que de sa cruauté, avoit déjà compté pour lui les richesses de Canton. Il se prépara donc un pillage, contre tous les ordres du Roi, & contre la parole qu'il avoit donnée lui-même, avant & après être entré dans cette ville, & pour commencer il fit afficher aussitot qu'il fit jour, dans toutes les rues & places publiques, plusieurs Ordonnances qui portoient. 1. Que nul des habitans n'eût à appréhender aucune violence, parcequ'il ne leur seroit point fait de dommage, en quoi que ce fût. 2. Que tous sans exception eussent à se couper les cheveux à la façon des Tartares, dans trois jours sous peine de la vie. 3. Que dans ces trois jours les Chefs des familles eussent à se présenter devant les Vice-Rois, & à porter par écrit leurs noms & ceux de toute leur famille très-exactement, en sorte que celui qui ne seroit point énoncé dans ce dénombrement, seroit tenu pour un ennemi, & un traître digne de mort. 4. Que chacun des artisans eût à reprendre

la

Les T
Les V
vern
Mors
suite
Réduct
vince

LE 20
ne
bitans de
tes ses b
fac & le
jours.
côtez un
ment ils
qui n'étoi

PAR LES TARTARES. 245

sa vacation ordinaire, pour vivre de son art & de son travail, ainsi qu'avant l'entrée des Tartares. 5. Que le commerce & tout le négoce continuât comme auparavant; & pour cela que les lieux & maisons où s'assembloient les Marchands, les Boutiques, les Comptoirs pour écrire & faire les affaires, & généralement toutes les places & lieux de trafic fussent ouverts pour l'utilité & la nécessité publiques. Ce furent les Ordonnances que le Vice-Roi fit publier. Et voici ce qu'il en exécuta.

CHAPITRE X.

*Les Tartares saccagent la ville de Canton.
Les Vice-Rois y établissent un nouveau gouvernement.*

Mort du Roi de Canton & de toute sa suite.

Réduction des autres places de la Province.

LE 20. jour de Janvier de l'année 1647. ne fut pas un jour heureux pour les habitans de Canton. Le Vice-Roi, après toutes ses belles Ordonnances, y commença le sac & le pillage, qui continua durant trois jours. Les Tartares y trouvoient de tous côtés un si riche butin, qu'au commencement ils ne daignoient pas se charger de ce qui n'étoit point, ou or, ou argent, ou perle,

le, ou musc, ou autres choses de grand prix. Depuis ils ne laissèrent pas de s'accommoder des soyes, filées & à filer, ouvragées & en étofe, & non ouvragées; & ensuite de tout le reste, dont il prenoit fantaisie à ceux qui pilloient de se saisir. Il n'y eut point d'autre quartier avec des gens qui vouloient que tout fût à leur discrétion.

Il est pourtant vrai que, comme il y a par tout de plus honnêtes gens que les autres, il se trouva aussi parmi ces Tartares quelques Capitaines, qui sont les personnes les plus qualifiées de cette Nation, qui traitèrent les habitans de Canton avec un peu plus d'humanité. Ils alloient seulement aux maisons des Mandarins, où l'on leur présentoit quelque somme d'argent, ou quelque autre chose d'une valeur considérable. Et lorsqu'ils agrétoient ce présent ou cette rançon, ils se retiroient sans faire d'autre recherche dans cette maison. C'étoit là ce que les Mandarins estimoient de plus obligeant, à cause qu'ils y gardoient très soigneusement leurs femmes. Le Tartare en sortant de cette maison, vouloit bien encore y laisser quelque signal qu'elle avoit été pillée, afin que d'autres n'eussent pas à venir la piller une seconde fois. Mais si d'ailleurs le présent du Mandarin ne le satisfaisoit pas, faute d'être proportionné à ce qu'il avoit appris de ses richesses, ce misérable voyoit bientôt mettre tout en désordre dans sa maison. Il perdoit & son présent & tout ce qu'il avoit de meilleur, ou au moins tout ce dont il plaisoit

se
ce
Il
ou
to
pla
re
voi
falle
avan
une
que
gard
uns
présé
effet
plaisir
craint
Tarta
plussie
ils n'e
quelqu
rins pu
lors m
demeu
doient
richesse
avantage
Pour
& le co
nez à la
n'y a gu
mes, c

soit au Tartare de s'accommoder : car dès ce moment il n'y avoit plus de miséricorde. Il n'y avoit lieu dans la maison qu'il ne fit ouvrir. Il vouloit fouiller & chercher par tout , pour en faire enlever tout ce qui lui plaisoit , biens & personnes.

Ce fut ce qui obligea les Mandarins à faire de grandes largesses de tout ce qu'ils pouvoient avoir de riche & de précieux. Car il falloit se résoudre à être libéral ; & le plus avare craignoit de ne paroître pas prodigue en une occasion , où il voyoit qu'il n'y avoit que la profusion qui lui pût servir de sauvegarde. Il arrivoit cependant que quelques-uns ne se fauvoient pas encore après tous les présens qu'ils avoient pu faire. C'étoit un effet de la malice du peuple , qui pour avoir le plaisir de se vanger de ses Mandarins, n'avoit pas craint de donner de fausses informations aux Tartares , où ils leur faisoient entendre que plusieurs avoient beaucoup plus de bien qu'ils n'en avoient en effet. C'est pourquoi quelques présens que plusieurs des Mandarins pussent faire , ils n'en étoient pas pour lors mieux traittez ; parceque les Tartares en demeuroident à leurs mémoires , & prétendoient toujours que ceux qui avoient tant de richesses , leur pouvoient donner beaucoup davantage.

Pour les personnes de moindre condition & le commun peuple , ils étoient abandonnez à la discrétion des soldats ; & comme il n'y a guères à prendre parmi ce genre d'hommes , ces misérables habitans virent durant

trois jours , où en est réduite une ville abandonnée au sac & au pillage. Après qu'on leur avoit ravi tout ce qu'ils avoient , ils voyoient qu'on n'en demeurait pas encore là. C'étoient des excès & des violences qui mettoient toute la patience à bout. Comme les Chinois sont jaloux par dessus tous les peuples du monde , il n'y avoit rien qui leur fût plus sensible que de voir les Tartares enfoncer impudemment les appartemens ou plutôt les prisons & les cages où ils tenoient leurs femmes enfermées. Je dis des prisons & des cages , parcequ'on ne peut pas appeler autrement les lieux où ces femmes sont enfermées , tant elles sont resserrées & gardées étroitement. C'est ce que l'on peut voir , quand les familles font quelques voyages sur les rivières : car pour lors on transporte les femmes dans des loges , dont les portes & les fenêtres , qui sont assez petites , sont encore toutes garnies de jalousies de fil de fer , très fortes & qu'il n'est pas aisé de forcer. Et pour les appartemens où elles sont dans les maisons de la Ville , il n'y a jamais de fenêtres sur la rue , ni d'aucun côté , où l'on les puisse voir. Avec toutes ces précautions , les Chinois ne croient pas que leurs femmes soyent encore en sûreté. Cela ne peut être que parcequ'il y a des choses qui se perdent , pour être trop bien gardées.

Mais toutes les jalousies de Chinois n'étoient guères d'usage pour lors. Les Tartares eurent bientôt brisé ces loges & ces pri-

l
l
o
m
re
da
ve.
Fe
soi
pou
vie
deve
té,
priso
ceux
des r
du sa
ainsi
bre ,
que l
haute
les a
sez.
Ce
violen
dant
dans l
mens
res, le
té, le
qui

prisons: & comme on ne voyoit de toutes parts que des Pères & des Maris s'efforcer pour sauver l'honneur de leurs Filles & de leurs Femmes, parceque ces sortes de violences sont insupportables à toute la Nation, on ne voyoit aussi par tout que meurtre & massacre. Les Tartares n'étoient pas encore satisfaits d'avoir mis tout en désordre dans les maisons des Chinois. Pour achever de les outrager, ils emmenoient leurs Femmes dans leur Camp, & leur disoient; qu'ils étoient venus en la Chine, pour leur faire voir le Ciel un jour en leur vie, sans grilles & sans jalousies; qu'elles devoient pour lors respirer en toute liberté, après avoir été toute leur vie captives & prisonnières. C'étoient là les railleries de ceux qui se donnoient du plaisir d'insulter à des misérables. On tient qu'au premier jour du sac de cette Ville, ils en emmenèrent ainsi dans leur Camp un très-grand nombre, sans considérer davantage les riches que les pauvres; les Dames de la plus haute qualité étant réduites aussi bien que les autres à souffrir les dernières indignitez.

Ce n'étoient ainsi que meurtres & que violences dans toute la ville de Canton, pendant que d'un autre côté on n'entendoit dans le Camp que les cris & les gémissemens des Femmes qui pleuroient leurs Pères, leurs Maris, leur honneur, leur liberté, leur patrie, & un nombre d'autres maux qui leur donnoient horreur de la vie &

d'elles-mêmes. La populace dans cette désolation ne cessoit de crier & de se plaindre aux Vice-Rois, si c'étoit là ce qu'on leur avoit promis, si c'étoit là l'assurance qu'ils avoient donnés, qu'il ne seroit fait aucun dommage à ceux qui se seroient rendus volontaiement, ainsi qu'ils avoient fait, eux qui voyoient leur Ville & leurs familles ruinées, pour s'être si facilement rendus.

L'Intendant de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, faisoit assez connoître qu'il n'approuvoit pas tout ce désordre. Mais comme il n'en étoit pas le Maître, il ne se tourmentoit guères pour l'arrêter. Le Vice-Roi des Armes s'en inettoit encore moins en peine. Il fit seulement publier de nouvelles Ordonnances, par lesquelles il défendoit aux Soldats d'entrer dans les maisons, & de faire aucun mauvais traitement aux habitans, sur peine de punition. Mais toutes ces défences étoient des remèdes très-foibles pour de si grands maux. Aussi ne les faisoit il que par politique, & pour amuser ces peuples. Car il étoit le premier infracteur de tout ce qu'il ordonnoit, par la part qu'il avoit au butin. Et ce qui faisoit encore mieux voir que les Vice-Rois étoient eux-mêmes les premiers coupables de ce désordre, c'étoit qu'ils faisoient porter publiquement dans leurs maisons tout ce qui se trouvoit de plus riche dans cette Ville. Ils vouloient seulement que l'on crût qu'ils n'avoient pas eu de quoi payer l'Armée, & que
pour

PAR LES TARTARES. 251

pour cela, ils avoient souffert que leurs Soldats pillassent & trouvaissent de quoi subsister.

Les Chinois ne laissoient pas d'amener au Vice Roi des Armes plusieurs de ses Soldats, qu'ils accusoient devant lui d'avoir tué, d'avoir violé, & commis d'autres crimes qui remplissoient toute leur Ville de désespoir. Alors, il en faisoit faire quelque châtiment, mais ce n'étoit pas comme les crimes le méritoient. Ainsi durant les trois jours que dura le pillage de Canton, il n'y eut rien qui y pût arrêter la violence & la fureur. On tient qu'il y eut plus de quinze mille habitans massacrez; & la plupart au sujet de leurs Femmes, de leurs Filles, & de leurs Sœurs. Ni les biens, ni l'honneur en toute autre occasion, n'auroient pas obligé les Chinois à exposer si facilement leur vie. Mais il parut qu'ils vouloient bien périr pour la défense de leurs Femmes. C'est l'ascendant qu'elles ont pu tout sur les hommes d'inspirer de la résolution aux plus timides.

Ce qui se passa en ces trois jours, fut la ruine & la désolation où l'on a vu depuis cette grande Ville, dont les richesses surpassoient auparavant celles de plusieurs Royaumes. Après tout ce ravage, le Général des Tartares disoit encore qu'il auroit souhaité que ces habitans lui eussent fait quelque résistance, parcequ'il auroit eu sujet de les traiter avec moins de modération. Mais si c'étoit là la modération de ces Tartares, il est difficile de

s'imaginer quelle auroit pu être leur sévérité & leur rigueur.

Après ces trois jours, où tout fut abandonné à la violence & au pillage, il parut que les Vice Rois ne vouloient pas que le mal allat plus avant. Ils s'appliquèrent pour lors à arrêter l'insolence de leurs Soldats, ce qui ne leur fut pas difficile; & l'on vit, par là, qu'il y a peu de désordres parmi des troupes que les Chefs ne puissent arrêter, s'ils veulent s'y employer aussi généreusement qu'il est nécessaire. Pour remettre donc les choses dans l'ordre, on fit commandement à tous les Soldats de sortir de la Ville, & de n'y pas rentrer qu'ils ne fussent commandez, mais de demeurer tous dans le Camp. On devoit punir de mort ceux qui contreviendroient. Les Tartares demeurèrent ainsi campez tout autour des murailles de Canton, sous des tentes de cuir, à leur ordinaire. Il y en avoit pour lors un si grand nombre, & toutes dans un si bel arrangement, qu'il sembloit que ce fût une grande Ville portative, & déjà une autre Canton.

Les plaintes & les violences s'appaisèrent par ce moyen. Ce n'est pas qu'il n'y eût toujours que trop de sujets de se plaindre. Il est difficile que les choses se passent autrement dans les Armées. On le voit dans celles de l'Europe, ou s'il n'est pas possible d'arrêter des Soldats, qui font toute leur fortune du brigandage, il est encore bien moins possible de le faire parmi des barbares. Ce n'étoit plus cependant que modération, en compa-
raï-

raïf
miff
enfi
mau
mall
fait
patie
Il
être t
la har
tares
abbai
leurs
faifoie
res éle
tonner
main a
baiffer
doient
piration
proftern
dant qu
des pa
aux ou
miférabl
flatteries
d'Atteffe
les Vice
& de. Di
Lorsqu
Ville, il
qui crie
vous sou
Les Chino

PAR LES TARTARES. 253

raison de ce que l'on venoit de voir. Les misérables habitans de Canton commencèrent enfin à respirer; & tel se consoloit avec sa mauvaise fortune, de n'avoir pas été des plus malheureux. Etrange soulagement, mais qui fait pourtant qu'on prend son infortune en patience?

Il ne restoit plus qu'à admirer, ou plutot à être touché de compassion de voir d'une part la hauteur & la fierté avec laquelle les Tartares traittoient les Chinois, & de l'autre les abbaiffemens, où ceux ci demeuroient devant leurs vainqueurs. A la moindre plainte que faisoient ces misérables, les Soldats Tartares élevoient la voix, ou plutot c'étoit un tonnerre, & en même tems ils avoient la main au sabre. Les Chinois ne faisoient que baisser la tête & hauffer les épaules. Ils perdoient même la voix, & retenoient la respiration autant qu'ils le pouvoient; ou se prosternoient & demeuroient à genoux, pendant qu'ils cherchoient des complimens & des paroles obligeantes pour répondre aux outrages de leurs oppresseurs. Ces misérables en venoient quelquefois à des flatteries si impertinentes, qu'ils traittoient d'Atteffe le dernier Soldat de l'armée; & pour les Vice Rois, ils les qualifioient de Majestez & de Divinitez s'ils le vouloient.

Lorsque ces Commandans alloient par la Ville, il y avoit toujours de leurs Gardes qui crioient au peuple à haute voix: Etes-vous soumis au grand Roi des Tartarres? Les Chinois répondoient alors plusieurs fois, Qu'ils

Qu'ils lui étoient très soumis ; & donnoient pour cela toutes les marques possibles de leur soumission. Cependant le moindre soldat qui passoit par la rue , traitoit comme un crocheteur & un valet quelque Chinois que ce fût qu'il rencontra, fût-il des plus qualifiés de la Ville. Il lui faisoit porter son bagage & tout ce dont il étoit chargé. Ainsi sans avoir d'autre autorité que la force , & une insolence de Tartare , il réduisoit la patience du Chinois à lui rendre les services les plus bas & les plus indignes. Mais quelle patience qui mettoit ce misérable au désespoir ! Car les Chinois , & sur tout les personnes de qualité de cette Nation sont tellement délicates & ennemies de tout ce qui leur donne de la peine , & les rend méprisables , qu'il n'y avoit rien qu'ils ressentissent davantage que ces insultes.

Les Vice-Rois , après avoir pourvu au gouvernement de la Ville par l'établissement de divers Magistrats , qui devoient rendre la Justice sous leur autorité , trouvèrent encore à propos de faire distribuer parmi le peuple des petits billets de papier de couleur , de la grandeur de deux doigts , où étoient écrites en caractères Chinois ces paroles : *Peuple sujet au Roi des Tartares*. Par le moyen de ces billets , qui étoient autant de formules de soumission & d'obéissance , & qu'on devoit avoir à la main , ou attacher à ses habits , le peuple pouvoit désormais aller & venir en toute sûreté. Il y avoit d'autres billets pour les personnes de plus grande qua-

qu
de
éto
rac
me
ger
tous
ces
& c
Vill
A
stois
sonn
Cant
cont
& ils
n'éto
autre
pour
nécess
avoir
tiendro
découv
fidens
né. I
l'heure
Monar
On co
ceux qu
Leur cr
que fide
litique d
rir.
Les c

PAR LES TARTARES. 255

qualité. Ceux ci étoient de la grandeur de la main en quarré, où les mêmes paroles étoient marquées, mais en de plus gros caractères; & ils n'étoient pas de papier comme les autres, mais de quelque étofe. Les gens de guerre avoient un grand respect pour tous ces billets, & particulièrement pour ces derniers. C'étoit là le privilége des Grands & des personnes les plus considérées de la Ville.

Après toutes ces suretez établies, il n'estoit plus que de s'assurer encore de la personne du Roi qui avoit été couronné à Canton. Jusques-là les Vice-Rois s'étoient contentez de savoir qu'il étoit dans la Ville; & ils y avoient mis une si bonne garde qu'il n'étoit pas possible que ce Prince ni aucun autre Chinois leur pût échapper. Ils firent pour lors toutes les diligences qui étoient nécessaires pour le trouver; & à la fin après avoir menacé de punir de mort ceux qui le tiendroient plus longtems caché, il leur fut découvert avec quelques uns de ses plus confidens qui ne l'avoient pas encore abandonné. Les Tartares lui coupèrent la tête à l'heure même. Ce fut la fin de ce grand Monarque qui regna quarante-quatre jours. On continua ensuite de faire mourir tous ceux qui se trouvèrent auprès de ce Prince. Leur crime étoit d'avoir osé conserver quelque fidélité pour leur Roi; & pour cela la politique des Tartares les condamnoit à mourir.

Les choses ayant commencé de reprendre leur

leur train ordinaire au dedans de la Ville selon la forme du gouvernement des Tartares, ou de celui qu'il leur plut d'y établir, ayant laissé, & changé ensuite, & depuis encore réformé les anciens Mandarins; toute l'application de ces nouveaux Maitres fut de réparer les dommages que l'incendie avoit faits aux édifices de la Ville, & ceux que la fureur des gens de guerre avoit laissez aux lieux voisins de la campagne. On pourvut encore tout de nouveau au rétablissement & à la sureté du commerce, comme à faire que tous les artisans reprissent leurs métiers & leur exercice ordinaire, afin que chacun ne pensat qu'à s'employer désormais à la vacation pour la nécessité & l'utilité publiques.

Il ne restoit plus aux victorieux que de reduire sous leur puissance les autres lieux & places de cette Province. Elle contient un assez grand nombre de belles Villes, dont les plus considérables, après Canton, sont Xaochin, Nanchium, & Hochicheu. Ils envoyèrent à toutes, à leur ordinaire, leur demander qu'elles eussent à se soumettre volontairement & en paix, ou qu'autrement l'armée iroit bientôt leur porter la guerre, & qu'il n'y auroit alors plus de quartier. La plupart se rendirent à cet ordre sans attendre la violence. D'autres se mirent en état de se défendre, où elles ne gagnèrent guères, & toutes se trouvèrent réduites en peu de tems. Celles qui résistèrent, connurent bien qu'elles auroient mieux fait
de

de
le
for
gr
ve
elle
cou
leur
elle
lens
ti, f
moi
n'y e
châti
& il
avoie
fut ai
quérin
de la
résou
natio

de profiter du tems , & de prévenir même le commandement qui leur étoit fait de se soumettre; puis qu'aussi bien il falloit que de gré ou de force elles reconnussent un nouveau Maître. Ainsi au premier refus qu'elles firent d'obéir , toute la campagne fut couverte de troupes , qui ne tardèrent pas à leur faire sentir toutes les violences dont elles avoient été menacées. Les plus insolens de l'armée s'étoient jettés dans ce parti, sous des Chefs qui ne les animoient pas moins à tout ruiner & à tout perdre. Il n'y eut ni honneur ni justice , ni crainte de châtement qui pussent arrêter ces furieux; & il n'y eut qu'à souffrir pour ceux qui avoient pris le parti de se défendre. Ce fut ainsi que les Tartares achevèrent de conquérir cette grande Province , à l'exception de la ville de Xiaochin , qui ne put encore se résoudre à reconnoître une si cruelle domination.

CHAPITRE XI.

*Les Chinois se défendent à Xaochin.
Gueyvan Roi de Quansi vient en cette Ville.
Il va de là au devant des Tartares, il les combat & les met en fuite.*

*Division entre les Chinois.
Ils sont défaits en un autre combat, & leur ville de Xaochin prise.*

LA ville de Xaochin est remarquable entre toutes les autres de la Chine pour être la première que l'on ait su avoir emporté quelque avantage sur les Tartares. Non seulement on y prit la résolution de se défendre, mais on alla encore au devant de l'ennemi, avant qu'il se fût approché de ses murailles; & on l'obligea de retourner en arrière après l'avoir battu & défait en pleine campagne. La ville de Xaochin est éloignée de Canton environ de trois journées. Elle est grande & assez forte tant par son affiette & sa situation que par plusieurs travaux qui la mettoient en état de se pouvoir défendre. Elle est située en une des extrémités de la Province de Canton, du côté qu'elle confine à celle de Quansi, qui étoit la dernière à conquérir des quinze, qui font tout le grand Empire de la Chine. C'étoit aussi une des trois dont Pelipaovan avoit entrepris la conquête, & qui devoient faire son Gouvernement.

de
de
C
la
en
mi
à n
ce
ces
ense
risâ
doit
soien
veno
mett
U
étoit
jeune
& de
ne de
rien d
ment
jusque
armes
sent co
guerre
d'assen
ceux q
tres Pr
ner aff
pêcher

Il y avoit dans cette Province de Quansi deux Rois nouvellement couronnez, tous deux Princes du Sang Royal de la Chine. C'étoit afin que les Tartares eussent par tout la gloire d'être les vainqueurs des Rois, & encore le plaisir de faire éprouver à tant de misérables, quel avantage il pouvoit y avoir à mourir une Couronne sur la tête. Mais ce qui pourroit donner à rire, est que ces deux Souverains avoient aussi une guerre ensemble, ou plutot un procès sur la Jurisdiction & les droits que chacun prétendoit en cette Province. Ainsi ils ne pensoient guères à faire la part au Tartare, qui venoit pourtant s'emparer de tout, pour les mettre d'accord.

Un de ces deux Rois appellé Sinhianvan, étoit un jeune Prince âgé d'environ vingt ans, jeune d'années aussi bien que de résolution & de conduite. L'autre, appellé Gueyvan, ne devoit pas être si jeune. La Relation n'a rien dit aussi de son âge: elle marque seulement que c'étoit un homme vaillant, & qui jusques-là avoit été assez heureux dans les armes; & même que, si les Chinois l'eussent couronné dès les commencemens de la guerre, en sorte qu'il eût pu avoir le tems d'assembler des troupes, ainsi que plusieurs de ceux qui avoient été couronnez dans les autres Provinces, avoient fait, il auroit pu donner assez d'affaires aux Tartares, & les empêcher de venir si avant dans le pays.

Ce

Ce Gueyvan se mit donc en campagne; & bien résolu de faire tête aux ennemis, il alla les attendre à l'entrée de sa Province du côté qu'elle touche à celle de Canton. Ce fut la première fois que les Chinois osèrent aller au devant des Tartares; & ce fut ici le premier homme de la Chine, qui ne se contenta pas de les attendre, mais qui voulut encore les aller chercher, pour s'opposer à leur marche & pour les combattre. La ville de Xaochin, qui est située comme nous avons dit aux confins des deux Provinces de Canton & de Quansî, étoit la seule de la Province qui ne s'étoit pas encore soumise aux Tartares. Gueyvan qui s'étoit avancé jusques-là envoya faire des offres à ces habitans de sa personne, de son crédit, & de ses forces, & que s'ils vouloient le reconnoître pour Roi, il exposeroit toutes choses pour la défense de leur liberté. Ceux de Xaochin reçurent assez bien les propositions de Gueyvan; & ils le reconnurent aussitôt pour leur Roi. Il entra en même tems dans leur Ville, qu'il trouva très-bien pourvue d'armes & de munitions, avec un grand nombre de milices qui y étoient accourues de toutes parts. C'étoient des gens qui prétendoient combattre encore pour leur liberté & celle de leur Patrie, & perdre plutôt la vie, que de vivre esclaves des Tartares.

Gueyvan avoit aussi d'assez bonnes troupes, qui entrèrent avec lui dans la Ville. Il avoit

av
ap
el
me
cou
libe
qui
tout
lut
perd
gne.
re n
res n
voien
pire to
fès qu
paova
tout c
vinces
chien.
deur de
on. E
gloire
conten
pes, a
les sur
il passa
mée à
faire ob
fi. Il
toute la
homme
raineté.

avoit entr'autres des Soldats qui se faisoient appeller les Loups, qui étoient des gens d'espérance & d'exécution. Il voyoit généralement dans tous ceux qu'il commandoit beaucoup de résolution, & plus d'amour de la liberté que de la vie. Toute cette ardeur, qui relevoit encore son courage, lui faisoit tout espérer, & pour en profiter, il se résolut d'aller combattre les Tartares, & sans perdre de tems. Il se mit donc en campagne. Les résolutions de ces Conseils de guerre n'étoient pas si secrètes que les Tartares n'en fussent informez. Mais ils ne pouvoient croire qu'en un petit coin de cet Empire tout ruiné, il se pût former des entreprises qui dussent retarder leur victoire. Peli-paovan lui-même avoit tellement méprisé tout ce qu'il y avoit de résistance dans ces Provinces, qu'il n'avoit pas voulu partir de Fo-chien. Il lui sembloit indigne de sa grandeur de paroître seulement en cette expédition. Et comme il vouloit bien en laisser la gloire au Vice-Roi de Canton, il s'étoit contenté de lui envoyer de nouvelles troupes, avec ordre qu'ayant pourvu à toutes les sûretés de sa Ville & de sa Province, il passât au plutôt avec une puissante armée à la ville rebelle de Xaochin, pour la faire obéir avec toute la Province de Quanssi. Il lui commandoit aussi de ne laisser en toute la Chine aucune tête couronnée, ni homme vivant qui pût prétendre à la Souveraineté.

Le

Le Vice-Roi étoit parti de Canton avec une armée de près de deux cens mille hommes, Cavalerie & Infanterie. Il faisoit encore conduire une nombreuse Artillerie avec tout l'attirail nécessaire. Cependant il avoit remis au Vice-Roi des Lettres la direction de toutes les affaires de la ville & de la Province de Canton, tant pour la paix que pour la guerre. Il lui avoit laissé aussi pour sa sûreté toutes les milices qui lui étoient nécessaires. Cette grande armée ne manqua pas avant peu de jours de paroître à la vue de la ville de Xaochin. Mais avant que d'approcher de plus près de ses murailles, elle rencontra celle de Gueyvan qui lui montra toutes les apparences d'en vouloir venir aux mains. C'étoient de belles & de nombreuses troupes, & qui étoient déjà en ordre de bataille. Les Tartares en les voyant crurent qu'ils ne devoient avoir que du mépris de toute cette fierté si peu ordinaire aux Chinois, & comme cette belle montre ne leur paroissoit qu'une vaine audace qui seroit bientôt très mal soutenue, ils ne marchèrent point à les joindre, & à les aller charger en gros, & assez en désordre à leur ordinaire. Ils s'attendoient de les rompre dès ce premier choc sans aucune difficulté, ou plutôt parcequ'ils les avoient tant de fois batus, ils les tenoient pour des gens qui étoient déjà défaits. Cependant cette première attaque ne leur réussit pas comme ils avoient pensé. Les Chinois ne faisoient pas

pas po
rage
ces b
mains
ils leu
tre.
va les
serrée
ceroit
ces &
rent p
leur q
de dé
ils fait
de ru
choc
gouren
Chino
qui av
menço
toit pa
vaincu
champ
de Ta
presqu
parts.
sans
qu'ils
Tarta
der qu
veuler
étende
fortun

pas pour lors beaucoup de bruit. C'étoit de rage & de honte de se voir ainsi méprisés de ces barbares. Mais lorsqu'ils furent aux mains avec ceux qui les venoient charger, ils leur montrèrent qu'ils savoient combattre. Sur tout la Cavalerie des Tartares trouva les piques de ces Chinois si fermes & si ferrées, qu'elle vit bien qu'elle ne les enfonceroit pas sitôt. On en vint de là aux lances & aux sabres, où les Chinois ne montrèrent pas encore moins de fermeté & de valeur que les Tartares. Ils ne faisoient pas de décharges de traits ni de flèches, mais ils faisoient de toutes parts un grand feu, & de rudes décharges de leur artillerie. Le choc étoit enfin très rude, & soutenu vigoureusement de part & d'autre. Aucun des Chinois ne lâchoit encore pied, par où ceux qui avoient cru leur victoire si assurée, commençoient déjà à s'appercevoir que ce n'étoit pas une Loi, qu'un parti fût toujours vaincu & l'autre toujours victorieux. Le champ cependant commençoit à se couvrir de Tartares morts & blessez, & ce n'étoit presque que leur sang qui couloit de toutes parts. Les Chinois avançoient toujours, sans pourtant se pouvoir encore imaginer qu'ils eussent la victoire de leur côté. Les Tartares ne pouvoient non plus se persuader qu'ils fussent défaits; tant les hommes veulent donner d'autorité à la coutume qu'ils étendent sur ce qu'ils appellent eux mêmes fortune & hazard.

A la

avec
hom-
oit en-
ie avec
il avoit
irection
la Pro-
ue pour
ur sa su-
t néces-
qua pas
vue de la
d'appro-
elle ren-
lui mon-
ouloir ve-
elles & de
ut déjà en
en les vo-
oir que du
eu ordinai-
belle mou-
audace qui
ils ne mar-
& à les aller
désordre à
de les rom-
cune difficul-
oient tant de
des gens qui
nt cette pre-
pas comme
is ne faisoient
pas

A la fin néanmoins, les Tartares aussi bien que les Chinois crurent à ce qu'ils voyoient de leurs yeux. Ceux-là se trouvèrent rompus & commencèrent à se retirer en désordre, & même à prendre la fuite. Les Chinois qui connurent mieux leur avantage, pressèrent encore les vaincus de plus près. Les uns enfin confessèrent que la journée n'étoit pas pour eux, & les autres crièrent victoire. C'étoit ainsi que les Chinois auroient dû se défendre dans les premières Provinces, où il est certain que, si l'on eût aussi vaillamment combattu, toutes les forces des Tartares n'auroient pas sitôt achevé cette grande conquête.

Les Chinois revinrent ensuite à Xaochin, où ils entrèrent triomphans & tout glorieux de leur victoire. Ils y furent reçus des habitans avec des larmes de joye; & ce ne furent durant plusieurs jours que regales, que caresses & qu'applaudissemens, que ce Peuple ne pouvoit se lasser de leur donner, comme à autant de Libérateurs, & de vangeurs de la Patrie. Mais c'étoit chanter le triomphe avant la victoire. L'avantage que les Chinois venoient de remporter étoit un commencement capable d'arrêter les progrès de leurs agresseurs, mais il eût fallu qu'il eussent su le faire valoir. Au lieu que la sottise vanité de cette Nation ne tarda guères à mettre la division parini eux, & à les sacrifier ainsi à la vengeance de leurs ennemis.

Il s'étoit trouvé dans cette grande bataille des Soldats des deux Provinces de Canton & de Quansi. Ceux de la première étoient déjà à Xaochin, lorsque Gueyvan y fut reconnu pour Roi. Les uns & les autres s'étoient également signalez dans cette grande journée. Cependant quand on en vint dans la ville aux louanges & aux applaudissemens, ni les uns ni les autres ne voulurent plus reconnoître d'égalité. Chacune de ces milices prétendoit avoir mis elle seule les Tartares en fuite, & qu'elle pourroit bien encore elle seule faire tête à ce redoutable ennemi. C'étoit là la fierté de la Nation, & ce fut aussi ce combat de gloire & de louanges qui commença à former deux partis, mais qui ne subsistèrent guères ni l'un ni l'autre.

Le Tartare piqué au vis de sa déroute, étoit tout occupé des moyens d'effacer une tache qui pouvoit décréditer la gloire de ses Armes. Ainsi sans perdre de tems il reprit la campagne au premier jour animé extraordinairement contre la Ville de Xaochin. Il reconnut qu'il n'avoit été battu le jour précédent, que pour s'être tenu trop assuré de sa victoire, & avoir ainsi trop inconsidérément méprisé son ennemi. C'est pourquoi, il prit garde pour lors à prendre mieux ses avantages. Il mit son Armée en bataille dans l'Ordonnance qu'il jugea la plus à propos, & il donna tous les ordres nécessaires pour attaquer & pour rompre plus sûrement son ennemi.

Les Chinois ne manquèrent pas de venir se présenter à un nouveau combat, mais ils n'étoient pas en si grand nombre, que le jour précédent. Les milices de ces deux Provinces en étoient demeurées sur le point d'honneur, & elles prenoient bien le tems de le disputer. Ceux de Canton soutenoient toujours opiniâtrément qu'on leur devoit tout l'honneur de la victoire. Sur cela, ceux de Quansi qui n'avoient pas cru devoir souffrir cet affront, avoient refusé de se présenter au combat. „ Si vous avez vaincu tous seuls les Tartares, disoient ils à „ ceux de Canton, vous pouvez bien les vaincre encore tous seuls une seconde fois. „ Les voici qui vous présentent une nouvelle victoire. Retournez donc les combattre, & puis revenez conter ensuite vos triomphes à votre Ville.

Gueyvan avec tout son crédit ne put accorder ce différend. Il voyoit le malheur qui menaçoit son Armée & la Ville: Mais, comme c'étoit un Roi de grace, & qui avoit besoin de ceux de qui il tenoit sa grandeur, pour se maintenir, il ne commandoit pas si absolument, parcequ'il n'étoit pas si absolument obéi. Les Soldats de Canton furent donc tous seuls se présenter à un second combat. Les Tartares venoient à eux extraordinairement animez, & en si bon ordre, que les milices de ces deux Provinces n'auroient pas trouvé peu d'affaires à soutenir cette première attaque. On avoit ainsi à peine commencé à combattre, qu'on

qu
re.
pou
Xa
Tar
tré
Vill
G
ceux
que c
vre,
lâcher
se van
se fuffe
tenir c
qu'à s
Tartare
de tem
mains.
pour se
au plus
Comm
à Xaoh
se gorge
miserable
boucherie
sieurs jou
voient of
sistance,
qu'on av
combat,
dité leurs
leur Natio

de venir
, mais
que le
es deux
sur le
bien le
on sou-
on leur
e. Sur
pas cru
refusé de
rez vain-
ent ils à
les vain-
nde fois.
ne nou-
les com-
suite vos

e put ae-
malheur
e: Mais,
, & qui
tenoit sa
comman-
l. n'étoit
Soldats
e présen-
rtaires ve-
animez,
es de ces
peu d'af-
que. On
combattre,
qu'on

PAR LES TARTARES. 267

qu'on vit bientôt de quel côté étoit la victoire. Les braves Cantonistes prirent la fuite pour regagner au plus vite les murailles de Xaochin. Mais le malheur fut que les Tartares qui les chargeoient toujours, entrèrent aussi mêlez parmi eux dans leur Ville.

Gueyvan, qui se vit aussi mal obéi de ceux qu'il venoit de mener au combat, que de ceux qui n'avoient pas voulu le suivre, surpris que ces premiers eussent pris si lâchement la fuite, & que les autres pour se vanger de ceux de Canton & de Xaochin se fussent mis si peu en peine de les venir soutenir comme ils le pouvoient, ne pensa plus qu'à s'échapper lui même de la fureur des Tartares. Il savoit qu'ils ne perdroient pas de tems pour le pouvoir avoir entre leurs mains. C'est pourquoi il n'en perdit pas aussi pour se mettre en sûreté, & il se retira ainsi au plus vite dans sa Province.

Comme les Tartares, qui étoient entrez à Xaochin tout furieux, ne respiroient que de se gorger du sang de leurs ennemis, cette misérable Ville ne fut aussitôt qu'une cruelle boucherie. Le massacre continua durant plusieurs jours, & les victorieux qui se trouvoient offensez en tant de manières, par sa résistance, par sa révolte, par la présomption qu'on avoit eue de leur venir présenter le combat, & par la victoire qui avoit décrié leurs armes, & répandu tant de sang de leur Nation, firent toute la vengeance qu'ils

crurent devoir satisfaire leur colére & leur rage. Cette malheureuse Ville ne devoit pas, après des commencemens assez heureux, avoir avancé elle-même son infortune & sa ruine.

Gueyvan, après s'être retiré en sa Province de Quansi, fut bientôt d'accord avec le Roi Sinhianvan qui y étoit demeuré. Ils ne furent pas d'avis ni l'un ni l'autre que leurs différends partageassent leurs forces, dont ils avoient également besoin contre un ennemi si puissant. Chacun donc ne pensa qu'à se bien fortifier dans le détroit de sa Souveraineté. Mais à peine ces deux Monarques étoient-ils réunis ensemble, qu'on vit encore paroître deux nouveaux Rois dans cette même Province. C'étoient deux homes qui n'avoient rien de recommandable pour leurs qualités, ni pour leur naissance. Aussi toute leur Souveraineté ne consistoit elle qu'en trois ou quatre Villes qui les reconnoissoient pour leurs Rois. C'étoit ainsi que la grandeur Royale autrefois si révéree dans la Chine, étoit devenue commune à l'ambition des personnes les plus basses. On comptoit donc quatre Rois dans la seule Province de Quansi, & ce pouvoient bien être des Rois de cartes ou de théâtre, mais qui ne laissoient pas d'avoir tous de hautes prétensions.

On tient que les deux derniers de ces Rois étoient des Mandarins, qui après avoir tiré tout ce qu'ils avoient pu d'argent de ces Peuples sous prétexte de se préparer à faire

la
fo
lib
mi
qu'
de
ger
cela
qu'i
Rois
& ai
que
se fo
libert
fait d
soient
aband
seulem
sit de
tre les
donner
de les
pas sem
ble Na
tant de
de ces
autant
yent à
rent pas
blérent
faisoit
ainsi cha
avoient
nemis.

la guerre , voyant qu'on ne pouvoit plus souffrir leurs extorsions , avoient enfin crié liberté. Ils crurent pour lors ne pouvoir mieux arrêter les plaintes de ces misérables , qu'en témoignant qu'ils étoient tout prêts de mourir pour la Patrie , & pour la vanger de ces Tirans ; qu'ils offroient pour cela leurs vies & leurs personnes , mais qu'il falloit aussi qu'ils fussent couronnez Rois de la Chine. Le peuple s'y accorda ; & ainsi au lieu de p'aintes , on n'entendit plus que des acclamations. Mais ces fourbes ne se soucioient guères ni de la Patrie ni de sa liberté. Comme ils virent qu'ils avoient fait des avances trop hardies , & qui passoient leurs forces , ils ne tardèrent guères à abandonner leur Couronne. Ils s'avisèrent seulement , pour tirer toujours quelque profit de leur grandeur , de l'aller remettre entre les mains des Tartares , auxquels ils abandonnèrent en même tems ceux qui venoient de les établir leurs défenseurs. Il ne doit pas sembler ainsi si étrange que cette misérable Nation n'ait pu éviter sa ruine parmi tant de trahisons & de fourbes. Le regne de ces deux Monarques dura donc environ autant de tems que des Acteurs en employent à une Comédie , & ceux-ci ne jouèrent pas si mal leur personnage. Ils assemblèrent tout ce qu'ils avoient pu piller , qui faisoit un butin assez riche , & se retirèrent ainsi chargez des dépouilles de ceux qu'ils avoient opprimez & vendus à leurs ennemis. Les habiles gens savent se tirer

d'affaire , & il n'y a que les mal-avisez , & les innocens qui demeurent misérables.

Les autres Rois Gueyvan & Sinhianvan , qui étoient des Princes du sang , quoiqu'en des dégrez assez éloignez du dernier Empereur , demeurèrent plus fidelles à leur Nation. Comme ils avoient des sentimens plus nobles , ils se résolurent aussi à n'avoir , & dans la vie & à la mort , que la même fortune de ceux qui les avoient reconnus pour leurs Princes. Le Tartare marchoit donc contre ces deux Souverains. Il étoit déjà entré dans la Province de Quansi , où il avoit emporté en peu de tems la grande ville de Vecheu. Il y trouva quelque résistance , mais qui fut à l'ordinaire très funeste pour ceux qui avoient entrepris de se défendre. La Ville fut pillée & saccagée. On y épargna seulement , autant qu'il se put , le sang & la vie des habitans , parceque la résistance n'y avoit pas été fort opiniâtrée , en sorte qu'il y eut quelque meurtre , ce fut seulement par les accidens qu'il n'est pas possible d'éviter dans une Ville saccagée par des barbares.

Les Tartares passèrent ensuite aux autres Villes de cette Province , dont il n'y eut aucune qui n'ouvrît les portes aussitôt. On se pressoit d'autant plus de se soumettre , qu'on y avoit avis qu'une nouvelle armée de Tartares , qui étoit entrée dans les Provinces voisines , s'avançoit vers celles-ci à grandes journées. C'étoient des

Trou-

T
me
va
or
nié
vin
aup
nou
étoi
quér
été
reçu
à son
Il
bruit
& qu
toire
de Ve
qu'il l
tirer au
ce, où
cours
ce qu'i
été pos
bien ven
coup d
il est ce
fer dans
pes de
bruit de
étoit en
grand n
guères p
voir de g

Troupes qui venoient pour renfort à l'Armée qu'on avoit su avoir été défaite devant Xaochiu. Mais le Vice-Roi envoya ordre pour lors au Général de ces dernières troupes de se retirer dans les Provinces, où elles avoient été commandées auparavant ; parcequ'il n'avoit pas besoin de nouvelles forces, & que celles qu'il avoit, étoient suffisantes pour achever de conquérir sa Province, quand elle auroit été encore plus grande. Ce Général ayant reçu cet ordre, fit prendre une autre marche à son Armée.

Il faut remarquer qu'il courut depuis un bruit que Gueyvan avoit repris la campagne, & qu'après avoir emporté une nouvelle victoire sur les Tartares, il avoit repris la ville de Vecheu, où étoit pour lors le Vice-Roi; qu'il l'avoit ensuite poussé & obligé de se retirer aux dernières extrémités de la Province, où il s'étoit arrêté, pour attendre du secours & se remettre en état de regagner ce qu'il avoit perdu. Il n'a pourtant pas été possible de savoir, si cette nouvelle étoit bien véritable, & ainsi on n'y a pas eu beaucoup de créance. Mais quoi qu'il en soit, il est certain que Pelipaovan avoit fait passer dans cette Province de si puissantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'au bruit de la résistance qui s'y faisoit, il y étoit encore accouru de toutes parts un si grand nombre de Tartares, qu'il n'étoit guères possible que les Chinois y pussent avoir de grands avantages.

L'on n'a pas été informé non plus de ce que firent toutes ces grandes Armées dans cette Province. On apprit seulement qu'après qu'elles se furent débordées dans tout ce pays, comme des torrens qui renversent & emportent tout ce qu'ils trouvent d'obstacle, il n'y eut plus rien qui résistat désormais à la cruauté des victorieux. C'est ce qu'en rapportoit la Relation qui en étoit écrite vers la fin de 1647. Mais elle ne marquoit point d'autre particularité, sinon qu'il n'y avoit plus de Rois ni de Royaume, depuis que les deux Princes y étoient morts les armes à la main pour la défense de la Patrie. Ils n'avoient pas pu faire autre chose pour empêcher l'oppression de leurs peuples. Mais ils n'en étoient pas plus soulagez, encore que des Rois donnaissent ainsi leur sang & leur vie, pour tâcher de conserver quelque partie de cet Etat. Gueyvan n'y gagna qu'un grand nom & une grande réputation, qu'on tient ne devoir jamais mourir dans la mémoire des Chinois, aussi bien que le regret qu'ils avoient de ne l'avoir pas fait Roi dès les commencemens de l'irruption des Tartares. Il y a eu cependant des Chinois qui ont prétendu que ce Gueyvan étoit encore vivant, & qu'il avoit même chassé les Tartares de la Province de Quansi.

Ce fut avec la réduction de cette Province que les Tartares achevèrent la conquête de la Chine; & le jeune Xunchi se rendit le maître des quinze Provinces qui composent

ce

L
d
le
n
fu
en
lex
des
con
mo
des
leur
elles
pays
-autre
tant
depuis
avoir
dre a
auroit
qu'il n
nous
si glori
vit lo
aussi g
Mond
découv
lès val
rant se
toit déj
ploits à

ce grand Empire. Ce Prince à l'âge de treize à quatorze ans , fut le Souverain de ces trois puissans Etats, la Tartarie , la Chine & la Coïée, qui quoique d'une si vaste étendue, ayant néanmoins leurs terres contigues les unes des autres, sont présentement réunus en un même Etat. Tous ces grands pays furent conquis en moins de quatre années; ensorte que ce qu'on a dit antrefois d'Alexandre, se pourroit bien dire en nos jours des Tartares, qu'ils n'ont pas tant fait de conquêtes, qu'ils ont couru & volé par le monde. Il est certain que quand ces grandes Armées n'auroient fait que passer, il leur auroit bien fallu autant de tems, qu'elles en ont employé à conquérir tant de pays. Et si Alexandre avoit connu quelque autre Xunchi avant lui, il auroit pu avec autant de raison lui envier ce que César envia depuis à Alexandre. César s'affligeoit de n'avoir pas commencé en un âge où Alexandre avoit déjà tout fait; mais ce Conquérant auroit bien eu autant de sujet de se plaindre qu'il n'auroit encore rien fait en un âge où nous apprenons que Xunchi à terminé une si glorieuse conquête. Aussi, si ce Prince vit longtems, & qu'il marche toujours à aussi grandes journées, il faudra, ou que le Monde se fasse plus grand, ou qu'il s'en découvre quelque nouveau, puisque selon les vastes projets dont ce jeune Conquérant se flattoit après la victoire, la Terre étoit déjà trop petite, pour donner de justes exploits à son grand courage.

de ce
dans
qu'a-
tout
ersent
obsta-
désor-
est ce
it écri-
e mar-
on qu'il
ne, de-
morts les
e la Pa-
re chose
urs peu-
plus sou-
ssent ainsi
e conser-
Gueyvan
ne grande
mais mou-
aussi bien
'avoir pas
l'irruption
des Chi-
ueyvan é-
voit même
province de

te Provin-
conquête
se rendit le
composent
ce

CHAPITRE XI.

Troubles dans les Provinces voisines de la Mer.

Quelques Princes de la Chine se retirent dans les Montagnes.

D'autres traittent avec les Tartares.

Un qui s'étoit caché avec les Bonzes, & ensuite s'étoit fait connoître au Vice-Roi, est conduit dans la Tartarie.

IL y eut, après la conquête de la Chine achevée, de quoi occuper encore quelque tems les forces des victorieux sur la Mer aussi bien que sur la Terre. Ces peuples nouvellement assujettis, & ceux particulièrement des Provinces de Foquien, de Canton & de Quansi, se soulevèrent en divers endroits. Les Tartares eurent moins de peine à retenir ou à dissiper les partis qui demeurèrent dans le Pays. Mais à l'égard des autres rebelles, qui prirent la Mer, ou coururent les rivières, ce leur fut un étrange embarras, & où ils croyoient qu'il n'y auroit jamais de fin. Ce n'est pas que tout ce que pouvoient faire les Chinois, leur fît beaucoup de peur, mais toutes leurs courses ne laissoient pas de leur donner toujours bien de l'ennui & de la fatigue. Ces Coureurs ne se contentoient pas de donner de la peine aux Tartarés; ils ravageoient encore ceux de leur propre pays, & pilloient les ter-

res

re
C
da
où
au
se
con
me.
Car
éloi
y av
tour
terri
toit
dans
quan
su c
ainfi
n'est
inten
dre se
dans
ficile
Affiég
d'un
pouvo
ou de
tot,
fendre
On
mainte
dans J
lors P

PAR LES TARTARES. 275

res des Princes voisins , & des alliez de la Chine.

Pour les autres Provinces plus avancées dans le pays , & plus proches de Pequin où étoit la Cour de l'Empereur, il n'y eut aucun soulèvement, depuis que ces Peuples se furent soumis. On y demeura en paix, comme s'il n'y fût arrivé aucun changement. Mais pour les trois de Foquien, de Canton & de Quansi, comme elles sont plus éloignées de la Cour, & que les troupes qui y avoient été commandées, y avoient par toutes leurs violences donné une aversion terrible de la nouvelle domination, il n'étoit pas possible d'y remettre les choses dans l'ordre & dans la paix. Il est vrai que quant à la Province de Quansi, on n'a pas su ce qui y auroit pu entretenir la guerre, ainsi que dans les deux premières, si ce n'est qu'on prétendoit que Gueyvan s'y maintenoit toujours, & que pour mieux prendre ses avantages, il se retiroit avec ses gens dans les montagnes. Mais il étoit assez difficile que ce Prince pût résister longtems. Assiégé, comme il étoit de toutes parts, d'un si grand nombre d'ennemis, il ne pouvoit éviter d'être rencontré des uns ou des autres, & de succomber bientôt, n'ayant pas de forces pour se défendre.

On disoit aussi que le Roi Tanvan se maintenoit encore avec quelques troupes dans la Province de Foquien, où étoit alors Pelipaovan. C'étoit le Prince que le

Corfaire Icoan y avoit fait couronner après la mort de l'Empereur Zunchin, & qu'il avoit entrepris de soutenir & de défendre contre toutes les forces des Tartares. On disoit donc que ce Roi de la Chine étoit encore vivant. La Relation néanmoins qui l'appelle Luvan, au lieu de Tanvan, donneroit d'abord lieu de croire que ç'auroient été deux Princes différens. On voit cependant par les suites, que ce ne pouvoient être que le premier Tanvan, qui fut couronné six mois auparavant que les Tartares entraissent en cette Province. Car elle marque que ce Roi qui se soutenoit toujours, étoit le même qui avoit gouverné en paix cette Province l'espace de six mois; ce qui s'entend assez de Tanvan, qui fut couronné environ cetems là, avant l'arrivée des Tartares. Et il n'y auroit guères d'apparence que depuis qu'ils auroient été les maîtres de ce Pays, on y eût pu regner en paix, non pas six mois, mais un demi jour seulement. Il ne pouvoit donc y avoir d'autre Roi que ce Tanvan, qu'on avoit cru mort, sur ce qu'il n'avoit plus paru après la prise d'Icoan. Mais on a averti en cet endroit de la Relation, qu'il seroit encore fait quelque mention de lui. Il se pourroit faire aussi que ce Prince auroit eu ces deux noms, qui auroient quelque-fois donné lieu d'en parler, comme de deux personnes différentes. Enfin les Chinois prétendoient que ce Prince étoit encore vivant, & qu'il s'étoit retiré dans les montagnes, où il se maintenoit, en chan-

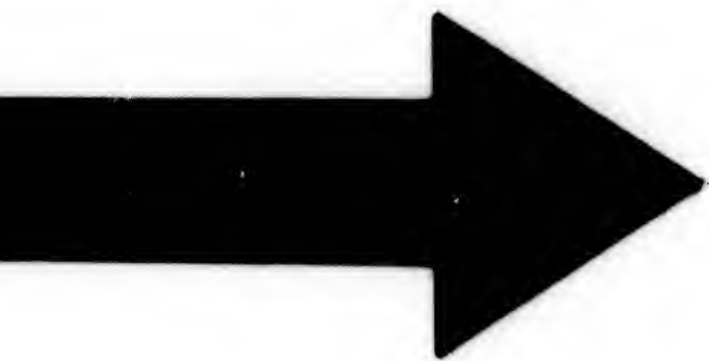
ge-

ge-
 dif-
 coa-
 du-
 qu-
 ces
 mer-
 ne
 fils
 land
 milit-
 rope-
 C-
 la Pro-
 cile e-
 si pu-
 ler de-
 même
 quéran-
 santes
 cette
 il parc-
 donno-
 noit de-
 pas gra-
 la conf-
 lâcheté
 faïres. i-
 pour pa-
 Mais to-
 non plu-
 voient e-
 rement
 toient si

geant souvent de poste & de retraite Ils disoient aussi qu'il avoit avec lui le fils d'Icoan, & qu'il n'étoit alors plus de mention du Père. Ce jeune homme, de la manière qu'ils en parloient, rendoit de grands services à ce Prince. On tient qu'effectivement il étoit très vaillant, & qu'il avoit une grande réputation, tant parcequ'il étoit fils d'Icoan, que pour avoir appris des Hollandois à Xacasia tous les exercices de l'art militaire, ainsi qu'il se pratique dans l'Europe.

C'est là l'état où l'on disoit qu'étoit alors la Province de Foquien. Mais il est difficile de croire que Pelipaovan, qui y étoit si puissant, y laissât longtems les affaires aller de la sorte. C'est ce qui paroît par la même Relation, qui marque que ce Conquérant faisoit passer incessamment de puissantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie de cette Province en celle de Canton, d'où il paroît que ce Roi de la Chine ne lui donnoit pas de grandes affaires. Ce qui donnoit donc lieu à tout ces bruits qui n'avoient pas grand fondement, n'étoit autre chose que la confusion où étoient les Chinois de leur lâcheté. Dans ce mauvais état de leurs affaires ils disoient tout ce qu'ils pouvoient, pour passer encore pour gens de cœur. Mais toute cette fierté ne leur servit guère, non plus que quelques efforts qu'ils pouvoient encore faire pour ne paroître pas entièrement abattus. La vérité est, qu'ils étoient si bas & si hors d'état de se relever, que





1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0
4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0
9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

d'oser tourner seulement la tête contre leurs Tirans, n'étoit autre chose que de les obliger de nouveau à ne pas épargner leur sang & leurs vies.

C'a été dans la Province de Canton que les Tartares ont trouvé plus d'affaires & plus d'exercice, depuis même qu'ils en croyoient être les maîtres & il y avoit lieu de croire que les choses pourroient aller encore plus loin. La ville de Huchicheu est une des plus considérables de cette Province. Ce fut là qu'une conspiration éclatta tout d'un coup contre les Tartares. On en avoit fait chef un Roi que l'on y avoit couronné pour ce dessein. C'étoit un fameux voleur, & c'étoit tout ce qu'il avoit de Considérable. Ceux de Huchicheu y furent très malheureusement trompez. Ils avoient pris les armes, croyant bien que ceux des autres Villes en feroient autant, en l'absence du Vice-Roi, qui étoit allé mener quelques troupes dans la Province de Quansî. Mais toutes ces autres Villes demeurèrent en paix, & elles firent sagement. Celle-ci, qui se déclara si mal à propos connut bientôt son malheur & sa faute. Le voleur qu'elle avoit fait Roi, demeura voleur comme il étoit. Il vola seulement avec plus d'autorité ce misérable Peuple, qu'il disoit obligé de soutenir sa grandeur; & de là il entreprit de voler aussi, s'il pouvoit, les Tartares. Pour cela, il traita avec eux, & convint de leur vendre sa Couronne & son Etat de la ville de Huchicheu. Il se vint donc rendre chez le Vice-Roi des Lettres qui gouvernoit la Pro-

Pa
me
Ro
req
tra
I
bien
fit
mill
com
dans
rece
le,
de H
ne de
teins
nu de
bles F
oit le
empre
li se r
où il d
fussent
feroit
alla da
bien re
tenez
le cach
pérer.
cheveu
ronne,
féra à
d'un ha
jusqu'al

Province en l'absence du Vice-Roi des Armes. Il lui remit tous ses Ornaments Royaux ; & ce Vice-Roi de son côté le reçut avec tous les honneurs & tous les bons traitemens qu'il pouvoit espérer.

L'honnêteté de ce Tartare, qui avoit si bien reçu celui qui s'étoit venu rendre à lui, fit prendre résolution à un Prince de la famille Royale de traiter pour lui un pareil accommodement. Il étoit demeuré caché dans la Province, où il n'avoit pas voulu recevoir aucune marque de la dignité Royale, encore qu'il la méritât mieux que le Roi de Huchicheu. Il avoit préféré la Couronne de Bonze, qui lui servit aussi quelque temps à cacher sa qualité. Car il étoit reconnu de toute la Nation pour un des véritables Princes du sang. Mais parcequ'il voyoit le péril qu'il y avoit à être Roi, il ne s'empressa pas de se faire rendre cet honneur. Il se retira pourtant dans la ville de Canton, où il demeura jusqu'à ce que les Tartares en fussent assez près. Alors, il trouva qu'il lui seroit plus sûr de se retirer ailleurs, & s'en alla dans une retraite des Bonzes. Il y fut bien reçu ; ces Solitaires qui parurent très-touez de son infortune, lui promirent de le cacher avec tout le secret qu'il pouvoit espérer. Pour cela, ils lui coupèrent les cheveux, & ne lui en laissèrent qu'une Couronne, qui est celle que j'ai dit qu'il préféra à toute autre. Ils le vêtirent encore d'un habit de Bonze. Ce Prince avoit vécu jusqu'alors dans cette retraite assez bien caché.

ché, & les Bonzes lui avoient gardé une entière fidélité, n'y en ayant aucun qui l'eût été découvrir aux Tartares : Mais il ne laissoit pas d'être toujours en allarme. Il ne croyoit pas qu'une affaire pût longtems demeurer secrette parmi tant de monde. Car quelquefois il ne se trouve pas moins de cinq cens ou mille personnes dans une de ces retraittes de Bonzes, qui sont la plupart gens à qui il ne faut pas trop se fier, à cause qu'ils font profession d'une étrange vertu. Ce Prince donc, qui fut que le Vice-Roi étoit une personne si honnête & de si bonne foi, résolut, après lui avoir fait parler par quelques-uns de ses amis, de se présenter devant lui. Il y vint, & le Vice-Roi ne manqua pas de le recevoir, & de le traiter avec tous les honneurs qu'il pouvoit souhaiter. Mais toutes ces caresses ne le rendirent pas plus assuré qu'on n'attenteroit point sur sa personne; parceque jusques-là les Tartares avoient toujours fait mourir tout autant de Princes de la Chine qu'ils en avoient pu découvrir. Il est vrai qu'ils n'en avoient point encore vu de autre que lui venir ainsi sur leur bonne foi se mettre entre leurs mains, & ce fut peut-être par cette considération, que, pour s'assurer de lui, ils jugèrent seulement le devoir faire conduire dans la Tartarie. Mais toujours cobrut il un très grand risque qu'on ne s'assurat encore mieux de sa personne en lui ôtant la vie.

Et
 Ils
 &
 Lon
 qu
 Ils e
 son
 A
 les qu
 pos d
 lors l
 place
 & qui
 ches
 Indes.
 presque
 lieues
 te sur
 les dix
 Mer.
 lations
 sieurs
 aise seu
 pouvoit
 changer
 jours e
 ne sauro
 ne intel
 ne, & a

CHAPITRE XIII.

Etat des Portugais de Macaô.

*Ils étoient demeurez neutres entre les Chinois
& les Tartares.*

*Leur crainte que les victorieux ne fissent
quelque entreprife sur leur Ville.*

*Ils en furent mieux traittez qu'ils ne pen-
soient.*

AVANT que de fortir de la Chine, pour
voir ce qui se passoit parmi les Rebel-
les qui s'étoient jettez en Mer, il est à pro-
pos de rendre raison de l'état où étoient a-
lors les Portugais de Macaô. C'est une
place qu'ils ont dans les terres de la Chine,
& qui est une des meilleures & des plus ri-
ches habitations qu'ils ayent en toutes les
Indes. La ville de Macaô est située en une
presque Isle, éloignée d'environ quarante
lieues de Canton, idont on en peut faire tren-
te sur une belle & grande Rivière, & pour
les dix autres on prend ordinairement la
Mer. Macaô est assez connu par les Rela-
tions & les Voyages qu'on y fait de plu-
sieurs endroits de l'Europe. On sera bien
aise seulement de savoir en quelle disposition
pouvoient être ses habitans dans ce grand
changement d'un Etat, duquel ils sont tou-
jours en dépendance. La ville de Macaô
ne sauroit subsister que par la paix & la bon-
ne intelligence qu'elle doit avoir avec la Chi-
ne, & avec celui qui en est le maitre. Car
ou-

22. LA CONQ. DE LA CHINE

outre les grands profits qu'elle a dans tout cet Etat, ce qui fût le sujet pour lequel il y a environ cent ans qu'elle fut bâtie, & ce qui l'a agrandie & enrichie toujours depuis, elle ne peut encore avoir ses vivres que de la Chine. Ainsi, sans qu'il y ait d'Armée qui l'assiège, ni qui vienne forcer & renverser ses murailles, il faudra qu'elle périsse, autant de fois que ceux de la Chine voudront se donner la patience de la réduire par le manquement des choses nécessaires. Tout le terrain de Macaô n'est qu'une grande masse de rochers. Ses champs, ses vignes, ses oliviers, & généralement tout son nécessaire est dans la Chine. Il faut que tout lui vienne de là, & elle ne peut recevoir d'ailleurs, ni par mer ni par terre, ce dont elle a besoin pour subsister chaque jour.

C'est aussi pour toutes ces raisons que les Portugais se sont toujours conduits fort discrètement avec les Chinois, & il leur a été assez nécessaire d'user de prudence & de circonspection, pour se maintenir si longtems parmi une Nation, qui n'a pas sa pareille au monde en défiances & en ombrages. Cependant les Portugais ont si bien vécu avec ces Peuples, qu'ils en étoient considérez comme de véritables Chinois; & ils sont seuls de tous les étrangers avec lesquels ils se soyent pu résoudre d'avoir quelque sorte d'ouverture & de confiance. Aussi s'en est il peu fallu que, ce que les Chinois ont témoigné d'amitié à ceux de Macaô, n'ait été cause de

de
fo
eu
da
cet
co
aut
pui
lati
tion
cor
les
Chi
aussi
il se
bitan
parti
ment
à Ca
tems
ces de
jours
ton,
Portu
amis
meura
pourr
qu'il
ment
on de
se con
nemis.
Le
de ceu

de la ruine de cette Ville. Car plusieurs fois on y a été tout prêt de se déclarer pour eux contre les Tartares. On y est cependant demeuré dans la neutralité durant toute cette dernière guerre, après avoir considéré combien il avoit été périlleux d'avoir voulu autrefois secourir les Chinois contre de si puissans ennemis; ce qui se voit par les Relations de la Chine. Mais dans la révolution générale de cet Etat, le péril étoit encore infiniment plus grand: car comme tous les Rois, qui se faisoient couronner dans la Chine, ne manquoient pas de demander aussitôt l'assistance & le secours de Macaô, il se trouvoit toujours plusieurs de ces habitans assez portez à entrer dans ce nouveau parti. Et ce fut ce qui arriva particulièrement à l'égard du Prince qui fut couronné à Canton. Comme il y avoit eu de tout tems une très étroite correspondance entre ces deux Villes, ceux de Macaô ayant toujours reçu beaucoup de biens de ceux Canton, il sembloit pour cette raison que les Portugais ne devoient pas abandonner leurs amis en leur besoin. Cependant on demeura d'accord que tout le secours qu'on pourroit donner ne serviroit de guère, & qu'il ne laisseroit pas d'attirer infailliblement la ruine de Macaô. C'est pourquoi on demeura dans la résolution de ne se commettre pas avec de si redoutables ennemis.

Le Tartare estima tellement la prudence de ceux de Macaô, de ne s'être point déclarez

rez contre lui dans cette guerre, que ce fut depuis la seule considération qui l'empêcha de rien entreprendre sur leur Ville. Ce n'est pas que l'on n'y fût toujours en de grandes allarmes. On savoit que le Vice-Roi d'Armes de Canton étoit très puissant, & que c'étoit encore un homme entreprenant, qui ne faisoit pas connoître ses desseins, & dont on ne pouvoit s'assurer, pour être de très mauvaise foi. On le voyoit encore paroître très souvent en mer avec un grand nombre de vaisseaux. Il alloit, disoit il, donner la chasse aux Corsaires de la Chine, le long de cette côte; mais il approchoit cependant assez près de la ville de Macaô. D'ailleurs on entendoit que les Soldats de l'armée des Tartares disoient hautement qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à piller Macaô, & que rien ne les en pouvoit empêcher. Enfin le Vice-Roi, qui n'étoit pas moins ardent que ses gens à faire quelque entreprise qui lui fût également profitable & honorable, ne laissoit guères les habitans de Macaô en repos sur les intentions qu'ils pouvoient avoir. Mais entre plusieurs choses qu'on avoit à appréhender dans cette Ville, il y en avoit deux qui sembloient rendre sa ruine inévitable.

La première étoit le bruit qu'il y avoit des trésors, & des grandes richesses de Macaô. Il y en avoit eu effectivement en d'autres tems: mais alors les misères & les guerres y avoient mis les choses en un autre état.

tat.
fille
préc
roie
tran
pine
barre
merc
enlev
Il n'
aux l
tugal
pon
par d
te de
tout r
caô :
qu'ils
toit pe
possibl
gent du
donc
qu'au d
trafic n
le mis
grande
tems.
C'est
tes tou
blissent
moissor
transpo
en deux
vient à

tat. Toute l'opulence de cette Ville con-
 sistoit dans un grand nombre de riches & de
 précieuses marchandises que ses habitans ti-
 roient toutes les années de la Chine, pour
 transporter de là dans le Japon & les Philip-
 pines, où ils chargeoient ensuite l'argent en
 barre. Mais depuis huit ans tout ce com-
 merce n'alloit plus. On n'avoit pu rien
 enlever de la Chine à cause des guerres.
 Il n'y avoit plus aussi de liberté de venir
 aux Philippines, depuis la rupture du Por-
 tugal avec la Castille, & l'Empereur du Ja-
 pon avoit encore interdit aux Crétiens
 par des défenses très rigoureuses toute sor-
 te de commerce dans ses Etats. Ainsi
 tout manquoit alors aux habitans de Ma-
 caô : car, pour tout autre commerce
 qu'ils pouvoient avoir ailleurs, le profit en é-
 toit peu considérable, & il n'étoit guères
 possible de faire quelque chose sans l'ar-
 gent du Japon & de Manile. Tant s'en faut
 donc que Macaô fût alors si riche,
 qu'au contraire, depuis huit années que le
 trafic n'alloit plus, tout y étoit dans une tel-
 le misère qu'on ne croyoit pas que cette
 grande Ville pût encore se maintenir long-
 tems.

C'est l'état où en sont assez souvent rédui-
 tes toutes les Villes & Colonies qui s'éta-
 blissent dans les Indes. Comme toutes leurs
 moissons & leurs récoltes consistent dans le
 transport & le débit de leurs marchandises,
 en deux ou trois années que ce commerce
 vient à manquer, tout y est bientôt dans la
 néces-

E
 que ce
 l'empê-
 e. Ce
 en de
 le Vice-
 puissant,
 entrepre-
 ses des-
 er, pour
 e voyoit
 mer avec
 l'alloit,
 Corsaires
 e; mais
 ès de la
 entendoit
 artares di-
 pas beau-
 t. que rien
 fin le Vi-
 ardent que
 ise qui lui
 le, ne lais-
 s en repos
 avoit. Mais
 avoit. à ap-
 y en avoit
 ruine inévi-
 y avoit des
 de Macaô.
 en d'autres
 & les guer-
 un. autre. é-
 tat.

nécessité & la misère. Il est pourtant vrai que ces Villes marchandes se remettent aussi en peu de tems & sans beaucoup de peine, & qu'il ne faut que deux ou trois bonnes années, où le trafic revient à valoir, pour y revoir aussitôt l'abondance. C'étoit là aussi la seule espérance qui restoit aux habitans de Macaô.

Cependant, quelque pauvreté qu'il y eût en cette Ville, on ne laissoit pas de l'estimer toujours très riche, parcequ'elle l'étoit en effet peu d'années auparavant, lorsqu'en l'année 1640, il y étoit venu de l'argent du Japon en si grande quantité, que les droits du Roi qui se payent à dix pour cent, montèrent cette année à plus de quatre cens mille écus. Il falloit ainsi qu'il y en eût pour plus de douze millions, ce qui surpassoit tout ce qui arrivoit toutes les autres années du Japon, & même on ne comptoit pas encore celui qui y venoit de Manile, d'où il est venu quelquefois plus de trois millions pour une année. Ce que l'on disoit donc des richesses de Macaô, étoit ce qui la menaçoit davantage de sa ruine. Car le Tartare, qui se laissoit assez aisément persuader de ce bruit, sans s'en informer davantage, croyoit qu'effectivement il y avoit de grands trésors cachés: ainsi il ne doutoit point qu'il ne fût riche pour jamais, s'il pouvoit piller cette Ville.

L'autre chose, qui pouvoit donner beaucoup d'apprehension aux habitans de Macaô, étoit de savoir que le dessein d'entreprendre sur leur Ville, étoit une affaire qui n'avoit pas
be-

besoin
neur.
que
bitieu
qui
tume
étoien
ils ne
leurs
pillage
étoit p
ils ne
faire
ce quié
Maca
vue de
bitans,
toient,
l'Europ
dre aux
tars,
Ils voul
victoire
roient, l'
dant pas
tendoien
étoient
Tartares
toires,
guères,
de marc
des journ
Mais d
résister qu

besoin d'être résolue au Conseil de l'Empereur. Ils voyoient que tout ne dépendroit que des caprices du Vice-Roi, homme ambitieux, entreprenant, & enfin victorieux, & qui commandoit des gens qu'il avoit accoutumés aux outrages, & aux violences. Ils étoient ainsi en de continuelles craintes qu'ils ne vissent bientôt les Tartares s'attaquer leurs murailles, & entreprendre le sac & le pillage de leur Ville. D'un côté, il ne leur étoit pas possible de résister sans se perdre, & ils ne pouvoient pas d'un autre côté ne pas faire tous leurs efforts pour se défendre, ce qui étoit rendre encore leur perte inévitable.

Macaô étoit très bien fortifiée, & pourvue de quantité de bonne artillerie. Ses habitans, aussi bien que les Soldats qui y étoient, étoient tous gens de cœur venus de l'Europe. Ils ne prétendoient pas se rendre aux premiers traits de l'arc des Tartares, comme avoient fait les Chinois. Ils vouloient au moins leur faire acheter leur victoire, & soutenir le mieux qu'ils pourroient, l'honneur de leur Nation, en ne se rendant pas si facilement à des Barbares qui entendoient si peu la guerre. Enfin ils étoient résolus de faire bien connoître aux Tartares, que, s'ils gagnoient tant de victoires, c'étoit qu'on ne les leur disputoit guères, & qu'ils ne devoient pas s'attendre de marcher par tout le monde à aussi grandes journées qu'ils avoient fait dans la Chine.

Mais d'un autre côté Macaô ne pouvoit résister qu'elle ne pérît infailliblement. Le Tar-

ta-

tare étoit le maître de la Chine, &, comme on a dit qu'il faut, pour avoir des vivres, qu'elle dépende de celui qui domine sur cet Etat, on voyoit que n'y ayant pas lieu d'en attendre d'ailleurs, ni aucun secours qui la pût garantir d'un aussi puissant ennemi, ce seroit bien une nécessité, lorsqu'on seroit pressé de plus près, de demander à faire quelque accommodement. Pour cela, il auroit fallu se résoudre à ouvrir les portes au Vice-Roi, & à se remettre à sa bonne foi.

Mais ce Barbare, qui, pour être éloigné de six cens lieues de la Cour, ne s'étoit guères soucié de tous les ordres que l'Empereur avoit donnez pour arrêter la licence des troupes, se seroit encore bien moins mis en peine de piller & de saccager, & de faire tout le mal qu'il auroit pu à Macaô. Cependant quelque péril qu'il y eût à le recevoir, on en voyoit encore un plus grand à ne le recevoir pas. Enfin le salut de Macaô ne dépendoit que de la miséricorde des Tartares: c'est à dire de gens qui n'en avoient guères, qui ne reconnoissoient point de Loi, ni d'autres obligations que celles qu'il leur plaisoit de s'imposer à eux-mêmes, qui ne traioient encore que rarement avec les Etrangers, & qui le faisoient toujours de telle sorte, qu'ils pensoient bien dès lors à ne rien observer de tout ce qu'ils promettoient.

Les Portugais avoient ainsi tout à craindre des Tartares, qui leur faisoient tous les jours mieux connoître le mal qu'ils leur pouvoient

vo
vo
cô
res
me
cep
à se
touj
seul
conc
Emp
ceux
tant
avoie
guerre
au co
entre
soit au
une su
yérent
autenti
toutes
tablies
ils donn
aux Por
ce qui
toute li
te forte
caô.
Les H
sée d'en
de Canto
pereur n
liberté d
Tom. VI.

voient faire. Ils venoient souvent à faire voir assez près de leur Ville, tantot du côté de la mer, & tantot de celui des terres par où elle tient à la Chine. Et comme ils étoient les maîtres du pays, à l'exception de cette place seulement, il sembloit à ses habitans que les Tartares trouveroient toujours trop de raisons pour croire qu'une seule Ville ne devoit pas laisser imparfaite la conquête qu'ils avoient faite d'un si grand Empire. Mais par l'assistance de DIEU, ceux de Macao commencèrent à n'avoir plus tant de peur des Tartares. On fut qu'ils avoient dit, qu'ils ne vouloient point de guerre avec leur Ville, qu'ils vouloient au contraire que le commerce continuât entre les deux Nations, ainsi qu'il se faisoit auparavant avec les Chinois. Et pour une sûreté encore plus grande, ils envoyèrent peu de tems après à Macao un acte autentique, par lequel ils déclaroient que toutes les affaires du commerce seroient rétablies comme auparavant, & que pour cela, ils donnoient dès lors tout pouvoir & sûreté aux Portugais de venir à Canton, pour tout ce qui concernoit le négoce, & de même toute liberté aux Tartares de porter toute sorte de denrées & de marchandises à Macao.

Les Portugais furent alors dans la pensée d'envoyer une Ambassade aux Vice Rois de Canton, ou s'il eût été nécessaire à l'Empereur même, afin d'établir la paix & la liberté du commerce, de la manière la

plus solemnelle & la plus propre pour en rendre toutes les suretez inviolables. Mais ils considérèrent que toute cette côte de Mer & les Rivières mêmes étoient tellement couvertes de Pirates, qu'il n'y auroit pas eu de sureté pour leur Ambassade, à moins que de l'escorter d'une puissante Flotte, & ils n'étoient pas en état de mettre en Mer un si grand équipage. On eut cependant de nouvelles espérances que les affaires iroient toujours de mieux en mieux. Les Tartares témoignoient être extrêmement satisfaits que les Portugais ne se fussent point déclarez contre eux pour les Chinois, & ils vouloient pour cela leur faire voir par toutes sortes de reconnoissances & de civilité, combien ils les estimoient dignes de leur amitié. Ce fut ainsi que DIEU préserva la ville de Macaô.

CHAPITRE XIV.

Les Tartares se mettent en Mer & combattent les Corsaires de la Chine.

Un accommodement qu'on avoit proposé est rompu par la mauvaise foi du Vice-Roi.

On connoit ce qu'est un Chinois.

Le génie naturel de cette Nation.

LEs Tartares avoient ainsi réduit sous leur puissance toute la terre ferme de la

CHINE

pre pour en
lables. Mais
cette côte de
ient tellement
auroit pas eu
à moins que
flotte, & ils
re en Mer un
cependant de
affaires iroient

Les Tartares
ent satisfaits que
nt déclarez con-
& ils vouloient
toutes sortes de
ez, combien ils
eur amitié. Ce
Cerva la ville de

R E XIV.

Mer & combattent

*on avoit proposé
vaife foi du Vice-*

*vois.
Nation.*

*ainsi réduit sous
la terre ferme de*

PAR LES TARTARES. 291

la Chine, mais ils n'étoient pas encore les
Maitres des Mers. Il faut les y voir aux
mains avec les Corsaires Chinois. Ils n'y
auront pas peu à faire, & ils ne viendront
pas si aisément à bout de ces nouveaux
habitans d'autant de Villes flottantes, qu'ils
avoient de différentes escadres de vais-
seaux qui courroient & écumoient toutes
ces côtes. Mais avant que d'entreprendre
les Corsaires, les Tartares vouloient en-
core se rendre les maitres de l'Isle de
Hainam.

On découvre tout le long de la côte de
Canton un grand nombre de petites Isles,
qui, pour n'être séparées du continent que
par des rivières, ou n'être souvent que de
grands rochers inhabitez, & peu éloignez
du rivage, sont estimées être encore de la
terre ferme de la Chine. Entre toutes ces
Isles, il s'en trouve une plus considérable,
appellée Hainam, éloignée d'environ qua-
rante lieues de la Ville de Canton, mais si
proche néanmoins de la terre ferme de cette
Province, qu'on la découvre sans peine d'un
bout à l'autre dans le beau tems. Le terroir
en est très fertile, & produit abondamment
tout ce qui est nécessaire à la vie. On y
fait encore la pêche des perles qui s'y trou-
vent en assez grand nombre, & il en vient
quantité d'autres choses rares & curieuses,
qui sont marquées dans les Relations de la
Chine. Toute l'Isle n'est pas habitée, &
ceux qui l'habitent ne sont pas non plus d'u-
ne même Nation. Il y a en la partie du

Midi un peuple fort grossier, qui ne reconnoît point les Chinois, & ne veut avoir affaire avec eux qu'en ce qui regarde le négoce & le commerce. En la partie du Septentrion, il y a un assez grand nombre de Chinois. On y voit trois Villes, huit villages, & plusieurs autres maisons & habitations séparées, & c'est cette partie de l'Isle qui est la plus peuplée & la plus riche.

Le Tartare vouloit encore se faire reconnoître en cette Isle, en sorte qu'il ne restât plus de Ville ni d'habitation de Chinois, où il ne fût le Souverain & le Maître. On donna pour cela les ordres à un Général qui y passa avec une puissante Armée Navale, & nonobstant le peu de connoissance que les Tartares eussent encore de la Mer, toute cette Isle fut bientôt réduite avec la même facilité que l'avoit été tout le reste de la Chine. Ce Général y établit une bonne garnison avec un Gouverneur Tartare, & repassa ensuite en la Province de Canton, chargé de gloire & de richesses, car il avoit trouvé à profiter dans cette Isle. Cependant pour reconnoître ses services, quelque bien payé qu'il fût déjà par le butin qu'il avoit fait, on lui donna la charge de Capitaine Général des Mers que les Chinois appellent le Haitaô, & ce Commandant, pour faire sa charge, se remit aussitôt en mer avec une Armée de six-vingts vaisseaux.

C'étoit son dessein, après avoir conquis l'Isle

i
M
r
m
c
pa
plu
rav
lus
que
pas
prise
me
cem
biles
du N
Chine
ils av
ainsi,
voient
éléme
fité ils
de la r
en pei
comba
eurent
Les
les Me
Rivière
larges
qui co
étoient
s'étoient
chacun

l'Isle de Hainam , de nettoyer toutes ces Mers de Corsaires. Ils faisoient d'étranges ravages sur toutes ces côtes , & principalement dans la Province de Canton , qui , comme le plus riche & le plus beau pays de toute la Chine , donnoit aussi plus d'envie à ces Coureurs d'y tout ravager. Les Tartares étoient bien résolus d'exterminer toute cette Nation , mais quelques efforts qu'ils firent , il ne leur étoit pas aisé de venir sitôt à bout de cette entreprise. Cette guerre navale leur parut même étrangement pénible dans ces commencemens , où ils n'étoient pas encore fort habiles gens de Mer. Car les Tartares , ceux du Nort principalement qui ont conquis la Chine , n'avoient vu la Mer que depuis qu'ils avoient traversé tout ce grand Etat. Et ainsi , dans le peu d'expérience qu'ils en avoient , la seule pensée de combattre sur cet élément leur donnoit de la peur. Par nécessité ils se firent bientôt à toutes les fatigues de la mer. Ils n'y furent plus malades , ni en peine de la manière dont ils auroient à combattre , & à aller en course , & ils eurent même de très habiles pilotes.

Les Corsaires Chinois ne couroient pas les Mers seulement ; ils entroient dans les Rivières qui sont en tous ces lieux très larges & très profondes. Les premiers , qui commencèrent à infester ces côtes , étoient quatre Chefs de Pirates fameux qui s'étoient partages en quatre Escadres , en chacune desquelles on tenoit qu'il y avoit plus.

E
 onnoit
 affaire
 négoce
 Septen-
 mbre de
 huit vil-
 & habi-
 partie de
 la plus

re recon-
 ne restat,
 inois, où
 On don-
 éral qui y
 avale , &
 ce que les
 Mer , toute
 c la même
 ste de la Chi-
 bonne gar-
 rtare , & re-
 de Canton,
 car il avoit
 e. Cepen-
 ces, quelque
 outin qu'il a-
 rge de Capi-
 e les Chinois
 Commandant ;
 remit aussitôt
 ix-vingts vais-
 avoir conquis
 l'Isle

plus de dix mille hommes. La plupart étoient sur ces Rivieres, d'où ils pilloient & enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver à ceux qui habitoient l'un & l'autre bord. Et ils ne se soucioient guères de faire à ceux de leur Nation plus de maux que ne leur en avoient jamais fait les Tartares.

Ceux-ci cependant crurent qu'il leur seroit plus avantageux de gagner ces Corsaires, & pour cela, ils leur firent proposer qu'ils oublieroient tout le passé, s'ils vouloient entendre à quelque accommodement. Les Pirates ne refusèrent pas cette proposition. Comme ils ne trouvoient tantot plus rien à piller, ni sur leurs amis, ni sur leurs ennemis, ils étoient assez contens de ne faire pas davantage la guerre. Mais le Vice Roi des Tartares n'étoit pas de son côté si bien disposé à faire la paix: ainsi l'amitié, qu'il avoit promise aux Pirates, ne dura guères. Dans le tems qu'on traitoit de tout cet accommodement, deux Chefs des Corsaires étoient descendus à terre pour conclurre ce qui pourroit également satisfaire l'un & l'autre parti. Mais, comme il y eut encore quelque chose, dont on ne convint pas, le Vice-Roi usant alors de violence, arrêta ces deux Capitaines. Ensuite, il leur fit commandement, sous peine de perdre la vie, d'obliger tous les autres Corsaires de se venir rendre à sa discrétion. Ce procédé si déraisonnable n'auroit pas été approuvé de Xunchi, qui n'entendoit pas que ses Capitai-

ta
V
pa
su.
let
- for
re,
tum
part
lui,
pou
que
voul
ment
plupa
& peu
de fair
ennem
pouvo
ce que
me ces
gnez de
fort pro
noissoie
ils étoie
vec les
ce. A
me des
qu'ils ne
en avoir
roit faire
Roi eût
part de c
me ceux

plupart é-
illoient &
ent trou-
& l'autre
guères de
de maux
les Tar-

il leur se-
es Corsai-
proposer
s'ils vou-
nodement.
roposition.
lus rien à
eurs enne-
e faire pas
ce Roi des
i bien dis-
, qu'il a-
ra guères.
out cet ac-
s Corsaires
conclurre
aire l'un &
eut enco-
nvint pas,
ce, arrêta
il leur fit
erdre la vie,
s de se ve-
océdé si dé-
pprouvé de
e ses Capi-
tai-

PAR LES TARTARES. 295

taines traitassent de si mauvaise foi. Mais ce Vice-Roi, comme on a remarqué, n'étoit pas une personne à garder de plus justes mesures. C'étoit un homme emporté & violent, & qui n'entendoit pas davantage raison. On dit aussi qu'il n'étoit pas Tartare, mais Chinois de la Province de Loao-tum voisine de la Tartarie, & que la plupart de ses Soldats étoient Chinois comme lui, qui tâchoient pourtant de passer par tout pour de véritables Tartares. On auroit quelque peine à croire que les Tartares eussent voulu donner à un Chinois le commandement d'une si puissante armée, & dont la plupart des Soldats étoient encore Chinois, & peu de gens approuvoient cette conduite de faire un si grand nombre de Soldats de ses ennemis, pour leur donner encore un si grand pouvoir en des Provinces si éloignées. Mais ce que l'on pourroit dire, est que, comme ces Chinois de Loao-tum étoient éloignés de plus de six cens lieues de Canton, & fort proches voisins de la Tartarie, ils connoissoient mieux les Tartares, parmi lesquels ils étoient souvent, que ceux de Canton, avec lesquels ils n'avoient aucun commerce. Ainsi ils regardoient les uns plutôt comme des gens de leur pays, que les autres, qu'ils ne connoissoient que de loin, & pour en avoir entendu parler. C'est ce qui pourroit faire trouver moins étrange que ce Vice-Roi eût été Chinois, aussi bien que la plupart de ceux qu'il commandoit. Car, comme ceux de cette Province regardoient ceux

d'une autre comme des Etrangers, les Tartares appréhendoient beaucoup moins que ceux ci se révoltaient en un pays si éloigné de celui où ils auroient laissé leurs pères, leurs enfans, leurs femmes, & le reste de leur famille comme en otage, & en la puissance des garnisons qui y assuroient leur nouvelle conquête.

On disoit aussi que le Vice Roi des Lettres étoit encore Chinois de la même Province de Loatum, mais on n'en a pas été si assuré comme du Vice-Roi des Armes, dont la cruauté donnoit en cela d'autant plus d'horreur que c'étoit contre ceux de sa Nation qu'elle s'animoit davantage.

Ce n'étoit par aucun ordre de l'Empereur des Tartares, ni pour lui plaire qu'il usoit de toutes ces violences. Ce Prince étoit bien éloigné de les commander, ou de les agréer, ou de les permettre. Mais c'est le naturel des Chinois d'être extrêmement fiers, & même à l'égard de ceux de leur Nation. Et c'est pour cela qu'il n'y a presque point de milieu dans leur manière de proceder les uns à l'égard des autres. Il faut qu'ils soyent des Rois, ou qu'ils soyent des esclaves, ils adoreront comme un DIEU, un homme dont ils auront besoin; & ils fouleront aux pieds, ainsi qu'un ver de terre, un autre qui aura besoin d'eux. Ou ils rampent dans la dernière bassesse; ou ils traittent ceux qui sont au dessous d'eux, avec la dernière hauteur. Le pauvre ne se regarde que comme l'esclave du riche; & le riche fait autant qu'il peut le petit Roi, & le

pe-

p
e
l'
ou
bl
qu
na
le
été
mé
adm
trou
être.
V
des
série
d'eux
rel d
mieux
Cant
les plu
bles C
meur,
l'Euro
se cou
porte
particu
sirs. C
& c'est
sieurs. C
ne leur
désordre
Armées
n'aimen

pétit Tiran. Mais ce qui est merveilleux, est que chaque particulier puisse si bien faire l'un & l'autre personnage selon la fortune où il se trouve. Car si un de ces misérables vient en peu de tems à avoir quelque bien & quelque crédit, il est surprenant de le voir aussitôt faire le riche & le grand Seigneur, autant que s'il n'avoit été autre toute sa vie. Et il en est de même du riche s'il devient pauvre. Ils sont admirables à s'accommoder à l'état où ils se trouvent, quelque nouveau qu'il leur puisse être.

Voilà l'humeur & le génie de la Nation des Chinois, qui est d'être durs & sans miséricorde à l'égard de ceux qui dépendent d'eux. C'est ce qui est bien opposé au naturel des Tartares; & ce qui faisoit encore mieux voir que le Vice-Roi des armes de Canton, & ceux de ses Soldats qui étoient les plus emportez, étoient autant de véritables Chinois. Les Tartares, pour leur humeur, approchent plus de plusieurs peuples de l'Europe. Ils sont assez ardens & prompts à se courroucer, & leur colère même s'emporte quelquefois, lorsqu'on leur résiste, particulièrement en ce qui regarde leurs plaisirs. Car alors ils n'entendent plus raison; & c'est ce qui a souvent fait perdre la vie à plusieurs Chinois qui vouloient empêcher qu'ils ne leurs enlevassent leur femmes. Mais ces désordres sont assez ordinaires dans toutes les Armées de l'Europe. Les Tartares auroient pas à répandre le sang pour leur plaisir.

plaisir. Ils n'ont pas l'ame meurtrière jusqu'à ce point & sont encore plus éloignez de blesser & d'outrager ceux qui ne les auroient point offensez, ou qui ne se mettroient point en état de leur résister & de se défendre, comme faisoit par tout le Vice-Roi, & ceux qu'il commandoit, qui ne cessioient de faire des massacres par tout. Pour cela, on prenoit garde que les plus retenus & les plus raisonnables de ses Soldats étoient de véritables Tartares, qui passioient aussi pour vaillans & pour gens de cœur; pendant qu'on regardoit la cruauté des autres qui n'avoient aucune raison, comme des marques de leur bassesse & leur lâcheté.

Aussi le Vice-Roi avec toute sa fierté, n'en a-t-il pas mieux servi l'Empereur des Tartares: on ne croiroit pas les maux que produisit la mauvaise conduite du Vice-Roi dans l'entreprise qu'il fit de réduire les Corsaires par la force. Ils couroient, comme on a dit, les Mers & les Rivières, au nombre de quarante mille partagez en quatre Escadres: mais ils avoient déjà cessé toutes sortes d'hostilités & s'étoient comme rendus aux offres qu'on leur avoit faites de la paix, & deux de leurs Chefs étoient descendus à terre pour conclurre ce dont on étoit demeuré d'accord, lorsque le Vice-Roi, homme sans foi & sans parole, les fit arrêter. Ce qu'il leur demandoit, sous peine de perte de la vie, d'obliger tous les autres Corsaires de se soumettre, n'avoit ni sens ni raison. Il n'étoit pas en leur
ou-

po
toi
te.
cor
que
pas
eau.
C
rate.
Roi.
con
aut
noie
les fa
prem
grand
nière
me p
toutes
qui co
tient
le.
dessus
très g
cent p
Marin
mille
vires;
dable,
res. L
vrer le
deveno
puis la
bile M

pouvoir de réduire les autres , & ce n'étoit pas là la paix qu'on leur avoit offerte. Aussi la mauvaïse foi de ce Vice-Roi commença-t-elle d'allumer un embrasement, que ni lui ni beaucoup d'autres n'éteignirent pas sitôt, encore qu'ils fussent au milieu des eaux.

On ne peut exprimer la fureur de ces Pirates, en apprenant le procédé du Vice-Roi. Il ne leur manquoit plus que de savoir conduire leur colère, & d'exécuter avec autant de fermeté les résolutions qu'ils prenoient, qu'ils étoient prompts & ardens à les faire paroître. Ils recommencèrent leurs premières hostilités, plus forts & en plus grand nombre que jamais. Car cette dernière violence du Vice-Roi avoit mis l'alarme par tout, en sorte qu'on ne voyoit de toutes parts qu'embarquemens & vaisseaux qui couroient les Mers & les Rivières. On tient qu'il y en avoit plus de deux mille. On ne sait pas le monde qui étoit dessus : mais le nombre en étoit par tout très grand. Et quand il n'y auroit eu que cent personnes sur chaque Vaisseau, tant Mariniers que Soldats, c'étoient deux cens mille hommes sur ces deux mille Navires; ce qui faisoit un nombre formidable, & qui passe celui des Flottes ordinaires. Le dessein de tout ce monde étoit de délivrer le pays de la tyrannie des Tartares, qui leur devenoit plus terrible & plus redoutable depuis la trahison du Vice-Roi. Un malhabile Ministre rendoit ainsi toute la Nation

odieuse, quelque estimable qu'elle pût être d'ailleurs.

Le Vice-Roi, pour ne pas reconnoître qu'il auroit mal agi, ne témoigna pas se mettre fort en peine de tout le grand appareil des Corsaires. C'étoit son humeur d'être bien-aise qu'il y eût toujours des occasions de faire paroître sa valeur, & d'en faire naître encore, afin de n'en pas manquer. Il étoit vaillant à la vérité, & assez heureux dans ses entreprises, mais sa cruauté & sa mauvaise foi décrédoient & rabattoient bien tout ce qui pouvoit lui acquérir de la gloire.

CHAPITRE XV.

Le Vice-Roi brule les Vaisseaux des Corsaires, & ils reviennent en plus grand nombre, pillent & ravagent le Pays, & contraignent les Chinois de quitter l'habit de Tartare qu'ils avoient pris.

Ils attaquent la Ville de Canton, d'où ils sont repoussés par le Vice-Roi des Lettres.

LE Vice-Roi de Canton, étoit engagé à réduire désormais les Corsaires par la voye des armes. C'est pourquoi, comme il voyoit leurs forces grossir tous les jours, il se hâta aussi de mettre en Mer une Armée de cinquante Vaisseaux, montés chacun de sixe pièces de canon. Ensuite, après avoir

avoir donné ses ordres , il s'embarqua avec ceux de ses Soldats , dont il s'assuroit le plus. Ils alloient à une guerre , dont ils avoient peu d'expérience. A l'exemple cependant du Vice-Roi , ils monterent sur les Vaisseaux , avec beaucoup de résolution de suppléer par leur valeur au peu d'intelligence qu'ils avoient de cette nouvelle manière de combattre. L'embarquement fut prompt , & se fit avec tant de secret , que les Corsaires n'en eurent aucun avis. Ainsi le Vice-Roi à la faveur de sa bonne fortune les surprit dans le canal d'une Rivière , où la multitude de leurs Vaisseaux leur fut plutôt un embarras , qu'un avantage sur le petit nombre de ceux qui les venoient combattre. Comme ils se trouvèrent surpris , il ne leur fut pas possible de s'étendre en Mer , comme ils auroient voulu , pour envelopper leur ennemi. Cependant les Tartares quelque apprentifs qu'ils fussent sur la Mer , vinrent à eux en si bon ordre , & choquèrent les premiers qu'ils trouvèrent avec tant de vigueur , qu'ils les mirent bientôt hors d'état de combattre: Le reste n'ayant pas eu le tems de se reconnoître , ni de se mettre en aucune ordonnance, n'eut pas même lieu de pouvoir faire une retraite , ni de prendre la fuite. Car le Vice-Roi tenoit l'embouchure de la Rivière , & leur fermoit par là le passage. Pour achever au plutôt sa victoire , il ne tarda point à mettre le feu à leurs Vaisseaux , & dans ce désordre , ceux qui ne voyoient pas où se sauver , achevèrent eux-mêmes leur

être
noître
se met-
ppareil
d'être
sions de
e naître
Il étoit
dans ses
vaisefoi
ce qui

es Corsai-
and nom-
& cou-
bit de Tar-

d'où ils
des Let-

oit engagé
irés par la
comme il
jours , il
ue Armée
z chacun
ite , après
avoir

déroute. Car ce ne fut plus qu'une confusion de gens qui se jettoient dans la Mer pour gagner s'ils pouvoient un des bords du Fleuve, & de toute cette grande multitude, il n'y eut que ceux-là qui échappèrent de l'embarquement.

Le Vice-Roi, après avoir vu sa victoire assurée, tâcha seulement de conserver cent meilleurs de leurs Navires, & acheva de brûler le reste. De là il revint triomphant à Canton, où s'étoit fait l'embarquement, & pour marque de triomphe, il faisoit tirer après lui les cent vaisseaux des Corsaires. Ce ne furent à son arrivée que cris de joye de toute cette Ville, qui le saluoit comme son Libérateur, & comme celui qui ôtoit désormais toute l'apprehension qu'elle avoit de ces Pirates.

Il est étrange cependant que les Chinois de Canton applaudissent ainsi aux Tartares, sur la victoire qu'ils venoient d'emporter contre les Chinois, qui combattoient pour la liberté de la Nation, & il y avoit bien quelque sujet de penser que toutes ces acclamations n'étoient que des feintes & de basses complaisances de la servitude de ces peuples. Il est pourtant certain que leur joye étoit véritable, & que sans déguisement ils félicitoient les Tartares de leur victoire. La raison qu'ils en avoient, étoit à cause des maux horribles qu'ils souffroient de ces Corsaires. Car ils couroient & les Mers & les Terres; ils désoloient & les Villes & la Campagne, & ne donnoient aucun relâche aux peuples de toute cette Province, qui é-

to
Sa
les
pil
con
vail
tan
vec
sou
où
voy
fes,
Bon
Loi
désor
voit p
des v
Ma
n'étoi
toient
bares
tous le
ient ja
geoient
jures &
ches &
& leur P
eussent
tres.
coups,
pouvoie
qui pass
fait les
tout de

toient tous alors soumis aux Tartares. Sans ces Pirates , après avoir souffert tous les maux où en sont réduites des Villes pillées & saccagées par des barbares , chacun commençoit à regarder désormais sa mauvaise fortune , comme une tempête qui étoit tantôt passée. On laissoit les morts avec les morts , & tout ce qu'on avoit souffert , étoit regardé comme une chose où il n'y avoit plus de remède. On ne voyoit dans tout le pays que des têtes rasées , & tout le monde vêtu à la Tartare. Bon gré , mal gré , il avoit falu recevoir la Loi du victorieux. Enfin , en se laissant désormais gouverner en repos , il n'y avoit plus de grands maux à souffrir du côté des vainqueurs.

Mais si c'étoit fait avec les Tartares , ce n'étoit pas encore fait avec les Pirates. C'étoient de nouveaux Tirans & d'autres Barbares qui venoient sans cesse renouyeller tous les maux que ces misérables peuples avoient jamais pu souffrir. Ils ne les outrageoient au commencement que par des injures & par des reproches ; Qu'ils étoient des lâches & des traitres d'avoir abandonné leur Roi & leur Patrie à des Tirans , comme si eux-mêmes eussent fait choix de ces nouveaux Maîtres. Des injures , ils en venoient aux coups , & à tous les mauvais traitemens qu'ils pouvoient. C'étoit une fureur & une rage qui passoit tout ce qu'avoient pu encore faire les Tartares. Ils les obligeoient après tout de reprendre le premier habillement de

de Chinois, & pour les faire mieux reconnoître, ils leur faisoient porter leurs livrées. Enfin, après avoir tout pillé & tout saccagé, ils se fortifioient en quelques postes, où ils prétendoient se bien défendre contre les Tartares, mais ce n'étoit que pour leur donner lieu de venir piller & saccager une seconde & une troisième fois ces misérables habitans: car le Vice-Roi n'avoit pas plutot su ce qui s'étoit passé en ces lieux, qu'il y revenoit faire plus de mal que jamais, & s'il arrivoit que les Corsaires fissent quelque résistance, c'étoit alors qu'il s'animoit encore davantage. Comme il s'opiniâtroit à emporter tout ce qu'il entreprenoit, tot ou tard il en-demeuroit le victorieux & le maître, & pour les Pirates, lorsqu'ils voyoient qu'ils ne pouvoient pas défendre ceux qu'ils devoient si bien maintenir, ils reprenoient la Mer, & abandonnoient de la sorte ces misérables à la rage d'un ennemi, qui ne s'attendoit pas de trouver encore de la résistance parmi des gens qu'il croyoit ne devoir pas avoir seulement la force de se mouvoir. Ainsi, comme il ne trouvoit plus de Corsaires, dont il se pût vanger, il punissoit les innocens pour les coupables. Il ne lui plaisoit pas d'entendre d'autre raison. C'étoit assez que sa rage & sa fureur lui fissent des criminels de ces misérables.

Les Corsaires revenoient jusqu'à deux & trois fois faire changer d'habits aux peuples de la Province de Canton, & autant de fois

le
la
au
xe
le
Vi
ces
des
leur
roie
Tar
fert,
de m
ainsi
prend
cela
mens
ton,
rieux.
La
peu de
Canton
qu'apr
de la T
quelque
de Men
Chinois
de Cant
avoir e
tout ce
nement
vince, l
il'empor
tes, ven
les

les Tartares suivoient après eux, qui ne se laissoient point de renouveler toutes les cruautés & les inhumanitez qui se pouvoient exercer contre des rebelles. C'étoit donc là le sujet qu'avoient les peuples de toutes les Villes & habitations qui étoient le long de ces rivages, de faire paroître tant d'aversion des Corsaires, & ensuite tant de joye de leur défaite, dans la pensée qu'ils en seroient désormais délivrez : car à l'égard des Tartares, après ce qu'ils en avoient souffert, il leur sembloit qu'ils n'avoient plus de mal à leur faire. Ils leur témoignoiert ainsi autant qu'ils pouvoient la part qu'ils prenoient à leur victoire. Et ce fut pour cela qu'ils donnèrent tant d'applaudissemens au Vice-Roi à son entrée à Canton, lorsqu'ils le virent revenir victorieux de leurs plus redoutables ennemis.

La grande déroute de ces Corsaires arriva peu de tems après la réduction de la ville de Canton. On ne l'a néanmoins rapportée qu'après avoir achevé la conquête entière de la Terre ferme de la Chine, pour garder quelque ordre dans ces guerres de Terre & de Mer, que les Tartares ont eues avec les Chinois. Les Tartares avoient pris la ville de Canton le 20. de Janvier 1647. & après avoir employé quelques jours à pourvoir à tout ce qui étoit nécessaire pour le gouvernement de cette Ville, & de toute la Province, le Vice-Roi se mit alors en mer, où il emporta cette grande victoire sur les Pirates, vers la fin de Février de la même année.

E.
 ux re-
 eurs li-
 pillé &
 uelques
 éfendre
 oit que
 r & fac-
 me fois
 Vice-Roi
 passé en
 is de mal
 Corsaires
 alors qu'il
 me il s'o-
 u'il entre-
 it le victo-
 ates, lors-
 ent pas dé-
 en mainte-
 t. abandon-
 la rage d'un
 as de trou-
 ni des gens
 r seulement
 comme il né-
 nt il se pût
 ns pour les
 s d'entendre
 que sa rage
 inels de ces
 qu'à deux &
 aux peuples
 utant de fois
 les

née. De là , comme il ne trouvoit plus d'ennemis à combattre dans toute cette Province, il étoit passé à la Ville de Xaochin pour s'en rendre le maître, & de tout ce qui tenoit encore dans la Province de Quanssi. Ce fut là que Gueyvan défit les Tartares, sans pourtant que ce Prince tirat aucun profit de sa victoire : car le Vice-Roi demeura victorieux en un second combat, & ensuite maître de la ville de Xaochin.

Ce fut aussi en ce même tems que Peli-paovan, qui étoit comme le Prince Souverain de ces Provinces, rapella le Vice-Roi de Canton, de la Province de Quanssi, dont il lui avoit auparavant confié la conquête. Il prit le prétexte que sa présence étoit nécessaire en la Province de Canton, pour y réduire les Corsaires: Car, comme la Relation en parle, ce Vice-Roi y étoit de retour au commencement d'Avril de 1647. & il ne paroît plus qu'il retourna depuis à la conquête de Quanssi. Ce fut ainsi un autre Général qui acheva de réduire cette Province, jusqu'à ce que Gueyvan ne tint plus la campagne. Les Tartares qui n'étoient pas accoutumés à perdre des batailles contre les Chinois, avoient été sensiblement touchés de la déroute du Vice-Roi à Xaochin; & Peli-paovan, qui étoit comme le Roland de la Tartarie, l'avoit été plus que tout autre, ce qui l'obligea de rappeler ce Commandant. On croit aussi qu'il n'auroit pas recouvré sitôt les avantages qu'il avoit perdus dans cet-

te
sen
dre
ce c
I
de c
gou
de la
des
& pl
tout,
ce, &
mi s
moins
ne fûc
lui de
autant
la sure
Provin
res dev
dernier
noient
& pour
Roi des
meilleu
le Vice
fendre
monde
résolutio
prochér
d'abord
bre de
re, don
l'autre a

te déroute, s'il n'en eût témoigné ses resentimens, en donnant aussitot d'autres ordres, pour le gouvernement de cette Province de Quansi.

Dans le tems que le Vice-Roi des Armes de Canton étoit éloigné de sa Province, le gouvernement pour les affaires de la paix & de la guerre en avoit été remis au Vice-Roi des Lettres. C'étoit une personne plus sage & plus intelligente dans les affaires, mais sur tout, très zélée pour le service de son Prince, & capable de maintenir son autorité parmi ses nouveaux Sujets. Il n'étoit pas moins vaillant que son Collègue, encore qu'il ne fût pas si fier ni si ardent. Il avoit avec lui des troupes de Cavalerie & d'Infanterie, autant qu'il en pouvoit avoir besoin pour la sûreté de sa personne, & pour tenir la Province en paix. Cependant les Corsaires devenus encore plus furieux depuis leur dernière déroute s'étoient ralliez, & se tenoient prêts pour quelque grand exploit; & pour lors, comme ils furent que le Vice-Roi des Armes étoit occupé ailleurs avec la meilleure partie des troupes, ils crurent que le Vice-Roi des Lettres ne pourroit pas défendre la ville de Canton, avec le peu de monde qui lui restoit. Ils prirent donc la résolution de la venir attaquer. Ils en approchèrent un soir à une heure de nuit, & d'abord ils mirent le feu à un grand nombre de Vaisseaux qui étoient sur la Rivière, dont une partie étoit aux Tartares, & l'autre aux habitans de la Ville. L'embr-

zement fut si grand en peu de tems , que ce fut pour tous ceux qui en étoient proches, un grand jour , au lieu d'une nuit. Tout ce qui se trouva de Vaisseaux , tant au port que sur la Rivière fut consumé , à la réserve de quelques uns qui étoient à couvert sous l'artillerie d'un boulevard, dont on n'osa pas approcher de si près.

Les Corsaires , qui tenoient leur victoire assurée , croyoient déjà en faire les feux de joye , & pour faire mieux connoitre qu'ils étoient les maîtres de la Ville , ils envoyèrent faire savoir à ses habitans qu'ils y alloient venir mettre tout à feu & à sang , & qu'ils n'y laisseroient tête d'homme vivant , pour leur apprendre ce qu'ils avoient gagné de se rendre aux Tartares , contre la fidélité qu'ils devoient à leur Roi & à leur Patrie.

Les habitans de Canton , se crurent alors perdus ; mais au moins se résolurent-ils à se bien défendre. Ils soutinrent vigoureusement ceux qui les venoient atraquer. Les Chinois , particulièrement ceux de la Province de Foquien , dont il y en avoit alors plusieurs à Canton , se battirent comme des gens extraordinairement animez. Ils l'étoient d'autan plus , que comme il y a une jalousie mortelle entre les peuples de ces deux Provinces , ils savoient que les Corsaires étoient tous de celle de Canton.

Ce fut aussi en cette occasion que la valeur & la prudence du Vice-Roi des Let-

tres

tre:
cha
lais
vict
rer
cela
mail
A l'
bien
de so
porte
fut de
tes ou
taines
bien.
ras de
rie pû
qui l'a
dedans
s'en all
le rivag
lans.
cher.
& d'aut
faisoien
tout ce
coula à
ques &
de perte
qui n'av
recevoir
avant leu
tot ils p
petite jo

tres firent voir que ceux qui sont dans les charges & les emplois des affaires civiles ne laissent pas de savoir encore gagner des victoires. Ce qu'il fit d'abord fut de rassurer ce peuple qui se croyoit perdu, & pour cela, il leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, & d'y dormir en toute assurance. A l'heure même pour faire mieux voir combien il se tenoit sûr de ses forces, il sortit de son Palais, & voulut qu'on en laissât les portes ouvertes, & sans aucune garde. Il fut de là aux portes de la Ville, qu'il fit toutes ouvrir. Il y mit en chacune des Capitaines dont il savoit qu'ils les défendroient bien. Il fit ensuite retirer tous les embaras des rues & des places, afin que la Cavalerie pût aller & venir sans trouver d'obstacle qui l'arrêtat. Après avoir pourvu ainsi au dedans de la Ville, il monta à cheval, & s'en alla à la tête de ses gens se ranger sur le rivage, résolu d'y bien recevoir les assaillans. On ne tarda guères à escarmoucher. Ce fut avec assez de chaleur de part & d'autre. L'artillerie & la mousqueterie faisoient grand feu des deux côtez : mais sur tout celle des boulevarts de la Ville, qui coula à fond en peu de tems plusieurs Barques & Navires des Corsaires, avec grande perte de leurs gens. Ces Assaillans, qui n'avoient pas prévu qu'on les dût si bien recevoir, ne pensèrent pas à pousser plus avant leur entreprise. Ils se retirèrent, ou plutôt ils prirent la fuite, & ce ne fut pas une petite joye pour ces habitans; non plus que

E
 , que
 roches,
 Tout
 au port
 la résér-
 vert sous
 n'osa pas

 victoire
 feux de
 qu'ils é-
 voyèrent
 loient ve-
 qu'ils n'y
 t, pour
 gagné de
 re la fidé-
 & à leur

 furent alors
 rent-ils à se
 vigoureux-
 aquer. Les
 de la Pro-
 n'avoit alors
 comme des
 . Ils l'é-
 ne il y a u-
 peuples de
 bient que les
 le de Can-

 n que la va-
 Roi des Let-
 tres

de voir qu'ils avoient un Gouverneur aussi capable de défendre leur Ville, qu'il l'étoit d'y maintenir l'ordre & la justice.

On a remarqué qu'entre les Navires qui furent brulez en cette rencontre par les Corsaires, il se trouva un vaisseau d'un Roi tributaire de la Chine, qui avoit maintenu la liberté de ses peuples en payant tous les trois ans un tribut assez médiocre, pour marque seulement d'hommage & de reconnoissance. Ce vaisseau, qui alloit pour lors porter le tribut à Pequín, se trouva malheureusement dans le port de Canton. Il y avoit environ six vingts personnes avec l'Ambassadeur, dont il y en eut quarante qui furent noyez ou brulez, dix ou douze autres furent faits Esclaves par les Corsaires, qui les mirent aussitot à la rame pour les aider dans leur retraite; & les soixante & dix autres échaperent à la nage. Les Tartares les reçurent avec assez d'humanité, & leur donnèrent tout ce dont ils eurent besoin jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé moyen de s'en retourner en toute sûreté en leur pays.

Tém
re
T
Dieu
Les
Le V.
où
Il ru

IL s
dir
saires
rentes
& qui
ils éto
de la
cement
plus de
les arme
Tartares
coup plu
toujours
rent auss
qu'il en
fut défai
tie mour
personne.
voient ét
prirent par
rent ainsi
le de Car

neur aussi
l'étoit a'y

Navires qui
ar les Cor-
n Roi tri-
aintenu la
us les trois
ur marque
onnoissan-
ors porter
alheureuse-

Il y avoit
l'Ambassa-
qui furent
autres fu-
ires, qui
r les aider
& dix au-
s Tartares
inité, &
eurent be-
vé moyen
é en leur

CHAPITRE XVI.

*Témoignage que plusieurs Nègres Chrétiens
rendent de leur Religion en présence des
Tartares.*

*Dieu les conserve ensuite dans un Combat.
Les Corsaires continuent à ravager le Pays.
Le Vice-Roi des Armes les chasse d'une place,
où ils s'étoient mis en défense.
Il ruine ce lieu & tout le Pays voisin.*

IL se trouva parmi les Troupes qui défendirent la ville de Canton contre les Corsaires, plus de deux cens Nègres de différentes nations, qui étoient tous Chrétiens, & qui s'étoient sauvez de Macaô, où ils étoient esclaves, dans les terres de la Chine. Ces Nègres au commencement de la guerre étoient au nombre de plus de trois cens, & ils avoient tous porté les armes sous le fameux Icoan contre les Tartares. Ce Corsaire, qui se fioit beaucoup plus en eux qu'aux Chinois, les avoit toujours tenus auprès de lui, & ils le servoient aussi avec toute la valeur & la fidélité qu'il en pouvoit attendre, jusqu'à ce qu'il fut défait par le Tartare, où alors une partie mourut les armes à la main auprès de sa personne. Ceux qui restèrent, & qui pouvoient être pour lors environ deux cens, prirent parti avec le victorieux, & se trouvèrent ainsi avec les autres troupes dans la ville de Canton. Le Vice-Roi qui vit faire plu-

plusieurs belles actions à ces Nègres dans le combat où il repoussa les Corsaires, voulut, aussi bien que plusieurs autres Tartares, leur en donner des louanges publiques, & ne se contentant pas de louer & d'estimer leur valeur, il voulut même leur faire un festin. C'est là qu'on vit ces Nègres donner des marques de leur Religion, que la Relation n'a pas cru devoir obmettre. Ils étoient dans le tems du Carême, & ils ne voulurent pas manger des viandes qu'il leur avoit fait servir. Après avoir su la raison qu'ils avoient de ne point manger de chair, il les en estima davantage, & donna de nouvelles louanges à leur foi & à l'obéissance qu'ils rendoient à leur Religion. Les autres Tartares en firent de même, & témoignèrent qu'ils estimoient encore plus cette action des Nègres, que tout ce qu'ils avoient fait dans le combat.

DIEU ne laissa pas aussi la générosité de ces Chrétiens sans récompense. Il fit peu de tems après un miracle en leur faveur, & les Tartares l'observèrent, & y applaudirent à la gloire de la Religion Chrétienne & Catholique. La chose arriva de la sorte. Les Corsaires, quatre jours après qu'ils furent repoussés de Canton, y revinrent donner un nouvel assaut, avec encore plus de fierté & plus de fureur qu'ils n'y étoient venus auparavant. Aulieu que la plupart n'avoient alors combattu que de dessus leurs Vaisseaux, ils descendirent à terre cette dernière fois, & s'avancèrent avec toutes leurs forces pour

for
rent
com
Le c
& d'a
jusqu
bre de
duran
l'artil
ches &
Les
Tartar
nir l'est
pour fa
à la R
voulure
ves & d
re, & p
étoit le
enfin au
rérent en
prirent l
tout cou
parts.
Corsaires
Il n'y eut
rassemble
bles en ce
un seul d
sorte. O
les armes
& ils ét
deux cens
plus grand
for.
Tom. VI

forcer la Ville. Les Tartares les soutinrent à leur ordinaire. Ils étoient encore commandez par le Vice-Roi des Lettres. Le combat fut opiniâtre également de part & d'autre depuis le commencement du jour jusqu'à midi; & il demeura un grand nombre de morts sur la place, parceque ce ne fut durant tout ce tems qu'un grand feu de toute l'artillerie joint à une grêle continuelle de flèches & de traits.

Les Nègres, qui combattoient parmi les Tartares, ne manquèrent pas de bien soutenir l'estime qu'on avoit de leur courage, & pour faire encore quelque chose de glorieux à la Religion qu'ils avoient professée, ils voulurent au milieu même de tant de braves & de si vaillans Soldats se signaler encore, & paroître toujours par tout où le péril étoit le plus grand. La victoire demeura enfin aux Tartares. Les Corsaires se retirèrent en désordre dans leurs Vaisseaux, & prirent la fuite. On vit ensuite le champ tout couvert de sang & de morts de toutes parts. Les Tartares aussi bien que les Corsaires y avoient bien perdu du monde. Il n'y eut que les Nègres, qui s'étant tous rassemblez, parurent avoir été invulnérables en cette journée. Il n'y en avoit pas un seul de blessé, ni d'offensé en aucune sorte. On ne voyoit pas seulement que les armes des ennemis les eussent touchés, & ils étoient cependant au nombre de deux cens qui avoient combattu dans le plus grand feu, & où l'orage des flèches &

314 LA CONQ. DE LA CHINE

des bales de mousquet avoit fait périr plus de monde. C'étoit un étonnement extraordinaire aux Tartares qui étoient tous témoins de toutes leurs belles actions, & ce prodige ne donna pas peu de crédit parmi eux à la Religion des Chrétiens. Les Nègres ne manquèrent pas de reconnoître cette faveur qu'ils venoient de recevoir de DIEU. Ils allèrent à l'heure même, du lieu où s'étoit donné le combat, sans quitter leurs armes, lui en rendre grâces dans l'Eglise que les Pères Jésuites ont en la Ville de Canton.

Dix jours après cette seconde déroute des Corsaires devant Canton, qui arriva au commencement d'Avril de 1647. il parut devant cette Ville une Armée Navale des milices qu'avoit autrefois commandées le fameux Icoan. C'étoit une partie de celles dont il avoit fait offre aux Tartares, lorsqu'il fut arrêté, comme on a dit plus haut. Il n'y avoit pas plus de soixante & dix Vaisseaux, mais qui étoient tous en très bon état, pourvus de tout ce qui étoit nécessaire, & avec un grand nombre de Soldats & de bons hommes de Mer. Tous ces gens se venoient présenter aux Tartares avec leurs Vaisseaux pour servir dans la guerre qu'ils avoient alors contre les Corsaires. Ce n'étoit pour tant que la moindre partie des milices d'Icoan. Tout le reste qui avoit pu s'échapper des Tartares, étoit allé se rendre avec les autres Corsaires. Dans le tems que cette Flotte arriva devant Canton, le Vice-Roi

R
de
pa
de
tes
res
vo
pell
A
Can
qui
cent
gran
ne jo
plus
soien
assez
camp
tems
Mais
des V
voulo
bien pa
fut air
meilleu
traitter
prendre
nir visi
bien lo
barques
Chinois
ce pou
étoient
tre mat

Roi des Armes revenoit de la Province de Quansi, comme nous avons vu que Pelipaovan l'en avoit rappelé. Et il n'eut plus depuis d'autre emploi que contre ces Pirates qui lui donnoient aussi assez d'affaires, pour lesquelles Pelipaovan ne pouvoit rien faire de plus à propos que de le rappeler.

A peine donc le Vice-Roi étoit il arrivé à Canton, qu'il eut avis que les Corsaires, qui s'étoient rejoints, avoient fait une descente, où ils s'étoient rendus maîtres d'une grande Ville, appelée Xunté, éloignée d'une journée de Canton; Qu'ils faisoient de plus fortifier cette Ville, où ils paroisoient bien résolus de se défendre. C'étoit assez pour revoir bientôt le Vice-Roi en campagne. Il donna donc ordre au même tems de tenir prêts cinquante Vaisseaux. Mais il ne voulut point se servir d'aucun des Vaisseaux des gens d'Icoan, parcequ'il vouloit qu'on fût que sa valeur se pouvoit bien passer de tout ce secours étranger. Il fut ainsi aussitôt en Mer avec ceux de ses meilleurs Soldats, & il se promettoit de traiter si bien les Corsaires, qu'il ne leur prendroit pas une autre fois envie de le venir visiter de si près. Il n'étoit pas encore bien loin, qu'il rencontra cent de leurs barques. Ce sont des Vaisseaux de guerre des Chinois, assez grands; mais de peu de force pour pouvoir soutenir un combat. Ils étoient la plupart chargez de paille, & d'autre matière propre pour le dessein qu'ils avoient

voient de venir bruler les Vaisseaux des gens d'Icran, sur ce qu'ils savoient qu'ils étoient en sûreté, & ils se vinrent faire bruler eux-mêmes: car la bonne fortune du Vice-Roi les aborda tout à propos pour se servir contr'eux de ce qu'ils portoient pour aller bruler leurs ennemis.

Le Vice-Roi tout glorieux de cet avantage qui s'étoit ainsi présenté, sans qu'il lui en eût couté beaucoup de peine, ni beaucoup de tems, poursuivit sa route, pour joindre le gros des Corsaires. Il trouva qu'en effet ils s'étoient rendus maitres de la ville de Xunté, qu'ils s'y étoient renfermez, & qu'ils faisoient mine de s'y vouloir bien défendre. Il se jette donc à terre, & sans perdre le tems, ni consulter autre chose que sa colére, il fait donner l'assaut. Les Corsaires à cette première attaque, bravèrent toute sa fierté, & l'obligèrent de penser avec un peu plus de loisir, comment il se prendroit à une seconde. Il y revint peu de tems après, avec plus d'ordre, & toujours aussi ardent & aussi animé. Il ne gagna pourtant rien en ces deux assauts, & il perdit au contraire beaucoup de monde.

Ce Tartare se désespéroit de se voir si bien soutenu, & tellement maltraité de je ne sai quels brigands. Les Chinois, aussi bien que les Tartares, ne leur donnoient point d'autre nom, encore qu'ils combattissent pour leur Patrie, contre des Usurpateurs. Cependant le Vice-Roi, avec toutes ses vic-
toi-

toi
de
voit
con
que
affa
ses
moi
Les
si to
touj
mes
moi
Le
saut,
dont
Corfa
plupa
traite.
Ville,
de des
ce n'é
à leur
main b
de, tan
toient r
y avoie
massacr
parcequ
re bien
de Ville
te de sa
bourgs
sent rien
place.

toires ne savoit tantot plus où il en étoit, de voir qu'une seule Ville, où il n'y avoit ni Roi, ni Chef considérable qui y commandat, mais défendue seulement de quelques voleurs, lui eût soutenu deux assauts, & tué déjà un grand nombre de ses meilleurs Soldats. Il demeura néanmoins résolu de l'emporter ou d'y périr. Les Tartares par leur fermeté étoient ainsi toujours les victorieux, & les Chinois toujours les vaincus, pour n'être pas fermes ni constans dans ce qu'ils entreprennent.

Le Vice-Roi donna donc un troisième assaut, & ce fut avec tout le feu & la vigueur dont lui & ses gens étoient capables. Les Corsaires se défendirent mal, parceque la plupart avoient déjà eu la pensée de faire retraite. Les Tartares entrèrent enfin dans la Ville, dont ils ne firent bientôt qu'un lieu de désolation & d'horreur. Ils crurent que ce n'étoit pas assez de piller & de saccager à leur ordinaire, s'ils ne faisoient encore main basse sur tout ce qu'il y avoit de monde, tant des habitans que de ceux qui s'y étoient retirez, ou d'autres que les Corsaires y avoient fait entrer par force. Il en fut massacré une multitude innombrable. Mais parceque le Vice-Roi ne se tenoit pas encore bien vangé par la ruine de cette grande Ville, il envoya, pour décharger le reste de sa colère, piller & ruiner dix autres bourgs ou villages voisins, quoiqu'ils n'eussent rien contribué à la rébellion de cette place.

Le sac & le pillage de la Ville de Xunté fut extrêmement riche, à cause que plusieurs, qui s'attendoient qu'elle se pourroit mieux défendre, y avoient apporté tout leur bien. Les Tartares en profitèrent, & se trouvèrent encore les maitres des Vaisseaux des Corsaires. Ils en prirent les meilleurs, dont ils grossirent leur Flotte, & mirent le feu aux autres qui étoient en grand nombre.

Cependant tant de cruauté que les victorieux exerçoient, & sur ceux mêmes qui ne leur en donnoient aucun sujet, ne faisoient que leur soulever de nouveaux ennemis, qui voyoient qu'il leur valoit autant mourir que de souffrir davantage. C'étoit pour la troisième fois que ceux des environs de Xunté avoient été successivement pillés des Tartares & des Pirates. Il est certain que si l'Empereur eût eu connoissance de toutes les vexations de ces peuples, il auroit fait châtier le Vice Roi, pour n'y avoir pas apporté un meilleur ordre. Mais par le crédit que ce Commandant avoit à la Cour, l'Empereur savoit seulement qu'il lui prenoit des Villes, & ne savoit pas qu'il ruinoit & désoloit tout le pays. Ainsi, au lieu d'entendre qu'on se plaignit de ce côté là de ses violences, il voyoit qu'on y considéroit ses mérites & ses services. C'est ce qui a encore fait croire que ce Vice-Roi étoit plutôt un Chinois déguisé, qu'un Tartare naturel, parceque cette manière de faire la guerre &

de

NE
e Xunté
plusieurs,
oit mieux
out leur
& se trou-
Heaux des
meilleurs,
& mi-
en grand

les victori-
mes qui ne
ujet, ne
ouveaux en-
aloit autant
e. C'étoit
des environs
ment piller
il est certain
noissance de
les, il auroit
n'y avoir pas
Mais par le
avoit à la
lement qu'il
e savoit pas
e pays. Ain-
n se plaignit
s, il voyoit
es & ses ser-
ore fait croi-
utot un Chi-
naturel, par-
e la guerre &
de

PAR LES TARTARES. 319
de faire valoir ses victoires, revient bien
mieux aux Chinois, qu'aux véritables Tar-
tars.

CHAPITRE XVII.

*Les Corsaires sont redoutables au Vice-
Roi.*

*Ils prennent la ville de Tunquam, où ils sou-
tiennent plusieurs assauts.*

Ils la rendent par composition.

Cruantez des troupes du Vice-Roi.

LES Corsaires n'en laissoient pas davanta-
ge le Vice-Roi en repos. Il avoit beau
les défaire. Ils n'en revenoient que plus
puissans & en plus grand nombre, ensuite de
ses cruantez, qui ne réduisoient pas tant ces
peuples, qu'elles lui en faisoient de nouveaux
ennemis. Pour une barque qu'ils per-
doient, il leur en revenoit trente, & au lieu
d'un homme ils en trouvoient cent & deux
cens. C'est sont les termes de la Relation,
qui marque encore que les hommes sem-
bloient pleuvoir tout armés sur les Mers & les
Rivières, tant elles étoient couvertes de vais-
seaux & de monde. Les uns y venoient
chercher un refuge, ne pouvant plus voir
toutes les cruantez qui se faisoient dans leur
pays: les autres y venoient vanger s'ils pou-
voient la mort de leurs pères, de leurs en-
fans, ou d'autres de leurs proches, la perte
de

de leurs biens & celle de l'honneur de leurs femmes, de leurs filles, & de leurs sœurs. Une multitude d'autres qui ne savoient plus où aller achever une vie si dure, se consoloient de pouvoir trouver avec les Corsaires ou une mort plus douce, ou une vie moins misérable. Au moins lorsqu'ils étoient en Mer, respiroient-ils quelque moment de bon tems; & ils ne désespéroient pas de pouvoir faire quelque grand exploit, qui les vangeroit à la fin des Tartares.

Le Vice-Roi témoignoit bien aussi qu'il n'avoit pas dessein de donner aucun relâche à ces misérables. Il se remit donc en Mer, bien résolu de n'en laisser échapper un seul. Et comme il eut avis qu'ils étoient entre Lantao, qui est une petite Isle vis à vis de Macao, & la ville d'Anfan, il prit trois fois en une semaine cette route pour les aller joindre. Il revint pourtant toujours sans les avoir rencontrez. On tient que pour lors il n'avoit pas tant d'envie de les trouver, encore qu'il les cherchat. C'est un stratagème dont les gens habiles usent quelquefois. Le bruit étoit grand que les Corsaires étoient extraordinairement puissans, que toute leur Armée étoit en très bon ordre, & qu'il y avoit sur leurs vaisseaux des gens désespérez & résolus à vaincre ou à périr, après avoir vendu chèrement leur vie. C'est pourquoi comme le Vice-Roi n'estimoit pas qu'il lui fût pour lors si avantageux de faire une telle rencontre,

il

il ét
voir
ché
ver.

U

dans
Corfa
éloign

le. C
en Me
un gra
de, &

Là il-
donnée

comme

d'ennen

qu'il n'
paroitre

me qui
peur.

Cepen

tes augm
rapporte

moins in

Ces effro

rir & d'i

de Canto

d'exercice

montrait

l'avoit ét

rience qu

conduite,

les conse

étoit une

il étoit revenu jusqu'à trois fois, sans avoir trouvé, ou plutôt sans avoir cherché ceux qu'il n'avoit guère envie de trouver.

Une fois enfin, qu'il étoit prêt de rentrer dans la ville de Canton, il eut avis que les Corsaires venoient de s'emparer d'une place éloignée de deux journées de cette Ville. Ce fut alors une nécessité de remettre en Mer. Il retourna donc à l'heure même avec un grand nombre de vaisseaux, & de monde, & vint se présenter devant cette Ville. Là il trouva que l'alarme qu'on lui avoit donnée étoit fautive; & il revint très fâché, comme il disoit, de n'avoir point trouvé d'ennemis à combattre. Mais peut-être qu'il n'étoit pas si affligé qu'il le vouloit paroître. C'étoient des ruses d'un homme qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il eût peur.

Cependant le nombre & les forces des Pirates augmentoient tous les jours, & la Relation rapporte que cette multitude n'étoit pas moins innombrable que les sables de la Mer. Ces effroyables Armées ne cessoient de courir & d'infester de toutes parts la Province de Canton. C'étoit pour le Vice-Roi plus d'exercice qu'il n'en vouloit. Aussi ne se montrait-il pas si ardent, ni si résolu qu'il l'avoit été. Il voyoit par sa propre expérience qu'il seroit obligé d'user d'une autre conduite. Et c'étoit aussi où le portoient les conseils du Vice-Roi des Lettres, qui étoit une personne prudente, & qui voyoit mieux.

mieux que lui ce qu'il y avoit à faire avec les Pirates. Ces deux Chefs convinrent donc d'employer désormais en cette guerre plus de circonspection & de prudence, que de fierté & de chaleur. Ils posèrent des gardes aux portes de toutes les Villes de cette Province, où il n'y en avoit aucune auparavant. Là, on examinait tous ceux qui entroient & sortoit ; parcequ'on savoit que les Corsaires avoient des intelligences dans toutes ces Villes, & que leurs Partisans s'y employoient puissamment pour faire bientôt éclater une puissante Conspiration. Ainsi les Tartares qui se mocquoient auparavant de tout ce que pouvoient faire les Chinois, ne se tenoient plus si assurés, quelque vaillans qu'ils fussent. Ils en avoient sujet, parceque la Ligue des Corsaires étoit une hidre effroyable, qui, au lieu de sept têtes, en avoit plus de sept cens mille.

Ils trouvèrent aussi à propos de faire un nouveau dénombrement de tout le peuple des Villes, & particulièrement de celle de Canton. Ils vouloient reconnoître s'il s'en trouveroit plus ou moins qu'il n'y en avoit sur les premiers rôles, pour ordonner ensuite qu'aucun Chef de famille ne pourroit avoir chez lui plus de Domestiques que ce qu'ils en marqueroient ; ce qui étoit précisément ce qui pouvoit être nécessaire à chaque famille.

Cette guerre des Corsaires avoit rempli tout le pays de calamitez & de misères, où

où
par
me
se
qui
voit
té
la r
le d
sans
ter
sette
des.
Roi
gue
tout
va d
quel
le de
soien
core
trave
ils ét
seaux
que d
voient
il y a
gieux
à voi
de se
meurs
Ma
pouvo
meurt

où les Tartares n'avoient pas moins leur part que les autres. Les terres étoient demeurées incultes & abandonnées, & il ne se trouvoit même personne à la Campagne qui osât porter aux Villes le peu qu'on pouvoit avoir recueilli; parceque de quelque côté qu'on y allât, on ne pouvoit éviter, ou la rencontre des Corsaires par eau, ou celle des Tartares par terre. Comme les paysans ne se soucioient donc point de porter des vivres dans les Villes, la disette & la cherté y furent aussitôt très grandes. Les Soldats, par la permission du Vice-Roi, se débandèrent alors dans la Campagne, pour voir de prendre des vivres par tout où ils pourroient. Ce fut ce qui acheva de ruiner tout le pays. Et si d'ailleurs quelques paysans, pour sauver quelque chose de ceux qui les tourmentoient, s'enhardissoient de le porter aux Villes, il arrivoit encore qu'ils n'y étoient pas plutôt entrez à travers tous les dangers des chemins, qu'ils étoient pris pour ramer sur les Vaisseaux de la Flote. Ou souvent même avant que d'y être entrez, les Corsaires les avoient déjà arrêtez pour le même sujet. Car il y avoit des deux côtes un nombre prodigieux de Vaisseaux qui vont tous à rame & à voile; & il leur étoit besoin pour cela de se pourvoir d'un grand nombre de rameurs.

Mais comme toutes ces violences ne se pouvoient faire sans qu'il y eût beaucoup de meurtres & de massacres dans tout le pays;

car la désolation de cette Province demanderoit une Histoire entière. l'air y devint tellement infecté, qu'on vit bientôt naître de toute cette corruption une très cruelle peste. Ces misérables peuples furent ainsi affligés de guerre, de peste, & de famine. Aussi de la plus riche, de la plus abondante, & de la plus délicieuse qu'elle étoit de toute la Chine, elle ne demeura pour lors, & l'on pourroit dire qu'elle n'est encore aujourd'hui, qu'une triste ruine de ce qu'elle fut autrefois, & tout ce mal, à ce qu'on prétend, n'est venu que de la mauvaise conduite du Vice-Roi des Armes. Cet homme emporté désespéra ces peuples par ses cruautés, & non content de donner l'exemple du mal, il en donna encore la licence à ses troupes, qui ne manquèrent pas de s'emporter aux dernières violences. J'ay remarqué plus haut qu'il s'appelloit Ly, & que ce fut le nom du premier Tiran qui commença le bouleversement de ce grand Etat, & réduisit l'Empereur Zunchien à se faire mourir. Ainsi le nom de Ly sera remarquable dans la Chine pour y avoir été celui de deux Tirans si fameux. Cependant les Chinois prétendent que le nom de Ly dans les deux Lettres, dont il est composé, marque de grandes qualitez d'esprit & de vertu : Mais le Vice-Roi, pour avoir un si beau nom, n'en avoit pas une meilleure réputation.

Ce Commandant qui étoit revenu quelques

qu
vo
sur
jet
vin
Co
éloi
s'éto
quan
vues
vinc
men
qu'ils
mal
recev
Les C
vail;
de Co
avoien
les Ta
verts,
qui pu
toute l
défense
envie à
près.
les d'un
meurtre
grands
côtés pe
core pl
d'amples
muraille
de cano

ques jours auparavant si mécontent de n'a-
 voit point trouvé d'ennemis à combattre, ni
 sur la Mer ni sur la Terre, eut bientôt su-
 jet de sortir de sa mauvaise humeur. On
 vint pour cela lui donner la nouvelle que les
 Corsaires avoient fait une descente en un lieu
 éloigné de deux journées de Canton, où ils
 s'étoient rendus maîtres de la Ville de Tun-
 quam. C'étoit une place des mieux pour-
 vues, & des mieux fortifiées de toute la Pro-
 vince. On lui rapportoit qu'ils y com-
 mençoient encore de nouveaux travaux, &
 qu'ils se mettoient en état de faire bien du
 mal à ceux qui les attaqueroient, sans en
 recevoir d'eux au dedans de leurs murailles.
 Les Chinois sont ingénieux & aiment le tra-
 vail; il étoit encore entré un grand nombre
 de Corsaires dans cette place. Comme ils
 avoient pris garde qu'en toutes les attaques
 les Tartares venoient à l'assaut tout décou-
 verts, & sans penser à faire aucuns travaux
 qui pussent les empêcher d'essuyer le feu de
 toute l'artillerie d'une place, ils mirent les
 défenses de la leur en état qu'il ne prit pas
 envie à leurs ennemis d'en approcher de si
 près. Ils percèrent pour cela leurs murail-
 les d'un grand nombre de creneaux & de
 meurtrières en la manière qu'on voit les
 grands Vaisseaux de guerre ouverts de tous
 côtez pour l'artillerie. Ils ouvrirent en-
 core plusieurs embrasures, & laissèrent
 d'amples ouvertures depuis le pied de la
 muraille jusqu'au haut, toutes remplies
 de canon rangé l'un sur l'autre par étage.

de man-
 devint
 aître de
 le pes-
 ainsi af-
 famine.
 bondan-
 étoit de
 our lors,
 t encore
 ce qu'
 l, à ce
 la mau-
 mes. Cet
 uples par
 onner l'e-
 encore la
 manqué-
 tières vio-
 qu'il s'ap-
 du premier
 versément
 Empereur
 si le nom
 la. Chine
 Tirans si
 is préten-
 les deux
 marque de
 rtu: Mais
 si beau
 eure répu-
 venu quel-
 ques

ainsi qu'il est disposé sur les Vaisseaux de guerre.

Le Vice-Roi n'eut pas plutôt reçu cet avis, qu'il se mit en Mer avec une puissante Armée. On n'a pas su le nombre des Vaisseaux. Comme il se promettoit sûrement de terminer bientôt cette guerre, il y vint pour cela avec ses plus grandes forces. Il se présenta devant la ville de Tunquam. Mais quoiqu'il eût mis ses gens à terre, résolu de donner l'assaut aussitôt, tout cet arrangement de Cannonnières & d'ouvertures, si bien remplies d'artillerie & de monde, ne lui plut pas, non plus qu'à ceux qui devoient attaquer cette place avec lui. Néanmoins comme il n'étoit pas acoutumé à témoigner de la peur, lui qui se glorifioit de mettre les montagnes où étoient les vallées, il ne manqua pas de donner avec sa chaleur ordinaire le signal de l'attaque. Les Tartares vinrent ainsi à l'assaut avec beaucoup de résolution, mais ils n'approchèrent pas sitôt de la muraille, qu'ils ne reconnussent qu'elle étoit d'autant mieux fermée & mieux défendue, qu'il y avoit un plus grand nombre d'ouvertures. Alors toute cette artillerie fit un horrible massacre de ces assaillans, qui étoient venus se présenter jusqu'à la bouche du canon, n'ayant pas pensé qu'il dût être encore si bien préparé à les recevoir, & pour ne leur laisser pas grand tems de penser à la retraite, il partit encore de tous ces creneaux un orage si furieux de bales & de fléchés, que tout le fossé ne tarda

tarda
sans
perte.

Le-
plusieu
qu'il fu
que per
de ; &
guer la
eut alo
pour se
l'esprit,
ni quell
ne pouv
par la r
réputati
toit avec
mença d
nière un
Et comm
déjà plu
que ceux
assez gra
l'emporte
der du se
en même
battre la
péens.

Ces C
Roi, éto
pe, qui e
vant de l
Chinois c
me ils avo

tarda guère à se remplir de morts & de bleffez, sans que ceux du dedans reçussent aucune perte.

Le Vice-Roi s'opiniâtra à donner ainsi plusieurs assauts durant les premiers jours qu'il fut devant Tanquam. Mais il ne fit que perdre son tems, son crédit & son monde; & il ne put pour tous ses efforts gagner la moindre partie de la muraille. Il eut alors besoin de toute sa bonne Fortune pour se pouvoir soutenir. Car il y perdoit l'esprit, & ne savoit plus quelle mesure, ni quelle résolution prendre. Il voyoit qu'il ne pouvoit rien avancer, ni par la force, ni par la ruse, & que cependant il perdoit sa réputation & sa dignité même, s'il ne sortoit avec honneur de cette entreprise. Il commença donc à envisager ses affaires d'une manière un peu moins fière qu'à son ordinaire. Et comme il reconnut qu'il lui manquoit déjà plusieurs de ses meilleurs Soldats, & que ceux qui lui restoit, n'étoient ni en assez grand nombre, ni assez vaillans pour l'emporter sur les assiégez, il envoya demander du secours au Vice-Roi des Lettres & en même tems de la grosse Artillerie pour battre la place avec des Canoniers Européens.

Ces Canoniers que demandoit le Vice-Roi, étoient huit ou dix personnes d'Europe, qui étoient venues peu d'années auparavant de la Ville de Macao au service des Chinois contre les Tartares. Depuis comme ils avoient vu le mauvais état des affai-

res de la Chine, ne sachant que devenir en une des extrémités de cet Empire, où ils étoient à plus de six cens lieues de Macao, ils s'étoient résolus à prendre parti avec les Tartares. Et alors, ils leur rendoient des services qui les faisoient fort considérer de toute cette Nation. Ce qui est aussi remarquable est, que les Tartares, qui avoient su qu'ils étoient passez de Macao au service des Chinois, n'en avoient pas voulu pour cela plus de mal aux Portugais. Ils considéroient que ce peu de personnes ne pouvoit pas passer pour une Nation qui se fût déclarée contre eux, mais que c'étoient seulement quelques aventuriers & Soldats de fortune qui s'étoient jettés dans les troupes de la Chine. Il arriva même que ces Canoniers ayant informé plus particulièrement les Tartares de l'état où étoit Macao, ceux ci leur firent connoître qu'ils aimoient les Portugais, & généralement toutes les Nations de l'Europe. Et comme ils eurent depuis beaucoup de crédit parmi les Tartares, à cause des grands services qu'ils leur rendirent, ils ne manquèrent pas non plus ce moyen de rendre de très bons offices aux habitans de Macao.

Le Vice-Roi des Lettres reçut un soir la Lettre de son Collègue; & le lendemain matin il ne manqua point de faire partir un nombre de troupes considérable pour aller à son secours, avec les Canoniers, l'artillerie, des munitions, & des vivres, sans que la

la c
& d
men
qui
assez
quel
voit
tot a
puiffa
relâch
tillerie
feu de
suite à
ce, n
murail
sortie
menér
pour s
jusqu'a
Ce f
fois le
Leurs
& il fa
re, que
vanger
tems,
d'avoir
ma à à
roit des
donc à
dre à ses
pièces en
satisfait.
ordre, &

la difficulté d'avoir aussitôt des Vaisseaux & de l'équipage, apportat aucun retardement à sa diligence. Cependant ce secours qui devoit se rendre par Mer, devoit être assez puissant, pour n'être pas arrêté par quelque escadre de Corsaires; si elle se trouvoit sur la toute. Le secours ne fut pas plutôt arrivé, que le Vice-Roi fit dresser de puissantes batteries, qui battirent aussitôt sans relâche, & avec un horrible fracas. L'artillerie des assiégés ne faisoit pas moins de feu de son côté. Les Tartares vinrent ensuite à un nouvel assaut, où ceux de la place, non seulement les repoussèrent de leurs murailles, mais ayant fait une puissante sortie les mirent encore en fuite, & les menèrent battant jusqu'à leurs Vaisseaux & pour s'y retirer plutôt, ils se mettoient à l'eau jusqu'au cou.

Ce fut ici que les Chinois eurent une fois le plaisir de se mocquer des Tartares. Leurs railleries s'adressoient au Vice-Roi, & il falloit avoir patience pour cette heure, quelque empressement qu'il eût de s'en vanger au plutôt. Il n'y perdit point de tems, car après avoir repris ses Soldats, d'avoir pris si lâchement la fuite, il les anima à effacer au plutôt une tache qui auroit déshonoré toute la Nation. Il remit donc à terre, & à l'heure même donna ordre à ses Canoniers de mettre si bien les pièces en batterie, qu'il eut sujet d'en être satisfait. L'exécution suivit bientôt cet ordre, & le Canon se trouva pointé avec
tant

tant de justesse , qu'en peu de tems ils eurent démonté plusieurs pièces de l'artillerie des assiégez. Ils continuèrent toujours , & mirent tout le reste en si mauvais état , qu'il ne fut désormais d'aucun usage.

Les Corsaires, qui commencèrent à perdre courage alors, donnèrent sujet au Vice-Roi de reprendre de meilleures espérances. Mais il eût bien désiré après tout, qu'on en eût pu venir à quelque accommodement. Les Corsaires envoyèrent eux-mêmes offrir au Vice-Roi de lui remettre la place, pour y mettre telle garnison & tel Gouverneur qu'il lui plairoit, aux conditions seulement, que ni lui ni le reste de ses troupes n'y entreroient point. Le Tartare, qui avoit fort engagé sa réputation & son crédit en cette affaire, ne souhaitoit que d'en sortir avec quelque honneur. Il reçut ainsi & avec joye toutes ces conditions. Il disposa la garnison & le Gouverneur Tartare qu'il vouloit laisser dans cette place, pour l'y faire entrer le jour suivant. Cependant les Corsaires ne crurent pas devoir trop se fier à la parole du Vice-Roi, & ainsi, dans la crainte qu'il ne trouvât que trop de prétextes pour se vanger de leur résistance, ils résolurent de prendre la fuite cette même nuit. Tous ceux de cette Ville, qui étoient en âge de porter les armes les suivirent, & il n'y demeura que les femmes, les vieillards, les enfans, & d'autres personnes inutiles pour la guerre. Le

L
qu'o
faite
déjà
à la c
lence
perfo
toit p
après
té de
oublie
décha
ques
& sac
rent si
jamais
Roi.
tre en
la fin
cun do
trèrent
la par
menço
que ce
servoit
repriren
res. Il
toient,
en fuite
ce qu'il
une em
envoya
payfans
lieu où

Le Tartare attendoit le matin l'heure qu'on ouvrit les Portes de la Ville pour y faire entrer la garnison: Mais elles étoient déjà toutes ouvertes, & la Ville abandonnée à sa discrétion. Il y entra sans faire de violences, ni aucun mauvais traitement aux personnes qui s'y trouvèrent. Il ne lui étoit pas naturel d'être si modéré, surtout après avoir été irrité au point qu'il l'avoit été devant cette place. Aussi pour ne pas oublier ce qu'il étoit, il ne manqua pas de décharger une partie de sa colère sur quelques bourgades voisines qu'il envoya piller & saccager. Les cruautés qui s'y firent, furent si horribles, qu'elles irritèrent plus que jamais toute cette Province contre le Vice-Roi. Une de ces Bourgades voulut se mettre en défense, & elle se rendit pourtant à la fin sur la promesse qu'il n'y seroit fait aucun domage. Mais les troupes qui y entrèrent, violèrent bientôt par une trahison la parole qu'on avoit donnée. Ils commençoient à maltraiter ces paysans; lorsque ceux-ci, désespérés de voir qu'on obfervoit si mal ce qu'on leur avoit promis, reprirent les armes & chargèrent les Tartares. Ils en tuèrent dans la fureur où ils étoient, un assez grand nombre, & mirent en fuite les autres, qui se retirèrent avec ce qu'ils purent emporter de leur butin sur une éminence voisine. Le Vice-Roi leur envoya du renfort pour achever de réduire ces paysans, mais ils s'étoient déjà sauvés en un lieu où l'on ne leur pouvoit pas faire beaucoup

coup de mal. Cependant ces troupes se débandoient dans les lieux voisins, où elles pillèrent & massacrèrent ces misérables peuples, qui étoient déjà soumis, comme s'ils eussent été des ennemis déclarés, ou des sujets rebelles. Le Vice-Roi voyoit tout ce désordre, & se contentoit de dire que n'ayant pas de quoi payer son armée, il ne pouvoit pas la faire subsister autrement. Ainsi ceux qui souffroient, avoient beau se plaindre.

CHAPITRE XVIII.

Discours du Vice-Roi des Lettres, ou Intendant de la Justice, sur les cruantez de son Collègue.

Les Corsaires donnent toujours bien de la fatigue aux Tartares.

Les Chinois deviennent meilleurs Soldats.

Chinois du Nort bien différens de ceux du Midi.

LE Vice-Roi des Lettres qui savoit assez les maux horribles que faisoient les gens de guerre, en avoit de la douleur autant que les Chinois mêmes. Mais il n'étoit pas en son pouvoir d'y apporter de remède. Il voyoit même que toute cette violence ne faisoit pas tant de mal aux Chinois, qu'elle apportoit de préjudice aux affaires des Tartares. Il en ouvrit un jour son cœur

au
de
dige
auro
si bi
toit
diffic
Il s
écrit
écriv
bien
enten
quelq
l'égar
contre
Cour
re si o
pas qu
ser, f
contrai
plus à
te expé
aussi ar
maniere
pre à au
te espé
Cepen
vec les
noient
lassoient
menter
ser l'espr
cher just
avoir tou

CHINE

oups se dé-
ou elles sif-
ables peuples,
ne s'ils euf-
ou des fujets
out ce dèfor-
e n'ayant pas
ne pouvoit
ent. Ainsi
nt beau se

XVIII.

s, ou Inten-
antez de son
ien de la fai-

Soldats.
de ceux du

ui favoit af-
faisoient les
douleur au-
Mais il n'é-
er de remé-
cette violen-
ux Chinois,
x affaires des
r son cœur
au

PAR LES TARTARES. 333

au Père Sambiafe, Supérieur des Jéfuites de Canton, auquel il en témoigna son indignation dans les termes les plus vifs. Il auroit encore mieux valu qu'il s'en fût au- si bien expliqué au Roi son Maître, qui n'é- toit pas si bien enfermé, ni d'un abord si difficile que l'étoient les Rois de la Chine. Il se pouvoit faire aussi qu'il lui en eût écrit. Mais ce que le Vice-Roi des Armes écrivoit de son côté à la Cour, y tournoit bien les choses d'un autre biais. Il y faisoit entendre qu'il étoit bien contraint d'user de quelque rigueur, mais que ce n'étoit qu'à l'égard des Corsaires rebelles, & non pas contre les peuples soumis. Et comme à la Cour on s'ennuyoit fort de toute cette guerre si opiniâtre des Corsaires, on ne croyoit pas que toute la rigueur, dont il pouvoit user, fût un si grand mal. On trouvoit au contraire qu'on ne pouvoit rien faire de plus à propos, que de commettre cette expédition à un homme aussi ferme & aussi ardent qu'étoit ce Vice-Roi. Cette maniere de prendre les choses étoit fort propre à augmenter le mal, & à faire perdre toute espérance de remède.

Cependant le Vice-Roi ne pouvoit finir avec les Corsaires de la Chine. Ils le tenoient en de continuelles allarmes, ils ne se lassoient point de le tourner & de le tourmenter d'une manière capable de lui renverser l'esprit. Ils venoient quelquefois le chercher jusqu'aux portes de Canton, où après avoir tout ravagé durant toute la nuit, au-
ma-

tin il ne trouvoit plus personne. Comme
 leurs Vaisseaux étoient beaucoup plus légers
 que ceux de son Armée, ils osoient bien les
 venir attaquer tantot par la proue & tantot
 par la poupe. Ils lui donnoient l'allarme d'
 un côté, & tandis qu'il les y alloit cher-
 cher, ils exécutoient ce qu'ils avoient pro-
 jecté d'un autre côté. A peine étoit il re-
 tourné de leur donner la chasse, qu'ils
 retournoient au même lieu, d'où il ne fai-
 soit que de les chasser. Car pour prendre
 mieux leurs avantages, ils avoient par tout
 de très fidelles espions. Il arrivoit ainsi
 qu'ils exécutoient toujours une partie de ce
 qu'ils entreprenoient, tandis que le Vice-
 Roi se trouvoit joué & abusé par tout. C'
 étoit un exercice divertissant pour cet hom-
 me ardent, qui prétendoit devoir tout em-
 porter par sa fougue & par ses caprices. Il
 n'y avoit que les misérables peuples de toute
 cette Province qui se trouvoient toujours
 du mauvais parti. C'étoient eux qui avoient
 toute la décharge de la fureur des uns & des
 autres. Aussi tant de grandes & belles Vil-
 les qui étoient le long de toute cette côte
 ont elles été toutes ruinées, leurs places &
 leurs bâtimens n'ayant plus été depuis que
 tristes mazures & les restes d'un pitoyable dé-
 bris. Elles demeurèrent desertes & aban-
 données de leurs habitans, parceque la
 plupart y avoient été tuez & massacrés
 & que le reste avoit autant aimé tout quier
 ter, pour se retirer plus avant dans
 le pays.

par
 fro
 res
 leu
 de
 oier
 quer
 pour
 ne p
 Vice
 faire
 lant
 pour
 étoier
 le me
 ches c
 re per
 mi eu
 qu'on
 les Ta
 avanta
 Il n
 Vice-
 la prise
 remît e
 vaisseau
 vouloit
 vouloit
 te, pou
 Corsair
 comme
 prendre
 lui mêm

Les Tartares souffroient bien aussi une partie des maux qu'ils faisoient. Outre l'affront qu'ils avoient de voir que les Corsaires se jouassent d'eux & les fatiguaissent pour leur plaisir, ils manquoient encore souvent de toutes les choses nécessaires. Ils croyoient qu'ils ne cesseroient jamais de s'embarquer & de se dés'embarquer, ce qui étoit pour eux un exercice fort nouveau & où ils ne pouvoient guères bien s'accoutumer. Le Vice-Roi prit en une de ces courses un Corsaire qui avoit la réputation d'être plus vaillant que tous les autres. Il le prit au dépourvu, & par quelque lâcheté de ceux qui étoient avec lui, qui l'abandonnèrent. Il le mena à Canton, où il le fit percer de flèches dans la place. Ce n'étoit qu'une légère perte pour les Corsaires, qui avoient parmi eux assez de gens aussi vaillans que celui qu'on venoit de faire mourir; & de leur côté les Tartares n'en tiroient pas de plus grands avantages.

Il n'y avoit que vingt quatre heures que le Vice-Roi étoit de retour à Canton après la prise de ce Corsaire, qu'il donna ordre qu'on remît en Mer. Il se trouva aussitôt sur son vaisseau, d'où il fit mettre à la voile, sans vouloir marquer autrement la route qu'il vouloit tenir. Il en usoit souvent de la sorte, pour laisser moins de lieu aux espions des Corsaires de reconnoître ses desseins. Et comme il ne croyoit pas encore quelquefois prendre assez de précaution il prenoit bien lui même le gouvernail de son vaisseau, d'où

INE

Comme
 lus légers
 nt bien les
 & tantot
 allarme d'
 alloit cher-
 voient pro-
 étoit il re-
 e, qu'ils
 où il ne fai-
 our prendre
 ent par tout
 arriroit ainsi
 partie de ce
 que le Vice-
 ar tout. C'
 our cet hom-
 voir tout em-
 caprices. Il
 euples de tou-
 oient toujours
 eux qui avoient
 des uns & des
 & belles Vil-
 te cette côte
 leurs places &
 é depuis que de
 n pitoyable de
 fertes & aban-
 parceque
 & massacret
 aimé tout qui
 avant dans

L

d'où il marquoit la route qu'il ordonnoit à toute son Armée de suivre. Cet homme avoit effectivement de grandes qualitez pour la guerre, où il étoit infatigable, & ne se donnoit point de repos. Mais il perdoit souvent par ses manières d'agir violentes & cruelles, beaucoup plus qu'il ne gagnoit par toutes les fatigues. Aussi a-t-on su qu'en ces derniers combats les Tartares avoient eu souvent du désavantage, & que le Vice-Roi lui même avoit été batu & défait plusieurs fois; ce qui avoit rendu les Corsaires beaucoup plus hardis qu'auparavant, & augmenté encore leur nombre & leurs forces. On rapporte aussi qu'ils s'étoient rendus dans toute cette Province les maitres d'un grand nombre de bourgades, de villages, d'habitations, & de Villes mêmes qui s'étoient soumises auparavant aux Tartares, sans que le Vice-Roi eût pu emporter sur eux aucun avantage considérable, ni par Mer, ni par Terre, encore qu'il menat contre eux de puissantes troupes de pied & de cheval.

On peut reconnoitre par là que, si les Chinois avoient été bien exercez dans les armes, ils auroient pu être d'aussi bons Soldats qu'il y en a au reste du monde. Ce sont communément des hommes puissans, vigoureux, qui ont beaucoup d'adresse & d'industrie, qui supportent les fatigues, aiment le travail, & paroissent par tout les ennemis mortels de l'oïveté, ce qu'on remarque particulièrement dans les Provin-

ces

ces
son
rap
leur
& c
été
ne
mié
voie
trou
légit
mis
la fa
les &
véren
une g
ils for
nomb
avec l
là que
sang &
moins
Pou
qui son
font
par des
fait en p
qui a ét
leur En
autre E
tes ces
tems.
n'y avoi
les Rela
Tom.

ces frontières de la Tartarie où ils ont plus souvent la guerre. C'est encore ce qu'en rapportent des personnes d'Europe, qui disent leur avoir vu faire des choses extraordinaires, & qu'ils n'auroient pu croire, s'ils n'en avoient été spectateurs. On tient aussi que les Tartares ne se seroient pas rendu maîtres de ces premières Provinces avec tant de facilité, s'ils n'avoient trouvé ces peuples dans la division & les troubles d'une guerre civile; n'ayant, au lieu de légitime Souverain, que des Tirans qui avoient mis cet Etat en une horrible confusion à la faveur des différentes factions de fidèles & de rebelles. Mais comme ils trouvèrent ces peuples si peu en état de faire une grande résistance, & qu'au contraire ils fortifièrent encore leurs troupes d'un grand nombre de Chinois qui prirent parti parmi eux avec leur Général Usangué, il arriva de là que ce qui devoit leur coûter plus de sang & plus de fatigue, fut ce qui leur donna moins de peine dans toute leur conquête.

Pour les Chinois des Provinces du Midi qui sont plus éloignées de la Tartarie, ce sont des hommes mous & efféminés par dessus tous ceux de l'Asie. Ce qui a fait en partie la mollesse de ces peuples, & qui a été aussi une des causes de la perte de leur Empire, & le sera toujours de tout autre Etat, a été la profonde paix où toutes ces Provinces étoient depuis un long-tems. Il y avoit des siècles entiers qu'on n'y avoit entendu parler de guerre que dans les Relations & les Histoires. On y étoit

toit si peu instruit de la navigation, qu'on ne connoissoit les tempêtes & les naufrages qu'en peinture. Cette nation, qui se mettoit ainsi si peu en peine des armes & de la guerre, passoit toute sa vie dans les aises & les plaisirs. Le vice & le crime étoient toute son occupation, sans que la honte ou les châtimens pussent arrêter ces désordres. Et comme elle ne considéroit que les biens & les commoditez de la vie présente, aussi n'avoit elle point de Dieu, ni de Religion, ou du moins n'en avoit elle qu'une qui ne l'empêchoit guères de s'abandonner à toutes ces passions.

Mais on pourroit dire encore, que ce n'auroit pas tant été la paix & la mollesse qui auroit ruiné l'Empire de la Chine, que le peu d'estime que toute cette Nation faisoit de la profession des armes & des gens de guerre. Le Chinois ne considéroient que les lettres & les sciences. Et c'est pour cela qu'un seul de leurs gens de lettres, s'il lui en avoit pris fantaisie, auroit comme foulé aux pieds une vingtaine de Capitaines, qui auroient encore été obligez de souffrir en patience ce mauvais traitement. Il alloit toujours avec les Généraux qui commandoient les Armées, un Mandarin de Lettres duquel ils dépendoient tous. C'étoit à ce Mandarin que toute l'Armée obéissoit; c'étoit lui qui donnoit les ordres, & non les Généraux. C'étoient encore tous des gens de lettres qui tenoient les deux Conseils de guerre de cet Etat. Et ceux-là seulement y

en-

entro
disco
ceux
nance
On
mauva
ner.
sieurs
avis qu
attentio
guères
mal qu
porter c
la Chin
plois de
sion à c
que fair
soient gu
savoient
profit à e
l'un & l'
tres, qui
faires de
auroient
les. Au
command
pour l'orc
l'auroient
dignement
les emplo
bandonno
ges sans s
Prince & c
Généraux.

entroient qui étoient les plus capables de discourir sur le texte d'une loi, & non pas ceux qui auroient mieux su dresser l'ordonnance d'une bataille.

On avoit prévu il y avoit longtems les mauvaises suites de cette manière de gouverner. Les Histoires imprimées depuis plusieurs années en la Chine, donnoient des avis qui méritoient bien qu'on y fît quelque attention. Mais tous ces avis ne servoient guères à ceux qui ne pouvoient pas croire le mal que lorsqu'ils ne pourroient plus y apporter de rémède. On ne daignoit point à la Chine entrer dans les exercices & les emplois de la guerre. On laissoit cette profession à quelques misérables qui ne savoient que faire d'ailleurs. Et ceux ci ne pensoient guères à y faire une grande fortune. Ils savoient trop qu'il n'y avoit ni honneur, ni profit à espérer dans les Armées; parceque l'un & l'autre étoient pour les gens de lettres, qui faisoient beaucoup mieux leurs affaires de quelques mots d'une loi, qu'ils n'auroient fait en gagnant de grandes batailles. Aussi ceux qui venoient à avoir du commandement dans les troupes en étoient pour l'ordinaire peu capables. Et ceux qui l'auroient été, de désespoir de se voir si indignement traités de ceux dont ils jugeoient les emplois beaucoup moins importans, abandonnoient bientôt le service & leurs charges sans se mettre en peine des intérêts du Prince & de l'Etat. On a su même que des Généraux avoient dit, qu'ils auroient mieux

aller attaquer une place des Tartares , que de venir donner un Mémorial à la Cour du Roi de la Chine , & qu'ils craignoient plus de se trouver devant un de leurs Mandarins, qu'au milieu d'une embuscade de leurs ennemis.

On ne peut nier que ce désordre n'ait perdu l'Etat de la Chine. Les Tartares l'ont dit plusieurs fois. Et ce fut pour cela qu'ils prirent d'abord une manière de gouverner toute opposée. Car encore qu'ils fussent que l'une & l'autre extrémité étoient vicieuses, ils crurent néanmoins que pour s'arrêter dans un juste milieu, il étoit comme nécessaire de passer de l'un de ces extrêmes à l'autre. Ce fut aussi ce que les Chinois firent de leur côté. De si mauvais Soldats qu'ils étoient auparavant par leur mollesse & le peu d'estime qu'ils avoient pour les armes, ils devinrent à la fin tous Soldats & tous gens de guerre; & tous ceux qui ne voulurent pas se soumettre aux Tartares, abandonnèrent tellement leurs délicatesses, qu'ils ne respirèrent plus que les armes. Tout leur honneur & toute leur gloire ne fut plus que celle qu'ils espérèrent d'acquérir par leurs grands exploits. Enfin les Chinois, quoique bien tard, firent voir que naturellement ils ne manquoient ni de courage, ni d'adresse pour la guerre. Et dans ces dernières rencontres où ils se sont vus aux mains plusieurs fois avec les Tartares, les Relations rapportoient qu'ils se mocquoient présentement de leurs arcs & de leurs flèches, qu'ils étoient beau-

coup

cou
leur
char
voie
que
tout
lerie.
s'être
grand
ils
& de
ges q
res.
ce qu'
tation
a trop
tes. C
mises,
ne se ro
toit plu
ce qui f
quelque
esprits
voit fair
aussi qu
que les
dans le
armes d
les mau
tes les
Mers.
Le V
tisfait de
comme.

coup plus surs de leurs mousquets & de leurs arquebuses, qu'ils chargeoient & déchargeoient très habilement, qu'ils se servoient aussi avec beaucoup d'avantage de la pique & de la pertuisane, & qu'ils avoient encore tout l'usage qu'on peut avoir de la grosse artillerie. Mais ç'a été le malheur des Chinois de ne s'être pas plutôt mis en état de faire quelque grande déroute de leurs ennemis.

Ils n'ont pas manqué de répandre par tout, & de faire bien valoir les moindres avantages qu'ils ont eu dans ces dernières guerres. Les Tartares faisoient bien aussi tout ce qu'ils pouvoient pour maintenir la réputation de leurs armes : mais la Renommée a trop de langues pour les pouvoir faire taire toutes. Cependant les peuples des Villes soumises, d'où l'on a su ce qui se passoit alors, ne se remuoient en aucune sorte. On y étoit plutôt comme interdit, & dans un silence qui faisoit douter si c'étoit la crainte, ou quelque espérance, qui y suspendissent les esprits. On voyoit quelque chose qui pouvoit faire espérer la liberté. Mais on voyoit aussi qu'il y avoit beaucoup à appréhender que les Corsaires n'entraissent plus avant dans le pays. Car ils attiroient avec eux les armes des Tartares, & en même tems tous les maux qui avoient ruiné & déserté toutes les Villes qui étoient voisines de ces Mers.

Le Vice-Roi Ly n'étoit pas non plus satisfait de voir que les choses n'alloient pas comme il l'auroit souhaité. Il faisoit bien

tout ce qu'il pouvoit pour empêcher que le mal ne devînt plus grand : mais les Corsaires étoient en si grand nombre, & tellement répandus de toutes parts, qu'il ne pouvoit ni être par tout, ni mettre sur pied autant de troupes qu'il auroit falu. Car il voyoit qu'en toute rencontre, il auroit eubesoïn d'employer des Armées entières. Ainsi tout ce qu'il pouvoit faire, en attendant du secours, étoit de les tenir le plus loin de Canton qu'il pouvoit, pour demeurer par là toujours le Maître de la Mer. Il eut avis, un jour, qu'ils venoient de prendre une place peu éloignée de cette Ville. Il ne manqua pas d'y aller aussitot avec deux fameux Capitaines de Mer, & une Armée de cent soixante & dix Vaisseaux. Il menaçoit à son ordinaire d'aller couvrir la Terre & les Mers du sang des Corsaires. Mais toute cette colére ne se déchargea que sur des misérables qui ne pensoient guères à prendre part à sa querelle. Les Pirates qui avoient été avertis qu'il venoit à eux, avoient saccagé & abandonné aussitot cette Place. C'étoit là tout le divertissement qu'ils prétendoient donner pour cette fois à ce Conquérant, qui jettant ensuite tout son feu sur cette misérable place, la réduisit en cendre, afin qu'elle ne servît plus une autre fois de retraite aux Corsaires.

Les C
pe
de
Le V
vel
For
De qu

L Es
quelqu
pas le V
pied d'
qu'il s'e
vre que
tres ne
tot à Ca
d'Aout
de leurs
muraille
le. Ils
qui gard
reconnu
se fit pl
cette pla
fait croir
les Vaiss
de cour
larme pl

CHAPITRE XIX.

Les Corsaires emportent auprès de Canton un petit Fort dont ils avoient gagné une partie de la Garnison.

Le Vice-Roi des Lettres découvre une nouvelle trahison de la Garnison d'un autre Fort.

De quelle manière il punit les Traîtres.

LES Corsaires, après avoir été chassés du voisinage de Canton, laissèrent quelque tems cette Ville en repos, mais non pas le Vice-Roi qu'ils tenoient toujours sur pied d'un côté ou d'un autre. Un jour qu'il s'étoit un peu éloigné, pour poursuivre quelques unes de leurs Escadres, d'autres ne manquèrent pas de revenir aussitôt à Canton. Ce fut le soir du quatrième d'Aout de 1647. qu'environ soixante & dix de leurs barques mouillèrent au pied de la muraille d'un des boulevards de la Ville. Ils s'étoient assurez d'une partie de ceux qui gardoient ce fort, & ainsi ils ne furent reconnus qu'au lever du Soleil; alors il se fit plusieurs décharges de l'artillerie de cette place. Comme les Traîtres avoient fait croire aux autres Soldats que c'étoient les Vaisseaux du Vice Roi, qui revenoient de course, personne n'y avoit donné l'alarme plutot. Mais les Corsaires qui atta-

quoient ce fort par plusieurs endroits , en furent bientôt les Maîtres. La plupart de ceux qui le gardoient passèrent aussitôt du côté des victorieux , & quittant l'habit de Tartares , prirent le capot bordé de jaune , & la toque de même couleur , qui est l'habillement de tête des Soldats Chinois. Les autres , qui n'en firent pas autant , furent taillez en pièces. Il y avoit dans ce Fort une grande quantité d'artillerie , & d'autres différentes armes , avec de la poudre , & toute sorte de munitions. Les Corsaires prirent une partie des petites pièces pour armer leurs Vaisseaux , & jetterent les autres dans la Rivière. Pour les grosses qu'ils ne pouvoient pas enlever si aisément , ils les mirent en état de ne leur plus faire de mal. Ce Fort ne devoit pas être si proche de la Ville , puisqu'on n'y entendit point le bruit de l'artillerie , & qu'on ne sut qu'il avoit été attaqué , qu'à huit heures du matin , lorsqu'un enfant qui s'en étoit échappé , en vint apporter les premières nouvelles.

Le Vice-Roi des Lettres , qui commandoit alors dans Canton , ne put croire cette surprise , qu'il n'en eût été mieux informé par ceux qu'il y envoya. Ils ne tardèrent pas à lui venir rapporter que les Corsaires étoient les maîtres du Fort , & qu'ils ne perdoient point de tems pour se mettre en état de s'y bien défendre. Le Vice-Roi sortit avec un grand nombre de milices de pied & de cheval bien résolu de regagner ce poste.

poste
& de
jours
part
coup
té de
leur
fares
retirer
avanta
la Re
Corsai
prendre
en d'au
n'avoir
en retir
rent en
Roi de
son Ar
yer ses
Mais qu
ne parut
ce côté
Cepen
vit l'enn
ment su
çonnoit
ligences
voient en
prendre
néral de
question
vement
& que le

poste. Il y vint à l'escalade plusieurs fois, & donna plusieurs assauts, où il fut toujours combattu avec beaucoup de feu de part & d'autre. Il y demeura ainsi beaucoup de monde, mais toujours plus du côté des Tartares qui venoient à la charge à leur ordinaire tout découverts. Les Corsaires obligèrent enfin les Tartares de se retirer, sans pouvoir remporter alors aucun avantage. Il paroît néanmoins, encore que la Relation ne le dise pas, que depuis les Corsaires abandonnèrent ce Fort pour reprendre la Mer, comme ils avoient déjà fait en d'autres lieux, & ils témoignent assez n'avoir pas envie de le garder, lorsqu'ils en retirèrent une partie de l'artillerie, & mirent en pièces le reste. D'ailleurs le Vice-Roi des Armes, qui revenoit à Canton avec son Armée, n'auroit pas manqué d'employer ses forces pour les déloger de ce poste. Mais quelque victorieux qu'il fût revenu, il ne parut point qu'il eût fait aucun exploit de ce côté là.

Cependant le Vice-Roi des Lettres, qui vit l'ennemi si près de lui, se tint soigneusement sur ses gardes. Et comme il soupçonnoit que les Corsaires auroient des intelligences dans la Ville, ainsi qu'ils y en avoient en effet, il fut assez heureux pour surprendre un Espion, qui étoit un valet du Général des Corsaires. Il le fit mettre à la question, où il confessa qu'il y avoit effectivement une conjuration contre les Tartares, & que le Chef & le principal entremetteur

R 5

étoit.

étoit le grand Colaô. C'étoit une des premières dignitez de la Chine, & au dessus de celle de Vice Roi. Ce Colaô, appelé Chim étoit alors sur un des Vaisseaux de ceux qui venoient de prendre le Fort, où il en attendoit un grand nombre d'autres avec quantité de milices qui avoient toutes juré de périr, ou de remettre la Chine en sa première liberté.

Depuis ce jour le Vice-Roi des Lettres, aussi bien que les autres Magistrats de la Ville, prit garde encore de plus près à ne pas se laisser surprendre. Pour cet effet, ils ordonnèrent à la garde de toutes les portes des Capitaines, dont ils se pouvoient le plus assurer, & le Vice-Roi lui même voulut garder la principale porte Il ne laissoit pas d'aller & de venir par la Ville, & de visiter encore jour & nuit les Gardes des autres portes qu'il exhortoit par son exemple, autant que par ses paroles, à veiller sur des ennemis qui ne dormoient pas. Il commanda aussi d'autres Capitaines, avec les meilleurs Soldats de leurs Compagnies pour garder quelques postes aux lieux où il prévoyoit que les ennemis pourroient plutot attaquer la Ville.

La diligence infatigable de ce Gouverneur, ensuite de la déposition de l'Espion des Corsaires, fit qu'on arrêta encore quelques Chinois qu'on pouvoit soupçonner d'avoir part à la conspiration. Ceux-ci étant à la question, avouèrent sans peine que tout ce que l'Espion avoit dit étoit véritable, qu'on

Qu'on
vrer l
où ils
avoit é
gardo
d'un a
cens
encore
nueme
Vice-R
il vint
l'habile
& conf
le Vice
rir avec
moins
y en a à
mière f

Le
qu'il y a
s'y rend
noitre q
contrain
paroisso
que, pa
ne garde
proche,
bliger en
que aug
& les fa
qu'ils vi
cevoir pa
se préfer
tens, qu

PAR LES TARTARES. 347

Qu'on avoit effectivement conspiré de livrer la Ville aux Corsaires ; Que le Fort, où ils étoient entrez les derniers jours , leur avoit été rendu par la trahison de ceux qui le gardoient ; Qu'il en devoit autant arriver d'un autre Fort proche de celui-là , où deux cens Soldats de la Garnison se préparoient encore de les faire entrer. Tout ce renouement ne donnoit pas peu d'embaras au Vice-Roi des Lettres , mais par son esprit il vint à bout de tout. Il est certain que l'habileté de cet homme arrêta plus de maux, & conserva plus de Villes aux Tartares , que le Vice Roi des Armes n'en pouvoit conquérir avec toute sa valeur , & il n'y a pas moins d'habileté à conserver les choses, qu'il y en a à les réduire , ou à les établir la première fois.

Le Gouverneur de Canton apprenant qu'il y avoit une trahison dans cet autre Fort, s'y rendit en diligence ; mais sans faire connoître qu'il en eût rien su. Il y entra au contraire , avec le visage d'un homme qui paroïssoit satisfait. Il dit ensuite aux Soldats, que , parceque c'étoit le tems de faire bonne garde , d'autant que l'ennemi étoit très proche , il vouloit bien aussi , pour les y obliger encore davantage, les gratifier de quelque augmentation de leurs appointemens, & les faire mettre de nouveau sur l'Etat ; qu'ils vinssent donc se faire enregistrer & recevoir payement les uns après les autres. Ils se présentèrent pour cela d'autant plus contents, qu'ils se figuroient que leur trahison

étoit plus cachée, & que le Vice-Roi qui seul pouvoit les apprehender, leur faisoit cette largesse pour les obliger à le mieux servir. Car de l'air & de la manière qu'il leur parloit, ils ne voyoient rien qui leur pût donner de l'ombrage. Ils entroient donc par une porte, où ils recevoient quelque argent de leur paye; & de là, ils sortoient par une autre, où ils étoient aussi payez de leur trahison. Le Vice-Roi avoit mis en cette dernière des gens assurés, qui avoient le secret, & toute la résolution pour se bien acquitter de l'ordre qui leur étoit donné. Ainsi, à mesure que les Traîtres y arrivoient les uns après les autres, ils trouvoient ceux-ci qui les poignardoient, & leur coupoient la gorge. Toute cette exécution se trouva si habilement conduite, que les deux cens conjurez, qui devoient livrer le Fort, perdirent tous la vie, sans qu'aucun eût pu rien appercevoir de l'infortune de son compagnon. La garde de ce Fort fut commise ensuite à de nouveaux Officiers, & à de nouveaux Soldats, qui étoient en plus grand nombre, & dont on s'assuroit mieux que des premiers.

On connut bien cependant de quelle importance il étoit que le Vice-Roi eût usé de la diligence, & de toute la résolution qu'il avoit fait paroître en cette expédition. Car, à peine avoit on achevé de punir ces Traîtres, qu'outre les soixante Vaisseaux des Corsaires qui étoient au pied du

de
vo
C
vo
ren
ap
na
à f
hor
toie
fure
doie
aux
d'au
vant
à qu
& ho
poste
le in
grand
de Ca
Rivié
ils ne
Le
toutes
rez,
Roi d
vec lu
jugea
mais te
crut po
du Co
des Co
obligea

du premier Fort, on vit paroître une nouvelle Flote de plus de deux cens voiles. C'étoient ceux auxquels les Conjurez devoient livrer la place. Ceux ci qui s'apperçurent bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, aprochèrent de la Ville tout enragez, & menaçant qu'ils y alloient mettre tout à feu & à sang, & qu'ils n'y laisseroient point d'homme vivant. Les Tartares, qui n'étoient pas moins préparez à les recevoir, furent aussitot à eux, comme ils descendoient de leurs Vaisseaux. Et là, on en vint aux mains, où le choc fut rude de part & d'autre. Les Tartares eurent à la fin l'avantage. Les Assailans se retirèrent, mais à quelque distance de la Ville seulement, & hors de la portée du canon. Ils y prirent poste, d'où ils tintent ensuite toute la Ville investie du côté de l'eau. C'étoit le plus grand mal qu'ils pussent faire alors à ceux de Canton; parcequ'étant les maitres de la Rivière, ils leur empêchoient les vivres qu'ils ne pouvoient recevoir d'ailleurs.

Le Vice-Roi qui se trouvoit assiégé de toutes parts d'ennemis couverts & déclarés, & encore dans un tems où le Vice-Roi des Armes étoit éloigné, & avoit avec lui les meilleurs Soldats de l'Armée, jugea qu'il devoit employer plus que jamais toute son adresse pour se maintenir. Il crut pour cela se devoir assurer du Frère & du Cousin du grand Colaô, qui étoit le chef des Conjurez. Il les fit arrêter, & il les obligea ensuite d'écrire au Colaô, que s'il

ne se retiroit de devant la Ville avant trois jours, ils seroient condamnez à perdre la tête. Il fit encore venir les anciens Mandarins, auxquels il ordonna de demeurer tous auprès de sa personne, pour s'employer par leur crédit & par toutes les voyes imaginables, à porter le Colaô à se retirer d'avec les rebelles, & à laisser la Ville en repos. Le procédé du Vice-Roi mit l'épouvante dans toute la Ville, où chacun des habitans demuroit en grand silence dans sa maison, en attendant quelle seroit la fin de toutes ces trahisons.

CHAPITRE XX.

Allarme dans Canton, à l'approche des Corsaires.

Consternation de ses habitans.

Le Vice-Roi des Armes arrive, & met les Asaillans en fuite.

Recherche, & punition des Conjurez.

Résolution d'un Capitaine Chinois.

Sa mort, & ses louanges.

ON ne vit pas que le Vice-Roi des Lettres gagnât rien à faire le mauvais. En laissant la justice, pour user de la violence, comme son Collègue qu'il avoit blâmé tant de fois, il ne fit que grossir encore les forces & le nombre de ses ennemis.

Ainsi,

Ain
yer
Vill
plus
sear
étoie
des a
du se
de m
de ce
Armé
de for
qu'il
renver
des tar
& l'ag
tenoien
ble co
pouvoir
confidé
rie de p
relâche.
mes, &
deux pu
qui jette
& que
nombre
rens for
d'aigu
oreiller
vions.
Les ha
te fois le
avoient de

INE

ant trois
re la té-
Manda-
rer tous
employer
yes ima-
tirer d'a-
Ville en
mit l'é-
où cha-
grand si-
nt quelle

X.

e des Cor-

met les Af-

ez.

e. Roi des
e le mau-
user de la
qu'il avoit
grossir en-
s ennemis.
Ainsi,

PAR LES TARTARES. 351

Ainsi, à peine avoit il commencé d'emplo-
yer tous ces moyens violents pour mettre sa
Ville en sureté, qu'il vit fondre sur lui un
plus grand nombre de Barques & de Vais-
seaux de Corsaires. Au lieu de soixante qui
étoient venus au pied du premier Fort, &
des autres deux cens qui s'étoient approchez
du second, on pouvoit compter alors plus
de mille Vaisseaux devant & aux environs
de cette Ville. Et toute cette nombreuse
Armée faisoit par les continuelles décharges
de son artillerie une si effroyable tempête,
qu'il sembloit dans Canton que tout allat
renverser. Le son des cloches, le bruit
des tambours, les mugissemens de l'air,
& l'agitation générale de tous les Elémens
tenoient encore leur partie dans cet horri-
ble concert. Mais pour s'imaginer quel
pouvoit être tout ce tintamarre, il faut
considérer que c'étoit ici celui de l'artille-
rie de plus de mille vaisseaux qui tiroit sans
relâche. Que c'étoit le remuement des ar-
mes, & de tous les instrumens de guerre de
deux puissantes Armées qui s'animoient à
qui jetteroit la terreur parmi leurs ennemis;
& que c'étoit encore le résonnerent d'un
nombre infini de cloches, dont les diffé-
rens sons de bas, de haut, d'enroué,
d'aigu, & de perçant, assourdissent les
oreilles de tous ceux de la Ville, & des en-
virs.

Les habitans de Canton tenoient pour cet-
te fois leur Ville perdue, & la peur qu'ils
avoient des Corsaires depuis leurs dernières
me-

menaces , leur en avoit laissé de si horribles images , que quelques Chinois qu'ils fussent , & de leur même pays , ils ne pouvoient les regarder que comme autant de monstres & de démons. Tout leur recours étoit d'envisager désormais les Tartares , comme leurs protecteurs & leurs vangeurs. Toute la Ville étoit sous les armes par les ordres du Vice-Roi , qui fit encore un commandement que personne n'eût à paroître qu'avec l'habit de Tartare , sous peine de perdre la vie. Il ordonna pour cela à tous les Commandans des Escadres de punir de mort à l'heure même , ceux qu'ils trouveroient en habit de Chinois. Il fit retirer les embarras des rues , afin que la Cavalerie y pût aller & venir , sans trouver d'obstacle. Les portes , les boulevarts , & toutes les murailles étoient encore couvertes de monde , qui ne cessoit de faire de continuelles décharges de mousquets & d'arquebuses , pour faire toujours bonne mine devant les ennemis. Mais tout d'un coup , on fut bien surpris de voir arriver le Vice-Roi des Armes. Il revenoit , conduit de sa bonne fortune , avec son Armée saine & entière , & entroit ainsi dans la Ville au son des clairons & des trompettes. Il n'avoit point rencontré les ennemis , parceque la plupart étoient alors de l'autre côté de la Ville ; & il ne les aperçut qu'après qu'il fut passé. Ils s'étoient retirez dans un détroit où ils étoient couverts de quelques mon-

tagn
pût
L
moin
te sa
d'eux
désor
taille
rendre
La p
n'est
ce fut
leurs
assez e
en dev
vec tar
rent pa
rie sur
à eux
tout le
roit à v
seaux a
avoit eu
vant.
Les f
étoient
grands d
sans &
sur lesqu
gens de
d'équipag
point de
voiles.
les joindr

tagnes, qui empêchoient qu'on ne les pût voir.

Les Corsaires ne furent pas de leur côté moins surpris de revoir le Vice-Roi, & toute sa Flote, lorsqu'ils l'avoient cru si loin d'eux. Et parcequ'ils se trouvoient fort en désordre, & peu en état de donner une bataille, ils n'osèrent pas aller à lui, ni l'attendre, encore qu'ils fussent les plus forts. La première résolution qu'ils prirent, qui n'est pas pour l'ordinaire la plus généreuse, ce fut de prendre la fuite. Quelques uns de leurs Vaisseaux commencèrent à se retirer assez en désordre; & les autres qui crurent en devoir faire autant, suivirent aussitot avec tant de précipitation, qu'ils ne tirèrent pas la moindre pièce de leur artillerie sur les gens du Vice-Roi. Il venoit à eux avec une satisfaction incroyable de tout le peuple de Canton, qui se préparoit à voir le jeu & le spectacle des Vaisseaux avec autant de sûreté, qu'il en avoit eu de frayeur peu de tems auparavant.

Les fuyards, dans l'empressement où ils étoient, laissèrent les plus beaux & les plus grands de leurs Vaisseaux pour être trop pesans & ne pouvoir pas suivre les autres, sur lesquels ils retirèrent les Soldats, les gens de Mer, & ce qu'ils purent sauver d'équipage. Le Vice-Roi qui ne perdoit point de tems, les poursuivit à toutes voiles. Mais il ne lui fut pas possible de les joindre. Leurs Vaisseaux étoient in-

com-

NE
 si horri-
 bis qu'ils
 ne pou-
 vant de
 r recours
 Tartares,
 vangeurs.
 es par les
 ncore un
 eût à pa-
 sous pei-
 pour cela
 tres de pu-
 ceux qu'ils
 s. Il fit
 afin que la
 ans trouver
 levarts, &
 ore couver-
 aire de con-
 & d'arque-
 e mine de-
 d'un coup,
 le Vice-Roi
 nduit de sa
 saine & en-
 ville au son
 Il n'avoit
 , parceque
 tre côté de
 n'après qu'il
 ans un dé-
 elques mon-

22

comparablement plus légers , leurs Chior-
mes aussi plus délibérées , mieux en ha-
leine , & infiniment meilleures que celles
des Tartares , qui n'étoient que de miséra-
bles payfans qu'on ne retenoit que par vio-
lence.

Le Vice-Roi revint , après leur avoir don-
né la chasse quelque tems. Il se faisoit
pour lors des Vaisseaux qu'ils avoient lais-
sez , & ramena de la sorte sa Flotte , tout
glorieux & triomphant dans la Ville. Il y
fut reçu comme son libérateur , & celui qui
lui étoit comme venu du Ciel pour la secou-
rir en un besoin si pressant. Le Vice-Roi
des Lettres qu'il venoit de tirer d'un assez
fâcheux embarras , vint aussi au devant de
lui , & il l'accompagna par toutes les rues de
la Ville , qu'il traversa au milieu d'une fou-
le de monde , qui ne se pouvoit lasser de lui
applaudir. Les places & les rues où il pas-
sa , encore qu'il fût assez grand jour , é-
toient toutes éclairées de flambeaux ; & ce n'é-
toit par tout qu'odeurs & parfums qu'on
bruloit pour lui rendre honneur , comme s'il
eût été quelqu'une de leurs pagodes & de
leurs idoles qu'on eût promené par la Ville.

Ensuite de toutes ces réjouissances publi-
ques , les Vice-Rois s'employèrent à la re-
cherche des complices de la conjuration.

On n'eut pas plutot commencé à donner
la question aux premiers qui furent arrêtés ,
qu'on fût aussitot tous ceux qui étoient de
la conspiration. Il y en avoit qui étoient simple-
ment complices & consentans , & d'autres qui

étoient
taires n
uns & d
ils puni
des crim
ayent m
On p
de cette
garder l
y établi
Soldats
aussi de
bles à fe
versifiant
pour s'ar
mées , a
qui pour
trahison ,
bien sur
plus trè
entroient
on voul
levoit .
Toutes
mort si p
monde tou
voit que d
Chacun de
la peur qu
du mal , n
urez ; car
édure pou
& il y a bi
nombre de
Éto

étoient les négociateurs & les chefs. Les Tartares ne tardèrent point à couper les têtes des uns & des autres. C'est le supplice ordinaire dont ils punissent les criminels, sans faire différence des crimes ni des personnes. Il suffit qu'ils aient mérité la mort.

On prit garde encore de plus près, ensuite de cette première exécution, à faire bien garder les portes de la Ville. Pour cela on y établit de nouveaux Capitaines avec des Soldats d'une fidélité reconnue. On usa aussi de toutes les circonspections imaginables à fermer & à ouvrir les portes, en diversifiant tous ces moyens qu'on employoit, pour s'assurer si elles demeuroient bien fermées, afin de mieux faire connoître à ceux qui pourroient penser à quelque nouvelle trahison, qu'on ne manquoit pas de se tenir bien sur ses gardes. On examinoit de plus très soigneusement tous ceux qui entroient & sortoient de la Ville, & on vouloit savoir tout ce que l'on en entendoit.

Toutes ces précautions, aussi bien que la mort si précipitée des conjurez, tenoit le monde tout interdit, & faisoit qu'on ne savoit que dire & que penser dans la Ville. Chacun de ces habitans étoit toujours dans la peur que quelqu'un, qui lui voudroit du mal, ne l'allât dénoncer entre les conjurez; car il n'étoit pas besoin d'autre procédure pour faire perdre la vie à un homme; & il y a bien sujet de croire qu'un grand nombre de personnes très innocentes furent trait-

traitées comme les plus coupables. Chacun donc des habitans de Canton demeurait durant ces mauvais jours comme prisonnier dans sa maison. On avoit seulement les yeux & les oreilles à ce qui passoit, mais il ne falloit rien dire. A peine même osoit on ouvrir la bouche dans les lieux les plus retirez du logis. On ne s'y expliquoit que par gestes, & en haussant les épaules. Et c'étoit dans ces tems fâcheux le meilleur expédient qu'il y eût pour éviter de plus grands maux.

Quoique les Chinois disent bientôt tout ce qu'ils savent, lorsqu'ils sont à la question; il y a pourtant par tout des hommes rares & qui peuvent passer pour des prodiges à l'égard des autres. C'en est un assez grand, qu'un homme seul ose bien être constant & généreux parmi une multitude de lâches & de timides. C'est ce qui arriva dans le grand nombre des Chinois qui furent dénoncés comme chefs ou complices de la conjuration. Un Capitaine Chinois, non d'entre les Corsaires, mais de ceux qui avoient commandé dans le pays, & qu'ils appellent des Mandarins d'armes, fut mis à la question; & interrogé s'il savoit quelque chose de la conjuration, & des Conjurez. Il répondit avec fermeté qu'il n'étoit pas homme à sacrifier ses Amis, sur tout dans une entreprise, où il s'agissoit de la liberté de sa patrie. On lui donna de nouveau la question, qui fut extraordinairement rude. Il la souffrit avec une fermeté

toujo
& no
nois c
guez
toient
tant d
on. I
ver un
de tou
fir.
homme
rendre
Vice-R
ils les l
les alle
s'il ne l
loient ve
père & à
courage.
se soucia
être tou
le plus
Mais à p
le moqq
tant d'un
dit que
cubine,
égitune
, & qu
l'on ne
Ce père
on fils,
ourreaux
oit point

es. Cha-
demeuroit
prisonnier
lement les
, mais il
ne osoit on
plus reti-
liquoit que
paules. Et
meilleur ex-
plus grands

bientot tout
t à la ques-
t des hom-
er pour des
C'en est un
l ose bien é-
une multitu-
est ce qui ar-
Chinois qui
s ou compli-
Capitaine Chi-
es, mais de
dans le pays,
rins d'armes,
errogé s'il sa-
ration, & des
fermeté qu'il
es Amis, sur-
il s'agissoit de
lui donna de
extraordinaire
ec. une fermeté
tous

PAR LES TARTARES. 357

toujours égale, sans changer de sentimens,
& non pas même de visage. Plusieurs Chi-
nois qui jugeoient combien ils étoient éloi-
gnés de donner un si genereux exemple, é-
toient tous de mauvaise humeur, de voir
tant de fermeté en un homme de leur Nati-
on. Mais les Tartares enrageoient de trou-
ver un Chinois qui se mocquat d'eux, &
de tous les maux qu'ils lui faisoient souf-
frir. Ils se fâchoient d'avoir affaire à un
homme invincible, & qui ne vouloit pas se
rendre au milieu de toutes les douleurs. Les
Vice-Rois firent venir sa femme & son fils,
ils les lui présentèrent avec menaces qu'ils
les alloient faire mourir en sa présence,
s'il ne leur déclaroit les conjurez. Ils vou-
loient voir si ce qu'il y a de plus tendre à un
père & à un mari ne lui pourroit pas amollir le
courage. Ils croyoient, qu'encore qu'il ne
se souciât pas de perdre la vie, il seroit peut-
être touché que des personnes qu'il devoit
le plus aimer, la perdissent à son sujet.
Mais à peine les eut-il vu devant lui, que
se mocquant encore des Tartares, & regar-
dant d'un œil fier son fils & cette femme,
il dit que cette femme n'étoit que sa con-
cubine, qu'il avoit ôté la vie à sa femme
légitime à la prière qu'elle lui en avoit fai-
te, & qu'il auroit traité son fils de même,
si l'on ne l'avoit pas ôté de ses mains.

Ce père ne put pas répandre le sang de
son fils, & il n'obtint pas non plus de ses
bourreaux qu'ils le fissent mourir. Il n'a-
voit point d'armes, ni la liberté de s'en
servir.

servir. Mais il y a apparence qu'il auroit bientôt exécuté tout ce qu'il disoit, s'il l'avoit pu, & peut être quelque chose de plus barbare, dont il n'y auroit qu'un infidelle & un idolâtre qui fût capable, quiauroit été d'arracher avec plaisir le cœur & les entrailles de son fils.

Les Vice-Rois auroient dû faire plus d'estime de ce Chinois si généreux. Mais ou ils ne le considérèrent pas, ou plutôt ils le regardèrent d'une telle manière, qu'il leur parut même redoutable. Et ce fut peut-être ce qui les obligea à ne laisser pas vivre plus longtems un tel ennemi. Ils firent retirer son fils & sa femme, auxquels il paroît qu'ils ne firent aucun mauvais traitement, & le lendemain ils le firent mourir. Cet événement a été une chose fort célèbre parmi les Chinois. On fut peu de tems après par le bruit qui se répandit de cette mort, que ce Capitaine étoit un de ceux qui commandoient les troupes du Roi Gueyvan. Ce Prince, qui s'étoit retiré dans les montagnes, l'avoit envoyé par les Villes de la Chine, pour y animer les peuples à la liberté, & à se déclarer contre l'ennemi commun. Et c'est ce qu'il faisoit alors, leur faisant aussi entendre que Gueyvan seroit à leur tête, & les commanderoit comme le Roi & le légitime successeur de l'Empire de la Chine. Cette négociation n'eut pas pour lors un succès plus heureux. Cet exemple d'une rare fidélité fit connoître seulement que Gueyvan, qui devoit être un des meilleurs Princes de tous ceux qui ve-

P
noient
roit pa
pour le
& son
des lou
ont do
peu plu
tures.

*Les Cor
vienn
Le Vice-
Mauvais
faisoien
consum
ces.*

IL faut
pu fav
point de
fatigues à
Armes y
homme,
lasser de
trouvé de
& sur la
encore de
tre des me
Canton,

noient

noient d'être couronné dans cet État, n'auroit pas pu employer un plus digne Ministre pour le servir contre ses ennemis. Sa valeur & son courage, qui lui ont mérité de grandes louanges parmi tous ceux de sa Nation, ont donné lieu aussi de parler ici avec un peu plus d'étendue de ses dernières aventures.

CHAPITRE XXI.

Les Corsaires prennent quelques places, & reviennent attaquer Canton.

Le Vice-Roi les défait en mer.

Mauvaise conduite des Chinois, qui ne faisoient qu'irriter les Tartares, & consumoient ce qui leur restoit de forces.

IL faut achever de rapporter ce que l'on a pu savoir des Corsaires, qui ne se lassoient point de donner tous les jours de nouvelles fatigues à leurs ennemis. Le Vice-Roi des Armes y perdoit toutes ses mesures. Cet homme, qui sembloit ne devoir jamais se lasser de se voir les armes à la main, avoit trouvé des gens qui pouvoient le satisfaire & sur la mer & sur la terre. Ils venoient encore de se rendre maîtres de trois ou quatre des meilleures places de la Province de Canton, où ils se maintenoient malgré tou-
te

te la colére de ce Tiran, & tout ce que pouvoient faire les Tartares pour les en chasser. Ils tenoient de plus quelques autres Villes assiégées, & qu'ils pressoient de fort près. Mais ils étoient encore bien plus puissans sur la Mer, où ils étoient très mal satisfaits d'avoir les derniers jours précipité si inconsidérément leur retraite, eux qui avoient alors beaucoup plus de monde & plus de forces que le Vice-Roi. Ils ne tardèrent donc pas à le rejoindre, & à venir donner en même tems une nouvelle allarme à la ville de Canton. Ils vinrent mouiller au pied du premier Fort qu'ils avoient pris peu de tems auparavant. Et de là aux yeux & en la présence du Vice-Roi, ils firent à ces habitans leurs menaces ordinaires. L'approche de ces gens qui paroissent toujours de si redoutables ennemis, remit incontinent le trouble & l'émotion dans la Ville. Les Tartares n'étoient pas moins embarrassés de voir tant de Corsaires fondre de toutes parts, & qui avoient par tout de si grandes & de si puissantes forces. Toute la Ville se mit sous les armes comme les autres fois, & y demeura toute la nuit avec un bruit & un tintamarre épouvantable. Les Corsaires n'en faisoient pas moins au dehors que les Tartares au dedans, qui mettoient en ordre leur Cavallerie, & crioient assez haut de tous côtez. Les Soldats étoient chacun en leur poste sur les murailles & aux portes de la Ville, les Capitaines faisoient par tout de continuelles rondes. On ne garde pas parmi ces barbares un autre

gran

gran
les g
l'Eu
sonn
d'inst
font c
route
lieu q
en un
premiè
des bar
leur m
ble qu
les ren
que le
naire li
pour se
tres, cri
de bruit.
Ly, c
tre, ré
Corsaire
cette foi
& qu'ils
disposa
puissante
mettre à
va qu'ils
tat de co
tage & l
donna au
se choqua
combat fi
Tom. V

grand silence, qu'en faisant les rondes & les gardes dans les Armées disciplinées de l'Europe. Ce n'est au contraire qu'un résonnement continuel d'armes, de voix & d'instrumens de guerre. Ceux même qui sont en sentinelle & en garde, ne cessent route la nuit de décharger leurs armes, au lieu que dans l'Europe on ne manqueroit pas en une telle heure de prendre l'allarme au premier coup de mousquet. Mais ce sont des barbares, & qui le sont encore plus dans leur manière de faire la guerre, qu'il semble qu'il n'y ait que le bruit qui les assure & les rende vaillans. Ce peut être parceque le bruit & la voix tiennent pour l'ordinaire lieu de compagnie. Et ceux ci aussi pour se rendre plus assurez les uns les autres, crient plus haut, & font davantage de bruit.

Ly, dès que le jour commença à paroître, résolut d'aller combattre en Mer les Corsaires. Et comme il savoit que pour cette fois ils en voudroient venir aux mains, & qu'ils l'attendoient pour cet effet, il se disposa aussi pour les aller attaquer avec une puissante Flotte. Il ne tarda point à faire mettre à la voile & à aller à eux. Il trouva qu'ils s'étoient déjà mis en ordre & en état de combattre. Il fit de même le partage & l'ordonnance de ses Vaisseaux, & donna aussitot le signal de l'attaque. On se choqua rudement de part & d'autre. Le combat fut sanglant, & la victoire longtems

disputée pancha tantot d'un côté, & tautot d'un autre.

Les Tartares combattoient avec plus de valeur & plus d'ordre, & se maintenoient mieux. Mais les Corsaires avoient de l'avantage, ayant beaucoup plus de monde; outre que comme leurs Vaisseaux étoient plus légers, ils revenoient plus facilement & plus souvent à la charge, & leur grand nombre s'étendant davantage en Mer ils venoient encore envelopper, & charger leurs ennemis devant & derrière. Il est certain que, s'ils eussent été aussi unis, & aussi bien d'accord entre eux, que l'étoient les Tartares, cette journée, & plusieurs autres ensuite auroient pu être pour eux. Mais comme ce n'étoient que ces gens ramassez & partagez en différentes Escadres, les différens Chefs, qui les commandoient, n'avoient pas entre eux toute la bonne intelligence qui auroit été nécessaire. Ils avoient bien un Général, mais ils n'en reconnoissoient que la qualité, & ne lui obéissoient qu'autant qu'il leur plaisoit, & non pas comme à un Chef qui auroit eu une puissance souveraine & absolue: & ainsi, si au milieu de la mêlée, il prenoit fantaisie à quelqu'un de ces Chefs d'Escadres, qui avoit moins de cœur, de se retirer, il le faisoit avec toute sa troupe, & de là il arrivoit qu'encore que les autres Escadres soutinssent toujours assez vaieusement le combat, toute leur valeur cependant étoit à la fin obligée de plier. Car d'abord que les Tartares appercevoient quelques

ques
fuite
qui l
d'ard
encor
& ce
parmi
cadres
que ce
une dé
aussito
de les
Chinois
Parthes
à comb
fuyant.
bataille,
te, & les
les avanta

C
Célèbre
Cbine
par un
bleus.
Précaution
détourne

Es Chi
adonne
lettres, o

ques vaisseaux des Corsaires prendre la fuite, ils ne cessoient de crier victoire, ce qui les animoit à donner encore avec plus d'ardeur sur les autres, qui ne pensoient pas encore à se retirer. Dans ce peu d'union, & cette mauvaise intelligence qu'il y avoit parmi les Corsaires, une seule de leurs Escadres n'eut pas plutôt commencé à fuir, que ce ne fut plus dès lors qu'un désordre & une déroute générale. Les Tartares assurez aussitôt de leur victoire, ne manquèrent pas de les pousser; & c'étoit là le malheur des Chinois, qu'étant aussi habiles à fuir que les Parthes autrefois, ils ne l'étoient pas autant à combattre, & à gagner des victoires en fuyant. Ce fut là le succès de cette grande bataille, où les Corsaires furent mis en fuite, & les Tartares à leur ordinaire eurent tous les avantages de la victoire.

CHAPITRE XXII.

Célèbre prédiction d'un Astrologue de la Chine, Que cet Etat seroit conquis par un Etranger qui auroit les yeux bleus.

Précautions que les Chinois prenoient pour détourner l'effet de cette prédiction.

Les Chinois, qui se sont toujours assez adonnés aux Arts, & à l'étude des Lettres, ont eu aussi parmi eux de grands

Spéculateurs des Astres, & des hommes célèbres dans la Judiciaire. Entre tous ces Astrologues qui avoient parmi eux quelque créance, un des plus renommez, qu'ils appelloient le grand Cahorri des Etoilles, leur avoit laissé, il y avoit déjà quelques années, une prédiction qui faisoit assez de bruit dans le pays. Cette prédiction portoit qu'il viendrait un tems que l'Empire de la Chine passeroit en la puissance d'une Nation étrangère, & que celui qui en feroit la conquête, seroit un homme qui auroit des yeux bleus. C'est une chose très rare dans tous ces pays de voir un homme qui ait les yeux bleus, & il s'en trouve si peu que depuis cent ans que les Espagnols sont aux Philippines, qui est le grand abord de toutes les Nations de l'Orient, ils témoignent n'avoir jamais remarqué des yeux bleus qu'en des personnes d'Europe, ou nées de parens qui en étoient venus. Et si l'on en pouvoit remarquer en quelque autre, c'étoit comme un prodige, & même une chose monstrueuse parmi ces peuples. Mais les Chinois sur tous les autres, faisoient voir en toutes les rencontres l'extrême aversion qu'ils avoient des yeux bleus, tant pour être une chose extraordinaire parmi eux, que parcequ'ils ne manquoient pas de penser aussitôt à leur prédiction.

C'a été une des raisons principales qui ont fait, qu'ils se sont toujours déclarés si ennemis des Hollandois. Les yeux bleus sont causés

causés
met
plus
voyc
ou b
Il
nois
mond
voient
comm
leur p
ne l'at
Les
ge des
ne se d
nir de T
plus fur
peuvent
Astrolog
le jeune
les yeux
pire. Il
lation ne
Prince a
prédiction
étoit par
avoit le t
lée agréat
peine aur
Flamand
C'est don
dre qu'il a
nois les de
Pordinaire
vilages.

cause qu'ils ne leur ont jamais voulu permettre d'aborder en leurs ports, non plus qu'aux Anglois & aux Danois qu'ils voyoient n'avoir pas tous les yeux noirs ou bruns, ainsi que ceux de la Chine.

Il n'a cependant servi de guéres aux Chinois de regarder si bien aux yeux de tant de monde. C'étoit d'un autre côté qu'ils devoient bien regarder de plus près. Mais comme ils n'y ont pas pensé, l'effet de leur prédiction est arrivé aussi du côté qu'ils ne l'attendoient pas.

Les Chinois qui prenoient tant d'ombrage des yeux des Hollandois & des Anglois, ne se déffioient pas qu'il leur en devoit venir de Tartarie, qui leur seroient beaucoup plus funestes. C'est de là cependant qu'ils peuvent dire que la prédiction de leur Astrologue s'est trouvée véritable. Ç'a été le jeune Tartare Xunchi, qui devoit avoir les yeux bleus, & qui a conquis leur Empire. Il faut pourtant remarquer que la Relation ne rapporte pas expressément que ce Prince ait eu les yeux tels que portoit la prédiction. On a su seulement que Xunchi étoit parfaitement beau de visage, qu'il avoit le teint d'une extrême blancheur, mêlée agréablement d'un peu de rouge, qu'à peine auroit on trouvé un Anglois ou un Flamand, qui l'eût eu plus beau & plus frais. C'est donc à ces marques qu'on doit entendre qu'il avoit aussi les yeux tels que les Chinois les devoient appréhender; parceque pour l'ordinaire ils sont comme inséparables de ces villages.

C H A P I T R E XXIII.

Les Chinois qui négocioient dans les Etats voisins, y furent maltraitez lorsqu'on y apprit la perte de leur Empire.

Mauvaise réception que fit le petit Roi de la Cochinchine à ceux qui venoient chercher une retraite dans ses terres.

APRES avoir rapporté ce que l'on a pu savoir de la Conquête de la Chine par les Relations & les Mémoires assez abrégés qu'on en a pu avoir, il reste à dire quelque chose de la manière que les Nations voisines traitèrent ceux des Chinois, qui se trouvèrent dans leurs terres, lorsqu'elles apprirent la perte de leur Empire. Comme ils s'étoient si mal défendus, à peine savoit on qu'ils étoient déjà assujettis à de nouveaux Maîtres. De toutes les Nations de l'Asie, il n'y avoit presque que les Chinois qui transportassent alors leurs denrées & leurs marchandises dans les Etats voisins. Ils tenoient pour cet effet, aussi bien que pour la défense de leurs côtes, un assez grand nombre de vaisseaux en Mer. Peu de tems auparavant les Japonnois alloient bien trafiquer, comme eux, hors de leur pays: mais alors tout ce commerce leur avoit été interdit par des Loix de leur Prince qui menaçoient de punition corporelle tous ceux du Japon, qui entreprendroient de sortir hors de

de ses
Etran
tholig
chette
nomb
leur p
ce de H
qui s'a
loient
lieux,
rée,
Champ
Macass
fois ju
des Ho
Mais d'
pas prop
que quel
guères n
ne pouvo
que aussi
berté de
mens,
voyages
hendoit
sent à la
ils ne rap
de leur co
Les C
venus che
grand pro
toit. Et
ses avoien
Manile, &

de ses terres. Il permettoit seulement aux Etrangers, à l'exclusion des Chrétiens Catholiques, de venir au Japon vendre & acheter ce qu'il leur plairoit. Un grand nombre de Chinois sortoient ainsi hors de leur pays, & particulièrement de la Province de Foquiem, d'où sont presque tous ceux qui s'addonnent à la Navigation. Ils alloient porter leurs marchandises en différens lieux, comme au Japon, à l'Isle de la Corée, au Tunquin, à la Cochinchine, à Champa, à Cambaye, à Siam, à Patani, à Macassar, à Solor, à Sumatra, & quelquefois jusqu'à Jacatra, qui est une Colonie des Hollandois dans les Indes Orientales. Mais d'autant que leurs vaisseaux ne sont pas propres pour de grands voyages, quoique quelques unes de ces traites ne foyent de guères moins de cinq ou six cens lieues, ils ne pouvoient pas aller plus loin. La politique aussi de cet Etat ne leur laissoit pas la liberté de construire de plus grands bâtimens, & qui fussent assez forts pour des voyages de plus long cours. Elle appréhendoit que ces Marchands ne s'arrêtassent à la fin en des terres éloignées, d'où ils ne rapporteroient plus à la Chine le profit de leur commerce.

Les Chinois étoient toujours très bien venus chez tous ces Etrangers à cause du grand profit que leur Négoce y apportoit. Et comme toutes leurs marchandises avoient grand cours & grand débit à Manile, & dans toutes les Philippines, on

y voyoit toujours aussi un grand nombre de ces Marchands. Il y en venoit moins durant ces dernières guerres, mais quelques uns ne laissoient pas d'y maintenir toujours le commerce. Et d'abord qu'ils virent leurs affaires se pouvoir remettre, ils ne manquèrent pas de donner de l'espérance, qu'ils y reviendroient encore en aussi grand nombre que jamais.

Les Chinois n'avoient pas non plus de peine à venir s'établir & demeurer chez les Etrangers. Ils y faisoient même des alliances & des mariages avec ceux du pays. D'autres prenoient quelques Cantons séparés qui étoient ensuite comme des Colonies & des habitations toutes de Chinois. Plusieurs autres étoient dispersés par le pays, où ils s'occupoient à cultiver les champs & les terres des Seigneurs de ces Etats. D'autres encore s'employoient en différentes vacations, & en plusieurs arts mécaniques; par où ils se rendoient extrêmement utiles chez ces peuples. On tient ainsi que durant les guerres de leur pays, il y en pouvoit avoir plus de cent mille qui avoient leurs familles & leurs établissemens dans les Etats de leurs voisins. Il s'en trouva dans une seule Isle des Philippines, qui se souleva contre la ville de Manille en 1649. plus de quarante ou cinquante mille.

Autant que la nouvelle de la perte de la Chine surprit tous ses voisins, autant étonna & humilia-t-elle tous les Chinois qui étoient dans leurs Etats. Ceux-ci, qui n'é-

toient
peut-é
laissér
ce qui
neur d
mêmes
voient
ler. I
tout ce
choient
voient
il n'y a
tassent
voient f
pour la
de belle
core en
ceux qu
Chinois
sans dan
où il s'é
étoit for
tourner
biter que
pièces to
livré la C
Tirans,
dans la C
qui dispur
tout ce g
nois faisc
tant qu'il
l'autre ne
une lettre
frère, où

d nombre
 oit moins
 quelques
 toujours
 ils virent
 , ils ne
 espérance,
 aussi grand

n plus de
 r chez les
 des a'lian-
 pays. D'
 ns séparez
 Colonies
 ois. Plu-
 r le pays,
 s champs
 ces Etats.
 n differen-
 s méchan-
 trêmement
 nt ainsi que
 , il y en
 qui avoient
 ments dans
 s'en trou-
 Philippines,
 de Manile
 ante mille.
 perte de la
 utant éton-
 nois qui é-
 , qui n'é-
 toient

PAR LES TARTARES. 369

toient pas pour lors dans leurs pays , & qui
 peut-être n'y devoient jamais retourner, ne
 laissèrent pas d'avoir bien à souffrir de tout
 ce qui se dit alors à la honte & au deshonne-
 neur de leur Nation. Ils en étoient eux-
 mêmes tellement en colère , qu'ils ne pou-
 voient souffrir seulement d'en entendre par-
 ler. Ils ne vouloient pas croire non plus
 tout ce qu'on disoit des Tartares. Ils tâ-
 choient de couvrir de tout ce qu'ils pou-
 voient leur infamie & leur honte; & pour cela
 il n'y avoit point de contes qu'ils n'inven-
 tassent pour faire croire que les Chinois a-
 voient fait & faisoient encore de grands exploits
 pour la défense de leur pays. C'étoient
 de belles fictions que ceux qui étoient en-
 core en la Chine ne laissoient pas d'écrire à
 ceux qui en étoient éloignez. Ainsi un
 Chinois Chrétien , qui avoit femme & en-
 fans dans un lieu fort éloigné de la Chine,
 où il s'étoit établi depuis vingt ans qu'il en
 étoit sorti , & où il n'espéroit pas re-
 tourner jamais, fut bien assez hardi pour dé-
 biter que les Chinois avoient enfin taillé en
 pièces tous les Tartares ; Qu'ils avoient dé-
 livré la Chine, & le reste du monde de ces
 Tirans , & qu'il n'y avoit plus de guerre
 dans la Chine que de quelques uns du pays,
 qui dispuoient à qui donneroit un Maître à
 tout ce grand Empire. Celui à qui ce Chi-
 nois faisoit ce conte, s'efforçoit bien au-
 tant qu'il pouvoit, de le désabuser. Mais
 l'autre ne manqua pas de faire voir aussitot
 une lettre qu'il disoit avoir reçue de son
 frère, où il lui mandoit tout ce qu'il disoit.

Q. 5.

On

On prit garde , ce qui étoit encore remarquable , que cette lettre étoit de la même datte que la prétendue relation qui venoit de faire savoir le détail de tout ce qui a été rapporté ici , & l'on étoit si assuré que ce qu'elle disoit étoit véritable , qu'il n'en restoit pas le moindre doute , non plus que du tems , où elle marquoit que les Tartares avoient achevé de conquérir cet Empire. Celui à qui le Chinois débitoit sa nouvelle ne pouvoit s'empêcher de rire , & le vouloit bien convaincre qu'il n'y avoit rien de plus faux : mais il voulut en demeurer à ce que son frère lui écrivoit. Il prétendoit qu'à cause qu'il étoit Chinois , & zélé pour la religion de son pays , il n'étoit pas capable de lui mander des mensonges. C'étoient à la vérité des qualitez qui rendoient ce personnage fort croyable. Ce pauvre homme pourtant ne laissa pas de s'en aller assez mécontent : ce qui donne lieu de penser qu'il avoit encore plus de foi à ce qu'on lui disoit, qu'à la lettre de son frère. Mais il étoit fâché & avoit honte en même tems de demeurer d'accord d'une vérité qui ne lui plaisoit pas.

On n'a point fait dans la plupart de ces pays de plus mauvais traitemens aux Chinois, tant à ceux qui y étoient déjà, qu'aux autres qui y sont venus depuis avec l'habit de Tartare, que de se mocquer d'eux & leur dire quelques injures , comme de les appeler des traîtres à leur Roi , & des lâches qui avoient mal défendu leur Patrie. Ces re-
pro-

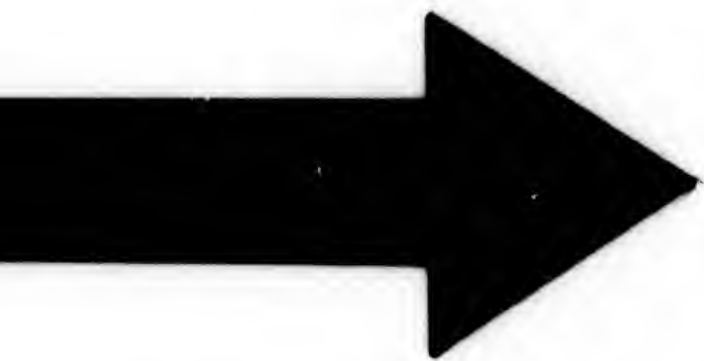
pro
c'éto
plus
Il
mi le
au ce
infor
pour
état d
avoit
Les E
chez
se res
trefois
général
que les
int qu'i
avec les
ges & de
de diffic
aborder
ne. Ce
pire étoit
société d
lumière d
qui y a é
cette rais
nonçoient
dans leur
Loix. M
cédoit que
fiances ba
Le. Tartar

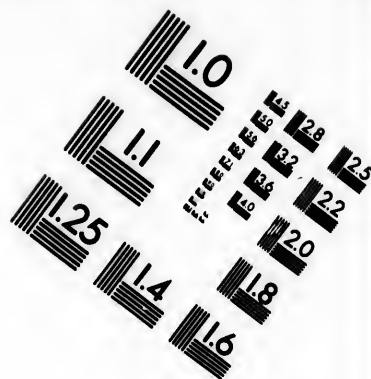
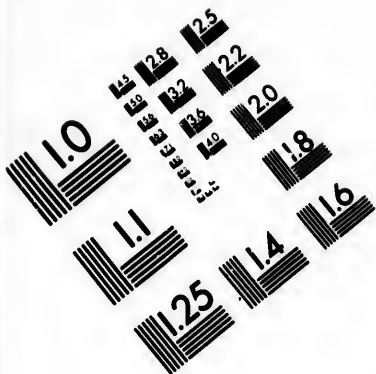
proches leur pouvoient être sensibles ; mais c'étoit peu de chose , & ils en méritoient de plus fâcheux.

Ils trouvérent encore moins de dureté parmi les Sujets du Roi d'Espagne , qui eurent au contraire beaucoup de compassion de leur infortune. Il auroit fallu être bien dur , pour ne pas voir avec quelque douleur l'état déplorable de ce grand Empire , qu'on avoit vu peu d'années auparavant si florissant. Les Espagnols devoient être encore plus touchés que les autres , eux qui pouvoient se ressouvenir de ce qui s'étoit passé autrefois chez eux. Il est pourtant vrai que généralement on n'étoit pas fort fâché que les Chinois fussent humiliés au point qu'ils l'étoient. Leur manière d'agir avec les Etrangers étoit si pleine d'ombrages & de défiances , & tellement embarrassée de difficulté , qu'il n'y avoit pas moyen d'aborder ni d'approcher seulement de la Chine. Ce qui faisoit que tout ce grand Empire étoit comme fermé au commerce & à la société du reste des hommes , & par là à la lumière de la Foi & de la véritable Religion , qui y a été si horriblement persécutée , par cette raison seulement , que ceux qui l'annonçoient étoient des Etrangers qui entroient dans leur pays , contre la défense de leurs Loix. Mais toute cette inhumanité ne procédoit que des terreurs paniques & des méfiances basses de cette ombrageuse Nation. Le Tartare est bien éloigné de toutes ces

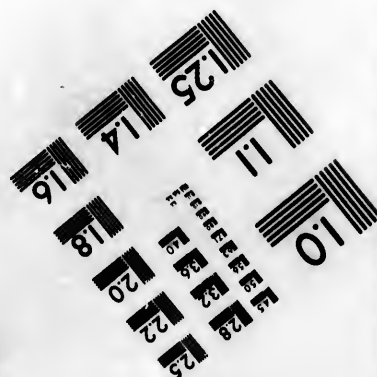
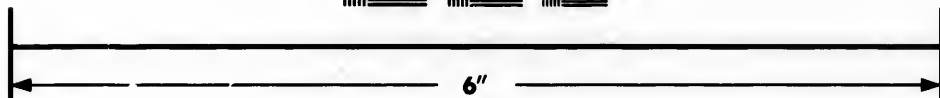
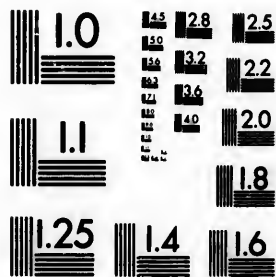
emar-
même
noit de
é rap-
ce qu'
restoit
que du
ares a-
re. Ce-
velle ne
vouloit
de plus
ce que
oit qu'à
ur la reli-
apable de
ient à la
e person-
homme
assez mé-
nsfer qu'il
lui disoit,
il étoit fâ-
de demeu-
e lui plai-
art de ces
x Chinois,
qu'aux au-
l'habit de
ux & leur
les appel-
lâches qui
Ces re-
pro-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0 4.5

1.0
1.5
2.0
2.5
3.0
3.5
4.0

manières d'agir des Chinois. Comme il juge plus avantageusement de sa valeur & de ses forces, il a voulu que l'entrée de ses Provinces fût ouverte à toutes les Nations de la Terre. Il se met peu en peine qu'il vienne des Etrangers. Il appréhende si peu qu'on vienne conquérir son pays, qu'il prétend au contraire que le bruit de ses grands exploits a fait peur à toute la Terre.

Les Tartares sont vaillans & généreux, leur manière d'agir est aussi plus franche & plus aisée, & revient beaucoup à ce qui se fait dans notre Europe. Ils n'ont pu souffrir toutes ces cérémonies & ces prosternemens qu'on faisoit devant les Mandarins Chinois, comme pour les adorer, ainsi qu'on le verra en traitant de leur gouvernement. C'est pourquoi comme on eut d'abord quelque espérance que le changement de cet Etat ouvreroit & faciliteroit le Commerce, non seulement des biens de la Terre, mais beaucoup plus des richesses de la Foi, tout autre que les Chinois, sur tout les Chrétiens, ne fut pas fâché que les affaires de ce grand Empire allassent avoir désormais une autre face.

Il faut dire cependant quelque chose de la manière que le petit Roi de la Cochinchine, proche voisin des Chinois, les reçut après la ruine de leur pays. Ce Prince est petit-fils d'un Vice-Roi qui se révolta contre le Roi de Tunquin, avec les peuples qui habitent un petit Canton de cet E-

tat.

tat.
 ite pa
 née d
 mais
 tout l'
 de la
 sa révo
 ou de
 & son
 & ce
 pays,
 tit Eta
 Tunqu
 Cochin
 légitim
 une gu
 fort éch
 des ami
 tenus,
 raisons
 qu'une
 finances
 re sur p
 ni avant
 où étoit
 alors en
 armes de
 dé la q
 étoient
 Conqué
 victoires.

Pour
 chine,
 il ne lais

PAR LES TARTARES. 373

tat. Ainsi la Cochinchine n'est qu'une petite partie du Royaume de Tunquin, bornée de la Mer au Midi & au Levant, mais continue du côté du Nort, comme tout l'Etat de Tunquin, avec la terre ferme de la Chine. Ce Vice-Roi se maintint dans sa révolte avec cette qualité de Vice-Roi, ou de Prince de la Cochinchine. Son fils & son petit-fils se sont maintenus après lui, & ce dernier est présentement le Roi de ce pays, qui est ainsi depuis soixante ans un petit Etat séparé. Depuis ce tems le Roi de Tunquin n'a pas cessé de faire la guerre à la Cochinchine, prétendant en être toujours le légitime Souverain. Mais ce n'a pas été une guerre où les deux partis se soyent fort échaufez. Comme les rebelles ont eu des amis puissans, qui les ont toujours maintenus, cette guerre n'a subsisté que par des raisons d'Etat : & ce n'a plus été à la fin qu'une dépense & un emploi de quelques finances pour tenir quelques gens de guerre sur pied, sans qu'il y ait eu ni perte ni avantage de part & d'autre. C'est l'état où étoit la Cochinchine. Que s'il eût pris alors envie aux Tartares de tourner leurs armes de ce côté-là, ils eussent bientôt vuïdé la querelle de ces deux Princes; & ils étoient l'un & l'autre assez voisins de ces Conquérens, pour trembler au bruit de leurs victoires.

Pour revenir au petit Roi de la Cochinchine, encore qu'il ne fût pas fort puissant, il ne laissoit pas de faire assez le mauvais. Il

témoigna beaucoup de mauvaise volonté aux Chinois qui venoient d'être chassés du Japon, pour le sujet que l'on verra ci-après, & il maltraita encore autant qu'il put tous les autres de ce qu'ils s'étoient si mal défendus contre leurs ennemis. Ce Prince demeure ordinairement avec toute sa Cour en un lieu, où un grand fleuve appellé le Tayfu se vient rendre dans la Mer. Les Vaisseaux de tous les Etrangers qui viennent trafiquer dans ce pays y entrent sans aucune peine. Il y a à deux lieues de l'embouchure de ce fleuve une Isle appellée Champailo, où d'une baye qui s'y trouve il se fait un Port où peuvent aborder quelques Vaisseaux. Il envoya là faire commandement aux Chinois, qui pensoient trouver quelque refuge chez lui, de ne passer pas plus avant, parcequ'il ne vouloit pas donner retraite dans son pays à ceux qui avoient été des traîtres à leur Roi, & à leur Patrie. Il les tint deux mois à la baye de cette Isle sans leur permettre seulement d'entrer dans le Canal de la rivière. Il vouloit leur faire sentir qu'ils ne méritoient pas que sa grandeur les traitât mieux. Ils comprirent aussi ce qu'il vouloit dire, & qu'il lui falloit de l'argent. C'étoit en effet tout ce que prétendoit ce grand Monarque, qui ne croyoit pas qu'il fût indigne de grandeur de sa profiter de l'infortune de ces misérables. Et c'étoit encore à cause qu'il voyoit les Chinois dans l'abaissement, qu'il osoit bien les traiter avec cette fierté, lui qui dans un autre tems n'au-

PA
n'auroi
qui vir
ne mar
petit R
par ce
nal de
bien val
qu'ils e
présens.

C
L'Emper
Chinois
Ombrage
Combien
à la Con
Il ne voul
Portug
Que le Jap
pourroit

DE tou
ne n'
plus d'inh
l'Empereu
être un trè
narque. H
qu'avec tou
lement les
sont éloign
lieues, & l

n'auroit pas ainsi agi avec eux. Ceux-ci, qui virent bien ce qu'ils avoient à faire, ne manquèrent pas de faire des présens au petit Roi de la Cochinchine. Et ils eurent par ce moyen la liberté d'entrer dans le canal de sa rivière. Il continua à leur faire bien valoir cette grace, mais ils savoient assez qu'ils en avoient toute l'obligation à leurs présens.

CHAPITRE XXIV.

L'Empereur du Japon, traite durement les Chinois.

Ombres que ce Prince a des Etrangers.

Combien ces défiances sont un puissant obstacle à la Conversion de ces peuples.

Il ne voulut point recevoir une Ambassade des Portugais de Macab.

Que le Japonnois, quoiqu'il soit très puissant, pourroit craindre les Tartares.

DE tous les Princes voisins de la Chine n'y en a point qui ait fait paroître plus d'inhumanilé à l'égard des Chinois que l'Empereur du Japon. Ce Prince, prétend être un très vaillant & un très puissant Monarque. Et il le pourroit bien être, n'étoit qu'avec toute sa puissance, il appréhende tellement les Rois étrangers, ceux même qui sont éloignez de lui, de plus de cinq mille lieues, & surtout le Roi d'Espagne, qu'il en
a des

des songes & des visions, lors même qu'il est le plus éveillé. C'est sur ces ridicules ombrages qu'il s'est mis dans l'esprit que tous ceux qui alloient annoncer la Religion Chrétienne dans ses Etats, n'étoient que des espions du Roi d'Espagne. Et c'est la seule raison qu'il a eue de chasser tous les Chrétiens de ses terres, & qui l'a porté encore à faire mourir ceux qui y étoient demeurez cachez, ou qui y étoient retournez pour continuer l'entreprise qu'ils avoient commencée, de porter la lumière de la Foi à ses peuples. Il en a fait un grand nombre de martyrs, & même de ses Sujets naturels, qui avoient été convertis à la Foi, sur la seule créance qu'il avoit, qu'ils étoient autant de Partisans des Espagnols. Enfin la peur où il est toujours qu'on ne le vienne déposséder de ses Etats, lui a fait faire les rigoureuses défenses à tous ses Sujets, de sortir hors de ses terres: car il s'est imaginé, qu'ils pourroient bien aller se faire Chrétiens en des terres étrangères, pour revenir ensuite avec les Espagnols, & leur aider à conquérir son Empire.

Les Portugais lui envoyèrent en 1647. une Ambassade très honorable, dont les gens & l'équipage étoient sur deux Galions. C'étoit pour traiter du rétablissement du commerce avec la ville de Macaô. Il ne fut pas possible de rien faire avec ce Prince. Il renouvella au contraire d'une manière encore plus forte ses premières dé-

fenfes.
coup
laisser
rent d
puis le
fixième
On ne
durant
prendre
gardes
qu'ils p
ne laiss
ter ces
vec tou
amis se
Cependa
mettre à
nitions,
mettre le
le leur re
roient pr
Les P
commen
de. Ils
ordre de
ainsi. C
hension q
voulussen
suite avec
ainsi qu'il
étoit venu
rent néan
avoit rien
toute sure

fenfes. Il prétendit seulement faire beaucoup de grace à ces Ambassadeurs de leur laisser la vie. Les deux Galions demeurèrent devant Nangafaque quarante jours, depuis le vingt-troisième de Juillet, jusques au sixième de Septembre de l'année 1647. On ne peut dire ce que ne firent point durant tout ce tems ceux du Japon, pour prendre leurs suretez, & se tenir sur leurs gardes dans les défiances, & les ombrages qu'ils prenoient des moindres choses. Ils ne laissèrent pas de paroître vouloir traiter ces Portugais fort obligeamment, & avec toutes les civilités que les meilleurs amis se pourroient rendre par tout ailleurs. Cependant, ils leur firent trouver bon de mettre à terre toute leur artillerie, leurs munitions, leurs voiles, & leurs timons, pour mettre le tout en leur garde, les assurant de le leur rendre très fidèlement, lorsqu'ils seroient prêts de sortir de leurs ports.

Les Portugais ne furent pas d'avis au commencement d'accorder cette demande. Ils s'excusoient qu'ils n'avoient pas ordre de ceux qui les envoyoit d'en agir ainsi. C'étoit pourtant plutôt par l'appréhension qu'ils avoient que les Japonnois ne voulussent les désarmer, pour venir ensuite avec moins de péril leur ôter la vie, ainsi qu'il étoit arrivé à l'Ambassade qui y étoit venue de Macad en 1640. Ils connurent néanmoins peu de tems après qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'ils pouvoient en toute sureté leur accorder ce qu'ils demandoient.

doient. Ils voyoient tous les jours que les vaisseaux Hollandois qui arrivoient alors à Nangasaque, ne faisoient pas de difficulté de leur laisser en garde tout leur équipage. Car on usoit aussi au Japon de toutes ces précautions à l'égard des Hollandois, par la crainte qu'on y a généralement de tous les Etrangers. Mais on y appréhendoit les Espagnols encore plus que tous les autres.

Après plusieurs demandes & réponses des uns & des autres, ils entrèrent enfin dans le canal de la Rivière, qui a auprès de cette Ville plus d'un quart de lieue de largeur. Mais quelques jours après, ceux qui étoient sur ces vaisseaux, furent fort surpris de voir un matin cette Rivière fermée dans toute sa largeur d'un grand pont, entre lequel & le Château de la Ville, ils se trouvoient comme prisonniers. Les Japonnois n'en demeurèrent pas là. Deux ou trois jours après, ils firent voir encore un matin sur ce même Pont, quatre Forts en distance égale, tout couverts d'artillerie & de gens de guerre. Outre ces Forts, il y avoit aux deux extrémités du Pont, en descendant la Rivière, deux Escadres de Vaisseaux, ou plutôt deux Armées entières, où il paroissoit en chacune plus de mille Barques & Navires, tant grands que petits, avec un nombre de milices dessus presque incroyable. Il est aisé de voir, si après cette diligence, les Japonnois ne pourroient pas faire des choses, qu'il semble qu'on

qu'on
tion.

On
Gouve
grand
avis à l
Portug
entrez
pu por
voit app
passer à
près av
le s'en é
dres &
pour cel
bassadeur

Le Ja
té de bar
Japon,
voir rien
re. Il y
dans le
femmes,
de ce pays
noient cor
pour l'ex
tres qui é
plus réside
gafins, où
& entrete
Marchand
toient ni c
fons qui
Ils n'avoie

qu'on ne pourroit rapporter sans exagération.

On fut que ce qui avoit donné sujet au Gouverneur de Naugasaque de faire tout ce grand appareil, étoit qu'après avoir donné avis à la Cour du Japon de l'Ambassade des Portugais, il avoit pris garde qu'ils étoient entrez en des défiances, qui les auroient pu porter à s'en retourner, & comme il avoit appréhendé de fâcher l'Empereur, & de passer à la Cour pour un imprudent, si, après avoir donné avis de cette Ambassade, elle s'en étoit retournée sans avoir reçu les ordres & les réponses de la Cour, il s'étoit pour cela si bien préparé à retenir ces Ambassadeurs.

Le Japonnois a fait traiter avec une dureté de barbare tous les Chinois qui étoient au Japon, & ceux même qu'il savoit bien n'avoir rien contribué à la perte de leur Empire. Il y avoit un grand nombre de Chinois dans le Japon qui y avoient épousé des femmes, & donné aussi leurs filles à ceux de ce pays. Quelques uns alloient & venoient continuellement de la Chine au Japon pour l'exercice de leur Commerce. D'autres qui étoient de riches Marchands étoient plus résidens à leurs boutiques & à leurs magasins, où ils vendoient leurs marchandises & entretenoient assez grand négoce avec les Marchands du Japon. Tous ces gens n'étoient ni complices, ni consentans des trahisons qui se venoient de faire en la Chine. Ils n'avoient rien contribué aux malheurs de

de cet Etat. Ils n'étoient pas même alors dans leur pays. Ils s'étoient retirez au Japon, aussitot qu'ils virent le trouble & la guerre dans les Provinces où ils négocioient. Cependant, quelque bien informé qu'on fût au Japon de leur innocence, on n'y eut pas plutot su la perte de la Chine, qu'ils furent condamnez comme des traitres & des lâches qui avoient livré honteusement leur Roi & leur Patrie en la puissance de leurs ennemis. On ne voyoit pas le mal que pouvoient avoir fait ces misérables; mais un Arrêt de l'Empereur du Japon ne laissa pas de déclarer que la Nation des Chinois étoit désormais indigne de vivre parmi ses peuples, & d'ordonner qu'elle eût ainsi à sortir au plutot de toutes ses terres & Seigneuries, sous de très rigoureuses peines. Il fallut s'en aller sans réplique, car les volontez de ce Prince, ni les Arrêts de son grand Conseil de Tenca, ne souffrent pas de remontrances. C'étoit une chose pitoyable de voir tant de misérables se mettre ainsi en mer abandonnez de tout secours, & obligez d'aller chercher des terres inconnues, ne pouvant ni retourner en leurs première Patrie, qui étoit toute ruinée des Tartares, ni demeurer en une terre qui leur tenoit lieu de Patrie depuis si longtems. Il falloit même faire une grande diligence, enforte que dans cet empressement, ils ne purent pas obtenir d'emporter quelques unes de leurs marchandises, comme du cuivre & des armes, sur lesquelles il y avoit des dé-

fer

P
fences.
qui s'étoient
sérent le
revenir
choses à
ils eurent
avec leur
res du C
voir s'arr
paravant.
Les au
y vinrent
merce, fu
Comme i
res, ils a
courts à l
té ne plut
donc un co
dre de leur
cune de le
retourner a
ne revenir
de Tartare
très mal re
teroient, d
ne pouvoit
vent qu'ils
tendre pla
tout contra
nez. Les
nécessité d'
d'un lieu, o
meurer cep
leurs Vaisse

ences. Seulement quelques uns de ceux qui s'étoient mariez dans le Japon y laissèrent leurs familles, dans l'espérance d'y revenir, lorsqu'on n'y porteroit pas les choses à une si grande rigueur; & depuis ils eurent permission d'aller & de venir avec leurs Vaisseaux, mais pour les affaires du Commerce seulement, & sans pouvoir s'arrêter dans ces Etats, comme auparavant.

Les autres Marchands de la Chine, qui y vinrent depuis pour continuer leur Commerce, furent bien encore plus maltraitez. Comme ils étoient alors sujets des Tartares, ils avoient des habits & les cheveux courts à la mode de Tartarie. Cette nouveauté ne plut pas au Japon. Ou leur envoya donc un commandement de ne pas descendre de leurs Vaisseaux; ni de décharger aucune de leurs marchandises, mais de s'en retourner au plutôt d'où ils venoient; & de ne revenir jamais au Japon avec des habits de Tartare, qu'autrement ils y seroient très mal recus & punis, comme ils le mériteroient, de leur témérité. Cependant ils ne pouvoient pas s'en retourner du même vent qu'ils étoient venus; car il falloit attendre plusieurs mois pour avoir un vent tout contraire à celui qui les avoit amenez. Les Chinois se virent donc dans la nécessité d'attendre le tems propre à sortir d'un lieu, où ils ne pouvoient entrer, & de demeurer cependant en Mer prisonniers dans leurs Vaisseaux, où, après avoir déjà tant souff-

souffert dans leur pays, les inhumanitez du Japonnois leur firent bien sentir qu'ils n'étoient pas encore au bout de leurs maux.

Ils furent si cruellement traitez de ces barbares, que les Tartares qui le furent, en témoignèrent fort haut leurs ressentimens, par les menaces qu'ils iroient s'en vanger jusques dans le Japon, & qu'ils apprendroient à ces peuples, qu'ils étoient encore en état de conquérir un Empire. Les deux Vice-Rois de Canton qui se tenoient particulièrement offensez de cette insulte des Japonnois, avoient assez d'envie d'en porter leurs ressentimens plus avant. Mais ils ne pouvoient par eux-même faire quelque entreprise sur cet Etat. C'étoit au jeune Xun-chi à entrer le premier dans cette querelle, & il est certain que s'il se fût résolu de porter la guerre dans le Japon, il auroit donné en peu de tems bien des affaires à ce Prince. Il n'y avoit pas loin pour y faire passer des troupes de la Chine & de la Corée, & ces deux Nations, qui sont ennemies de tout tems des Japonnois, ne demandoient pas mieux que cette guerre. C'éroit de quoi donner à penser à son voisin, & l'obliger à rabattre bientôt de sa fierté, & encore plutot, si Pelipaovan le Conquérant de la Chine avoit paru à la tête de ceux qui auroient voulu lui aider à conquérir le Japon.

Voilà en général de quelle manière les Chinois furent traitez de leurs voisins après la

P
la perte
contenté
railler, &
tion. Il
traita ave
toit capab
ment les
qu'ils s'ét
pris ils les
dans les L
pour le go
lérent touj
pouvoient
moient gué
sérables,
nent encore
tombez,
pouvoient p

CH

Quelle est la
De leurs vic
relles.

ON peut
conquis
presque sans
ne paroît
connoître auc
es d'aucune f

la perte de leur Empire. La plupart se contentèrent de leur dire des injures, de les railler, & de parler avec mépris de leur Nation. Il n'y eut que le Japonnois qui les traita avec la dureté & la fierté dont il étoit capable. Les Tartares blâmèrent seulement les Chinois de leur lâcheté, & de ce qu'ils s'étoient si mal défendus; & par mépris ils les appelloient les Doux. Depuis dans les Loix & les Ordonnances qu'ils firent pour le gouvernement de cet Etat, ils parlèrent toujours d'eux en des termes qui leur pouvoient faire connoître qu'ils ne les estimolent guères. On insulte par tout aux misérables, & par tout ceux qui se soutiennent encore foulent aux pieds ceux qui sont tombez, comme si quelque jour ils ne pouvoient pas faire la même chute.

CHAPITRE XXV.

*Quelle est la Religion de ces Tartares.
De leurs vices, & de leurs vertus naturelles.*

ON peut dire que les Tartares qui ont conquis la Chine, sont des hommes presque sans DIEU & sans Religion: car il ne paroît guères qu'ils s'attachent à reconnoître aucune Divinité; ni à faire des actes d'aucune Religion particulière. On voit
feu-

seulement qu'ils reçoivent indifféremment toutes les Religions ou superstitions qu'on leur présente, qu'ils n'en rebuttent aucune, & qu'ils s'accoutument de toutes. Ainsi, comme on pourroit dire que ce ne seroit point proprement avoir d'ami, que d'avoir tout le monde pour ami, & ne connoître point d'homme de bien, que de n'en connoître point de méchant; on pourroit dire de même des Tartares, qu'encore qu'à l'extérieur ils puissent passer pour des idolâtres, ils n'ont pourtant point, à proprement parler, de Religion, parcequ'ils ne savent, & ne se soucient guères de savoir ce qu'ils adorent. Ils ne paroissent pas même la plupart avoir ces premières notions que le seul instinct de la Nature imprime dans l'ame sans aucune lumière surnaturelle, & par où les Philosophes font reconnoître un souverain Etre, & une première cause de tout ce qui se meut, & qui se produit dans la Nature.

Aussi les Tartares n'ont ils point d'Idoles, ni aucune de toutes ces Divinitez de l'Antiquité. Ils révérent seulement, ou plutôt ils admirent le Ciel, tel qu'il se présente à leurs yeux, & sans y rien considérer que ce qu'ils y voyent de haut, de grand & de lumineux. C'est ce qui fait toute leur vénération, comme c'est aussi ce qui fait plus d'impression sur les peuples. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils se donnent beaucoup de peine dans ce culte qu'ils rendent au Ciel. Leur dévotion ne va pas si avant. Ils ont seu-

P
seuleme
leur: Pr
crifices.
leurs ge
n'ont p
mes; co
est par t
sent avo
les le tér
vénération
cette Na
on partic
& s'accor
vinité ce
vénération
les lieux
dans tout
qui sont le
avec un gr
ces Pagode
bâties & or
traites de
vivoient al
chose qu'o
tez de ces
eux que se
sent & affli
si les Tarta
les & désig
mi le peupl
des homme
embonpoint
qu'ils faisoie
ble. Les T
Tom. VI.

seulement leurs Bonzes, qui sont comme leurs Prêtres, qui doivent faire quelques sacrifices. Ce sont aussi leurs Philosophes & leurs gens de Lettres, desquels toutefois ils n'ont pas une grande estime. Leurs femmes, comme la dévotion, vraie ou fausse, est par tout plus naturelle à ce sexe, paroissent avoir un peu plus de Religion, & elles le témoignent, en ce qu'elles ont plus de vénération pour leurs Bonzes. Du reste, cette Nation qui n'embrasse aucune Religion particulière, n'en contredit aussi aucune, & s'accorde aisément à reconnoître pour Divinité ce pourquoi elle voit qu'on a quelque vénération. C'est ce qui a paru dans tous les lieux de la Chine où elle a passé. Il y a dans tout ce pays une infinité de Pagodes, qui sont les Dieux & les Idoles des Chinois, avec un grand nombre de Temples, où sont ces Pagodes, qui sont tous magnifiquement bâtis & ornés richement. C'étoient les retraites de grandes troupes de Bonzes qui y vivoient alors fort à leur aise. Car quelque chose qu'on voulût dire des grandes austérités de ces misérables, ce n'étoit pas parmi eux que se trouvoient des gens qui mortifiasent & affligeassent beaucoup la Nature. Aussi les Tartares ne virent ils pas ces visages pâles & défigurez, dont on parloit tant parmi le peuple. Ils trouvèrent au contraire des hommes frais, bien nourris, & dans un embonpoint qui leur fit croire que la vie qu'ils faisoient, n'étoit pas si dure ni si pénible. Les Tartares ne leur firent aucun mal

non plus qu'à leurs Temples & à leurs Pagodes. Il est vrai qu'on ne pourroit pas bien dire, si c'étoit par Religion ou par superstition, ou par quelques raisons d'Etat. Ils ne pillèrent point cependant aucun de ces Temples. Ils ne maltraitèrent aucun de ces Bonzes. Ils ne leur ôtèrent rien des revenus & des possessions que leur avoient données les Rois de la Chine, encore qu'elles fussent très considérables. Cette modération pourroit passer pour des sentimens de Religion & de vénération que les victorieux auroient eus pour ces Temples. Mais d'ailleurs ils n'étoient pas si scrupuleux, qu'ils n'en fissent des écuries, & qu'ils ne logeassent leurs chevaux parmi les Pagodes. Pour les Bonzes, ils les appelloient avec assez de mépris des fainéans qui fuyoient le travail & la peine, des fourbes qui trompoient & amusoient le monde, & qui mangeoient bien à leur aise le pain des pauvres. Ils les maltraitoient de paroles; mais ils ne les forçoient pas davantage à quitter leur état & leurs façons de vivre. Et on croit qu'il y avoit ordre de l'Empereur Xunchi de ne pas tourmenter les Bonzes, & de ne pas faire de désordre dans leurs Temples.

On croyoit cependant que les Tartars extermineroient avec le tems tous ces gens inutiles, ou pour le moins qu'ils mettroient parmi eux de bonnes réformes. La manière de vivre des Bonzes ne revenoit guères à leur humeur; & ne les contentoit pas. Mais pour ne pas rendre leur Gouvernement

odi-

P
odieux
faire, il
retenue.
dant de
croissem
tout ce
qui se f
Minitre
zélés po
tares eur
les Jésui
mêmes a
rité, il y
pour nos
cevoir bea
conversion
Les Ta
mœurs, r
sensuels, c
aussi un si
ils détesten
& abomina
pereur Xun
étoient suj
aussitôt qu
que quicon
de ces abo
pée; & que
droit la tête
encore le
que dès la
mort.
On reman
a des qualite

odieux, s'ils entreprennent sitôt cette affaire, ils crurent y devoir agir avec plus de retenue. Ils ne pouvoient rien faire cependant de plus important pour l'entrée & l'accroissement de la Religion Chrétienne dans tout ce grand pays. Car ce sont les Bonzes qui se sont jusques ici le plus opposés aux Ministres du saint Evangile, sans être trop zélés pour leur fausse Religion. Les Tartares eurent encore beaucoup d'égard pour les Jésuites & les Chrétiens, les Femmes mêmes assistoient à leur service. A la vérité, il y avoit plus de curiosité que de goût pour nos mystères, mais on pouvoit en concevoir beaucoup d'espérance de parvenir à la conversion de ces peuples.

Les Tartares, pour ce qui est de leurs mœurs, ne sont pas des hommes mous & sensuels, comme les Chinois. Ils n'ont pas aussi un si grand nombre de femmes. Mais ils détestent sur toute chose les vices infames & abominables. C'est ce qui fit que l'Empereur Xunchi, qui fut que les Chinois y étoient sujets, publia une Ordonnance, aussitôt qu'il prit possession de cet Etat, que quiconque auroit tenté seulement une de ces abominations auroit la main coupée, & que celui qui l'auroit commise, perdrait la tête sans aucune grâce. Ils tiennent encore le larcin pour un si grand crime, que dès la première fois ils le punissent de mort.

On remarque que du reste cette Nation a des qualitez fort estimables. Elle est noble

ble & généreuse dans ses manières d'agir; Elle procède avec franchise & de bonne foi, principalement en tems de paix, où elle n'a point d'ennemis à craindre. Ceux aussi qu'elle commet pour rendre la justice, doivent être très désintéressés: car elle leur défend de prendre aucune chose des Parties, & les punit très rigoureusement s'ils le font. On n'appelle pas là, comme on fait ailleurs, ce que des Juges prennent, des présens ou des épices; mais un vol & un larcin, ce qui est aussi le nom que la Loi de DIEU donne à tout ce que l'on présente pour acheter & faire vendre la justice. On verra quelques fois leurs autres Vertus morales, lorsqu'on parlera de leur gouvernement.

Les plus grands vices des Tartares sont d'être cruels dans la guerre. Ils aiment pour lors extrêmement à répandre le sang. On a dit même qu'ils alloient jusqu'à cet excès que de manger la chair de leurs ennemis; ce qui seroit inhumain. Mais on n'en a pas des preuves bien certaines, & il ne paroît pas au moins que ce soit le vice de toute la Nation. C'auroit pu être seulement en quelque rencontre une rage des plus barbares, & de gens qui ne sont parmi eux d'aucune considération. On a pris garde aussi qu'il ne falloit pas s'assurer trop sur leur parole, quand il leur peut revenir quelque profit de ne la pas tenir.

PA
Gouver
Excell
Réforme
ques d
Honnête

LES
L Es
dell
pas, par
de donne
ges de no
que ces p
te la-Chin
très grand
Etats & l
le partage
Car ils les
du Coucha
tion occup
paroit elle
Les plus p
du Levant
qui avec le
la Chine.
guerre avec
le Couchan
quable est d
tr'eux, qui
passer avec
Chine, ils

C H A P I T R E XXVI.

*Gouvernement des Tartares dans la Chine.
Excellentes qualitez du jeune Xunchi.
Réforme qu'il fit des Mandarins, & des Eun-
ques de cette Cour.
Honnête liberté des femmes Tartares.*

LES Tartares quelque barbares & infidèles qu'ils soyent, ne laisseroient pas, par la manière dont ils se gouvernent, de donner d'excellentes leçons aux plus sages de nos Politiques. On a déjà remarqué que ces peuples qui environnent presque toute la Chine du côté des terres, tiennent un très grand pays qu'on divise en plusieurs Etats & Royaumes. Les Chinois en font le partage comme du monde en général. Car ils les appellent les Tartares du Levant, du Couchant, & du Nort. Aussi cette Nation occupe-t-elle un si grand pays, qu'elle paroît elle seule comme un monde entier. Les plus puissants de ces peuples sont ceux du Levant & du Septentrion. Ce sont eux qui avec leur jeune Roi Xunchi ont conquis la Chine. Ils avoient depuis longtems la guerre avec ceux qui sont plus avancez vers le Couchant & le Midi, & ce qui est remarquable est qu'ayant fait alors un accord entr'eux, qui donna les moyens à Xunchi de passer avec de plus grandes forces dans la Chine, ils le gardèrent de si bonne foi,

qu'ils ne parurent pas même avoir la moindre jalousie des victoires d'un Prince & d'un parti, qui étoit leur ennemi depuis si long-tems.

Xunchi, en même tems qu'il gaignoit des Villes & des Provinces, pensoit aussi à faire des Loix & des Ordonnances, qui lui pussent conserver ce que ses armes lui avoient acquis. Il ordonna premièrement, ce que l'on a déjà remarqué, que les Chinois se feroient tous couper les cheveux, & porteroient la tête rase ainsi que les Tartares, en laissant seulement sur le haut de la tête un toupet plus large pour les reconnoître d'avec les Tartares naturels. Ce commandement fut extrêmement rude à ces peuples, qui aimoient presque autant perdre la vie que leurs cheveux. On dit que ce fut un Chinois de Pequín qui donna cet avis à ce Prince, lorsqu'il s'y fit couronner, comme d'une chose importante pour assurer sa conquête.

Ce Prince fit un second Règlement encore plus important pour maintenir ses peuples & ses nouveaux Sujets dans la paix; & sa politique parut en cela très sage & très judicieuse. Un grand nombre de ceux de sa Nation étoit venu s'établir dans la Chine longtems avant la guerre. Il est assez ordinaire en tous les Pays où il se trouve beaucoup de monde, qu'il en passe de l'un à l'autre, & principalement d'un qui est moins accommodé à un autre qui est meilleur & plus riche, comme est la Chine à l'égard de la Tartarie, & comme on a été
aussi

P
aussi qu
cause q
donc un
res de
leurs éta
mes, &
fussent,
dans le
Nanquin
résidé or
Tartares
commen
de leur
ils jouiss
reil comm
habitoient
ler s'étab
Cette C
& fâcheu
comme e
que celle
les cheve
contentem
que Xunc
volontez
plus oblig
faire conn
cela les tr
s'être assu
capitales,
cet Etat,
mais en s
ville de
Provinces

aussi quelquefois de France en Espagne, à cause qu'il y a plus d'argent. Xunchi fit donc un commandement à tous ces Tartares de sortir des Provinces où ils avoient leurs établissemens, tant hommes que femmes, & de quelque âge & condition qu'ils fussent, pour venir sans aucun délai habiter dans les deux villes de Pequïn & de Nanquin, où les Rois de la Chine avoient résidé ordinairement, & où plusieurs autres Tartares nouvellement venus de leur pays commençoient de s'établir. Il y eut ordre de leur fournir toutes les commoditez dont ils jouissoient autre part. Il fut fait un pareil commandement à tous les Chinois qui habitoient ces deux Villes, d'en sortir pour aller s'établir ailleurs.

Cette Ordonnance étoit assez incommode & fâcheuse aux Tartares mêmes. Mais comme elle importoit à l'Etat, aussi bien que celle d'obliger les Chinois à se couper les cheveux, on considéroit que ces mécontentemens passeroient bientôt. Outre que Xunchi faisoit savoir à ses peuples ses volontez de la manière la plus douce & la plus obligeante, & qui pouvoit mieux leur faire connoître qu'il ne prétendoit pas pour cela les traiter comme des esclaves. Après s'être assuré de la sorte de ces deux Villes capitales, il avoit comme les deux clefs de cet Etat, sous lesquelles il tenoit désormais en sûreté toutes ses conquêtes. La ville de Pequïn commande à toutes les Provinces du Septentrion, & Nanquin à

celles du Midi ; & l'une & l'autre de ces grandes Villes sont tellement fortes & puissantes, que chacune pourroit en un besoin se défendre contre toutes les Provinces qui dépendent d'elle. Mais comme elles alloient encore être toutes habitées de Tartares , & qu'il y avoit en garnison les meilleures Milices , avec des Chefs d'une fidélité assurée , il n'y restoit pas lieu dèsormais d'y appréhender de sédition , ni de trahison. Ainsi le Tartare ayant ces deux grandes Villes seulement , & quelques bonnes troupes à la garde de la muraille , pour faire passer des Armées de Tartarie lorsqu'il le jugeroit nécessaire , n'auroit pas eu besoin de tenir d'autres gens de guerre en tout le reste de la Chine , quand même il auroit voulu repasser dans son Pays. Quelque révolte & quelque soulèvement qui eût pu arriver , il n'y auroit point eu de forces capables de lui résister , d'abord qu'il auroit commencé à paroître à la tête de ses Armées. D'ailleurs les Chinois , par crainte de nouveaux maux , & après avoir vu ce que c'étoit que la révolte & la guerre , n'avoient garde qu'ils ne demeurassent soumis & assujettis comme ils étoient. Cependant ce Prince prenant toujours toutes les sûretés n'a pas laissé de tenir encore de bonnes garnisons dans toutes les Villes & Places fortifiées de ce pays. Il n'a pas cru non plus devoir sortir de la Chine. Il est toujours demeuré à Pequim , encore qu'il n'ait pas voulu qu'on appellât cette Ville , non plus que celle de Nanquin , la Cour. Il prétend

ten.

tendoit q
les partic
autre. Co
dont les
connoitre
Ceux q
quin , ra
trémemen
& agréabl
extrémem
très avisé
plications
te de ses
un de ses
avec lui à
disoient é
traordinair
ce jeune N
honneur d
a demeuré
soins de X
ritable père
Mais ce
l'humanité
le comman
de faire à
tes les gra
donna pour
faciles à r
avec bonté
tre aussi tr
& sur toute
d'être prive
On verra c

tendoit qu'elles ne doivent être que deux Villes particlières, & qu'il n'y avoit point d'autre Cour que celle de la grande Tartarie, dont les Relations ne nous font encore rien connoître.

Ceux qui ont vu le jeune Xunchi à Pequïn, rapportent que c'étoit un Prince extrêmement humain & d'une humeur douce & agréable, mais qui ne laissoit pas d'être extrêmement vif & agissant, habile aussi & très-avisé, & qui portoit ses soins & ses applications à tout ce qui regardoit la conduite de ses peuples. Il avoit auprès de lui un de ses trois Oncles qui étoient passez avec lui à la conquête de la Chine, qu'ils disoient être une personne très sage & extraordinairement passionnée pour la gloire de ce jeune Monarque, aussi bien que pour l'honneur de toute sa Nation. Ce Seigneur a demeuré toujours à la Cour, & a pris des soins de Xunchi tels que s'il eût été son véritable père.

Mais ce qui a encore mieux fait connoître l'humanité & la bonté de ce Prince, a été le commandement qu'il fit à ses Ministres, de faire à ses peuples tous les biens & toutes les graces qu'ils pourroient. Il leur ordonna pour cela de se rendre commodes & faciles à tous, de traiter obligeamment & avec bonté ceux qui viendroient à eux, d'être aussi très prompts à expédier les affaires, & sur toute chose très désintéressés, à peine d'être privez de leurs charges & de la vie. On verra comment cela s'est pratiqué, lors-

qu'on parlera de leur justice en particulier. Xunchi, pour se rendre lui même un exemple de bonté, fit publier par toute la Chine qu'il remettoit tous les tributs qui lui étoient dus, & qui n'avoient point été levez durant les trois années de la guerre, qui étoient 1644. 45. & 46.

Ensuite de la remise de ces tributs, qui n'avoient point été levez durant les années de la guerre, on commença à faire payer ceux des années suivantes. Ce fut avec tant de modération, que, quoique les impositions ordinaires que les Chinois payoient à leurs Princes fussent assez médiocres, Xunchi voulut qu'on en remit encore la troisième partie. C'est ce qu'il fit publier par une Déclaration, qui portoit, que ce Prince ne vouloit prendre que les deux tiers des tributs qu'on avoit payez aux Rois de la Chine, & qu'il faisoit grace au peuple de cette troisième partie.

Xunchi crut aussi devoir réformer les Mandarins. Il y en avoit dans la Chine un très grand nombre, & qui jouissoient de grands privilèges sans autres mérites que d'avoir été dans ces charges, que plusieurs n'exerçoient plus alors. Ils étoient cependant exemts de tous subsides & tributs, & seulement obligez de donner des avis au Roi sur les affaires des Provinces & des Villes où ils demeuroient, selon qu'ils jugeoient qu'on y devoit pourvoir. Ils y avoient fait si mal leur devoir, qu'encore qu'ils eussent vu plusieurs années auparavant les maux de Pro-
vin-

P
vinces
il avoit
mis dav
par cette
leur Pri
que ces
Roi. Il
méritoier
munitez
priva tou
vilèges, &
tage sur l
sent com
roient imp
Mais la
toutes les
Chine fut
si puissans
derniers. I
que de gan
autres gran
levoient à
premières
comme de
voir plusie
honorables.
qui rempl
plusieurs. fa
venues aux
voir eu seu
tre les Eua
trouva pas à
hommes les
Etat. Il v

vinces menacer tout l'Etat du malheur où il avoit été réduit , ils ne s'en étoient pas mis davantage en peine ; & ils avoient ainsi par cette lâche infidélité laissé périr l'Etat & leur Prince. Xunchi avoit reconnu encore que ces gens avoient très mal servi leur Roi. Il voulut donc leur faire sentir qu'ils méritoient mieux des châtimens , que des immunités & des graces , & pour cela , il les priva tous de leur dignité , leur ôta leurs privilèges , & voulut qu'ils n'eussent aucun avantage sur le reste du peuple , mais qu'ils payassent comme les autres , les tributs qui seroient imposez.

Mais la plus célèbre & la mieux reçue de toutes les reformes qui se firent alors en la Chine fut celle des Eunuques , qui étoient si puissans & si en crédit dans la Cour des derniers Rois. Leurs emplois n'étoient que de garder les femmes du Prince , & des autres grands Seigneurs. Cependant ils s'élevoient à de si grandes fortunes , que les premières personnes de l'Etat considéroient comme de grands avantages , de pouvoir avoir plusieurs de leurs enfans en ces postes si honorables. Il y avoit de l'émulation à qui rempliroit ces places , depuis que plusieurs familles s'étoient enrichies & parvenues aux plus grands honneurs , pour avoir eu seulement un de leurs enfans entre les Eunuques du Prince. Xunchi ne trouva pas à propos de laisser à ce genre d'hommes les charges & les dignitez de son Etat. Il voulut qu'ils demeurassent seule-

ment ce qu'ils étoient, c'est à dire des personnes inutiles dans la Nature, qui bien loin d'avoir pu rendre quelque service à leur dernier Empereur Xunchin, avoient au contraire été la plupart autant de traîtres, qui avoient lâchement vendu sa personne & son Etat. Les femmes des Seigneurs Tartares ne voulurent pas non plus qu'on leur donnât de ces Eunuques. Aussi ces femmes ne demeurent elles pas prisonnières, comme celles de la Chine. Elles sortent quand il leur plaît, & non seulement par la Ville, mais encore à la Campagne. Elles montent à cheval, & ne craignent pas de se trouver dans les batailles. Elles exécutent & agissent généralement beaucoup mieux qu'elles ne discourent & qu'elles ne parlent. Comme les Eunuques ne devoient donc avoir d'autre emploi que de garder les femmes, que les Chinois tiennent en de perpétuelles prisons, cet office ne fut plus d'aucune considération auprès des Tartares. Et il y a assez d'apparence qu'il n'y aura guères désormais dans la Chine de nouveaux Eunuques, & que les anciens même auront honte d'eux, & de l'injure que la Nature a reçue en leurs personnes.

Combi
cons
res.
Quels
rins
Bonne

ON p
mais qu
obligent
ples qu
Officier
ainsi si p
de justic
verneme
même,
garder o
rans, é
estime,
méritoie
qui con
virent q
donner
tant tou
Ils le fa
des peup
qu'y aya
grand p
donner o

CHAPITRE XXVII.

Combien les peuples de la Chine étoient contents du gouvernement des Tartares.

Quels étoient le faste & l'avarice des Mandarins Chinois.

Bonne & prompte justice des Tartares.

ON peut dire que les Princes n'invitent pas seulement à faire ce qu'ils font, mais qu'ils le commandent encore, & qu'ils obligent en quelque sorte à suivre les exemples qu'ils donnent. Les Ministres & les Officiers du jeune Xunchi se conformèrent ainsi si parfaitement sur le modèle d'équité & de justice qu'il leur donnoit pour le gouvernement de ses peuples, que les Chinois même, qui ne pouvoient pas ne les point regarder comme des Usurpateurs & des Tyrans, étoient les premiers à en parler avec estime, & à reconnoître ingenuement qu'ils méritoient de leur commander. Mais ce qui contenta le plus les Chinois, fut qu'ils virent que les Tartares vouloient bien leur donner part au gouvernement, en les admettant toujours aux dignitez & aux charges. Ils le faisoient pour se concilier l'affection des peuples, & parcequ'ils voyoient aussi qu'y ayant beaucoup d'affaires dans tout ce grand pays, il seroit bien nécessaire d'y donner de l'emploi à toutes les deux Nations.

tions. Ainsi, comme les Chinois étoient mieux instruits de toutes les affaires de l'Etat, & qu'ils savoient mieux s'accommoder à l'esprit & à l'humeur de ceux de leur Nation, ils en envoyoit tous les jours dans les Provinces pour y exercer des charges de Mandarins, ou pour être Gouverneurs des Places, avec subordination cependant & dépendance des Seigneurs Tartares qui y étoient en de plus grandes dignitez, & devoient observer leur conduite. Ceux-ci prenoient garde seulement que les Chinois, qui n'avoient pas la réputation d'être des gens fort désintéressés, ne fissent tout ce qu'il leur plairoit dans ces emplois. Ils ne trouvoient pas non plus à propos qu'ils portassent comme auparavant de riches ceintures, & des bonnets carrez, ni qu'ils eussent plusieurs autres marques de grandeur & de majesté qui les rendoient si vénérables. Car on voyoit, lorsqu'un Mandarin alloit aux Audiances, une foule de monde suivre après lui avec plus de faste & plus d'appareil que s'il se fût agi des plus grandes affaires de l'Etat. Il falloit nettoyer & ranger tout dans les rues, où il devoit passer. Il falloit faire silence, & empêcher le peuple de crier & de faire du bruit. Mais depuis que les affaires avoient changé, les Tartares se mocquoient d'eux s'ils voyoient qu'ils se fissent seulement porter en chaise par la Ville. Ils leur crioient qu'ils devoient laisser à leurs femmes ces chaises, qui n'avoient été faites que pour elles. Ils ne les

em-

P
empêch
Mais l
manière
lesses
qu'il f
défense
C'éto
plus so
superbe
nal.
ner & à
se prépa
nel, il
xement,
lui pron
montr
qui par
homme
pre une
& comm
vec les m
ment. Il
étoient to
tomboient
loin les un
pas de q
s'imprim
toient cep
ges évant
pour en d
roit été c
faire pour
main.

L'état

empêchèrent pourtant pas de s'en servir. Mais la raillerie qu'ils en faisoient, & leur manière d'agir si opposée à toutes ces moelles les en désaccoutuma bientôt, sans qu'il fût besoin de leur en faire aucune défense.

C'étoit une chose qui ne se pouvoit plus souffrir, dit une Relation, que la superbe d'un Mandarin, assis en son tribunal. Après avoir été longtems à tourner & à rouler les yeux dans la tête, pour se préparer à envisager un misérable criminel, il s'arrêtoit ensuite à le regarder fixement, & d'une manière qu'il sembloit lui prononcer déjà un Arrêt de mort. Il montrait de hideux sourcils, comme ceux qui paroissent à travers de la visière d'un homme armé, & qui se prépare à rompre une lance. Il demouroit en posture, & comme en garde de tout le corps, avec les mains, sans action & sans mouvement. Il disoit quelques paroles, mais qui étoient toutes comme de plomb, tant elles tombaient avec poids & gravité, & loin à loin les unes des autres, ainsi qu'on voit les pas de quelque puissant animal peser & s'imprimer sur la terre. Deux Pages étoient cependant à ses côtes avec de larges évantails, pour rafraichir l'air, ou pour en chasser les mouches. Car il auroit été contre la gravité du Mandarin de faire pour ce sujet un mouvement de la main.

L'état & la posture du misérable, qui
com-

comparoissoit devant le Mandarin, est encore quelque chose de plus extraordinaire, que toute cette superbe. On le faisoit venir dans une sale, où il falloit qu'il fût dans une contenance, & dans une décence où rien ne manquât, il étoit nuds pieds, & marchoit sur ses genoux. Il devoit à tous momens faire des prosternemens, & des inclinations de la tête, jusques à avoir le visage sur la terre. Il se présentoit en cette posture, & avec la figure d'un homme qui auroit pu donner de la compassion. Il avoit les yeux toujours bas, & comme clouez à la terre. Sa tête ne paroissoit presque point hors de ses épaules. Sa voix étoit comme éteinte; & il n'osoit, ni respirer ni souffler. Ses mains demeuroient toujours jointes, si ce n'étoit que de tems en tems il pouvoit s'en aider à faire des révérences. Mais il falloit que du reste du corps, il demeurât dans une telle contrainte, que ses os, s'il eût été possible, eussent dû se cacher & s'enfoncer les uns dans les autres. S'il osoit tousser ou cracher, c'étoit un crime, pour lequel il étoit puni à l'heure même. C'est en cet état, qu'un misérable attendoit la sentence de son Juge, qui prenoit pour ce sujet de dessus une table, qui étoit devant son Tribunal, de certaines marques de bois, qu'il jettoit à terre, selon les fautes, souvent assez légères, dont il vouloit punir le coupable. Chacune de ces marques étoit une Ordonnance ou une Sentence de cent coups de fouet, qui déchiroient & enlevoient tellement la peau de ces misérables, que souvent il ne leur restoit presque plus

plus de
penda
plicati
augme
veau c
d'ouvr
ment,
Bourre
ment,
au plus
nud; &
Mandar
nombre
né par
Les
leurs T
qu'avoie
nombre.
là & d
que par
voient ét
te réputa
suroit au
Pour
Police,
Tribunau
ce & l'ad
le Crimin
aux Ordo
faits, c'es
informé.
est tout o
Les T
écritures

plus de vic au milieu de cette flagellation. Cependant oser faire la moindre replique ou supplication après une telle Sentence, n'étoit qu'augmenter encore son châtement par un nouveau crime. Le coupable n'avoit donc garde d'ouvrir la bouche, ni de se mouvoir seulement, de peur d'irriter encore son Juge. Les Bourreaux qui assistoient toujours au jugement, le faisoient ensuite, & l'expédioient au plutôt. Pour cela, ils le dépouilloient tout nud; & sans crainte de blesser la gravité du Mandarin, ils lui donnoient en sa présence le nombre des coups de fouet qu'il avoit ordonné par ses marques.

Les Tartares eurent aussi leurs Conseils & leurs Tribunaux pour rendre la justice, tels qu'avoient les Chinois, mais non en si grand nombre. Ils conservèrent les dignitez de Colô & de Mandarin, mais on n'y parvenoit que par le mérite & par élection, & ce devoient être encore toutes personnes d'une haute réputation, & du mérite desquelles on s'assuroit auparavant par de bonnes informations.

Pour le particulier de leurs Loix & de leur Police, la manière de procéder dans leurs Tribunaux, les Officiers qui rendent la justice & l'administration qui s'en fait, tant pour le Criminel que pour le Civil, conformément aux Ordonnances & aux Réglemens qu'ils ont faits, c'est ce dont on n'a pas été encore bien informé. On sait seulement que ce qu'ils font est tout opposé à ce que faisoient les Chinois.

Les Tartares n'employent pas de grandes écritures pour les procès, & ils n'ont ainsi
guère

guere affaire de gens de pratique. Dans le Civil, les parties vérifient verbalement ce dont ils contestent; & on les expédie de même verbalement. Tout le reste leur passe pour perte de tems & folle dépense. Ils sont encore plus prompts pour le Criminel, quoiqu'ils ne laissent pas d'examiner très diligemment les charges de l'accusé. Ils ont cette maxime, que le crime ou l'innocence se manifestent bientôt, lorsque ceux qui en font les perquisitions y procèdent sans intérêt. Aussi ne se servent-ils ni de prisons, ni de fers, ni de chaines. Ils disent que c'est faire mourir les hommes deux fois que de les tant tourmenter. Lorsqu'on a arrêté un criminel, on le présente, à quelque heure que ce soit, devant le Juge, & si le crime est suffisamment prouvé, on le punit aussitôt. Si la preuve n'est pas suffisante il est remis en liberté. Il n'y a que deux sortes de châtimens pour les coupables. On perce au criminel les oreilles de deux fers de flèches, desquelles on lui élève le bois audessus de la tête en forme d'arc. On lui fait traverser en cet état les rues & les places de la Ville; & un officier marche devant lui, qui crie à haute voix que, qui aura fait un pareil crime, recevra un pareil châtiment. Que si le crime de l'accusé mérite la mort, on lui coupe la tête, sans faire différence des qualitez de sa personne & de son crime. C'est assez qu'il mérite la mort, & pour faire cette exécution, on le dépouille aussi nud qu'il étoit venu au monde, afin, disent ils qu'on l'en voye sortir, tel qu'il y étoit entré. Le bourreau, lorsqu'il est

en

P
 en cet é
 & au m
 tinue de
 cette rai
 laissent p
 de ce ca
 plus d'ho
 reau autr
 faire un t
 là qu'on
 geoient d
 on l'a ren
 bares, ou
 tout bruta
 capables d
 aussi trop
 minels, de
 Ce qui
 des Tartar
 preuves &
 affaires Civ
 Xunchi, p
 glose, ni d
 qui pourro
 difficiles &
 Civil, que
 que les par
 minel, que
 renvoyez en
 que si le cri
 criminel co
 ment coupab
 en portat la

en cet état , lève le coutelas & lui abat la tête, & au même tems que le corps tombe, il continue de le mettre en pièces. Car c'est pour cette raison qu'ils l'avoient mis tout nud. Ils laissent pour l'ordinaire en cet état les restes de ce cadavre , & prétendent donner par là plus d'horreur du crime. On dit que le bourreau autrefois en levoit une cuisse , pour en faire un festin à ses amis. Ce pourroit être de là qu'on auroit pensé que les Tartares mangeoient de la chair humaine. Mais , comme on l'a remarqué , il n'y a eu que les plus barbares , ou quelques sauvages , & des hommes tout brutaux parmi la Nation , qu'on ait cru capables de cet excès. Les Tartares auroient aussi trop honoré les charognes de leurs criminels , de leur donner des sépulchres vivans.

Ce qui paroît plus étrange dans la justice des Tartares est qu'ils puissent faire sitot les preuves & les perquisitions nécessaires tant des affaires Civiles , que Criminelles. Cependant Xunchi , par une loi qui ne souffroit point de glose , ni de réplique , prétendit lever tout ce qui pourroit rendre ces prompts expéditions difficiles & impossibles. Il ordonna pour le Civil , que les causes seroient vidées aussitot que les parties seroient ouïes , & pour le Criminel , que les accusez seroient aussi punis ou renvoyez en même tems , mais de telle sorte , que si le crime n'avoit pas été vérifié , & le criminel convaincu , lorsqu'il étoit effectivement coupable , le Juge qui l'auroit renvoyé en portat la peine alors. Car Xunchi préten-

dox

doit qu'il devoit y avoir de la faute du Juge. Que si le crime étoit prouvé, il falloit que l'accusé en fût puni à l'heure même, quelque difficulté qu'il y eût, soit que ce fût une peine pécuniaire, ou un châtement corporel.

Xunchia a donné aussi aux Officiers & Mandarins qui sont actuellement dans les Charges, les mêmes appointemens, que leur donnoient les derniers Rois de la Chine. Il en a continué encore plusieurs des anciens dans leurs premiers emplois, ou il les en a pourvus de nouveaux qui ne sont pas moins honorables. Ceux là cependant n'ont pas laissé de se plaindre qu'ils n'avoient plus que le nom & l'honneur de Mandarins. Ils avoient raison, s'ils considéroient bien qu'ils étoient effectivement obligés d'avoir au moins une meilleure réputation qu'ils n'avoient auparavant. Mais ceux de ces Officiers qui se plaignoient & murmuroient davantage, étoient ceux qui manioient les Finances. Ils n'étoient pas satisfaits qu'on les observât de si près, qu'ils ne pussent rien profiter de tant de deniers qui leur passaient par les mains. Les Tartares les en railloient, en leur demandant si on ne les appelloit pas les Ministres des finances du Roi; que s'ils l'étoient, ils demuroient par là d'accord que ces finances n'étoient pas à eux, mais au Roi; au lieu que s'ils se les approprioient pour s'en enrichir, ce ne seroient plus les finances du Roi, mais leurs finances propres. Qu'ils devoient enfin être satisfaits de leurs appointemens, ou remettre leurs Charges à d'autres. Que le Roi

ne

P
ne man
devoir
pointem
Xunch
à ses O
la justice
Juges q
ties. Il
désordre
ne avoit
tion de l
étoient d
Etat. En
torsions d
Ministres
au reste d
avant la p
ce sujet te
sins, qu'o
ni écrire d
C'étoien
finances d
que le Ro
millions d
étoit com
Au moins
nir aux dé
Etat; tand
eux la plus
voient être
res ni à pay
core moins
qui avoient
payoit des

ne manqueroit pas de gens qui feroient leur devoir & se contenteroient des mêmes appointemens qu'ils recevoient.

Xunchi, après avoir si bien recommandé à ses Officiers qu'ils n'eussent pas à vendre la justice, fit punir très sévèrement ceux des Juges qu'il sut avoir pris des présens des parties. Il prit d'autant plus garde à arrêter ce désordre, qu'il savoit que la ruine de la Chine avoit commencé par l'avarice & la corruption de la plupart des Juges, & de ceux qui étoient dans les emplois & les charges de cet Etat. En ce qui regarde les voleries, les extorsions & les concussions, les Officiers & les Ministres Chinois n'avoient point leurs pareils au reste du monde. Aussi, longtems même avant la perte de leur Empire, étoient-ils pour ce sujet tellement en exécration à leurs voisins, qu'on voit qu'ils ne pouvoient ni parler, ni écrire des Mandarins qu'avec indignation.

C'étoient eux qui dispofoient de toutes les finances de la Chine; mais de telle sorte, que le Roi qui avoit plus de cent cinquante millions de ducats de revenu tous les ans, étoit comme dans l'indigence & la pauvreté. Au moins paroissoit il n'avoir pas de quoi fournir aux dépenses les plus nécessaires de son Etat; tandis qu'ils détournoient & tiroient à eux la plus grande partie des deniers qui y devoient être employez. Ils ne pensoient guères ni à payer, ni à entretenir les troupes, encore moins à donner des récompenses à ceux qui avoient servi. Et le peuple cependant payoit des impositions & des subsides pour sou-

soutenir le faste & la grandeur des Mandarins, qui étoient devenus aussi puissans pour le renversement de cet Etat, qu'ils furent depuis lâches & foibles pour le soutenir, ou pour sauver du moins quelque partie de son débris. Car au lieu qu'on voyoit peu auparavant un Mandarin traiter avec les dernières indignitez les Officiers les plus considérables de l'Armée, on vit au contraire un nombre de Mandarins s'enfuir & se sauver devant un misérable soldat. Ainsi par l'avarice de ces Ministres, la garde du Prince n'étoit qu'une misérable soldatesque mal entretenue & mal payée, & qui, dans le peu de considération où elle étoit, prenoit bien un meilleur parti, en se ratigeant avec les rebelles. Zunchi reconnut, bien que trop tard, que les gens de guerre ont une grande part au soutien & à la conservation des Empires, d'autant plus qu'il n'est pas possible que de grands Empires n'ayent toujours de puissans ennemis. Il se trouva cependant en son plus grand besoin sans aucunes troupes qu'il eût obligées par la moindre récompense à la défense de sa personne & de son Etat. Il trouva que ses trésors n'avoient pas été employez en des choses nécessaires & importantes à sa conservation, & il reconnut alors que toute sa grandeur étoit très mal soutenue, lorsqu'il vit sa personne Royale ainsi abandonnée, sa vie & son Empire réduits à leur dernier période, & tout ce mal sans remède, qu'il falloit enfin périr, & laisser tout périr avec lui.

L'Empereur des Tartares Xunchi vit assez clair

P
clair da
ment de
que ce n
fainmen
d'agir de
d'autant
dres raci
d'une ma
eût desor
des Chine
térent en
ce qui se p
ordres, q
délité des
nes intenti
Ce fut a
de voir av
cun des O
res, que de
tre, procé
sa charge.
ton, qui fa
quoiqu'on
grand voleu
doit les Tro
gistrat, & un
diances qu'il
dèsormais ce
un homme z
quant à ce q
avoit fait dan
campagne, il
qu'il pouvoit
donnent par

clair dans tout ce désordre du gouvernement de la Chine, & comme il jugea bien que ce mal se seroit enraciné & fortifié puissamment par les coutumes & les manières d'agir des Chinois, il crut qu'il lui importoit d'autant plus d'en extirper jusqu'aux moindres racines. Aussi entreprit il cette affaire d'une manière qu'il ne tint pas à lui qu'il n'y eût désormais un bon ordre dans la justice des Chinois. Ses premiers Ministres y apportèrent encore tous leurs soins, & c'étoit tout ce qui se pouvoit faire pour arrêter ces désordres, que de voir ainsi la prudence & la fidélité des Ministres concourir avec les bonnes intentions de leur Maître.

Ce fut aussi une chose toute extraordinaire de voir avec quelle droiture & intégrité chacun des Officiers, tant des véritables Tartares, que de ceux qui aff. étoient de le paroître, procédoit désormais dans l'exercice de sa charge. Ly, le fameux Vice-Roi de Canton, qui faisoit gloire par tout d'être Tartare quoiqu'on le crût un véritable Chinois, de grand voleur qu'il étoit, lorsqu'il commandoit les Troupes, étoit devenu un grave Magistrat, & un Juge incorruptible dans les Audiances qu'il donnoit aux peuples. Il se faisoit désormais considérer dans le public, comme un homme zélé pour l'équité & la justice. Et quant à ce qu'il avoit profité du pillage qu'il avoit fait dans les prises des villes, & par la campagne, il s'en justifioit seulement le mieux qu'il pouvoit par les Loix de la guerre, qui donnent par tout une part considérable du butin

tin aux Chefs & aux Généraux , qui en ont une si grande dans les périls. Que si du reste les soldats s'étoient accommodés dans l'occasion de ce qu'ils avoient pu trouver , on devoit considérer qu'il n'avoient point alors d'autre moyen de subsister , parcequ'il ne venoit point d'argent de la Cour pour les payer de leur solde. Il tâchoit d'accommoder ainsi toutes ses affaires le moins mal qu'il pouvoit , & il faisoit enfin des excuses de tout le passé. Mais cependant il marchoit si droit , & il procédoit dèsormais avec tant d'honnêteté & de désintéressement en toutes les affaires ; & il obligeoit encore les Officiers qui dépendoient de lui , à faire les choses tellement au gré & au gout des peuples , qu'ils prenoient volontiers cette douceur en payement de tous les maux qu'il leur avoit faits auparavant.

C'est ce que l'on a pu savoir en général du gouvernement des Tartares dans la Chine , & de la conduite en particulier du jeune Roi Xunchi , & de ses Ministres. Ce sont des hommes grossiers & barbares ; mais il seroit à souhaiter que bien des peuples des mieux policez de notre Europe , eussent en beaucoup de choses autant d'humanité & de justice que ces barbares.

P
C
Les Tar
Lettre
Des Le
Des Scie
clinat
L Es l
conf
Poles, su
lent & se
pas aisé
l'autre, q
manquem
Corps. M
manquero
de plus fâ
roit du cō
laissent au
soutenir el
ru dans la
de la Chine
tare à reme
voyoit que
avantages l
autant de f
puissantes M
besoin de L
domination.
les Etats ne
Armes , co
Lettres. II
Tom. VI.

CHAPITRE XXVIII.

*Les Tartares obligent les Chinois à laisser les Lettres pour embrasser les Armes.
Des Lettres & Caractères des Tartares.
Des Sciences pour lesquelles ils ont plus d'inclination, & de leur langue en général.*

LES Lettres & les Armes pourroient être considérées dans un Etat comme deux Poles, sur lesquels la plupart des affaires roulent & se soutiennent; ensorte qu'il ne seroit pas aisé de se vouloir passer de l'un ou de l'autre, qu'il ne parût bientôt un vuide & un manquement dans l'assemblage de ce grand Corps. Mais il est pourtant vrai que ce qui manqueroit du côté des Armes pourroit avoir de plus fâcheuses suites, que ce qui manqueroit du côté des Lettres & des Sciences, qui laissent aux Armes à les défendre & à les soutenir elles-mêmes. C'est ce qui a bien paru dans la dernière révolution de l'Empire de la Chine, & ce qui a obligé aussi le Tartare à remédier d'autant plus à ce mal, qu'il voyoit que ce qui lui avoit donné de si grands avantages les lui pourroit toujours ôter avec autant de facilité. L'on a vu que de très puissantes Monarchies n'ont pas eu beaucoup besoin de Lettres pour établir & affermir leur domination. Le Tartare disoit fort bien que les Etats ne se pouvoient maintenir sans les Armes, comme ils le pouvoient sans les Lettres. Il est certain d'ailleurs qu'il y a toujours

Tom. VI.

S

jours

CHA.

jours trop d'émulation , de puissance & de grandeur entre les Princes voisins , pour qu'ils puissent se laisser longtems en repos les uns les autres. Ainsi au seul bruit que quelqu'un d'eux arme, c'est comme une nécessité aux autres d'armer en même tems. C'est leur épée qui doit leur faire droit & justice, & ils savent assez qu'il importe peu à ceux qui ont la force , que leurs droits ne soyent pas fondés en de meilleures & de plus valables raisons.

Le Tartare néanmoins. pour ne se pas rendre odieux aux Chinois, ne crut pas leur devoir ôter entièrement les emplois & les études des Lettres. Il jugea qu'il falloit traiter délicatement une chose pour laquelle il voyoit que toute cette Nation avoit tant d'attache & d'estime. Ainsi au commencement de l'année 1647, il y eut encore plus de trois cens personnes de Lettres, qui reçurent le grade de Docteur en la Ville de Nanquin, comme il se faisoit auparavant à Pequin; & plus de six cens autres furent encore admis à faire leurs Licences, outre un plus grand nombre de ceux qui furent reçus Bacheliers. Car ce n'est pas en Europe seulement, qu'il y a des Docteurs & des Bacheliers en grand nombre.

Xunchi voulut bien donner cette satisfaction aux Chinois, quelque grande dépense qu'il fallût faire pour cette Action; aux frais de laquelle il faut que les finances du Prince fournissent toujours; & ce ne fut pas une petite marque de sa condescendance & de sa bon-

bonté
gé d'a
litéra
ks Le
aux A
les Ar
sé aux
rite.

Com
portent
qu'il y a
Chinois
tres éto
dées & l
embrasso
& les en
donc à p
honneurs
mes, & c
vie à la p
parti.

Le Tar
il y a plus
péril, dans
quoi, enco
tres dans
les Provin
tres & un
voit eu au
noître qu'i
qui embras
jusques-là
pris le parti
plusieurs q

bonté. Il fit pourtant savoir qu'il seroit obligé d'apporter quelque réforme à toute cette littérature; & que c'étoit enfin le tems que les Lettres devoient céder le lieu d'honneur aux Armes & à la guerre, ainsi qu'autrefois les Armes, qui étoient déchuës, avoient laissé aux Lettres toute l'estime & tout le mérite.

Comme en tous les Etats les hommes se portent volontiers aux emplois où ils voyent qu'il y a plus d'honneur & plus de profit, les Chinois, qui voyoient que les gens de Lettres étoient les personnes les plus accommodées & les plus considérées de leur Nation, embrassoient aussi tous à l'envi la littérature & les emplois de la plume. Xunchi trouva donc à propos de donner désormais tous les honneurs & toutes les gratifications aux Armes, & ce fut assez pour donner bientôt envie à la plupart des Chinois d'embrasser ce parti.

Le Tartare étoit assez de ce sentiment qu'il y a plus de mérite, parcequ'il y a plus de péril, dans les emplois militaires. C'est pourquoy, encore qu'il maintint toujours les Lettres dans la Chine, & qu'il y eût en toutes les Provinces deux Vice-Rois, un des Lettres & un autre des Armes, comme il y avoit eu auparavant, il faisoit pourtant connoître qu'il considéroit beaucoup plus ceux qui embrassoient la profession des Armes; jusques-là que parmi ceux qui avoient déjà pris le parti de la robe, il fit un choix de plusieurs qui lui semblèrent plus propres à

servir dans ses Armées. Il prit le soin aussi de donner des récompenses à ceux de ses soldats qu'il savoit avoir quelque mérite, auxquels encore qu'ils fussent en des emplois fort éloignés de sa personne, il ne laissoit pas d'envoyer des présens & des gratifications, lorsqu'ils y pensoient le moins. Ce fut ainsi qu'au mois d'Aoust de 1647. il fit partir pour la Ville de Canton, un grand Mandarin, de ceux qui assistoient au Conseil Royal de Pequín, pour aller porter des présens aux deux Vice-Rois de Canton. Ce Mandarin, encore qu'il eût bien cinq cens lieues de chemin d'une de ces Villes à l'autre, fit ce voyage seulement pour satisfaire à cet ordre. Ces présens étoient deux grands Vases d'or, tout couverts de Pierreries, avec deux habillemens très riches. Xunchi qui avoit su que ces deux Vice-Rois avoient également fait paroître leur valeur & leur courage autant de fois qu'ils en étoient venus aux mains avec leurs ennemis en la réduction de cette Province, voulut bien honorer également leur personne & leur mérite. C'est pourquoi il n'y avoit pas de quoi s'étonner que ce Prince eût tant & de si braves Soldats, lui qui prenoit des soins de reconnoître si bien les services de ses Capitaines, qu'il envoyoit à ceux même, qui étoient si éloignés de sa Cour, de magnifiques présens, & qui employoit encore les premières personnes de son Etat, pour leur aller faire connoître combien sa Hautesse étoit satisfaite de leur fidélité & de leur courage.

Pen-

Pen-
cun-
de p
trou
Offi-
haut
Il n'
chang
arriva
assez
obligé
Tarta
parmi
le loge
souhait
pour u
une be
Lettres
Tous c
beaux A
un lieu
Xutan.
rafraichi
pouffière
Le T
lui pour
commod
en-faisoit
de ne l'
le deman
tirer ses li
au moins
plaindre,
let beauco

Pendant que Xunchi réformoit ainsi sans aucune violence les abus où il trouvoit les gens de plume & de lettres dans la Chine, il ne trouvoit pas mauvais que ses soldats & ses Officiers les en raillaissent, & parlaissent assez haut contre cette molle & inutile occupation. Il n'y avoit rien qui avançât davantage le changement que ce Prince vouloit faire. Il arriva aussi sur ce sujet quelques rencontres assez agréables. Un Mandarin Chinois fut obligé de loger en sa maison un Capitaine Tartare, qui étoit un homme considérable parmi sa Nation. Il lui donna chez lui tout le logement & les commoditez qu'il pouvoit souhaitter. Ce Mandarin, qui vouloit passer pour un homme de grande littérature, avoit une belle Bibliothèque, où il y avoit plus de Lettres, sans doute, que dans son esprit. Tous ces Livres occupoient un des plus beaux Appartemens de sa maison, qui étoit un lieu fort éclairé. Ils appellent ce bâtiment Xutan. Il y entre beaucoup d'air, & un vent rafraichissant, qui empêche que les vers & la poussière ne puissent gâter les Livres.

Le Tartare qui vit ce lieu, trouva que ce lui pourroit être un logement encore plus commode que celui où il étoit; puisqu'on en faisoit aussi bien un très-mauvais usage, de ne l'occuper qu'à loger des Morts. Il le demanda & le Chinois fut contraint de retirer ses livres, sans répliquer davantage. Mais au moins, ne devoit il pas avoir raison de se plaindre, s'il n'avoit prétendu que faire parler beaucoup de sa Bibliothèque: car ce Tar-

tare ne manqua pas de dire par toute la Chine, qu'il avoit bien fait remuer & déloger les Livres de ce Mandarin.

Voilà toute l'estime que les Tartares ont pour les Lettres & les Sciences, dont ils ne s'occupent guères, si ce n'est qu'ils sont bien-aïses de savoir quelque chose des Mathématiques & de l'Astrologie. Comme cette Nation adore le Ciel, elle fait paroître assez de plaisir à discourir des étoiles, & à s'entretenir de ce qui fait toute sa Religion, où du reste elle ne cherche pas beaucoup de raffinement. Les Tartares dressent seulement tous les ans leur Almanach ou Calendrier, qui est peu différent de celui des Chinois. Celui de l'année 1647. fut le premier qui parut avec le nom & par l'ordre de l'Empereur Xunchi. C'étoit une pièce curieuse, dont on crut Auteur le Père Adam, Jésuite, qui étoit une personne très habile dans les Mathématiques, & qui avoit alors bien du crédit & de la faveur auprès de l'Empereur Xunchi.

Les Tartares ne méprisent pas non plus tout ce que les Chinois traittent dans leur Politique & dans leur Morale. Mais ils ne croient pas que cela vaille toute la peine qu'ils y prennent. Ils leur disent souvent & avec raison: Qu'il vaudroit mieux avoir moins de Loix & les mieux observer; Qu'il seroit besoin de ne pas faire tant d'ordonnances, mais de donner plus de bons exemples, par-œque connoître le bien, & ne le pas faire, ne fait que rendre les hommes encore une fois plus méchants.

Les

Les
font a
& tout
de ceu
C'est p
simples
pas tant
Aussi le
les des
même c
aux Ind
ils ont p
gir de ce
ractères
ont eux-
écrivent,
grande p
tes ces let
si que for
ne sont pa
& des hiér
On rem
à quelque
Elle se se
que la lan
elle se pro
guerrier,
& grossière
prononciat
nent pour
autres, & c
vantage les
règle génér
parlent, sa

PAR LES TARTARES. 419

Les lettres dont se servent les Tartares, sont assez semblables à celles des Japonois; & toutes les deux ne sont que quelques traits de ceux qui forment les caractères Chinois. C'est pourquoi ces lettres sont beaucoup plus simples, & plus faciles, & ne contiennent pas tant de mystère que celles de la Chine: Aussi les estime-t-on beaucoup plus que celles des autres peuples de l'Asie, & de ceux même de notre Europe, qui se sont habituez aux Indes & aux Philippines, qui, parcequ'ils ont pris des coutumes & des manières d'agir de ces Nations, se servent de certains caractères tellement bizarres, que souvent ils ont eux-mêmes de la peine à lire ce qu'ils écrivent, & sont obligez d'en deviner la plus grande partie. Ils bordent & environnent toutes ces lettres de points en haut & en bas, ainsi que font les Hébreux, ce qui fait que ce ne sont pas tant des lettres, que des chiffres & des hiéroglyphes.

On remarque que la langue des Tartares a quelque chose de grave & de majestueux. Elle se sert beaucoup de voyelles, ainsi que la langue Espagnole; & naturellement elle se prononce avec force & d'un ton tout guerrier, qui est ce qui la fait paroître rude & grossière. Mais comme ce n'est que la prononciation des gens de guerre, qui prennent pour l'ordinaire un ton plus fier que les autres, & ceux particulièrement qui font davantage les braves, on n'en peut pas faire une règle générale. Les personnes de la Cour y parlent, sans doute, beaucoup mieux, ainsi

que dans toutes les autres Cours, où il seroit à souhaiter que l'on y fût aussi exact à bien faire, que l'on y est juste à bien parler.

Les Etrangers trouvent aussi cette Langue aisée à apprendre, d'autant plus qu'elle n'a pas une variété si grande d'inflexions & d'accens, qui leur rend celle de la Chine difficile & ennuyeuse plus qu'aucune autre du reste du monde. Il ne s'est point trouvé dans toute la Relation de terme Tartare, qu'on pût bien citer pour exemple de la prononciation de cette Langue, que le nom de Pelipaovan, qui étoit un des Oncles du Roi, Le mot de Peli, qui est un terme entièrement Tartare, n'a rien de rude ni de grossier, si ce n'est qu'on en juge peut-être par cette grande délicatesse des Langues Espagnole & Italienne. Il signifie, Prince, dans le langage du Pays. Van, qui est un mot Chinois a encore la même signification, en sorte que Prince est déjà compris deux fois dans ce nom. Que si dans la Corée, ou ailleurs, Pao, veut aussi dire la même chose, Pelipaovan voudra dire trois fois Prince. Cette répétition pourroit sembler superflue, & ne signifier rien davantage, pour être exprimée en trois Langues différentes. Mais dans la Langue de la Chine, & ce doit être la même chose en celle de Tartarie, ces répétitions y trouvent de grands sens. Cela paroît par les Histoires des Chinois, où l'on voit qu'ils appelloient du nom de Chium, tous les Princes & Monarques du monde, qu'ils mettoient tous sans exception au dessous de leurs

leurs
de Van
du sang
ils n'el
noms fr
leurs E
semble
van, qu
deur de
trouvé
appellé
par là lu
voit ain
grand se
n'ont to
nom sur
là la sign
van, non
le portoit
mérite d
l'Empere
qu'on dor
ces qui n
fussent ses
au contra
Ministres
autorité q
loit que
lipaovan,
sa naissanc
de Conqu
peine de re
voit oppos
loit qu'il f

leurs Rois, & qu'ils donnoient le nom de Van, à leurs Princes, qui étoient du sang Royal de la Chine. Mais parcequ'ils n'estimoient pas qu'aucun de ces deux noms fût assez auguste pour la Majesté de leurs Empereurs, ils crurent que des deux ensemble il en falloit faire celui de Chiumvan, qui pourroit mieux convenir à la grandeur de leur Monarque. Ce fut ainsi qu'ils trouvèrent un nom digne de leur Roi, qu'ils appellèrent depuis Chiumvan, en prétendant par là lui faire un plus grand honneur. On voit ainsi combien cette Nation trouve un grand sens à former, de plusieurs noms qui n'ont tous que la même signification, un nom suréminent qui les comprenne tous. Voilà la signification & la force du mot Pelipaovan, nom aussi éminent, que étoit celui qui le portoit, parmi ses peuples. Mais ce qui mérite d'être encore remarqué, c'est que l'Empereur Xunchi, bien loin de s'offenser qu'on donnât ces grandes qualitez à des Princes qui n'étoient que ses Sujets, quoiqu'ils fussent ses parens très proches, leur confioit au contraire, en les faisant Gouverneurs & Ministres de Provinces, une puissance & une autorité qui répondoit à ces qualitez. Il falloit que Xunchi, en rendant si puissant Pelipaovan, qui étoit déjà un grand Prince par sa naissance, & qui prenoit encore le nom de Conquérant de la Chine, se mît peu en peine de toutes les raisons d'Etat qu'on pouvoit opposer à cette conduite; ou bien il falloit qu'il fût puissamment persuadé de la si-

408 LA CONQ. DE LA CHINE

déité des Princes de sa Nation. Ou il faut enfin, que parmi les Tartares, les Rois soyent beaucoup moins jaloux de leur souveraineté, & que les Princes qui leur sont sujets, ne soyent pas si passionnez de la gloire & de l'ambition de regner.

CHAPITRE XXIX.

Combien les Tartares ont d'inclination à la guerre.

De leurs armes défensives & offensives.

Que leurs plus grandes forces consistent en leur Cavalerie.

De la bonté de leurs Chevaux.

LES Tartares ne sauroient vivre que parmi les armes & dans la guerre. Ils n'aiment & ne respirent que de tenir la campagne, & d'avoir des ennemis à combattre. C'est là qu'ils trouvent leur joye & le plaisir de leur vie. Aussi croient ils être mieux faits & avoir meilleure grace, de paroître avec un visage tout coulé de cicatrices, que toutes les autres Nations qui prennent tant de peine à conserver leur teint frais, qui frisent, qui parfument & qui peignent leurs cheveux, pour faire honte autant qu'ils peuvent, & à leur Nation & à la Nature, qui avoit voulu qu'ils fussent des hommes plutôt que des femmes, telles qu'ils s'efforcent de le devenir. Les Tartares bien éloignés de

cette

cette
lente
toutes
bientôt
employ
sans rel
l'andiers
tres ger
ou dura
dans tou
dire à ce
ce que
d'armes,
de quoi
tèques de
Arsenaux
roit eu pe
ne une m
les gens d
vuider une
veux ou à
se battre à
pas les ong
mes telle
que les bra
ment de lai
que ceux d
Aigle; & il
point d'arm
un très gran
il y avoit d
y trouver un
jamais de p
Chirurgie. I

cette mollesse, ont porté si avant cette violente passion qu'il ont pour les armes, que toutes ces belles Provinces de la Chine, n'ont bientôt été que de grandes forges, où ils ont employé un nombre infini d'artisans à forger sans relâche des armes de toutes espèces. Tailleurs, Serruriers, Fondeurs, & tout autres gens de pareilles vacations, n'ont point eu durant plusieurs années d'autre emploi dans tout ce grand Empire; & l'on auroit pu dire à ceux qui auroient été curieux de savoir ce que les Tartares vouloient faire de tant d'armes, qu'ils vouloient avoir sans doute de quoi armer un monde entier. Les Bibliothèques de la Chine ne furent plus que des Arsenaux & des Magasins d'armes. On auroit eu peine autrefois à trouver dans la Chine une méchante épée, ailleurs que parmi les gens de guerre. On se contentoit, pour vider une querelle, de se prendre aux cheveux ou à la barbe, ou de s'égratigner, ou de se battre à coups de poing, quand on n'avoit pas les ongles assez forts. C'étoient les armes tellement naturelles de cette Nation, que les braves se faisoient comme un ornement de laisser croître leurs ongles aussi grands que ceux de la serre d'un Faucon ou d'un Aigle; & il est si vrai qu'on ne se seroit point d'armes dans la Chine, que parmi un très grand nombre d'habiles Médecins qu'il y avoit dans tout le pays, on n'auroit pu y trouver un Chirurgien; parcequ'il n'y avoit jamais de playes, ni d'autre pratique pour la Chirurgie. Les Médecins faisoient la cure des

Apostumes, des abcès, des blessures & des autres maux extérieurs. Mais depuis que les Tartares furent dans la Chine, il n'y eut plus personne désormais qui ne portat des armes. On obligea jusqu'aux enfans de huit ans, au moins ceux des familles considérables, à ceindre le sabre ou le cimeterre; ce qui donnoit à rire, & faisoit compassion tout ensemble aux Chinois, de voir cet âge si tendre être embarrassé à trainer une charge & un poids qui lui étoit encore si inutile.

Les Tartares faisoient faire aussi l'exercice tous les jours devant le Palais des Vice-Rois. Là ils mettoient des troupes en bataille, qui faisoient des décharges de leurs mousquets & arquebuses, avec un aussi grand feu, que si c'eussent été deux Armées effectives qui y eussent disputé la victoire. Il y avoit encore des Prix & des Juges ordonnez pour reconnoître l'adresse de ceux qui s'exerçoient tout le jour à tirer au blanc avec l'arc ou avec le mousquet. Le prix de celui qui avoit donné dans le but de trois bales, ou de trois flèches, étoit une coquille d'argent du poids de quatre Jules, ou d'une demi Réale. Celui qui n'avoit mis que deux fois dans le blanc, avoit une coquille du poids de deux Jules; & celui qui n'y avoit adressé qu'une fois seulement, une coquille de la valeur d'un Jule. Ceux au contraire, qui manquoient plus de trois fois à donner dans le blanc, recevoient à l'heure même quelques coups assez rudes; & pour leur faire un affront encore plus grand, on les huoit, & on les fisoit publiquement,

ou

P
ou on
gnomi
on obl
les Chi
loit acc
& de la
nuel ex
étoient
roient c
de fatig
apprît a
me de l
pensé à
gissoit de
propre c
Quant
se serven
les dont
casque,
revient à
me en E
sont pas
vaillées,
vrent plu
visière de
clavée av
rope. C
lame de f
le visage
séparé qu
que. Ils o
fer, qui le
te, & qui
bien que la

ou on leur faisoit quelque autre traitement ignominieux. Ce n'étoient pas les Tartares qu'on obligeoit davantage à ces exercices, mais les Chinois des Provinces soumises qu'on vouloit accoutumer à n'avoir pas peur des armes & de la guerre. L'on vouloit par ce continuuel exercice les tirer de cette moleste où ils étoient demeurez si longtems, & ils se seroient encore très volontiers excutez de tant de fatigues; mais ils méritoient qu'on leur apprît à les supporter, & pour le service même de leurs ennemis, eux qui avoient si peu pensé à se donner de la peine, lorsqu'il s'agissoit de la défense de leur Etat, & de leur propre conservation.

Quant aux diverses sortes d'armes, dont se servent les Tartares, les défensives & celles dont ils se couvrent, sont la cuirasse. le casque, les épaulières, les brassars; ce qui revient à peu près à la manière dont on s'arme en Europe, si ce n'est que ces armes ne sont pas si luisantes, ni si curieusement travaillées, ce qui rend encore ceux qu'elles couvrent plus terribles & plus redoutables. La visière de leur casque n'est pas attachée & enclavée avec le reste du pot, ainsi qu'en Europe. C'est une pièce toute séparée, & une lame de fer assez forte & double qui couvre le visage & la gorge jusqu'aux épaules, & se sépare quand on veut de l'autre partie du casque. Ils ont encore plusieurs autres lames de fer, qui leur descendent tout autour de la tête, & qui la couvrent de toutes parts, aussi bien que la gorge & le cou jusqu'aux épaules.

Ils évitent par là d'être très dangereusement blessés d'un grand nombre de flèches, qui pourroient leur percer les artères & leur causer des pertes de sang, qui seroient très périlleuses en cette partie. C'est ce qui fait qu'ils la couvrent avec toute la précaution qu'ils peuvent. Ils se servent aussi, pour garentir tout le reste du corps, de certaines casques de cuir de vache assez amples & larges, qui sont garnies de coton. Ils portent de ces mêmes casques chez eux, lorsqu'ils ne vont pas à la guerre, mais elles ne sont pas pour lors si bien doublées.

Ils ont pour armes offensives les arcs, les flèches, les sabres, & les lances. Leurs sabres ont la pointe à la façon des cimenterres des Turcs; & ils sont pour l'ordinaire fort courts, mais assez pesans & sur tout, il ont le fil & la trempe excellente. Ils se servent encore d'une espèce de coutelas ou d'épée fort large, que ceux de la Chine & du Japon appellent Cetanes. Il y'en a d'extrêmement grandes, & qui se manient à deux mains comme des épées de Suisses. Leurs gardes, aussi bien que celles de leurs sabres & coutelas, n'ont rien de considérable, mais les poignées & pommeaux sont d'or ou d'argent, ou de cuivre, selon que chacun est plus riche ou plus curieux. Ils n'ont point de piques, parcequ'ils ne les estiment pas commodes pour leur manière de combattre. Leurs lances même sont assez courtes, & ils s'en servent comme de pertuisannes ou hallebardes. Mais l'arc & les flèches sont leurs armes d'honneur. Ce
sont

sont c
prenne
aussi t
seul tr
de la r
qui par
n'y a p
pût per
juste di
que gra
ment fo
unes so
mais ell
vent per
fers en f
pointe d
trémeme
Il n'a
lorsqu'il
bord qu'
ils en tir
tous les
trouvére
toute cet
tant point
tirer leur
quelques
mérent d
buses que
s'oumettoi
pes, pour
quête. Po
reste du se
sique ni co

sont celles dont ils font gloire, & dont ils prennent plaisir de se bien servir. Ils y sont aussi tellement adroits, que plusieurs, d'un seul trait d'arc, font partir de plusieurs doigts de la main trois ou quatre flèches à la fois, qui partent toutes avec tant de roideur, qu'il n'y a point d'homme que la moins forte ne pût percer, si elle le rencontroit dans une juste distance. Leurs arcs sont plutôt petits que grands. Ils sont légers, mais suffisamment forts & solides. De leurs flèches les unes sont plus & les autres moins longues, mais elles sont toutes très fortes, & qui peuvent percer à travers un bois très solide. Les fers en sont quarrés, ou en triangle, ou en pointe de diamant, & tous assez longs & extrêmement acérez & perçans de la pointe.

Il n'avoient point encore d'armes à feu, lorsqu'ils entrèrent dans la Chine. Mais d'abord qu'ils eurent emporté quelques Places, ils en tirèrent la grosse artillerie, & encore tous les mousquets & arquebuses qu'ils y trouvèrent, dont ils se servirent depuis dans toute cette guerre. Ils n'employèrent pourtant point de Tartares à conduire & à faire tirer leur canon, mais quelques Chinois & quelques soldats d'Europe seulement. Ils n'armèrent de même de ces mousquets & arquebuses que des Chinois des Provinces qui se soumettoient, dont ils grossissoient leurs troupes, pour avancer davantage dans leur conquête. Pour les mines, les petards & tout le reste du feu d'artifice, ils n'en avoient ni pratique ni connoissance. Il est étrange cependant

dant que les Tartares voulussent mettre ainsi entre les mains de leurs nouveaux Sujets leurs meilleures armes, sans qu'ils voulussent même apprendre la manière de s'en servir. Qu'ils les exercassent aussi, tant ceux des Villes que de la Campagne, dans tout ce qui se pratiquoit parmi eux de l'art & de la discipline de la guerre. C'est ce que plusieurs trouvoient à redire en la conduite de Xuuchi, aussi bien que de ce qu'il donnoit une si grande puissance aux Princes de sa Maison. Mais ce Monarque trouvoit au contraire, que la confiance qu'il avoit en ses Oncles étoit ce qui lui assuroit davantage leur fidélité; & que de ce qu'il paroïssoit aussi appréhender si peu les Chinois, étoit ce qui leur rendoit sa valeur & le courage de ses Tartares encore plus redoutable. Il est vrai que longtems après, ces peuples trembloient encore à entendre seulement parler de son nom. Il se pouvoit donc faire que toute cette confiance & sûreté, où étoit Xuuchi, ne nuisît pas à ses affaires; mais si elle devoit lui être pernicieuse & funeste, il n'étoit pas le premier des Princes qui s'étoit perdu pour s'être tenu trop assuré de sa puissance & de ses forces.

Il reste à parler des meilleures armes des Tartares, les seules avec lesquelles ils ont conquis l'Empire de la Chine. On peut dire que ce sont leurs chevaux. Il s'en trouve d'assez beaux dans la Chine, mais qui ont peu de cœur & qui perdent haleine, & s'ébranquent bientôt à la première course. Aussi ne sont-ils pas propres pour la guerre, comme ceux

F
de Ta
& vige
leurs n
tant de
gers &
les voi
d'une
une pra
en force
mais to
au cont
fierté qu
en cœur
montent
tant ils y
commen
dès leur
tent poin
sieurs qui
bride à le
ment du
vaux, les
& leur fo
Ils ont pa
pour se se
ches. D'au
de la bride
de manier
facilité po
des Tartar
Chinois qu
quelque ré
que ç'auroi
ne. Comm
de piques p

PAR LES TARTARES. 425

de Tartarie, qui sont de grand corsage, forts & vigoureux, bienfaits & bien pris de tous leurs membres, & qui sont ainsi comme autant de chevaux de bataille : avec cela si légers & si bons coureurs, qu'il y a plaisir à les voir galoper aux endroits les plus rudes d'une montagne, ainsi que s'il étoient dans une prairie. Il ne cèdent point en beauté, ni en force à ceux de l'Europe & de l'Arabie, mais tous les chevaux de la terre leur cèdent au contraire l'avantage de je ne sai quelle fierté qui les tient toujours ardens & toujours en cœur. On diroit aussi que ceux qui les montent seroient venus au monde à cheval, tant ils y sont bien & de bonne grace. Aussi commencent ils de se donner à cet exercice, dès leur âge le plus tendre, & ils ne le quittent point qu'avec la vie. On y en voit plusieurs qui ne font qu'attacher les rênes de la bride à leur ceinture, & par le seul mouvement du corps mènent & manient leurs chevaux, les font tourner sur toutes les voltes, & leur font faire tel manège qu'il leur plaît. Ils ont par ce moyen toute la liberté des mains pour se servir de leurs arcs & de leurs flèches. D'autres qui tiennent l'arc de la main de la bride, ne laissent pas de s'en servir, & de manier encore leur cheval avec toute la facilité possible. C'étoient donc ces chevaux des Tartares, qui renversoient tout autant de Chinois qui osoient se présenter pour faire quelque résistance ; & on pourroit dire ainsi que ç'auroient été les Conquérens de la Chine. Comme les Chinois ne se servoient point de piques pour soutenir & arrêter la Cavalerie,

rie, cinquante mille chevaux qu'il y avoit dans les moindres Armées des Tartares, (& même il y en eut plus de cent mille dans celle que commandoit l'Empereur,) ne tarديوient guères à rompre & à enfoncer les Armées de la Chiaie. Ces chevaux si ardens & si fougueux, qui abatoient tout ce qui se présentoit devant eux, de leurs puissantes forces se faisoient bientôt jour par tout; outre qu'ils étoient encore en si grand nombre, & poussés par des gens si fermes, qu'il n'y auroit eu guères d'Armées qui les auroient pu soutenir; & beaucoup moins celles de la Chiaie, & autres semblables, qui n'auroient eu ni piques, ni bataillons serrez, ni Cavalerie pareille à celle des Tartares.

On a pris garde que cette Cavalerie Tartare porte les étriers plutôt plus courts, que longs. Tout l'Equipage de leurs chevaux n'est pas curieux, ni fort riche pour l'ordinaire. Il est seulement d'une matière pour durer, & commode pour leur façon de combattre. C'est enfin dans cette Cavalerie que consistent les plus grandes forces des Armées de Tartarie. Leur Infanterie est peu de chose en comparaison; ce qui ne va pas de la sorte dans les Armées de l'Europe. C'est aussi cette Cavalerie qui est la première à toutes les occasions. C'est elle qui est la première & la dernière en toutes les attaques, & c'est elle enfin qui a commencé & achevé en si peu de tems la conquête entière du grand Empire de la Chine.

*Discip.
Leur
les
Averfi
Ville
Avec q
sans*

CE p
dre
les Arn
pourro
servent
plutôt p
sai quell
qu'ils ay
leurs tro
avantages
toute leu
qu'ils do
des Siège
ces. Au l
tes leurs
pour l'ord
voient lor
Tartares,
les empor
un grand
avec une j
bloient al

CHAPITRE XXX.

Discipline militaire des Tartares.

Leur manière de combattre , & d'attaquer les Places.

Aversion qu'ils avoient de demeurer dans les Villes.

Avec quelle sûreté ils dorment en leur Camp, sans poser ni gardes ni sentinelles.

CE pourroit être seulement dans le désordre & la confusion qui se trouve dans les Armées des Tartares, que cette Nation pourroit passer pour barbare. Car ils y observent si peu d'ordonnance, qu'il paroît que c'est plutôt par leur grand nombre, & par je ne sais quelle férocité, que par aucune science qu'ils ayent d'ordonner & de faire combattre leurs troupes, qu'ils remportent ces grands avantages. On ne voit rien de régulier dans toute leur manière de faire la guerre, soit qu'ils donnent des batailles, soit qu'ils fassent des Sièges & viennent aux attaques des Places. Au lieu que les Chinois prenoient toutes leurs mesures & leurs règles, & gardoient pour l'ordinaire le meilleur ordre qu'ils pouvoient lorsqu'ils se mettoient en défense. Les Tartares, au contraire, n'employoient pour les emporter, que la fureur & la force, avec un grand mépris de la mort, où ils couroient avec une joye & une ardeur de gens qui sembloient aller à la gloire & au triomphe. Ils ont

ont toujours eu durant les quatre années de leur conquête plusieurs Armées sur pied en même tems. Elles passôient d'une Province en une autre, tantot pour conquérir un nouveau pays, & tantot pour s'affurer celui qu'ils avoient conquis, enforte qu'on ne voyoit dans tout ce grand Etat que troupes & que gens de guerre, tant de pied, que de cheval. Chacune de ces Armées étoit pour l'ordinaire de deux cens mille hommes, cinquante mille chevaux, & le reste de gens de pied. Mais il n'y avoit pas toute cette différence d'Officiers qui se trouvent dans les troupes d'Europe. Il y avoit seulement un certain nombre de Capitaines; & au lieu de tous ces différens Drapeaux qu'on déployé ailleurs, il n'y avoit là qu'un seul étendard sous lequel se devoit ranger toute l'armée, Cavalerie & Infanterie. C'est pourquoi, lorsqu'on aura parlé quelquefois des Etendars, ou Enseignes des Tartares, ce n'aura été que pour désigner, selon la manière ordinaire de parler de nos troupes, quelque gros de ces milices, pour n'être pas obligé de répéter si souvent le nom de troupes & d'Armées.

La marche des Tartares n'est pas mieux ordonnée que leurs batailles. Ils vont par petits gros, & plusieurs ensemble, sans tenir ni rangs, ni files, mais ils s'étendent & se resserrent seulement, selon que les chemins leur permettent. La Cavalerie marche la première, & elle fait comme l'avantgarde. L'infanterie suit après, qui est comme l'arrièregarde. Lorsqu'on est prêt de partir, l'on entend

tend le
ne le
ne son
feroit p
rir sur
rambou
ment se
te tromp
le du ju
remuer
mencer
devant t
re, ou
pour leq
de vénéra
l'Armée.
re d'une
cet étend
qu'on ai
place; &
est un Cap
a toujours
de toute
tous com
tems. La
l'Infanterie
conduite,
chacun per
ni aile dro
corps de r
drons, n
tient ni
pas même
d'en venir

tend le son enroué d'une trompette, qui donne le signal de la marche; & depuis elle ne sonne plus, non pas même quand on seroit prêt de donner bataille, & de courir sur les ennemis. Il n'y a du reste ni rambour, ni fifre, ni aucun autre instrument semblable; & c'est au seul bruit de cette trompette, qui pourroit faire penser à celle du jugement, de la manière qu'elle fait remuer tant de monde, qu'il faut commencer & finir la marche. On porte devant toute l'Armée une sorte de bannière, ou Etendart de médiocre grandeur, pour lequel toutes les Troupes ont une grande vénération. C'est le seul qu'il y aient toute l'Armée. Il est à peu près comme la bannière d'une Eglise. On est obligé de suivre cet étendart; par tout où il marche, soit qu'on aille charger l'assaut à quelque place; & aussitôt que celui qui le porte, qui est un Capitaine des plus considérez, & qui a toujours auprès de lui les plus vaillans de toute l'Armée, commence à attaquer, tous commencent aussi à donner en même tems. La Cavalerie attaque la première, & l'Infanterie donne ensuite, sans ordre, ni conduite, mais tumultuairement, & selon que chacun peut joindre son ennemi. Il n'y a ni aile droite, ni aile gauche, ni bataille, ni corps de réserve. Ils ne forment ni escadrons, ni bataillons, non plus qu'ils ne tiennent ni rangs, ni files. Ils ne séparent pas même les tems de tirer des flèches, & d'en venir aux lances & aux sabres. Mais toute

touté cette nombreuse multitude se remue & se précipite à la fois, pour rompre & enfoncer au plutot tout ce qui lui fait tête. Ni morts ni blesez ne les étonnent: car ils ne comptent pas pour une grande perte de voir beaucoup de leurs gens étendus par terre, eux qui se tiennent assez glorieux de mourir les armes à la main; outre qu'ils savent qu'ils ont du monde plus qu'il n'en faut pour remplir la place des morts. Comme ils ne sonnent jamais de retraite, vaincre ou mourir est tout ce qu'ils ont à faire. C'est le seul ordre qui leur est donné; si ce n'est qu'ils se vissent entièrement défaits. Car en ce cas, ils peuvent prendre la fuite, comme on fait par tout ailleurs. Que si celui qui porte l'étendart est renversé & tué dans la mêlée, ce qui est assez ordinaire, parcequ'il doit paroître où le péril est le plus grand, alors le plus proche de ceux qui l'accompagnent, ne manque pas de prendre cet étendart, qui passe ainsi très souvent par beaucoup de mains dans une seule bataille, ou dans l'attaque de quelque place, sans qu'il manque jamais de braves, qui s'empressent à l'envi de le relever. Car il n'y a rien qui leur soit plus honorable & plus glorieux.

Mais la manière dont les Tartares assiègent & prennent les Villes est encore quelque chose de plus rare & de plus irrégulier que tout ce qui se fait dans leurs batailles. La première chose qu'ils font pour emporter une place est de donner l'as-

sant

faut ,
ires.
ches d
font de
se prati
se mett
une pla
bouleva
nue arti
de guerr
munition
étoient p
les vinre
faire les
qui porte
de fort g
ment un
queue de
échelles r
entaillée
res ne l
bien que
dinaires. C
qui porte l
son cheval
il est suivi
jettent des
vantage leu
toujours da
assauts qu'il
Quelque
tillerie des
renverse de
assaillans d

faut , & la dernière de dresser les batteries. C'est la Cavallerie qui fait les approches d'une place , & qui vient à l'assaut , qui font des choses bien opposées à tout ce qui se pratique dans l'Europe. Ils viennent donc se mettre en présence & à découvert devant une place défendue de bonnes murailles & de boulevarts , tout bordez de grosse & de même artillerie , avec un grand nombre de gens de guerre , qui y ont dedans des vivres & des munitions en abondance. C'étoit l'état où étoient plusieurs Villes de la Chine , lorsqu'ils les vinrent attaquer. C'est la Cavallerie qui doit faire les attaques , ayant à sa tête le Capitaine qui porte l'étendart. On ne fait point pour cela de fort grands préparatifs. On attache seulement un grand nombre d'échelles à la queue des chevaux , & encore que ces échelles ne soyent qu'une seule pièce de bois entaillée ou percée de chevilles , les Tartares ne laissent pas de s'en servir aussi bien que d'autres feroient des échelles ordinaires. Celles ci étant ainsi préparées , celui qui porte l'enseigne pique & pousse fièrement son cheval jusqu'au pied de la muraille , où il est suivi aussitôt du reste des troupes , qui jettent des cris effroyables , pour étonner davantage leurs ennemis. C'est ce qu'ils font toujours dans toutes les batailles & dans les assauts qu'ils donnent.

Quelque grand feu cependant que fasse l'artillerie des assiégés quelque monde qu'elle renverse de toutes parts , rien n'empêche les assailans d'avancer toujours avec autant d'ar-

d'ardeur. Les monceaux de morts entassés les uns sur les autres leur facilitent au contraire les approches en comblant le fossé. Ils avancent de la sorte jusqu'au pied de la muraille, & ceux qui en sont les plus proches, descendent alors de leurs chevaux, dont ils se servent désormais comme de gabions & de parapets. Là ayant dressé leurs échelles, ils gagnent le haut de la muraille avec une ardeur & une résolution qui n'a rien de pareil. Ceux qui défendent leur place se trouvent dès lors presque en aussi grand danger que les assaillans mêmes; d'autant que ceux d'en bas qui doivent soutenir les autres qui montent la muraille, ne cessent de faire pleuvoir sur le haut un nombre infini de flèches, qu'ils décochent avec tant d'ardeur & de justesse, qu'ils les font presque retomber où ils veulent, perçant ainsi ceux qui se croyoient le plus à couvert, & le plus en sûreté derrière leur muraille. Ainsi ceux qui sont sur les échelles, montent en peu de tems, & gagnent le terrain, où ils n'ont pas plutôt pris pied, que couchés contre terre ou à genoux, ils commencent à couvrir de leurs flèches, tant ceux du dedans de la place, que les autres qui servent le canon, & tous ceux qui prétendroient défendre encore la muraille, qu'ils mettent bientôt en état de ne se plus servir de leur artillerie, ni d'aucune de leurs armes.

Comme il arrive cependant toujours de nouvelles troupes devant cette place tandis qu'une partie est attachée à l'escalade, une autre

F
 une au
 & de
 En per
 quelque
 & le s
 que la
 désormais
 Les ch
 les pren
 où les
 sans être
 se facilit
 content
 de; mais
 ceux qu
 Rien n'a
 queurs.
 cœur, & i
 meurtre &
 Mais si
 Tartares
 la place,
 artillerie,
 ils finissent
 leurs. Jus
 tous les es
 place d'assa
 canon, en
 plus de cinq
 autant dans
 Quant a
 voit comm
 prêt de fin
 l'Armée s
 elle ne fait
 Tom. VI.

une autre entreprend de gagner une porte, & de s'ouvrir un passage dans la Ville. En peu de tems, c'est-à-dire, aussitôt que quelques chevaux y ont pu entrer, le bruit & le seul hennissement font assez entendre que la place est prise, & que tout y est désormais à la discrétion de ses ennemis. Les chevaux des Tartares annoncent ainsi les premiers leur victoire. Ces attaques, où les assaillans se précipitent de la sorte, sans être couverts d'aucunes armes, & sans se faciliter l'escalade par des brèches, leur content pour l'ordinaire beaucoup de monde; mais ils en ont bien leur revanche sur ceux qui ne peuvent plus se défendre. Rien n'arrête alors la fureur des vainqueurs. La vengeance est la joye de leur cœur, & il leur tarde qu'ils se soyent gorgés de meurtre & du sang de ceux qu'ils ont vaincus.

Mais si, après avoir donné l'assaut, les Tartares ne sont pas encore les maîtres de la place, alors ils pensent à se servir de leur artillerie, & à battre les murailles. Ainsi ils finissent par où on auroit commencé ailleurs. Jusques-là, & à moins qu'ils n'ayent fait tous les efforts imaginables pour emporter une place d'assaut, ils ne tirent pas un seul coup de canon, encore qu'ils en ménent quelquefois plus de cinq cens pièces, comme ils s'en trouvaient autant dans l'Armée de Pelipaovan.

Quant au reste de la marche, dont on avoit commencé à parler, lorsque le jour est prêt de finir, la trompette sonne, & toute l'Armée s'arrête alors. Avant ce signal elle ne fait presque jamais alte durant tout le

jour. Il faut ou marcher, ou combattre. Aussitôt donc que l'on entend la trompette, chacun pense dèsormais à dresser sa tente, qu'il va prendre dans le bagage. Chaque Capitaine a le sien pour lui, & pour tous ceux qu'il commande: & jamais on ne voit le bagage de toute l'Armée ensemble. Les tentes sont de cuir très fort, ou de peaux qui n'ont point encore été apprêtées. Elles sont cousues plusieurs ensemble, & assez bien ajustées. Chaque tente est assez grande & logeable, aussi est-ce tout leur couvert & leur habitation la plus ordinaire. Il se forme de toutes ces tentes, comme de grandes Villes, où il y a plusieurs quartiers, places & rues; & elles sont disposées à peu près, comme les maisons de campagne des Turcs. Les Tartares aiment beaucoup mieux ces logemens, que de demeurer dans les maisons des Villes, où ils disent qu'ils deviennent malades parmi les peuples, au lieu qu'ils se trouvent sains & vigoureux, lorsqu'ils sont campez & qu'ils respirent le grand air de la campagne.

Mais il faut revoir les Tartares sous leurs tentes. C'est là qu'ils se retirent pour faire toute leur bonne chère. Leurs mets ne sont pourtant pour l'ordinaire que de la chair de jeunes chevaux qu'ils font cuire, & pour leurs chevaux ils leur donnent du ris, qui n'est pas moins bon que la chair qu'ils mangent. Ils ne boivent & ne mangent pas moins bien, qu'ils combattent & qu'ils font tous leurs
au.

autres
& avo
avoit
de. Il
des, n
des qu
Il y a
lence
y ente
quelqu
mi av
grande
sont pa
sient pa
meilleu
en garn
quelque
celle de
cés où
souvent
n'en avo
puis deux
garde qu
Villes,
la peur c
effroyable
laissoit de
dant aprè
nées que
cens lieue
vinces, il
à l'heure
de veiller.
de bruit l

autres exercices. Ils dorment aussitôt après & avec aussi peu d'inquiétude, que s'il n'y avoit point pour eux d'ennemis au monde. Ils ne se soucient ni de poser des gardes, ni de poster des sentinelles, & les rondes qu'ils font n'éveillent jamais personne. Il y a durant toute la nuit un profond silence dans leur Camp, si ce n'est qu'on y entende peut être le hennissement de quelques chevaux. Ils ont toujours dormi avec le même repos durant la plus grande chaleur de leur conquête, & ne s'en sont pas inquiétés davantage. Ils ne se défient pas davantage, & ne font pas une meilleure garde dans les Villes où ils sont en garnison, si ce n'est qu'ils ont toujours quelques uns de leurs gens sous les armes en celle de Canton, & en quelques autres placés où les Corsaires leur venoient plus souvent donner la camifade. Les Chinois n'en avoient pas ainsi usé. Ils faisoient depuis deux cens quatre vingts ans la meilleure garde qu'ils pouvoient dans toutes leurs Villes, où ils n'avoient point cessé, dans la peur qu'ils avoient, de faire un bruit effroyable d'instrumens & de cris, qui ne laissoit dormir personne en repos. Cependant après avoir veillé durant tant d'années que leur ennemi étoit à plus de six cens lieues de quelques unes de leurs Provinces, ils s'endormirent malheureusement à l'heure qu'il leur étoit le plus nécessaire de veiller. Les Chinois faisoient beaucoup de bruit lors qu'ils ne voyoient personne;

& quand ils eurent l'ennemi si près d'eux, à peine élevèrent ils la voix pour crier aux armes, bien loin d'aller au devant, & de disputer les passages & l'entrée en leurs Provinces. Enfin pour avoir fait une si bonne garde, ils ne s'en trouvèrent pas plus en sûreté; au lieu que le Tartare ne laissoit pas de conquérir tout ce grand pays, & de dormir encore en repos; parcequ'il étoit sûr de ses forces, & qu'il savoit que sa valeur étoit assez connue de ses ennemis, pour n'avoir pas d'envie de les venir attaquer.

CHAPITRE XXXI.

De la bonne mine des Tartares.

Qu'ils semblent être nez pour les fatigues & pour la guerre.

Combien ils sont francs, ouverts, & gens sans façon.

De leurs divertissemens, & de leurs occupations & emplois en général.

LEs Tartares qui ont conquis la Chine sont généralement des hommes bien faits & de belle taille. Ils ont les épaules larges, & le reste du corps bien proportionné. Mais ils sont sur tout extraordinairement forts & robustes: ce qui les fait paroître avoir plutôt quelque chose de gros-

P
gros
& d'e
que l
pres;
aux m
de gan
toujou
beauco
vail.
Les
que les
dinaire
si ce n
plus ha
païsse,
ques-ur
& ne la
ton.
& ne iai
en ce p
Ils port
ou plut
bien aïse
chose do
fin leur
& qui ne
cœur.
tigue,
sont ven
qu'ils ne
mollesse
voyent r
mes pou
c'est qu'il

grossier & de sauvage, que rien de délicat & d'efféminé. Aussi ne se soucient ils pas que leurs habits soyent si galans & si propres; & on voit par les calus qu'ils ont aux mains, qu'ils se passent fort aisément de gands. Toute leur galanterie est d'être toujours en action, & de faire au moins beaucoup de bruit: ils aiment aussi le travail.

Les Tartares n'ont pas le teint si blanc que les Chinois; il y a pourtant pour l'ordinaire peu de différence dans leurs visages, si ce n'est que plusieurs sont plus noirs & plus halez. Ils ont la barbe aussi plus épaisse, & noire pour la plupart, ou quelques-uns rousse. Mais ils la rasent toute, & ne laissent qu'un filet au milieu du menton. Ils ne portent point de moustaches, & ne laissent pas d'être braves: car du moins en ce pays on est vaillant sans en avoir. Ils portent aussi les cheveux très courts, ou plutôt ils n'en portent point, étant bien aises de s'en décharger comme d'une chose dont la nature n'a point affaire. Enfin leur dehors n'a rien que de guerrier & qui ne marque des gens de résolution & de cœur. Ils se jouent du travail & de la fatigue, où ils ont été endurcis dès qu'ils sont venus au monde, & c'est ce qui fait qu'ils ne sauroient vivre sans action. La mollesse & le plaisir d'une vie où ils ne voyent rien de noble n'a point de charmes pour eux; mais ce qui est le plus, c'est qu'ils ont autant d'habileté & d'adresse,

ux,
aux
de
eurs
e si.
pas
ne
ays,
il é.
que
anne-
venir

ues &
ns sans
cupati-

Chine
es bien
épaules
propor-
raordi-
qui les
ose de
gros-

se, qu'ils sont ardens & infatigables dans tout ce qu'ils entreprennent. Les Tartares sont du reste gens de conseil autant que d'exécution, & quoiqu'ils ne perdent pas l'esprit, pour trop raffiner dans les affaires, ou à y chercher d'artifice, & de cette malice que l'on appelle habileté & force d'esprit, ils voyent pourtant assez clair dans tout ce qu'ils ont à faire, & discernent très bien, autant que des hommes en sont capables, ce qui est, & ce qui n'est pas selon la droite raison.

Mais on remarque que pour leur humeur, ils sont inégaux, sur tout dans la paix qu'ils font comme les autres hommes, & tout différens de ce qu'ils sont dans la guerre. Ils y sont fiers, cruels, impitoyables, aiment étrangement à répandre le sang de leurs ennemis. Au contraire, dans la paix ce sont des hommes doux, faciles, agréables, & qui se montrent autant qu'ils peuvent & complaisans & civils. Ils ne dissimulent point ce qu'ils ont dans le cœur. Ils ne sauroient faire paroître sur leur visage une fausse joye, ni en cacher une véritable. S'ils rient c'est tout de bon : & s'ils ne sont pas contens, leur visage le fait connoître. Aussi disent ils qu'il vaut mieux être violent, que traître. C'est pourquoy, ils n'iront pas faire des complimens, ni baiser les mains à des gens à qui ils voudroient du mal. Ils couperoient plus volontiers les bras d'un homme, que de l'embrasser, lorsqu'ils ne l'aiment pas. Ils se moquent de tout ce qu'ils entendent dire de la Politique & des manières d'agir des Européens.

Une

Un
gloire
ce qui
on peu
& pre
leur vi
Il n'y a
qui son
veulent
me espr
obéissen
ment de
core, à
les gou
Quan
dans la v
ne sont
les Chi
eux tant
donnent
dre honn
geoient à
qui veno
Tartares
vant des
roient pa
quoy lors
tumez à c
re à leur
les rejette
d'une ma
noître ce
Les civ
tars, app

PAR LES TARTARES. 459

Une des choses dont ils font le plus de gloire est d'avoir de bons chevaux. C'est aussi ce qui fait leur exercice le plus ordinaire ; & on peut dire, que c'est la plus grande vanité, & presque l'unique amusement qui occupe leur vie, depuis qu'ils viennent au monde. Il n'y a rien qu'ils ne fassent de leurs chevaux, qui sont aussi tellement faits à tout ce qu'ils veulent, qu'il semble qu'il n'ayent qu'un même esprit avec ceux qui les manient, tant ils obéissent parfaitement au moindre mouvement de la bride, & , si l'on le peut dire encore, à l'intention & à la pensée de celui qui les gouverne.

Quant à leurs manières d'agir particulières dans la vie civile, ils font assez paroître qu'ils ne sont pas gens à tant de cérémonies que les Chinois. On ne voit point parmi eux tant de génuflexions, ni des gens qui donnent du front contre la terre pour leur rendre honneur, ainsi que les Mandarins obligeoient à toutes ces bassesses ceux du peuple qui venoient se présenter devant eux. Les Tartares estiment que c'est en faire trop devant des hommes ; & qu'eux mêmes n'en feroient pas tant devant leur Dieu. C'est pourquoy lorsque les Chinois, qui étoient accoutumés à ces basses flatteries, pensoient encore à leur rendre toutes ces soumissions, ils les rejetoient bien loin, ou ils s'en railloient d'une manière qui leur devoit bien faire connoître ce qu'ils en pensoient.

Les civilitez qui se pratiquent parmi les Tartares, approchent bien de celles de notre Europe.

rope. Pour se saluer, ils étendent le bras droit, inclinent un peu le corps, & en se remettant, portent doucement la main à la bouche. Lorsqu'ils veulent faire remerciement de quelque chose qu'on leur présente, ou d'un compliment, & de quelque parole obligeante, ils étendent encore le bras droit sur le genouil, particulièrement lorsqu'ils sont assis, & portant la main de l'épée sur ce même genouil, ils l'élèvent doucement, & inclinent en même tems la tête comme pour baiser la main droite qu'ils y tiennent. Lorsque deux amis se rencontrent par la rue, ils ne se découvrent pas la tête. Ce seroit donner à rire, autant que celui qui ôteroit ailleurs ses souliers. Ils se saluent seulement en se faisant la civilité ordinaire, d'étendre le bras, & le rapprocher jusqu'à la bouche, en baissant la main. Chacun parle ensuite de ses affaires. Ou si ce sont des amis plus particuliers, & qui avoient auparavant desir de se voir, ils s'embrassent alors, & se font un accueil qui marque encore mieux leur joye.

Les Chinois avoient toujours des évantails dans les mains, ainsi que les femmes en ont ailleurs. Soit qu'ils fussent chez eux, ou en visite, ou dans les rues, ou en leurs Temples, ils n'étoient jamais sans un évantail, & même les personnes les plus communes du peuple. Les Espagnols des Philippines, qui étoient accoutumés à le leur voir aux mains, ne le trouvoient plus étrange. Mais les Tartares ne purent se tenir d'en rire, & de tout leur cœur. Ils croyoient que la chose le mé-

ritoit,

F
ritoit,
dema
de leur
non pa
étoit s
dre de
leurs v
Chinois
rire. Il
avoir co
chaleur
fant & d
un seul
dre à pa
On n
tre anné
mise, le
Chinoise
bre de la
qui les au
eussent re
bitans qu
Tartares.
se dans u
habité, &
si comme
deux Nat
ne pouver
crut au co
en jour de
viendroier
des allian
il arrivero
sang & c

ritoit, & pour le faire mieux voir, ils leur demandoient si ce n'étoient pas là les armes de leurs femmes, & dont elles se servoient, non pas tant à battre & à rafraichir l'air qui étoit souvent assez frais, comme à se défendre de la chaleur qui leur fendoit le fard de leurs visages. Enfin ils ne pouvoient voir des Chinois avec des évantails, sans éclatter de rire. Il n'étoit pas défendu aux Tartares d'en avoir comme eux. Mais quelque excès de chaleur qu'il y eût pu avoir, quelque étouffant & quelque pesant que l'air eût pu être, un seul de cette Nation n'auroit pu se résoudre à paroître avec un évantail à la main.

On ne voit point que dans les trois ou quatre années, après que la Chine eut été soumise, les Tartares ayent épousé des femmes Chinoises. Il leur en vint un très grand nombre de la Tartarie. On ne sait pas bien ce qui les auroit pu empêcher, si ce n'est qu'ils eussent résolu de ne peupler la Chine que d'habitans qui fussent tous de sang & de naissance Tartares. Mais c'est ce qui étoit assez difficile dans un aussi vaste pays, & par tout aussi habité, & aussi peuplé qu'étoit la Chine. Ainsy comme l'aversion, qu'on eût voulu que ces deux Nations eussent eu de s'allier ensemble, ne pouvoit pas se maintenir longtems; on crut au contraire, que se montrant de jour en jour des visages plus doux, les familles en viendroient bientôt à faire des mariages, & des alliances les unes avec les autres, d'où il arriveroit qu'y ayant une telle union de sang & de parenté, ce ne seroit tantot

442 LA CONQ. DE LA CHINE

plus qu'un même peuple & une même Nation.

Les Tartares entre leurs autres divertissemens paroissent aimer la Musique. Elle n'a pourtant parmi eux rien de bien charmant. Ils se plaisent seulement d'entendre quelque air guerrier, & quelque chose d'éclatant, & il ne leur en faut pas davantage. Ils trouvent fade & insupportable tout ce qui leur paroît avoir de la mollesse & n'être d'aucune utilité, & c'est ce qui fait que souvent ils ne trouvent point de Musique plus charmante que le son enroué de la trompette qui sonne leur marche. Les oreilles des gens de guerre n'entendent guères d'harmonie plus agréable que le son des clairons & des trompettes. Voilà la Musique qui leur revient le mieux.

L'on a déjà remarqué que ces peuples boivent & mangent largement. Ils prétendent, pour bien travailler, devoir manger & boire de même. Mais ils ne sont pas bien délicats, & ils recherchent davantage la quantité, que la qualité de leurs mets. Leur viande la plus ordinaire est le mouton, dont ils ont des troupeaux en grand nombre. Ils vivent encore de venaison & de Chasse qu'ils font par les montagnes, où ils prennent des Cerfs, des Sangliers, & quelques autres animaux. Ils mangent aussi du Poisson, quand il leur vient en fantaisie de pêcher, mais ils ne font pas la différence que l'on fait ailleurs du maigre & du gras. Ils font tout rotir & assez peu; & ils achèvent de cuire le reste en leur estomac à la manière des barbares. Ils ne se donnent pas non plus tant de peine à diversifier

fic.

fier le
quant
solide
Lorsq
dinair
que c'
rassant
lieu, i
gent p
volont
l'eau fi
pas cha
nois la
est la b
dans to
comme
le Choc
me le v
le plus
rouge,
n'en au
ils auro
voulu pr
si sévère
aussi que
de présen
un si gra
peut-être
voulu av
noître le
qu'il ne l
moins, i
croient a
ligion de

fier leurs mets , c'est assez pour eux de la quantité & de l'abondance. Ils cherchent le solide , & se contentent aisément pour le reste. Lorsqu'ils vont par la campagne , pour l'ordinaire ils ne vivent que de ris cuit ; parce que c'est ce qu'ils trouvent de moins embarrassant à porter. S'ils s'arrêtent en quelque lieu , ils y font du pain de blé ; & ils en mangent pour lors avec leurs autres viandes plus volontiers que de leur ris. Ils boivent de l'eau fraîche , telle que nous la buvons , & non pas chaude comme les Chinois & les Japonnois la boivent. Pour le Châ ou Thé , qui est la boisson que l'on présente par cérémonie dans tous ces Pays ; ils le boivent chaud , comme font les autres peuples ; & de même le Chocolat , quoiqu'il y en ait de froid comme le vin de pignon. Mais ce qu'ils boivent le plus délicieusement c'est le Vin , blanc ou rouge , & de quelque nature qu'il soit. Ils n'en auroient pas cru Mahomet , ou plutôt ils auroient pensé que ce trompeur auroit voulu prendre pour lui le vin qu'il défendoit si sévèrement aux autres. On pourroit dire aussi que jusques ici le Vin leur auroit servi de préservatif contre cette peste que a infecté un si grand nombre de leurs voisins. Est-ce peut-être aussi pour cela qu'ils n'ont point voulu avoir d'autre Religion , qui de reconnoître le Ciel pour leur Dieu ? Ils voyent qu'il ne leur verse que de l'eau , mais qu'au moins , il ne leur défend pas le Vin , & croyent avoir raison de ne pas faire leur Religion de ne boire que de l'eau.

Mais quoique les Tartares boivent du Vin, on ne voit pas pour cela, que ni riches ni pauvres tombent dans les excès de l'ivrognerie, ainsi que tant d'autres Nations. Ce qui a fait dire à quelqu'un, que si Mahomet n'avoit obligé à boire de l'eau; le Vin auroit peut être enyvré tout le monde. Ils invitent pourtant dans leurs repas leurs amis à boire des santez, comme on fait à peu près dans l'Europe; mais je dis à peu près, parcequ'ils ne prétendent pas qu'un homme perde la raison, pour leur faire raison. Ils disent assez bien, que c'est se défaire de la raison, & non pas faire raison. C'est pourquoi ils se moquent, quand ils entendent dire qu'en Europe un homme n'est pas de bonne compagnie, s'il ne boit autant de fois qu'il y est invité. Ils demandent si en Europe c'est une trahison, ou un crime d'Etat, de ne pas boire à la santé de ses amis. Ainsi ils ne croient point qu'un homme en soit moins civil, & de plus mauvaise compagnie pour s'excuser de boire, lors qu'il craint d'en être incommodé.

Voilà quelle est la nourriture des Tartares. Pour l'appréter, ils se servent de vaisselle de métal, comme d'argent, d'étain, de cuivre, & d'autres semblables, selon les moyens qu'ils en ont. Ils ne s'accoutument guères de vases de terre, quoiqu'ils ayent la porcelaine si commune, si belle, & à si bon marché. Tout l'usage qu'ils en font est d'en avoir de petits plats, & de petites écuelles élevées & étroites, de la plus belle & de la plus fine qu'ils peuvent trouver, pour boire le

Châ.

Châ.
férent
la plu
façon
tant p
qu'elle
re, qu
longte
particu
que te
pied,
l'ancie
peut-ê
avoir
mes pa
Ils f
ger, p
der des
tes de
les Ta
se pou
cette
qu'on
de se la
Tou
merce
sonnab
trafique
pour un
de la
chandis
pour d'
la Chin
du mou

Châ. Mais toute leur vaisselle, quelque différente qu'elle soit pour la matière, est pour la plupart de la même forme & de la même façon, qui ne leur coûte pas beaucoup, n'étant pas fort curieusement travaillée, quoiqu'elle soit toute renforcée, & d'une manière, qu'il paroît qu'on a voulu qu'elle durât longtems. Ce que l'on remarque encore de particulier en la vaisselle des Tartares, est que toutes les pièces sont soutenues sur un pied, à la façon de ces coupes & tasses de l'ancienne mode. Celles d'aujourd'hui ont peut-être mérité de n'avoir plus de pied, pour avoir trop souvent fait perdre pied aux hommes par l'yvrognerie & les excès.

Ils se servent aussi de cuilliers pour manger, parcequ'ils ne peuvent pas s'accommoder des petits poinçons de bois, ou fourchettes de la Chine. Il est vrai qu'il faudroit que les Tartares commençassent à renaitre, pour se pouvoir servir commodément de toute cette propreté des Chinois, qui demande qu'on en ait fait usage longtems, avant que de se la rendre si propre & si commode.

Toute cette Nation est assez amie du commerce, où elle se rend très facile & très raisonnable. Sa manière la plus ordinaire de trafiquer est de faire échange d'une denrée pour une autre, comme de donner du bled, de la laine, des bestiaux, & d'autres marchandises, qui sont communes chez eux, pour d'autres de plus grand prix, qui rendent la Chine si riche, & plus qu'aucun autre pays du monde. Ils ne paroissent pas avoir une si

grande passion pour l'argent. Aussi ignorent ils toutes ces subtilitez & ces adresses des Marchands, qui font toutes choses par l'envie & le desir qu'ils ont de gagner. Ils seroient bienaises d'avoir commerce avec toutes les Nations du monde, & ils souhaitent qu'elles viennent toutes vendre & acheter parmi eux. Ils ne se mettent guere en peine si ces Etrangers s'arrêtent ou ne s'arrêteat pas dans leurs Villes, ni encore s'ils y portent des armes. Comme ils jugent assez avantageusement de leur valeur & de leurs forces, ils se moquent de toutes ces terreurs paniques qui ne sont propres qu'à des Chinois & à des Japonnois. Ils font entendre au contraire que quiconque voudra venir en leur pays, n'y sera point considéré comme un Etranger, pourvû qu'il y vive bien, mais que pour ceux qui agiront mal, ils les en chasseront, ou les puniront comme ils le méritent. Ils se proposoient d'agir de la sorte avec les Etrangers, par où il paroît qu'ils jugent & raisonnent de meilleur sens que les Japonnois, qui se font peur de leurs imaginations & de leurs songes.

Les animaux dont ils se servent pour la culture des terres & pour leurs autres besoins dans la paix & dans la guerre sont, comme dans l'Europe, les chevaux & les autres bêtes de charge ordinaires, qui sont en très grand nombre dans tout ce grand pays.

Quant à ce qui regarde les voyages de Mer

Mer
ture
la M
Tart
éloig
d'abo
on n
penda
Cante
bons
soldat
seaux.

Des h
des.
De la
Qu'enc
guer
Fin de

LES
nie
d'étofes
plus co
qu'ils
où naiff
porte po
laine, o
habits, e
tion, &

Mer & la navigation, on prend garde que naturellement les Tartares avoient aversion de la Mer, peut être à cause que la partie de Tartarie, que ceux ci habitoient, en est très-éloignée. Il n'est pas étrange que l'on ait d'abord quelque éloignement de ce dont on n'a pas d'usage, ni d'expérience. Cependant on les vit dans la Province de Canton devenir en peu de tems de très-bons hommes de Mer, & encore très-bons soldats & très adroits à combattre sur les vaisseaux.

CHAPITRE XXXII.

Des habits des Tartares, & de leurs modes.

De la modestie de leurs femmes.

Qu'encore qu'elles aiment les chevaux & la guerre, elles sont toujours bonnêtes & sages.

Fin de la Relation.

Les Tartares, si l'on en excepte les derniers de la populace, ne s'habillent que d'étofes de foye; ce qu'ils auront fait encore plus commodément depuis leur conquête, qu'ils se feront vus les maitres du Pays où naissent les foyes. Le reste du peuple porte pour l'ordinaire des habits de lin, de laine, ou de cotton. La façon de leurs habits est en partie particulière à leur Nation, & en partie approche assez de celle de tous.

tous les Mahométans de l'Orient. Ils ont moins de peine à se vêtir comme eux, qu'ils n'en auroient à garder leur loi de ne point boire de vin. Mais il faut les voir dans leurs habillemens depuis les pieds jusqu'à la tête.

Ils chaussent premièrement de petites bottines ou brodequins, qui ne leur couvrent jamais le genouil. & pour l'ordinaire ne leur viennent qu'à la moitié de la jambe. Quand ce ne sont que de jattes brodequins, ils prennent encore des fouliers, & lorsqu'ils n'en prennent point, il faut que ces brodequins aient un pied, à la manière d'une véritable botte.

Ils portent des chemises assez courtes, avec des caleçons dont ils se ceignent. Ces chemises sont pour l'ordinaire de lin ou de coton. Ceux qui recherchent plus de propreté & de galanterie, quoiqu'ils ne soyent pas de la plus haute qualité, les portent de soye & d'une étoffe comme le satin, ou un tafetas double & toujours très blanc. Ils vêtent par dessus cette chemise une veste qui descend un peu plus bas que le genouil. Cet habillement est assez serré & juste sur le corps, n'ayant pas plus de tour que lui en peut donner l'ouate ou le coton dont il est doublé & garni depuis le haut jusqu'en bas. Les manches en sont de même très étroites & serrées, mais si longues, qu'elles peuvent couvrir toute la main. Elles sont ouvertes au poignet, & ils les portent retroussées sur le bras pour avoir plus de

grace

grace
Ces m
richies
jusqu'à
coude
çon.
côtez j
puis le
pour l'
d'argent
quelque
précieux
d'en por
non sel
richesses
& les ge
boutons
devant,
pour ter
re. Car
vant, ils
che sur l
qui est r
sont atta
ce qui a
uns port
paule dro
ce sont d
un tems.
Ils por
tures de
ce dont
galand &
habillement.

PAR LES TARTARES. 449

grace & faire paroître la main plus belle. Ces manches sont aussi pour l'ordinaire enrichies de quelque broderie, depuis le coude jusqu'à l'épaule, mais le reste depuis le coude est tout simple & sans aucune façon. Cet habillement se boutonne par les côtes jusqu'à la ceinture, & par devant depuis le haut jusqu'au bas. Les boutons sont pour l'ordinaire d'orfèvrerie, ou d'or, ou d'argent, ou de quelque autre métal; & quelquefois même de pierreries plus ou moins précieuses, selon qu'il plaît aux personnes d'en porter, & les moyens qu'ils en ont, & non selon leur qualité, si ce n'est que les richesses, comme ailleurs, fassent les Grands & les gens de qualité de cette Nation. Ces boutons ne descendent pas droit en bas par devant, mais de côté. Ils le font ainsi pour tenir cet habit plus juste à la ceinture. Car comme il est tout ouvert par devant, ils en replient un peu de la partie gauche sur la droite; & c'est sur le bord de ce qui est replié & qui descend en bas, que sont attachez les boutons en ligne oblique. ce qui a sur eux assez de grace. Quelques-uns portent aussi de ces boutons sur l'épaule droite & à l'endroit du colet, mais ce sont des modes qui n'ont cours que pour un tems.

Ils portent encore sur ces vestes des ceintures de façons assez différentes, & c'est ce dont ils font pour l'ordinaire le plus galand & le plus propre de tout leur habillement. Les uns n'ont pourtant qu'un cor-

cordon de soye de la grosseur d'un doigt, dont ils se font plusieurs tours. D'autres portent un taffetas, ou une toile de coton très fine, de quatre doigts de large, & l'un & l'autre est couvert de plusieurs pièces d'or, ou d'argent, ou d'ivoire, ou même de pierreries. D'autres qui veulent faire parade de quelque chose de plus guerrier, se ceignent de quelque peau d'animal, & qui a tous les ornemens qui lui peuvent donner la façon & la galanterie qu'ils souhaitent,

C'est là leur premier habit. Ils prennent par dessus celui-ci, qui descend assez bas, une casaque plus courte, mais qui a plus de largeur & plus d'étendue. Ces deux habits sont toujours de différentes couleurs. La casaque de dessus, & que l'on voit davantage, est d'une teinture plus gaye & plus vive, & comme elle est plus large & plus aisée que celle de dessous, ils la laissent aller sans la boutonner, ni la ceindre, encore qu'elle soit garnie comme l'autre de riches boutons, mais qui ne servent que d'ornement; & ils n'en boutonnent au plus que quelques-uns. Elle n'a point non plus de manches, ou elles sont si courtes, qu'elles ne descendent pas plus bas que le coude. Elle est aussi comme la première veste, doublée d'ouate, ou de coton. Ces habits sont d'usage pour l'Hiver; & leur coutume cependant est de se vêtir autant qu'ils peuvent en Eté comme en Hiver. Il y a apparence qu'ils auront été obligez de la changer, depuis

puis
Tarta
que
souffr
habits
ils au
beauc
Midi
tionne
coton
chose
n'avoit
ni aba
plus d
venoit
dre en
même
demeur
mauvai
accoutu
visages
avec les
roient p
Voilà
depuis
les. Il
vrent l
extravag
parle fo
plus à p
voir pas
tière qui
fin que
plaindre

puis qu'ils auront changé de climat. La Tartarie, qui est un pays plus Septentrional que la Chine, & ainsi plus froid que chaud, souffroit que ces peuples eussent plutot des habits d'Hiver, que d'Été. Mais comme ils auront trouvé la Chine plus tempérée, & beaucoup plus chaude dans les Provinces du Midi, ils auront été aussi obligez de proportionner leurs habits, & de se défaire de leur coton & de leur ouate. On trouvoit une chose à redire en leurs casques, qui étoit de n'avoir point de cou, ou de colet relevé, ni abaissé, en sorte qu'il ne paroïssoit pas plus de façon au haut qu'au bas, ce qui revenoit à une sorte de robe qu'on fait prendre en quelques lieux aux criminels que l'on mène au supplice. Mais les Tartares ne demeurent pas d'accord que leur habit ait si mauvaise grace, peut-être parcequ'ils y sont accoutumez. On se familiarise avec les visages les plus rebutans, & à plus forte raison avec les modes & les choses qui d'abord auroient paru les plus bizarres.

Voilà quel est l'habillement des Tartares depuis les pieds jusqu'au cou & aux épaules. Il reste de voir comment ils se couvrent la tête. C'est d'une manière assez extravagante, & quoique la Relation en parle fort au long, il auroit peut-être été plus à propos de n'en rien dire, pour n'avoir pas à achever cette narration par une matière qui n'a rien de fort agréable. Mais afin que les curieux n'ayent pas de quoi se plaindre, il faut dire ce que l'on en trouve.

452 LA CONQ. DE LA CHINE

ve. Ce sont les Espagnols qui se sont le plus moquez de la façon des bonnets & des chapeaux des Tarrares. Ils devoient pourtant penser qu'une grande partie du monde ne se moque pas moins d'eux, en fait d'habits & de modes, eux qui après en avoir tant de fois changé & pris même souvent des autres Nations ce qu'ils y avoient trouvé auparavant de plus bizarre, pourroient encore quelque jour s'accommoder de ce qui les a davantage choquez dans le bonnet des Tartares.

Premièrement ces peuples se couvrent la tête autrement en Hiver, qu'en Eté. Ils ne font pas tous si exacts à ce changement, mais la plupart n'y manquent guères. Ils portent pour l'Hiver une certaine toque ou bonnet d'une forme ronde, assez élevé & qui se soutient, comme s'il étoit d'une matière très solide: Il n'est pourtant que d'une étoffe de soye, ou d'un drap très fin, doublé de même, & garni d'ouate, ou de coton, comme leurs vestes & casaques. Ce bonnet serre assez d'entrée la tête, qu'il environne encore d'un rebord épais qui la fait paroître en cet endroit plus grosse que tout le reste du corps. Tous ce rebord est couvert de houpes de soye, qui, pour l'ordinaire, sont de couleur, & de celles qu'il plait à chacun de porter. Elles sont pour la grosseur à peu près comme celles des bonnets de nos Docteurs; & ceux des Tartares en sont couverts tout autour, depuis le haut jusqu'au bas, à l'exception seulement d'un petit rond sur le devant, de la

la gran
sent ce
tail qu
ou d'a
les aut
les cha
qu'ils p
vec une
& il ne
biens q
le ensei
cessaire
forme &
quent l
porte.
qu'ils d
rivent a
ces des
parceque
qu'aucun
dignité q
en tout
vrir, soit
rence en
qualité,
plus habi
ignorans.
forme &
lement l
choisissen
plus chér
net tout
l'homme
donc par

PAR LES TARTARES. 453

la grandeur d'une pièce d'un écu. Ils laissent ce petit vuide pour une plaque de métal qu'ils y mettent, avec un bouton d'or ou d'argent au milieu. Les Mandarins & les autres personnes de qualité qui sont dans les charges se reconnoissent à cette plaque, qu'ils portent toujours d'or ou d'argent, avec une pierre précieuse qui y est enchassée, & il ne dépend pas de la fantaisie, ou des biens que chacun peut avoir, de porter telle enseigne qu'il lui plait. Mais il faut nécessairement que la grandeur, la couleur, la forme & la façon de la pierre précieuse, marquent le rang & la dignité de celui qui la porte. C'est par cette marque d'honneur qu'ils ôtent tout lieu aux différends qui arrivent ailleurs pour les rangs & les préséances des Magistrats & Officiers de Justice; parceque ce seroit un crime de léze-Majesté, qu'aucun eût osé porter les marques d'une dignité qui ne lui appartient pas. Il n'y a en tout le reste de leur manière de se couvrir, soit l'Hiver, soit l'Été, aucune différence entre les personnes de la plus haute qualité, & les derniers du peuple; entre les plus habiles, les plus grossiers, & les plus ignorans. C'est généralement une même forme & une même façon de coiffure. Seulement les plus riches, ou les plus curieux choisissent les plus belles étofes. Du reste le plus chétif artisan aura la tête ou le bonnet tout couvert de houpes, aussi bien que l'homme de la plus haute qualité. Il faut donc parmi cette Nation reconnoître les gens

gens à leur enseigne , & encore regarder de près. Car comme ils portent tous de ces plaques avec un bouton au milieu , & qu'il n'y a que les Magistrats qui en ayent d'or, ou d'argent, avec une pierre précieuse, il n'est pas aisé de faire ce discernement de bien loin.

Les Tartares quittent ce bonnet lorsque l'Eté est venu ; & ils prennent alors des chapeaux, non pas de laine pressée comme les nôtres , mais de feuilles de palmier , ou de quelques autres plantes & herbes qui sont rares & curieuses parmi eux. La forme & la façon de ce chapeau a encore quelque chose de plus bizarre que leur bonnet. Le bord en est large & spacieux , & la tête très petite , si ce n'est qu'elle est encore ornée de houpes de soye , avec une place sur le devant pour l'enseigne ou la médaille, pareille à celle qui se porte sur la toque d'Hiver. Quelques uns en portent aussi d'une forme toute pointue, & d'autres d'une qui est toute plate. Il faut qu'en celle ci ils ne mettent point de huppe ; ce qui la fait paroître plus basse. La tête de ces chapeaux est encore garnie au dedans de certains cordons de soye entassés , d'où descendent deux autres plus grands cordons pour tenir le chapeau. Ils se les attachent au dessous du menton avec un bouton qui les tient plus ou moins serrez. Mais pour reveni raux bords du chapeau , ils sont à peu près comme les bords d'un grand plat mal bâti , & tout doublez par dedans. Ils des-

desce
Ente
lées
bords
trémi
grosli
ce.

Ma
houpe
ment
sonnes
Pour l
les fon
jaune
de la fl
qui est
est asse
vir à fai
& com
elle leur
pes en fi
sieurs en
sont cor
nent poi
qu'aussi
perdent
contraire
certain é
vec cette
elle fort e
croît , ou
vend pas
un prix a
ses se ven

PAR LES TARTARES. 455

descendent & tombent en façon de goutière. En tems de pluye que ces houpes sont mouillées, elles sont toutes couchées sur ces bords, & viennent à deux ou trois doigts de l'extrémité, où est une certaine broderie assez grossière, & qui n'a pas beaucoup de grace.

Mais il faut encore remarquer que les houpes de ces chapeaux, & particulièrement de ceux des pauvres gens & des personnes moins considérables, sont de soye. Pour les plus riches & les plus curieux, ils les font faire d'une certaine herbe de couleur jaune & dorée, qui approche fort de celle de la fleur du maïs. La tige de cette plante, qui est environ de la grosseur d'un doigt, est assez longue & ployante pour leur servir à faire plusieurs tours à leurs chapeaux; & comme elle porte beaucoup de graine, elle leur produit aussi naturellement des houpes en si grand nombre, qu'il faut que plusieurs en ôtent une partie. Ces houpes leur sont commodes, en ce qu'elles ne retiennent point l'eau comme celles de soye, & qu'aussi pour avoir été mouillées, elles ne perdent rien de leur éclat; elles en sont au contraire plus vives & plus belles, par un certain émail qu'elles semblent reprendre avec cette fraîcheur. Aussi cette plante est-elle fort estimée dans les lieux même où elle croît, où un chapeau qui en est garni ne se vend pas moins de deux ducats; ce qui est un prix assez haut, selon ce que les choses se vendent dans les autres Provinces de la

la Chine, où pour deux ducats, un homme pourroit avoir tout ce qui lui faudroit de velours ou de damas pour se vêtir. Ceux donc qui n'ont pas les moyens d'avoir de cette herbe pour leurs chapeaux, s'accommodent en la place de houpes de soye de la même couleur, & ainsi l'on est pauvre parmi cette Nation, lorsqu'on y est réduit à ne porter que de la soye, pendant que l'herbe & la paille font l'ajustement le plus galand des personnes riches.

Toute cette mode & façon d'habits des Tartares est devenue présentement celle des Chinois. Ils ont été bien obligez de la prendre, après des Ordonnances, qui étoient des Arrêts de mort contre qui que ce fût qui n'y obéiroit pas. Seulement les femmes furent traitées un peu plus civilement. Il n'y avoit rien cependant de plus opposé que cette manière nouvelle de s'habiller, à celle que les Chinois avoient conservée depuis un très longtems, sans y avoir fait aucun changement. C'est pourquoi autant qu'ils étoient satisfaits de leurs habits & de leurs cheveux, autant eurent ils de peine à quitter l'un & l'autre, ce qui alla si avant, que plusieurs aimèrent autant se laisser égorger, que de se résoudre à porter des habits à la Tartare. Mais les femmes de la Chine trouvèrent plus de civilité que leurs maris auprès de leurs vainqueurs. Il ne parut point aussi qu'ils eussent manqué en aucun lieu de respect pour ce sexe, si ce ne fut en la Province de Canton où les em-

por
à la
voit
qui
faire
été
guer
pline
ner
du n
tion.
sent
ne se
sieurs
feroit
re. i
dans
Solda
peuve
cepen
les T
gard c
l'honn
haïter.
ces ses
Tartar
étoient
par les
faire de
noissant
Les
ment l
done b
Tom

portemens du Vice Roi des Armes furent à la vérité les excès d'un homme qui n'avoit ni humanité, ni honneur. Mais ce qui arriva en cette Province ne doit pas faire présumer que les autres n'eussent pas été favorablement traités. Les gens de guerre y étoient dans une meilleure discipline, & sous des Chefs qui pensoient à donner de meilleures impressions aux peuples du mérite de leurs personnes & de leur Nation. Ce n'est pas que, quelque peine qu'ils prissent de faire bien observer leurs ordres, il ne se fit encore de grandes violences en plusieurs Villes qui étoient prises de force. Il seroit difficile de faire autrement la guerre. Mais ces désordres n'arrivent pas moins dans les Armées de l'Europe, & parmi des Soldats Chrétiens, & des Chefs qui enfin ne peuvent pas remédier à tout. Il est certain cependant que dans toutes ces Provinces, les Tartares se conduisirent toujours à l'égard des femmes, avec toute la civilité & l'honnêteté que les Chinois pouvoient souhaiter. Le Roi particulièrement, les Princes ses Oncles, & les autres Grands de Tartarie, firent bien connoître combien ils étoient éloignés de permettre ces désordres, par les sévères châtimens qu'ils voulurent faire de tous ceux dont ils purent avoir connoissance.

Les Tartares, qui traitoient si obligamment les femmes de la Chine, auroient donc bien moins usé de violence pour leur

faire changer les modes de leurs habits. Ils laissèrent entièrement à leur liberté & à leur inclination, de prendre ou les modes de Tartarie, ou de retenir celles de la Chine, & ils n'ordonnèrent aucune autre chose sur ce sujet. En tout le reste on fut que les Officiers des Troupes & les Mandarins Tartares, observoient avec elles toutes les civilités dont on use avec les femmes dans l'Europe. C'étoit ce qu'on ne voyoit pas auparavant dans la Chine, où un homme en parlant à une femme, ne l'auroit jamais appelée Madame, quoiqu'elle eût été de qualité & d'une condition beaucoup plus relevée que lui, encore qu'à chaque parole elle l'auroit traité de Seigneur & de Monsieur.

Il reste à dire quelque chose des habits des femmes Tartares, quoiqu'on n'en sache pas si bien le particulier. Elles portent des chaupes, ainsi que les hommes, si ce n'est qu'elles n'y veulent pas tant d'ajustemens; & quelques unes même se font comme une galanterie de les négliger. C'est artifice quelquefois, que de ne se vouloir pas servir d'artifice. Les choses sont toujours plus belles dans leur naturel, & la Nature a bien sujet de se plaindre, qu'ayant pour l'ordinaire donné aux femmes tant de beauté, elles ne laissent pas de recourir encore à l'art, & de reconnoître tenir de lui tout ce qu'elles ont d'agrément & de graces. Au moins celles de Tartarie n'y cherchent pas tant de

fa-

façon
ainsi
laissent
doyent
qui l
peux
nes v
collet
fayes,
tent l
verses
yes &
l'ordin
ce ne
façon
d'avoir
tous l
vanité
chauffe
& elles
bottes
de mon
re voya
naturels
fait mie
chevaux
font leu
cercles
elles co
Nymph
nouvelle
sine. A
furent le

façon. Elles portent les cheveux longs, ainsi que celles de l'Europe, mais qu'elles laissent assez négligemment pendre & ondoyer sur les épaules, sans autre cordon qui les retienne que celui de leurs chapeaux. Elles ont pour leurs habits de certaines vestes & simares assez longues & sans collet, & d'autres plus petites comme demi sayes, qui diffèrent peu de celles que portent les Chinoises. Ces vestes sont de diverses couleurs, mais toujours des plus gaies & des plus vives. Elles sont aussi pour l'ordinaire d'étofes de soye, à moins que ce ne fussent des personnes très pauvres. La façon est d'être très justes sur le corps, & d'avoir peu de tour, & sans aucun autre de tous les ajustemens que les modes & la vanité ont inventez dans l'Europe. Elles chaussent de petites bottines ou brodequins, & elles prennent même quelquefois des bottes & des éperons, lorsqu'il leur plaît de monter à cheval, ou qu'elles ont à faire voyage. Du reste leurs patins les plus naturels, & le reste de leur chaussure qui leur fait mieux porter le corps, ce sont leurs chevaux. Leurs arcs aussi & leurs flèches sont leurs bagues & leurs bijoux, & leurs cercles & leurs ruelles, la campagne. Là elles courent & voltigent comme d'autres Nymphes de l'ancienne Tyr, ou comme de nouvelles Amazones de la Scytie leur voisine. Aussi ne peut on dire la surprise où furent les femmes de la Chine, lorsqu'elles,

les, qui avoient été nourries toute leur vie dans des cages, voyoient des femmes qui ne leur paroissent rien moins que des femmes. Elles ne se pouvoient lasser de les admirer, & elles en avoient même de la peur, autant que des hommes. Ce n'est pourtant pas que celles-ci fassent toute leur occupation de manier des armes, & de battre la campagne. Elles y font paroître seulement jusques où leur valeur & leur courage pourroient aller dans l'occasion. Aussi celles qui vont à la guerre avec leurs Maris ne craignent elles guères d'aller à la charge, & de se mêler comme eux parmi les ennemis. Mais ce qu'on peut admirer davantage en ces femmes, est leur adresse à manier & à gouverner si bien un cheval. Il y en a qui passent tout ce qu'on en peut dire; & toutes, plus ou moins, entendent mieux à piquer & à monter un cheval, qu'une infinité d'hommes ailleurs. Ce n'est pas en ce pays, comme en Espagne, où il n'y a que les Nobles & les Gentilshommes qui montent à cheval, les femmes des Tartares pauvres & riches-y sont presque toujours. Ce sont là aussi leurs carosses & leurs chaises; & toutes ont leurs chevaux qu'elles dressent & qu'elles exercent, en sorte qu'il seroit d'aussi mauvaise grace à une Tartare, de ne savoir pas piquer son cheval, qu'il le seroit à une femme en Espagne de ne pouvoir marcher sur des patins.

C'est

C'
 dre
 une
 Aprè
 puiss
 enco
 tume
 civile
 les L
 ment
 ce qu
 conno
 sous
 plus
 & vai
 ment
 l'impie
 ces qu
 trez si
 les Ch
 & rec
 DIEU
 aller a
 ne son
 haits d
 les jou
 autant
 ses bé
 Princes
 ront pa
 gloire
 ser, &
 des Ou

C'est tout ce que nous avons pu apprendre de ces Tartares qui viennent de faire une si grande & une si riche conquête. Après avoir vu combien cette Nation est puissante dans les armes, on a cru devoir encore ajouter quelque chose de ses coutumes & de ses manières d'agir dans la vie civile. Comme elles vont faire désormais les Loix, les coutumes & le gouvernement en général de tout ce grand Pays, ce que l'on en a rapporté, pourra faire connoître en quelque sorte l'état où il sera sous ses nouveaux Maîtres. Ce qui est le plus déplorable, c'est que tant de Peuples, & vaincus & vainqueurs demeurent également sous la tyrannie de l'infidélité & de l'impiété. On avoit eu quelques espérances que les Tartares, qui ne se sont pas montrés si rebelles à l'Évangile, que l'étoient les Chinois, y donneroient plus d'entrée, & recevroient beaucoup mieux ceux à qui DIEU mettroit dans le cœur de le leur aller annoncer. Mais on peut dire que ce ne sont encore que les vœux & les souhaits de ceux qui demandent à DIEU tous les jours que son Royaume arrive. Il faut autant que jamais lui demander qu'il verse ses bénédictions & ses graces sur ceux des Princes Chrétiens qui ont eu, & qui auront part à ce grand ouvrage. C'a été la gloire des Rois d'Espagne d'avoir fait passer, & d'avoir entretenu une grande partie des Ouvriers qui travaillent dans ce vaste

Champ;

C'est

Champ; & cette grande entreprise digne de Rois Très-Catholiques est aussi ce qui leur a mérité la qualité de Princes Apostoliques, auprès d'un des Souverains Pontifes de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, Grégoire XIV.

F. I. N.





